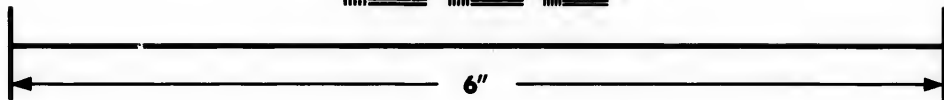
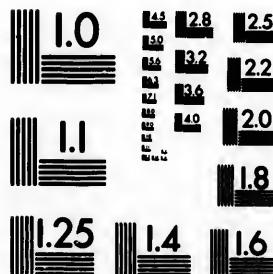


**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

**CIHM/ICMH  
Microfiche  
Series.**

**CIHM/ICMH  
Collection de  
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

**© 1983**

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- |   |   |
|---|---|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/> Coloured pages/<br>Pages de couleur  |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/> Pages damaged/<br>Pages endommagées  |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/> Pages detached/<br>Pages détachées   |
| <input checked="" type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)   | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/<br>Transparence  |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/<br>Comprend du matériel supplémentaire  |
| <input type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/<br>La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure  | <input type="checkbox"/> Only edition available/<br>Seule édition disponible  |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/<br>Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/<br>Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments: Irregular pagings.<br>Commentaires supplémentaires:  |   |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

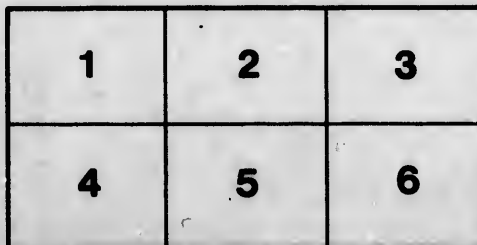
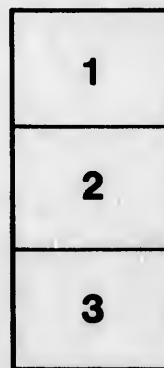
Bibliothèque nationale du Québec

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Québec

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

errata  
to

t  
e pelure,  
on à



opt  
90

V

A

Où  
de  
de  
de

DI  
O

hez

2

V O Y A G E <sup>R</sup>  
AUX TERRES  
AUSTRALES,

A LA NOUVELLE HOLLANDE, &c.  
FAIT EN 1699.

Où l'on trouve la Description des Isles *Canaries*,  
des Isles de *Mayo* & de *S. Jago*, de la Baye  
de *Tous les Saints*, des Forts & de la Ville  
de *Bahia* dans le *Bresil*, &c.

Par GUILLAUME DAMPIER.

AVEC LE VOYAGE

DE LIONEL VVAFER

Où l'on trouve la Description de l'Isthme  
de *Darien* dans l'*Amerique*, &c.

*Enrichi de Cartes & Figures.*

TOME IV.

PAR  
chez JEAN-BAPTISTE MACHON, rue  
Ecuyere, à l'Image S. Jean.

M. DCC. XV.

*Avec Approbation & Privilège du Roy.*

DE... ..

DE... ..

DE... ..

DE... ..

DE... ..

DE... ..

DE... ..

DE... ..

DE... ..

DE... ..

DE... ..

DE... ..

DE... ..

DE... ..

DE... ..

DE... ..

DE... ..



A

L



que j  
Holl  
glete  
le.  
des  
le,  
ex  
Nar  
ne g  
natu  
res  
qu  
c.



# AVERTISSEMENT

D U

## LIBRAIRE

**L**E Voyage de Mr. Dampier au-  
tour du Monde, que j'ai fait  
traduire depuis quelques An-  
nées, a été si bien reçu du Public,  
que je ne doute pas que son Voyage à la N.  
Hollande, qui a paru depuis 1703. en An-  
gleterre ne trouve le même accueil favora-  
ble. Les observations qu'il y fait à l'égard  
des Vents, des Marées, des Bancs de sa-  
ble, & des Variations de l'Aiguille, sont  
si exactes & si particularisées, que les  
Navigateurs n'en peuvent recevoir qu'une  
grande utilité. Ses remarques sur la  
nature du terroir, les Climats, les Ar-  
bres, les Fruits, les Plantes, les Bêtes  
à quatre pieds, les Oiseaux, les Poissons  
&c. & sur les Habitans des Pays où il a  
Tome IV. 5

35795



## AVERTISSEMENT.

été, ne peuvent que satisfaire les Curieux. Mais la petitesse de ce Volume est si éloignée de la grosseur des autres que je n'ai pu me résoudre à le publier tout seul: de sorte que j'y ai joint la Relation de Mr. Wafer, un de ses Compagnons de fortune, qui fut imprimée à Londres en 1699. J'ose même dire que le Public sera bien payé de son attente, & qu'il m'aura quelque obligation d'avoir uni ces deux Amis ensemble. Mr. Wafer nous donne ici un Abrégé de ses Voyages depuis 1677. jusques en 1690, & il décrit avec beaucoup d'exactitude l'Estime de l'Amérique, ou de Panama, où il avoit demeuré plusieurs Mois. E'on y trouve aussi des particularitez fort considerables, dont il a été lui-même le témoin oculaire, & qui peuvent fournir de la tablature aux Philosophes. Enfin, pour rendre cette Edition Françoisse plus complete, j'y ai inseré l'Avis que M. Hallei donne à tous ceux qui navigent à travers la Manche, ou le Canal d'Angleterre, & que Mr. Dampier louë beaucoup à la Page 5 de ce Volume. C'est tout ce que j'avois à dire au Lecteur; il n'a qu'à poursuivre & à juger par lui-même si le corps de l'Ouvrage répond à ce petit Frontispice.

curieux.  
si éloi-  
jo n'ai  
seul : de  
de Mr.  
fortune,  
9. J'a-  
ien payé  
quelque  
mis en-  
i un A-  
7. jus-  
aucoup  
que, ou  
lusieurs  
iculari-  
éiè lui-  
peuvent  
osophes.  
François-  
uis que  
vigent à  
l'Angle-  
aucoup  
tout ce  
n'a qu'à  
ême si le  
it Fron-



# P R E F A C E

D E

## L' A U T E U R.



ACCUEIL favorable que le Public a fait aux premiers Volumes de mes *Voyages*, me remplit d'espérance que malgré les objections de certains Esprits prévenus contre moi, les personnes desintereffées & qui aiment à connoître le naturel des habitans, les Animaux, les Plantes, le terroir, &c. de ces Pays éloignez, que peu ou point d'Européens ont visité, agréeront en quelque ma-

P R E F A C E.

nière ce Volume , que je leur destine.

Je n'ignore pas que ceux qui ont fait de nouvelles Découvertes : devant moi , ont presque toujours eu le sort d'être méprisés par les personnes qui n'avoient point de goût pour ces sortes de choses , ou qui étoient prévenuës contre eux. Il seroit donc inutile & même déraisonnable de m'attendre à échaper la censure de tous , & à recevoir un meilleur traitement que celui dont des Auteurs illustres & fort au-dessus de moi n'ont pû se garantir. Mais on ne m'otera pas la satisfaction que j'ai de savoir , que les Découvertes , où j'ai été employé , méritent nos recherches les plus exactes , puis qu'elles regardent les Ouvrages magnifiques de Dieu dans les diverses Parties de ce Monde sublunaire. Quelque peu de capacité que j'aie d'ailleurs pour me bien acquiter d'une pareille tache ; du moins suis-je persuadé que ma Relation est fidèle , que j'ai fait quelques nouvelles

## P R E F A C E.

Découvertes , & que cela peut être de quelque secours à des personnes plus habiles qui viendront après moi.

Les uns m'ont objecté , que mes descriptions étoient maigres & décharnées; & qu'il n'y avoit pas cette variété qui plait , & qui divertit un Lecteur curieux. Je laisse au Public à juger de l'accufation. Mais si j'ai eu le soin de dire exactement les choses telles qu'on les trouve; si mes remarques m'ont servi plus d'une fois, & peuvent être utiles à ceux qui voyageront après moi; si enfin il y a plusieurs personnes qui préfèrent un récit simple & juste de la nature & de l'état des choses , à un Discours poli & semé de fleurs de Rhétorique , je me flatte qu'on me pardonnera sans peine tous les défauts de mon Stile.

D'autres m'ont taxé d'avoir pillé les Journaux de quelques Voyageurs, & de n'avoir pas écrit moi-même ce que j'ai donné au Public. Pour ce qui regarde le premier point , j'ose assu-

P R E F A C E.

rer que je n'ai rien emprunté de qui que ce soit, sans en dire le nom ; à quelque peu de Relations prés & d'Observations particulieres que j'ai eu de la bouche de certaines personnes qui n'ont pas voulu être nommées. D'ailleurs, j'ai toûjours distingué ces endroits-là de ce que je raporte de mon propre chef. Pour ce qui est de l'autre point ; je suis si éloigné de croire qu'un homme de ma Profession se fait tort d'avoir ses Ecrits revûs & corrigez par des personnes entenduës, que j'en tire vanité ; puis sur tout que les plus illustres Ecrivains n'ont pas eu honte d'avoüer la même chose & de la reconnoître pour un grand avantage.

Enfin je fai qu'il y a des personnes qui n'estiment pas mes Relations, sous prétexte que je n'ai fait que parcourir les Côtes de quelques Païs inconnus ; que mes remarques ne peuvent être ainsi que defectueuses, & qu'il n'est rien de plus facile sur ce pié-là. Mais ceux qui ont quelque expérience dans ces matieres ; ou qui examinent

les

les choses sans prévention, en jugeront autrement, si je ne me trompe. Du moins, si l'on a égard à l'humeur revêche des Matelots, dans les Voyages de long cours, quand ils ne sçavent pas où on les mène; à leur ignorance de la nature des vents, & du changement des Monsons; au peu de connoissance que les Officiers mêmes ont l'ordinaire de la variation de l'Aiguille, & de l'usage qu'on fait du Compas des Azimuths: sans parler des risques où l'on est exposé dans les Mers inconnuës: si l'on a égard, dis-je, à toutes ces dificultez, bien loin de me blâmer pour n'avoir pas fait de plus grandes observations, on me sçaura bon gré de celles que j'ai pû faire.

Voilà tout ce que j'avois à dire pour répondre aux objections qu'on a faites contre mes premiers Volumes; & sans fatiguer plus long-tems mon Lecteur par des choses de cette nature, je vais l'entretenir en peu

de mots de ce qui regarde ce nouveau Tome.

Afin donc qu'on pût se former une idée juste du cours de ce Voyage , & de la situation des lieux , dont il y est parlé , j'y ai fait insérer une Carte , de même que dans les autres Volumes , où l'on peut voir d'un coup d'œil la route que j'ai suivie par une Ligne marquée de points. J'y ai mis aussi les Plans & les Profils de quelques endroits particuliers , pour en rendre la description plus intelligible & plus utile.

D'ailleurs , j'avois cette fois à bord un homme qui entendoit le dessein ; ce qui m'avoit manqué dans mes autres Voyages : de sorte que je me trouve en état , pour la satisfaction des Curieux , de leur présenter les figures des Oiseaux , des Bêtes , des Poissons , & des Plantes les plus remarquables , dont je dis quelque chose. A l'égard même des dernières , il y en a plusieurs que je n'ai pas décrites , & que je

me  
bie  
inc  
dire  
tels  
les  
ses à  
Woo  
ver  
lu n  
beau  
leurs  
celle  
fi di  
dessi  
dans  
latio  
Pais  
m'éq  
plût  
impo  
qu'à  
Holl  
grace  
prom  
nuer

me contente de donner au Public bien gravées, parce qu'elles me sont inconnuës, & que je n'en puis rien dire, si ce n'est qu'on les trouve dans tels ou tels Païs particuliers. Pour les Plantes en espece, je les ai remises entre les mains du sçavant Dr. Woodward. J'aurois pû en faire graver quantité d'autres, mais j'ai voulu me borner à celles qui difèrent beaucoup dans la configuration de leurs principales parties, de toutes celles qu'on voit en Europe. J'ai aussi divers Oiseaux & Poissons tout-dessinez; mais je ne les ai pû inserer dans ce Volume, parce que ma Relation ne s'étend pas jusques aux Païs, où on les trouve: réduit à m'équiper pour un autre Voyage, plutôt que je n'avois crû, il m'a été impossible de la porter plus loin, qu'à mon départ des côtes de la N. Hollande. Mais si Dieu me fait la grace de revenir heureusement, je promets à mes Lecteurs de la continuer depuis cet endroit, jusques à



ce que mon Navire sombra sous voilés  
proche de l'Isle de l'Ascension.

Cependant pour rendre en quel-  
que maniere mon recit complet , je  
donnerai ici un abregé de la suite de  
ce Voyage. Nous partîmes donc  
des côtes de la N. Hollande au com-  
mencement de Septembre 1699. pour  
les raisons que j'ai alleguées *Page*  
137. & nous ancrâmes à la hauteur  
de l'Isle de Tymor le 15 du Mois. Le  
24. nous obtinmes une petite provi-  
sion d'eau douce du Gouverneur  
d'un Fort , que les Hollandois y ont  
avec un Comptoir. Nous y trouvâ-  
mes aussi des Portugais , de qui  
nous fumes bien reçûs. Le 3. Decem-  
bre nous arrivâmes sur la côte de la  
N. Guinée , où nous eumes de très-  
bonne eau , & fimes quelque com-  
merce avec les habitans d'une certai-  
ne Isle , qu'on nomme Pulo-Sabuti.  
Nous courumes ensuite au Nord ,  
& nous rangeâmes la côte jusques à  
la partie la plus Orientale de la N.  
Guinée. Je trouyai que c'étoit une

Isle  
ave  
je  
& j  
le H  
Il  
Isle  
Mar  
facil  
rels.  
que  
palm  
resto  
rée  
tour  
dang  
cet é  
& le  
inco  
avec  
gue  
de p  
prop  
Publ  
j'ai p  
ce ,

Isle , & qu'elle ne se joignoit pas avec le Continent ; c'est ainsi que je l'ai représentée dans ma Carte , & je lui donnai le nom de Nouvelle Brétagne.

Il y a grande apparence que cette Isle fournit quantité de bonnes Marchandises , & qu'on pourroit facilement négocier avec les Naturels. Mais la saleté de mon Vaisseau que je n'avois pas les moyens d'espalmer , le peu d'hommes qui me restoient à bord , l'envie démesurée , qu'ils témoignoiert pour retourner au plutôt chez eux , & le danger qu'il y avoit de continuer en cet état dans une Mer , où les Basses & les Côtes nous étoient également inconnuës , & qu'il falloit examiner avec beaucoup de soin , & à la longue ; tout cela , dis-je , m'empêcha de poursuivre alors le but que je me proposois. Ainsi je me flate que le Public prendra en bonne part ce que j'ai pû faire là-dessus pour son service , & qu'il n'y aura point d'obsta-

de que je ne tâche de surmonter pour venir à bout du même dessein, toutes les fois que l'occasion m'en sera présentée.

Nous revinmes à Tymor le 18. Mai 1700. Le 21. Juin nous passâmes à la hauteur d'une partie de l'Isle de Java, & le 4 Juillet nous mouillâmes dans la rade de Batavia. J'allai à terre, pour voir le General Hollandois, & lui demander la permission d'acheter quelques vivres, dont j'avois besoin; ce qui me fut accordé. Après avoir réparé mon Navire, fait mes provisions, rempli mes Barriques d'eau; & que la saison pour retourner en Europe fut venue, je partis de Batavia le 17 Octobre, & nous arrivâmes au Cap de Bonne Esperance le 19 Décembre. Nous partimes d'ici le 11. Janvier 1701. Le 31 de ce Mois, nous découvrimes l'Isle de Sainte Helene, & le 21. Février celle de l'Ascension. Nous étions dans le voisinage de cette Isle, lors qu'il se fit

monter  
dessein,  
m'en  
le 18.  
passâ-  
tie de  
et nous  
Bata-  
voir le  
demander  
quelques  
ce qui  
reparé  
isions,  
& que  
Europe  
avia le  
mes au  
19 Dé-  
i le 11.  
Mois,  
Sainte  
celle de  
s le voi-  
il se fit

une voye d'eau à mon Navire ,  
qu'on ne pût boucher ; de sorte qu'il  
coula à fonds , & que nous eumes  
beaucoup de peine à gagner la terre ,  
où nous vécûmes de Chévres & de  
Tortuës. Le 26. Février , nous y  
trouvâmes au S. E. d'une haute mon-  
tagne , peut-être à demi mille du  
Sommet , une Fontaine d'eau douce,  
qui nous fut d'un grand secours. Je  
repassai en Angleterre , à bord du  
Cantorbury , qui appartenoit à la  
Compagnie des Indes Orientales.  
Enfin je ne puis que rendre d'éter-  
nelles actions de graces à Dieu , de ce  
qu'il me délivra d'une maniere si  
miraculeuse de tant de perils , & s'il  
lui plaît de me ramener dans ma Pa-  
trie , après avoir fini le Voyage qu'on  
me propose , je ne manquerai pas de  
donner au Public une Relation exac-  
te de tout ce que j'ai vû de remar-  
quable dans les differens endroits  
que je viens de nommer.

## A V I S

*Utile & nécessaire , donné par un  
Membre de la Société Royale de  
Londres , à tous ceux qui navi-  
gent dans le Canal d'Angleterre.*

**L'**ON a déjà observé depuis bien des  
années , que des Vaisseaux destinez  
à passer le Canal sont tombez , au Nord  
des Sorlingues , & ont enfilé par mé-  
prise , le Canal de Bristol ou la Mer de  
Severn , où ils ont couru beaucoup de  
risque , & où plusieurs même ont pe-  
ri malheureusement. Cela vient sans  
doute , de ce que la variation de l'Ai-  
guille a changé , & de ce que la Latitude  
du Lézard & des Sorlingues est marquée  
prés de 5 lieuës trop au Nord. L'on  
voit du moins par des observations in-  
contestables que la pointe du Lézard est  
à 49 deg. 55. min. , le milieu des Sor-  
lingues étant à son Ouest , & que sa par-  
tie Meridionale est au plus juste à 49.  
deg. 50 min. , au lieu que dans la plû-  
part des Cartes & des Livres de Navi-  
gation , on les met à 50 deg. au Nord ,  
& dans quelques-unes même à 50 deg.

10 m  
pend  
l'Est  
Cart  
le a  
trou  
mi c  
Vaif  
pour  
mett  
sole  
tour  
tiers  
de 8  
ils c  
de 1  
faire  
jours  
cette  
de te  
te ,  
Sorli  
Quel  
au c  
dans  
plus  
éloig  
fois  
coura  
Vail

10 min. Ceci ne produisoit aucun mal, pendant que la Variation continuoit à l'Est, comme elle étoit lors qu'on fit les Cartes. Mais depuis l'année 1657. elle a si fort tourné à l'Ouest, qu'elle se trouve aujourd'hui de 7. degrez & demi ou environ; de sorte que tous les Vaisseaux qui viennent de l'Occan, pour entrer dans le Canal, & qui mettent le Cap à l'Est par la Boufsole, s'éloignent au Nord, & se détournent de leur véritable course deux tiers de Rumb. Ce n'est pas tout; de 80 en 80 milles qu'ils courent, ils changent leur Latitude à peu-près de 10. Minutes; & s'ils negligent de faire leur observation deux ou trois jours de suite, sans rien alouer, pour cette Variation, ils ne manquent pas de tomber au Nord contre leur attente, sur tout, s'ils comptent que les Sorlingues sont à plus de 50. degrez. Quelques personnes ont attribué ceci au courant du Canal de Saint George, dans la supposition que le flux porte plus au Nord, que le reflux n'en éloigne. Mais si la Variation est une fois compensée, l'on trouve que ce courant n'est pas sensible, & que les Vaisseaux, qui font route par Est

quart au Sud durant deux Empoulettes & par Est durant un autre, gardent exactement leur Parallele. C'est pourquoi l'on recommande cette pratique à tous les Maîtres des Vaisseaux, qui ne sçavent pas faire des compensations requises pour la Variation; & de plus on leur conseille, quand ils sortent de l'Océan, pour entrer dans le Canal, de suivre un Parallele, qui ne soit pas à plus de 49. degrez 40. minutes au Nord; ce qui les amenera tout droit au Lezard.

Ce n'est pas ici le seul danger, auquel ce changement de la Variation expose les Vaisseaux, qui se trouvent dans le Canal, nous en vîmes plusieurs l'Hiver dernier, qui après être partis des Dunes, firent un triste naufrage sur la Côte de France & sur les Casquettes. Quoi que ce ne fut peut-être pas la seule cause de leur perte, on ne sçauroit douter que ceci n'y contribuât beaucoup: Du moins, si l'on compare le profil exact de la Côte de France, que l'on a fait en dernier lieu, avec l'aspect de la nôtre, où l'on pourroit bien n'avoir pas apporté la même exactitude, il se trouvera que la véritable route pour aller de Beachy, ou de

Dung  
grez  
bien  
Nord  
ajou  
Sud-  
sole;  
qu'on  
fort l  
tinez  
jour  
te Ou  
si pré  
ne ma  
quette  
suis c  
Varia  
l'Oue  
du C  
& qu  
nable  
fera é  
peu p  
Portla  
à peir  
même  
En  
ceux  
bileté  
cours

Dungynes aux Casquettes est à 26. degrez de l'Ouest en tirant vers le Sud ; bien qu'autrefois , lors que l'Aiguille Nord estoit autant , qu'elle Nordoueste aujourd'huy , la route étoit à peu - près Sud-Ouest quart à l'Ouest , par la Boufsole ; & alors la route Ouest-Sud-Ouest , qu'on appelloit route du Canal , étoit fort bonne pour tous les Vaisseaux destinez à passer dans l'Océan. Mais aujourd'hui tout Vaisseau , qui fait route Ouest-Sud-Ouest dans le Canal , pour si près qu'il range la-Côte de Beachy , ne manquera pas de tomber sur les Casquettes , ou plutôt à leur Est. Il s'en suit de-là , qu'eu égard à la présente Variation de l'Aiguille , la route à l'Ouest quart au Sud doit être la route du Canal , au lieu de Ouest.-Sud-Ouest ; & qu'à s'éloigner à une distance raisonnable du Cap de Beachy , cette route fera éviter l'Isle de Wight , & tenir à peu près le milieu entre la pointe de Portland & les Casquettes ; qui en sont à peine à 14 lieuës , & presque sous le même Meridien.

En cas que cet avis paroisse inutile à ceux qui ont assez d'expérience & d'habileté pour n'avoir besoin d'aucun secours , qu'ils sçachent qu'on ne l'a pas



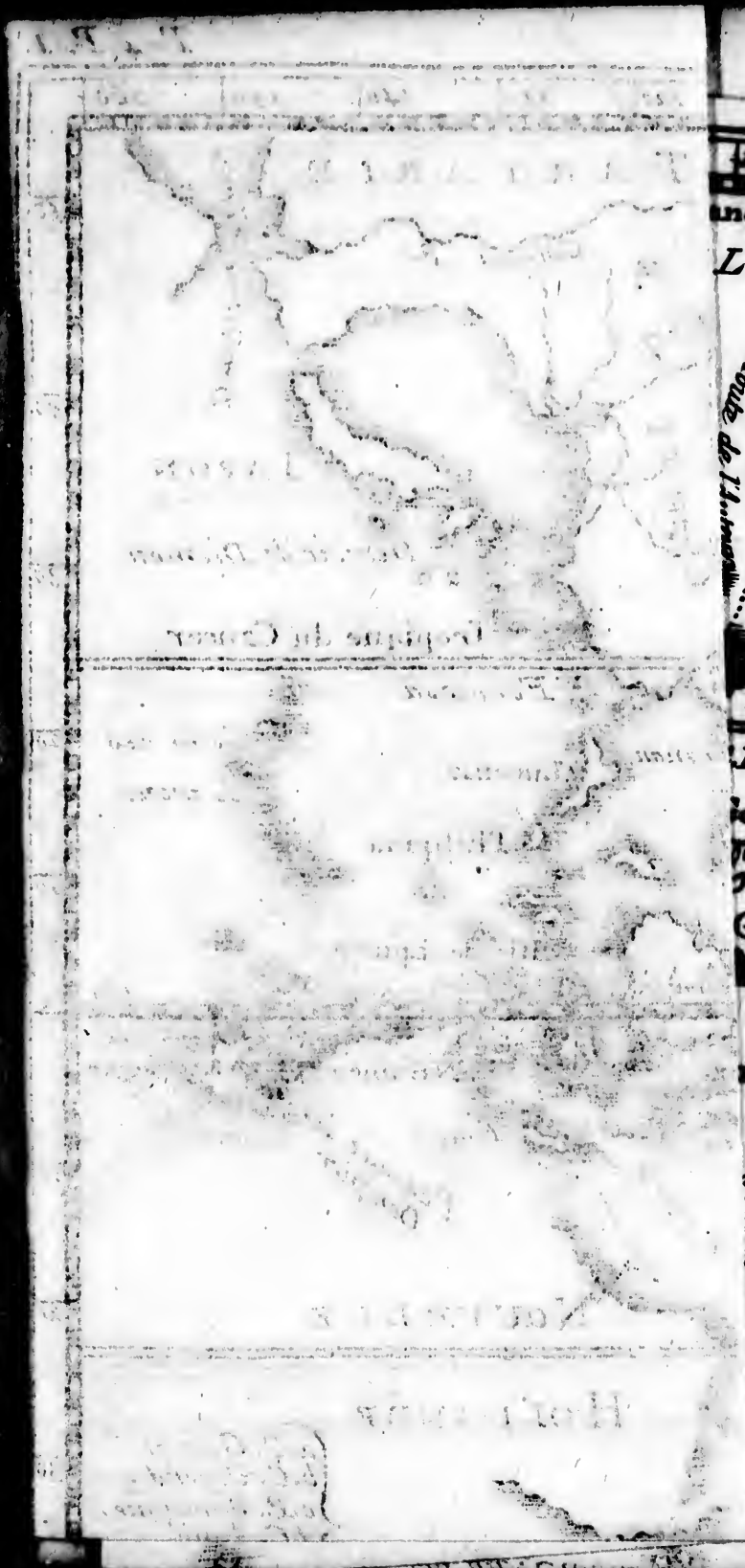
20 AVIS DE Mr HALLEY.

écrit pour eux : Cependant s'il peut contribuer à garantir un seul Vaisseau du naufrage , l'Auteur s'estimera plus que payé de la peine qu'il a prise pour le communiquer au public.

VOYA-

EY.

ut con-  
eau du  
us que  
pour le



40

ande

Lizard

Route de l'Am...

M...

Nun

Blanco

ienhoa

d

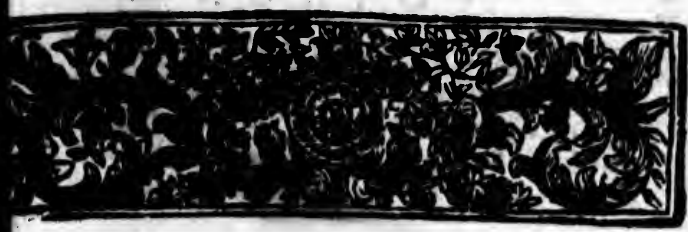
GUIN

dcens

OYA-



part  
ceux  
Isles  
l'Isle  
Espa  
la V  
voisi  
Ville  
autre  
de L  
gnen  
May  
quil  
de s  
des  
es V



VOYAGE  
 DE  
 DAMPIER  
 AUX  
 TERRES AUSTRALES.

CHAPITRE I.

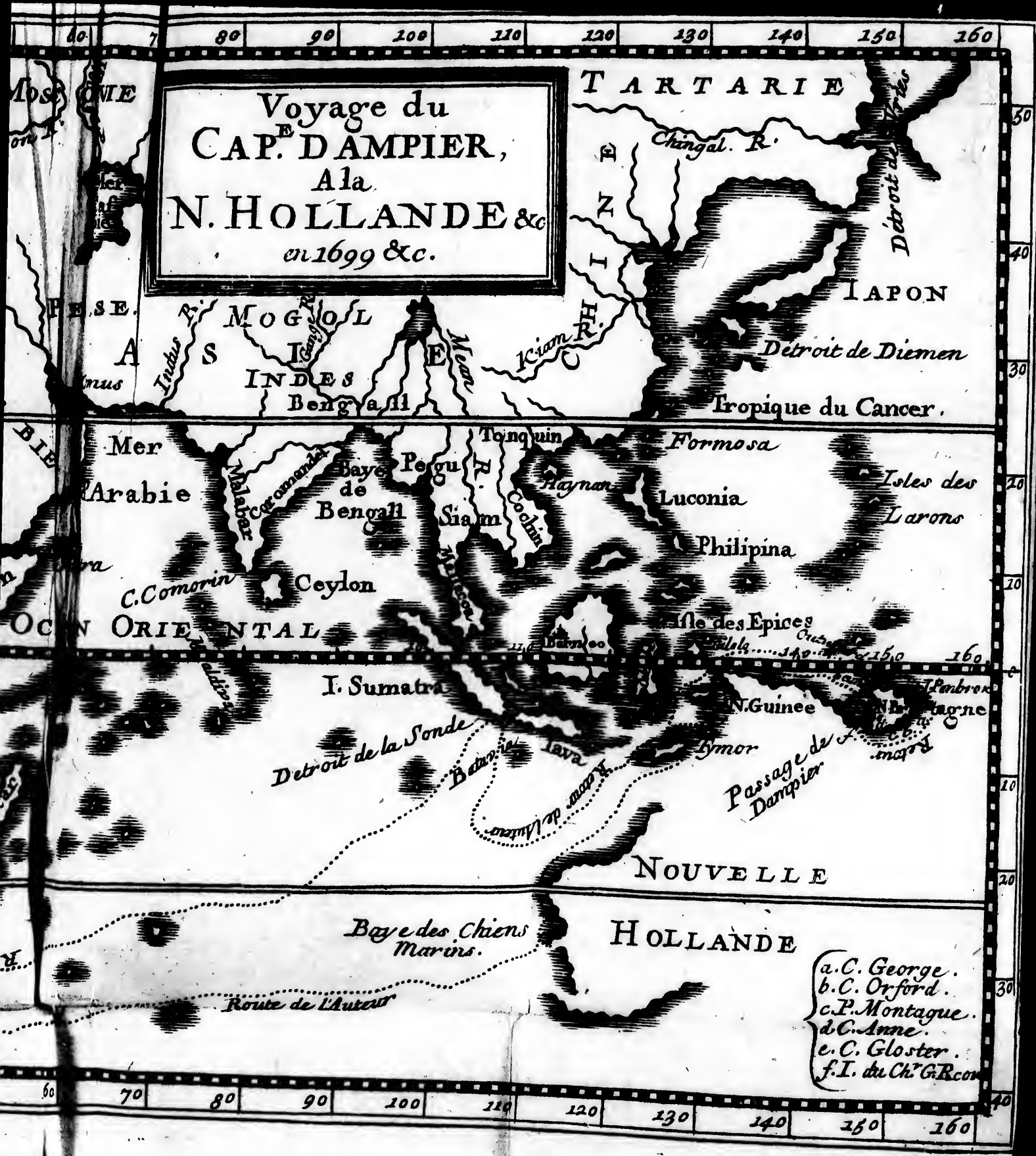
*part de l'Auteur des Dunes. Avis qu'il donne à ceux qui passent dans le Canal. Son arrivée aux Isles Canaries. De la Ville de Santa Cruz dans l'Isle de Teneriffe, de sa rade, & des Galions Espagnols que les Anglois y coulèrent à fonds. De la Ville de Lagune, du lac qui est dans le voisinage, & du terrain des environs. De la Ville d'Oratabia & de sa Rade. Des Vins & autres Dentrées de Teneriffe, &c. Des Gouverneurs de Lagune & de Santa Cruz. Des vents qui regnent dans ces Mers-là. De l'arrivée de l'Auteur à Mayo, une des Isles du Cap Verd, de la Saline qu'il y a comparée à celle de la Tortuë la Salée, de son commerce pour le Sel, & de la structure des Baâteaux, dont on se sert pour le charger. De ses Vegetables, de sa Laine de Coton, &c. De son*

Tome IV. A

ew  
a  
10  
60  
10  
10



Voyage du  
**CAP. DAMPIER,**  
 Ala.  
**N. HOLLANDE &c**  
 en 1699 &c.



- a. C. George.
- b. C. Orford.
- c. P. Montague.
- d. C. Anne.
- e. C. Gloster.
- f. I. du Ch. G. Recon.

*Terroir & de ses Villes ; De ses Poules de Guinée, & autre volaille ; des Bêtes & du Poisson. De la Tortue de Mer, qui pond ses œufs dans la saison pluvieuse. Des Naturels du País, de leur Trafic & de leur maniere de vivre. L'arrivée de l'Auteur à l'Isle de S. Jago. De la Ville de ce nom. Des habitans du Pays & de leurs Denrées. D'une espece de fruit qui ressemble à la Grenade & d'un autre qu'on nomme Papah. La Rade de S. Jago. L'Isle de Fogo.*



**L**E Samedi de bon-matin,  $\frac{14}{17}$  Janvier 1697, je fis voile des Duncs avec un vent favorable, à bord du Vaisseau de Sa Majesté, nommé le Chevreuil, qui étoit monté de douze pieces de Canon, & de cinquante hommes, outre les Mouffes, & qui avoit pour vingt mois de provision. Nous partîmes de conserve avec plusieurs autres Vaisseaux du Roi, qui alloient à Spithead & à Plimouth; & sur le Midi nous arrivâmes à la hauteur de Dungeness. Nous les quittâmes cette même nuit pour continuer notre route vers le Canal, mais le lendemain matin nous nous trouvâmes plus près de la côte de France, que nous n'avions crû; puis que le Cap la Hogue n'étoit qu'à 6. lieues de nous au Sud Est, quart à l'Est. Il y avoit plusieurs autres Vaisseaux, dont les uns étoient plus près & les autres plus éloignez que nous de la côte de France, & qui sembloient tous en avoir plus approché qu'ils n'auroient voulu. Mon Pilote qui parut d'abord un peu étonné de cela, ne fut pas pourtant fâché de voir, qu'il n'étoit pas seul dans une erreur; qui à ce que j'ai ouï dire, est fort commune, & fatale à quant

AU  
de Vais  
me, on  
variatio  
les Car  
vant les  
Je renv  
habile h  
feuille  
ceux qui  
nal d'An  
au bas d  
experien  
aise de p  
le répan  
Mais  
compre  
tous les  
ni d'auc  
qu'à ce q  
gnez, ou  
je dirai s  
notre rou  
cinq heu  
teur du S  
nous vîn  
nous con  
nous aur  
pointe du  
eut perm  
Le prem  
notre sort  
que nous  
Février n

\* Avis ne  
d'Angleterre  
devant l'Engli

de Vaisseaux. Cela vient de ce que dans l'Estime, on ne compte pas le changement de la variation, qui est survenue de puis qu'on a fait les Cartes, & qui est très considerable, suivant les observations du Capitaine Halley. Je renvoie là-dessus mon Lecteur à ce que cet habile homme en a publié lui-même dans une feuille volante, pour servir de guide à tous ceux qui vont & qui viennent à travers le Canal d'Angleterre. \* On en peut voir le Titre au bas de la page. Pour moi, qui connois par expérience l'utilité de cet avis, je suis bien aise de profiter de cette occasion, pour aider à le répandre, autant qu'il me sera possible.

Mais sans embarrasser mon Lecteur d'un compte exact du chemin que nous faisons tous les jours, ni des vents qui souffloient, ni d'aucune autre chose de cette nature, jusqu'à ce que je vienne à des endroits plus éloignez, où ce détail peut être de quelque usage, je dirai seulement ici que nous continuâmes nôtre route du Cap la Hogue, & que sur les cinq heures du soir nous arrivâmes à la hauteur du Start. Ce fut la dernière terre que nous vîmes de nôtre Isle, & c'est de là que nous comptâmes nôtre partance; quoi que nous aurions mieux aimé la prendre depuis la pointe du Lezard, si le temps sombre nous eut permis de la voir.

Le premier Cap que nous découvrîmes après nôtre sortie du Canal fut celui de Finisterre, que nous apperçûmes le 30. Janvier, & le 8. Février nous arrivâmes à la hauteur de Lance-

A 2

\* Avis nécessaire pour ceux qui naviguent dans le Canal d'Angleterre. Se vend chez S. Smith aux armes du Prince devant l'Eglise S. Paul, à Londres, Le prix est 2. ster.



rota, une des Isles Canaries. Vous avez ici le profil de ses Côtes, & de celles d'Allegrance, une autre de ces Isles, comme elles nous parurent à deux différentes distances.

Nous fîmes voile vers l'Isle de Teneriffe, où j'avois resolu de prendre du vin & de l'Eau de vie pour mon voyage. Le Dimanche à trois heures & demi de l'après-Midi, nous découvrîmes cette Isle, & nous forçames des voiles pour en approcher jusqu'à cinq heures. Alors la pointe du Nord-Est de cette Isle étoit à 7. lieuës de nous Oüest Sud-Oüest. Mais la distance étoit trop grande pour se pouvoir flâter d'y arriver avant la nuit, de sorte que je mis à la cape jusqu'au lendemain matin, irresolu si j'entrerois à Santa Cruz, où à Oratavia, l'une à l'Est & l'autre à l'Oüest de cette Isle, dont la situation est presque toute Nord & Sud, & qui sont les meilleurs Ports qu'il y ait de l'un & de l'autre côté. Cependant je choisîs Santa Cruz, comme le plus assuré dans cette saison de l'année, & de l'endroit le mieux fourni de cette sorte de vin, que je voulois prendre pour mon voyage. Nous y mouillâmes donc l'Ancre le 10. Février, à 33. Brasses d'eau, un fond d'argile noire, & à demi mille ou environ du bord, d'où je pris le Plan de la Ville que vous voyez ici.

D'ailleurs, les Vaisseaux doivent mouïller ici à 30. 40. ou 50. Brasses d'eau, & tout au à un demi-mille de la Terre. S'il y en a même un grand nombre, il faut qu'ils se tiennent fort près les uns des autres. Le rivage est élevé presque par tout, & même escarpé en divers endroits. Ce Havre se trouve si exposé à l'Est, que les vents qui soufflent de ce côté-là y forment de grosses houles, & rendent l'a-

N.º 1

I. L.

N.º 2

B.

I. L.

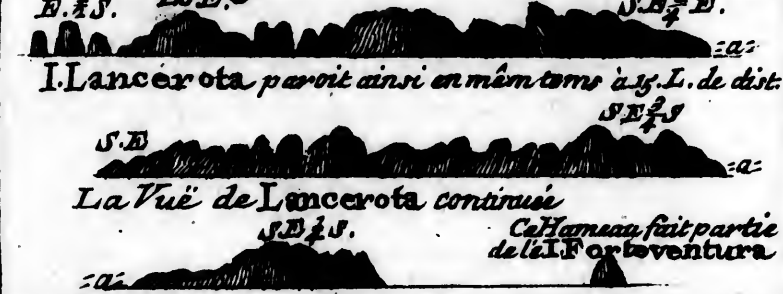
N.º 3

80

N<sup>o</sup> 1. Id'Allegrance à 12. Lieues ou environ de loignement



N<sup>o</sup> 2. Id'Allegrance à 17. L. ou environ de loignement



N<sup>o</sup> 3 I. Teneriffe Le Pic est de ce côté et on le voit de la Rade quand il n'y a point de brume



ez ici le  
grance,  
ous pa-  
riffé, ou  
l'E au de  
e à trois  
s décou-  
des voi-  
eures. A-  
le étoit à  
Mais la  
voir flâ-  
e que je  
in, irre-  
à Orata-  
de cette  
ute Nord  
rts qu'il y  
endant je  
fûré dans  
le mieux  
e voulois  
moüilla-  
3. Brassés  
emi mille  
Plan de la  
moüiller  
X tout au  
n a même  
tiennent  
e est éle-  
pé en di-  
exposé à  
e côté-là  
ndent l'a-

*[The main body of the page contains several lines of text that are extremely faded and illegible. The text appears to be organized into sections separated by horizontal lines.]*

A U

bord très  
cas, les  
obligez  
me de c  
pas moy  
& le mo  
aborder  
se, à un  
de, où  
qui cha  
même f  
gent à C  
pour le c  
pes pour  
Havre e  
d'Ouest  
& lorsqu  
qui s'y  
cette An  
ta Cruz  
manden  
Bateries  
Cruz n'  
gardée p  
si l'entr  
deux cer  
bien soli  
Tuiles.  
plus bea  
je viens  
Gallions  
quoi qu'  
possible  
seurs de  
viennem  
dommag  
encore a

bord très-dangereux aux Chaloupes. En pareil cas, les Vaisseaux, qui s'y rencontrent, sont obligez de mettre en mer, & quelquefois même de couper leurs Ancres, par ce qu'il n'y a pas moyen de les retirer. Le meilleur endroit & le moins exposé aux vagues, où l'on puisse aborder, est dans une petite Anse sablonneuse, à un mile ou environ au Nord Est de la rade, où il y a de bonne eau, dont les Navires qui chargent ici se fournissent, & il arrive même souvent que les Vaisseaux, qui chargent à Oratavia, la principale place qu'il y ait pour le commerce, envoient ici leurs Chaloupes pour y faire aiguade. Au reste, ce dernier Havre est plus dangereux à cause des vents d'Ouest, que l'autre à cause des vents d'Est; & lorsque l'Ouest souffle, tous les Vaisseaux qui s'y trouvent, prennent le largue. Entre cette Anse, où l'on va faire de l'eau, & Santa Cruz, il y a deux petits Forts, qui commandent la Rade avec le secours de quelques Batteries dispersées le long de la côte. Santa Cruz n'est qu'une petite Ville sans murailles, gardée par deux autres Forts qui défendent aussi l'entrée du Havre. Il n'y a guère plus de deux cens maisons, toutes à deux étages, mais bien solides, bâties de pierre & couvertes de Tuiles. Deux Couvens & une Eglise sont les plus beaux Edifices qu'il y ait. Les Forts dont je viens de parler, ne pûrent pas garantir les Gallions d'Espagne contre l'Amiral Blacke, quoi qu'ils se retirassent aussi près qu'il leur fut possible sous le plus considérable. Il y a plusieurs des habitans encore en vie qui se souviennent de cette action, où les Anglois endommagerent beaucoup la Ville, & l'on voit encore aujourd'hui les marques de leurs Bou-

lets de Canon dans les murailles de ce Fort. Les Gallions, qui furent brûlez ici, ne sont qu'à quinze Brasses d'eau, & l'on dit que la plus grande partie de l'argent y a resté, quoi qu'on en transportât quelque peu à terre, d'abord qu'on vit paroître l'Amiral Blacke.

Bien-tôt après avoir mis à l'Ancre, j'allai voir le Gouverneur de la Ville, qui me reçut fort honnêtement, & me pria pour le lendemain à dîner avec lui. Le soir je retournai à bord de mon Vaisseau, & le matin suivant je me rendis à terre avec deux de mes Officiers; dans l'esperance que nous aurions le temps de voir Lagune, qui est la principale Ville du País, & que je serois de retour assez tôt pour dîner avec le Gouverneur de Santa Cruz: fondé sur ce qu'on m'avoit dit que cette place n'étoit éloignée que de trois miles. Tout le chemin qui conduit à Lagune, est sur une montagne assez droite; mais cela n'empêche pas que les charettes n'y montent & n'en descendent chargées: il y a des cabarets dispersés le long de la route, & nous y bûmes quelques verres de vin. Le terroir d'un côté & d'autre paroïsoit pierreux & sterile, mais nous vîmes en plusieurs endroits des morceaux de terre, où il y avoit du blé en herbe, qui sembloit être en fort bon état: à une distance plus éloignée, il y avoit au bas des montagnes de petites vignes, entrecoupées en divers endroits par une grande étenduë de terrain, couvert de rochers, qui n'étoit nullement propre pour la culture, & où il ne croissoit que des buissons, qu'on nomme Dildos: il n'étoit que sept ou huit heures du matin, lors que nous partîmes de Santa Cruz; le tems étoit beau & serain, & le Soleil qui brilloit dans tout son

éclat, n  
chaleur,  
gune, o  
tous en  
fûmes b  
bane po  
fraîchir  
de nos M  
qui apre  
nous fit

Lagu  
massée,  
est en p  
partie d  
sons y  
tuiles. C  
elles fon  
ne dép  
beaux é  
deux E  
Religie  
& quelc  
de Gen  
de saint  
saint Fr  
glises o  
dont le  
autres l  
res, ma  
assez j  
trouve  
belles t  
bien fo  
ne eau,  
quantit  
ranges  
metten

éclat, ne manqua pas de nous donner assez de chaleur, avant que nous pussions atteindre Lagune, où nous arrivâmes sur les dix heures, tous en eau & fort fatigués; de sorte que nous fûmes bien aises de trouver une méchante cabane pour y boire un peu de vin, & nous rafraîchir. Mais nous découvrîmes bien tôt un de nos Marchands Anglois qui résidoit ici, & qui après nous avoir régalez d'un bon dîner, nous fit voir la Ville.

Lagune est une assez grande ville, bien ramassée, & dont l'aspect est fort agréable: elle est en partie située sur une montagne, & en partie dans un terrain uni. La plupart des maisons y sont bâties de pierre & couvertes de tuiles. Quoi qu'elles ne soient pas uniformes, elles font avec tout cela un assez joli effet, qui ne déplaît pas à la vûë: il y a quantité de beaux édifices, entre lesquels on peut mettre deux Eglises Paroissiales, deux Convents de Religieuses, quatre Monasteres, un Hôpital & quelques Chapelles, outre plusieurs maisons de Gentilshommes. Les Monasteres sont ceux de saint Augustin, de saint Dominique, de saint François & de saint Diego. Les deux Eglises ont des clochers assez hauts & quartez, dont le sommet s'éleve au-dessus de tous les autres bâtimens: les ruës ne sont pas régulières, mais elles sont larges pour la plupart & assez jolies. Vers le milieu de la ville on trouve une grande place qui est environnée de belles maisons: il y a d'un côté une prison bien forte, & tout auprès un aqueduc de bonne eau, qui en fournit à toute la ville; ils ont quantité de jardins, remplis tout autour d'oranges, de limons, & d'autres fruits; & ils mettent au milieu les herbes potageres, les sa-

lades, les fleurs, &c. Si les habitans étoient même un peu curieux à cet égard, il est certain qu'ils pourroient avoir de très-beaux jardins : car comme la ville est située sur une hauteur, au bout d'une plaine qui est toute ouverte au vent d'Est, & que de cette maniere elle jouit du véritable vent alisé qui régné ici, & qui amene presque toujours le beau tems; elle ne manque guère non-plus de sentir sur le soir la fraîcheur des brises.

Derriere la ville on découvre une vaste plaine de trois ou quatre lieues de long, & de deux milles de large, qui produit une sorte d'herbe épaisse, dont la verdure n'étoit pas moins agréable alors que celle de nos prairies d'Angleterre l'est au Printems. A l'Est de cette plaine & fort près de la ville, il y a un lac ou un étang naturel d'eau douce. Il y a environ demi mille de circonference, mais comme l'eau en est dormante, on ne s'en sert que pour abrûver le bétail. En hiver plusieurs sortes d'oiseaux sauvages se rendent ici, & fournissent quantité de gibier aux habitans de Lagune, qui tire son nom de ce même lac; car en Espagnol *Laguna* signifie un lac ou un étang; cette plaine est bornée à l'Oüest, au Nord-Oüest & au Sud-Oüest par de hautes montagnes escarpées, qui dominant autant sur la plaine que celle-ci est élevée au-dessus de la mer; & c'est du pied d'une de ces montagnes que la ville est fournie d'eau, qui coule à travers la plaine dans un aqueduc bâti de pierre & soutenu par des colonnes: il faut avouer, qu'à regarder la situation de cette ville, sa vûë du côté de l'Est, qui s'étend jusqu'à la grande Canarie, ses jardins, la fraîcheur des berceaux qu'il y a, sa belle plaine, sa campagne ver-

doyan  
de ses  
fort ag  
n'ont p  
loigne  
presqu  
pées &  
à desc  
Voyag  
fraîche  
ploie-  
des an  
turer l  
Au  
Oüest  
Ville  
pointu  
celle-l  
riffe, f  
vîmes  
de la p  
voisin  
compa  
Le  
cette i  
sa sor  
aussi d  
de Car  
croît f  
cela q  
est le p  
où no  
Conse  
merce  
que co  
qu'il n  
vents

doyante, son lac, son aqueduc, & la douceur de ses brises, elle ne peut être qu'un séjour fort agréable, sur tout pour des personnes qui n'ont pas des affaires, qui les appellent à s'éloigner souvent de chez eux; car cette isle est presque toute remplie de montagnes escarpées & raboteuses, qui obligent à monter & à descendre, & qui fatiguent beaucoup les Voyageurs, à moins qu'ils ne profitent de la fraîcheur du matin & du soir. Aussi n'emploie-t-on guère en ce païs que des mules & des ânes, soit pour y aller dessus, ou pour voiturier les denrées.

Au-delà des montagnes, du côté du Sud-Ouëst, encore plus avant, on peut voir de la Ville & de la plaine une petite montagne pointuë, qui domine sur toutes les autres; c'est celle-là même qu'on appelle le Pic de Tenerriffe, si renommé par sa hauteur: mais nous le vîmes d'ici avec tant de desavantage, à cause de la proximité où nous étions des montagnes voisines, qu'il nous parut peu de chose en comparaison de ce qu'on en dit.

Le véritable vin de Malvoisie croît dans cette isle; & on assure que c'est le meilleur de sa sorte qu'il y ait au monde. On y trouve aussi de celui qu'on appelle proprement vin de Canarie, du Verdone. Le vin de Canarie croît sur tout à l'Ouëst de l'isle: & c'est pour cela qu'on l'envoie d'ordinaire à Oratavia, qui est le port le plus marchand de toute l'isle, & où nos Facteurs Anglois résident avec leur Consul, parce que nous faisons un grand commerce de ce vin-là. Au reste, on me dit que que cette ville est plus grande que Lagune; qu'il n'y a qu'une Eglise, mais plusieurs Convents; que le port n'en est pas trop bon, &



qu'il est même très dangereux lors que le Nord Oüest soufle. Ces vents de Nord-Oüest annoncent leur approche par les lames qui viennent briser contre le bord, & par les nuages noirs qui se forment du côté du Nord-Oüest : à la vuë de ces signes, les vaisseaux levent leurs ancrs, ou bien ils coupent leurs cables, & ils se mettent en mer, où ils louvoyent jusqu'à ce que le mauvais tems soit passé. Quelquefois même ils sont obligés de faire ce manège à deux ou trois différentes reprises, avant qu'ils puissent avoir toute leur charge à bord ; ce qui est assez difficile en cet endroit au milieu de la plus belle saison, & ils envoient à Santa Cruz, comme je l'ai déjà dit, pour avoir de l'eau douce. Le vin qu'on appelle Verdon, est verd, il a du corps & de la force, il est plus rude & plus piquant que celui de Canarie. On ne l'estime pas tant en Europe, mais on le transporte dans les Indes Occidentales, & il se conserve mieux dans les pays chauds ; c'est pour cela que je touchai ici afin d'en prendre quelque provision pour mon voiage. Cette sorte de vin se recueille sur tout à l'Est de l'isle, & on l'embarque à Santa Cruz.

Outre ces vins qui se vendent toutes les années en grande quantité aux Canaries, sur tout à la grande Canarie, à Teneriffe & à Palma, il y a ici abondance de grains, du froment, de l'orge, & du maiz, qu'on transporte souvent ailleurs : ils ont aussi des fèves, des pois, & des coches, qui est une sorte de grain qui ressemble beaucoup au maiz, & qu'on sème pour engraisser la terre. Il y a des papahs, dont je parlerai plus au long dans la suite, des pommes, des poires, des pruntes, des cerises, d'ex-

celles  
grena  
de lin  
du mo  
&c. l  
de va  
vres,  
tes fa  
estim  
& les  
fin il y  
des co  
des p  
plus d  
les iss  
les un  
celle  
cheva  
Tene  
derni  
ce qu  
comr  
réput  
mera  
les vi  
mais  
dans  
qui s  
& q  
mieu  
peuv  
moi  
rois  
celle  
ce su  
C  
mer

cellentes pêches, des abricots, des guavas, des grenades, des citrons, des oranges, deux sortes de limons, des courges, les meilleurs oignons du monde, des choux, des raves, des potatos, &c. Ils ont aussi bonne provision de chevaux, de vaches, d'ânes, de mules, de brebis, de chèvres, de cochons, de lapins, & quantité de bêtes fauves. Les chevaux de l'isle Lancerota sont estimés les plus vifs, les plus légers à la course, & les plus francs que l'on puisse trouver. Enfin il y a ici quantité de volaille & de gibier, des coqs, des poules, des canars, des pigeons, des perdrix, &c. On n'y manque pas non plus de poisson, de maquereaux, &c. Toutes les isles Canaries sont pourvues de tout ceci, les unes plus, les autres moins: mais comme celle de Lancerota est la plus fameuse pour les chevaux, & que la grande Canarie, Palma & Teneriffe sont renommées pour les vins, la dernière sur tout pour la meilleure Malvoisie, ce qui fait que ces trois isles ont le plus de commerce; ainsi Forteventura est la plus en réputation pour la volaille domestique, & Gomera pour les bêtes fauves. Le gibier & tous les vivres sont chers dans les isles négociantes; mais ils sont en abondance & à grand marché dans les autres; c'est pourquoi les vaisseaux qui sont fretez pour des voyages de long cours, & qui ne veulent prendre que peu de vin, font mieux de toucher à ces dernières, où ils en peuvent trouver assez, & à bon compte. Pour moi, si je l'avois sçu avant mon arrivée, j'aurois plutôt abordé à l'une de ces isles qu'à celle de Teneriffe: mais cela doit suffire sur ce sujet.

On dit que dans cette dernière on peut mettre douze mille hommes sous les armes. Le

Gouverneur ou le Général, comme on le qualifie, de toutes ces isles se tient à Lagune : il s'appelle Don Pedro de Ponto ; il est natif de cette isle, & il n'y a pas long-tems qu'il étoit Président de Panama dans les mers du Sud ; il en rapporta même quelques perles de grand prix, dont il fit présent à la Reine d'Espagne, & c'est là-dessus, à ce qu'on dit, qu'il fut élu Général des isles Canaries. La grande Canarie l'emporte de beaucoup sur l'isle de Teneriffe, soit en étendue, ou en richesses ; mais ce Gentilhomme aime mieux résider dans la dernière, parce que c'est le país de sa naissance : il a la réputation d'être une personne d'un mérite distingué ; il gouverne avec justice & modération, & il est fort aimé de tout le monde.

Le Gouverneur de Santa Cruz, avec qui je devois dîner étoit un de ses Lieutenans, mais je m'arrêtai si long-tems à Lagune, que je ne pûs me rendre chez lui que pour y souper : c'est un homme fort civil & discret ; il réside dans le principal fort tout auprès de la mer ; il a une sentinelle à sa porte, & un petit nombre de domestiques pour le servir : il me traita dans une grande sale basse & obscure, où il n'y avoit qu'une seule petite fenêtre. On y voyoit environ deux cens mousquets pendus aux murailles, & quelques piques : d'ailleurs, il n'y paroissoit ni lambris, ni tapisserie, & tous les meubles consistoient en une méchante petite table, quelques vieilles chaises, & deux ou trois bancs assez longs qui servoient de sieges. Après avoir soupé avec lui, je l'invitai à mon bord, où je me rendis dans ma chaloupe. Le lendemain matin il vint me voir, accompagné d'un autre Gentilhomme & de deux valets ;

mais i  
& réd  
ni ma  
mis à

Apr  
chis,  
qu'il  
près n  
ligenc  
Est de  
si gro  
sûreté  
l'aisa  
avion  
fortir  
der su  
& la t  
vâme  
desse  
Isles d  
gailla  
& le j  
les pa  
un p  
leur l  
ritab  
que j  
est, e  
ne fo  
les se  
le ve  
Cap  
ge, e  
quon  
les v  
par  
font  
de

mais il fut aussi-tôt attaqué du mal de mer , & réduit dans un tel état , qu'il ne put presque ni manger ni boire , jusqu'à ce qu'on l'eut remis à terre.

Après que mes gens se furent un peu rafraîchis , & que nous eumes à bord les provisions qu'il nous falloit ; je partis de Santa Cruz l'après midi du 15. Février , & avec toute la diligence possible ; parce que les vents du Nord-Est devenoient orageux , & rendoient la mer si grosse , que le vaisseau n'étoit pas trop en sûreté dans la rade même. Quoi que nous laissions à terre plusieurs choses que nous avions achetées & payées , je fus bi en aise d'en sortir au plutôt. On ne pouvoit pas se hasarder sur une chaloupe sans beaucoup de risque , & la tourmente fut si grande , lors que nous levâmes l'ancre , que le cable se rompit. Mon dessein étoit de passer à l'Isle de Mayo une des Isles du Cap Verd ; & je courus avec un vent gaillard de Nord-est en poupe , toute cette nuit & le jour suivant , sur le pied de 10. ou 11. milles par heure ; mais il mollit alors & il devint un petit frais. Les Isles Canaries sont pour leur latitude , dans l'enceinte ordinaire des véritables vents reglez , ou généraux ; qui , à ce que j'ai observé moi-même , soufflent du Nord-est , en deça de l'équateur : mais comme elles ne sont pas éloignées de la côte d'Afrique , elles se trouvent plus exposées au Nord , qui est le vent réglé de la côte , qu'il balie jusques au Cap Verd ; & qui s'étendant au long & au large , enveloppe presque toutes les Isles Canaries , quoi qu'il y soit interrompu bien des fois par les véritables vents reglez du Nord Oüest , ou par d'autres vents échars , auxquels les Isles sont sujettes ; sur tout lorsqu'il y en a plusieurs de ramassées ensemble. Le pic de Teneriffe

qui avoit presque toujours été couvert de nuages pendant que nous étions à Santa Cruz, nous paroïssoit à cette heure tout rempli de neige, & s'élever au-dessus des autres montagnes; mais leur hauteur sembloit diminuer de la sienne, & il paroît beaucoup plus considérable à ceux qui se trouvent à son Oüest. Depuis Teneriffe, nous eûmes un vent frais de Nord Nord-est, & de Nord-est; nous vîmes du poisson volant & quantité de chardon marin qui flotloit sur l'eau. Le 20. Février à midi nous nous trouvâmes à 15. d. 4. m. de latitude; ainsi nous fîmes route par Oüest Nord-Oüest vers l'Isle de Mayo, dont comptons de n'être pas loin du côté de l'Est, & à huit heures du soir nous mîmes à la cape jusques au jour: le vent étoit alors Oüest-quart au Sud, & il continua de cette maniere toute la nuit, le tems étoit beau, & il faisoit un petit vent frais. Tous ces signes marquoient que nous étions proche de quelque terre, après avoir eu jusques ici des brises forcées. Le matin après le Soleil levé, nous vîmes l'isle à 4. lieuës ou environ de distance. Mais il y avoit un broüillard si épais au-dessus, que nous n'en pûmes découvrir qu'une petite partie: & malgré tout cela je reconnus que c'étoit l'isle de Mayo. On la peut voir ici sous les differens aspects, où elle nous parut, lorsque nous la rangeâmes à l'Est, au Sud-Est & au Sud, pour entrer dans la rade qui est à son Sud-Oüest.

J'ai fait aussi tracer le plan de sa rade.

Nous n'y entrâmes que le matin du 22. Février, & je mouillai à l'abri de cette isle: car c'est une regle constante qu'entre les deux tropiques on ne doit jamais toucher à une isle du côté que le vent alisé souffle. Nous ancrâmes

N<sup>o</sup> 1.  
Concepti

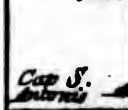
N. O.



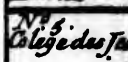
N<sup>o</sup> 3. 2



N<sup>o</sup> 4. Vue



Cap S.



N<sup>o</sup> 5.  
Collège des J.



N<sup>o</sup> 6. 7



Pain de Sucre



N<sup>o</sup> 7. 1



Collège des J.

N<sup>o</sup> 8. 1  
E. 2. N.



N<sup>o</sup> 1.  
 Conception de la Merie  
 N. O.  $\frac{1}{4}$  N.

N<sup>o</sup> 2.  
 La Terre qui est au Sud de la Chapelle  
 et ou l'on passe pour aller à Bahia

N<sup>o</sup> 3. Vue de ces Caps O.  $\frac{1}{4}$  N. du C. Salvador  
 a 7. L. de dist.

Cap Antonio      C. Salvador

N<sup>o</sup> 4. Vue à un Mile ou environ du Fort  
 Le Fort

Cap S. Antonio      C. Salvador

N<sup>o</sup> 5. Collège des Jezuïtes      La Cathédrale      Eglise  
 Eglise

Fort      Balise

Par tout ici l'Ancre est bon a 4 Brasses de Profondeur

Bahia de todos los Santos Ville et Havre

Fort Hollandois

Pointe de Terre      Banc de Sable et Balise


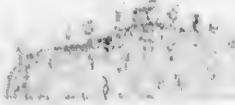
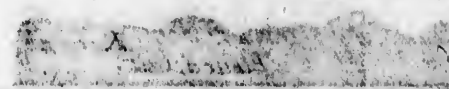
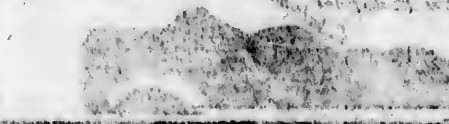
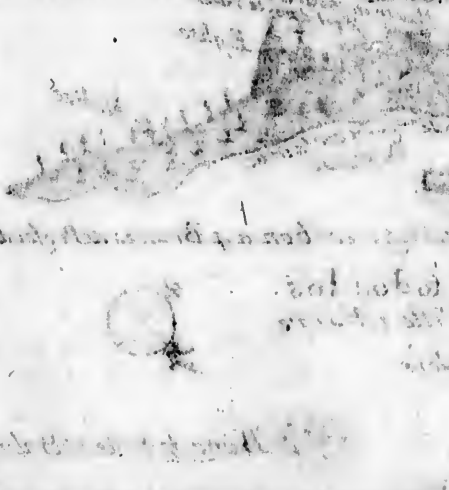
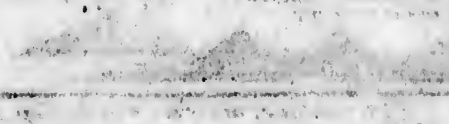


N<sup>o</sup> 6. Terre Plate C. de B. Esperance au L. E.  $\frac{1}{4}$  S.  $\frac{1}{2}$  S.  
 de la Terre plate

Pain de sucre

N<sup>o</sup> 7. C'est ainsi que paroît la Terre du Cap A  
 N.  $\frac{1}{4}$  E.

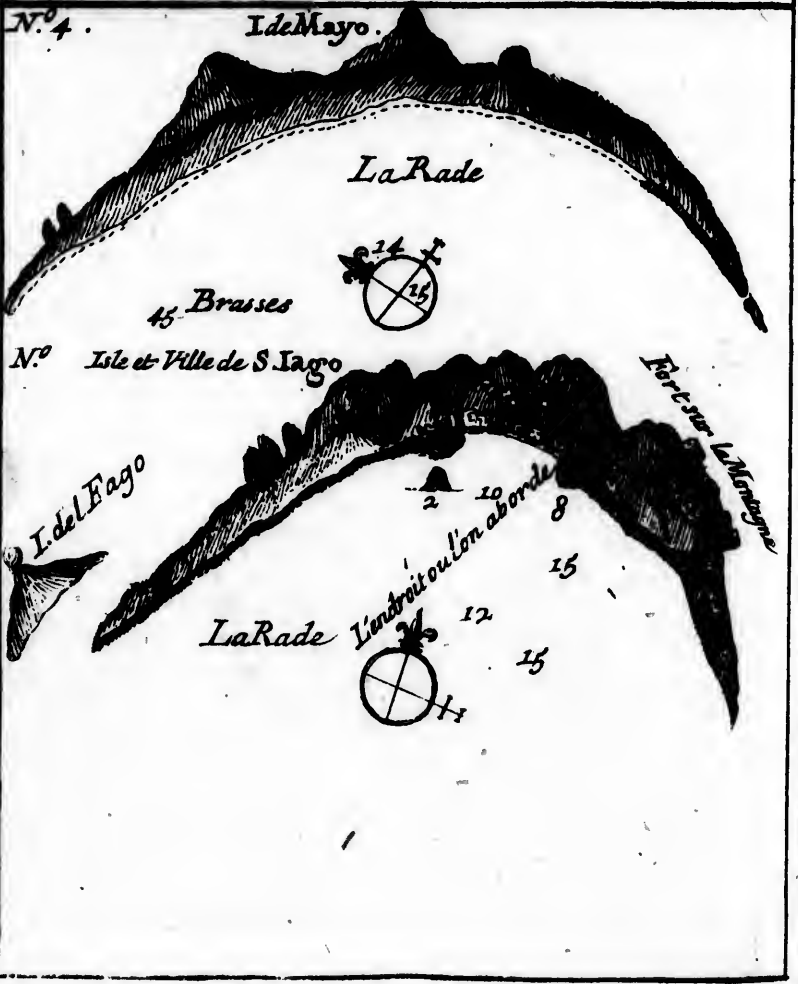
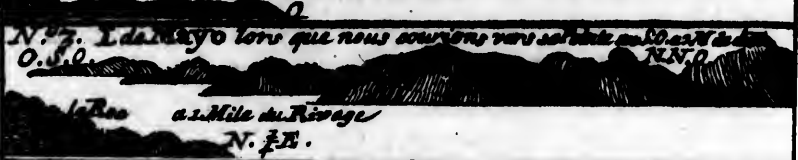
E. N. E. Terre plate

N<sup>o</sup> 8. (A) au Sud de la Terre plate, a 9 L. de dist ou environ  
 E.  $\frac{1}{4}$  N.  $\frac{1}{4}$  E.      E. S. E.

<p>1751</p> <p>...</p> 	<p>...</p> 
<p>...</p> 	<p>...</p>
<p>...</p> 	<p>...</p>
<p>...</p>  <p>Bata de los...</p> <p>...</p>	<p>...</p>
<p>...</p> 	<p>...</p>
<p>...</p> 	<p>...</p>
<p>...</p> 	<p>...</p>







sur les  
 fond d  
 quarts  
 j'avois  
 monde  
 Londr  
 le Cap  
 coups  
 dre le  
 Occid  
 brand  
 transp  
 où il  
 années  
 verd,  
 feaux  
 J'ai  
 ques a  
 tour d  
 jouera  
 que je  
 Mayo  
 ron, el  
 de per  
 mile  
 de lati  
 ge tou  
 bord,  
 point  
 éviter  
 tiers d  
 celui q  
 couvre  
 pendan  
 Nord-  
 fes, qu  
 ne fus

## AUX TERRES AUSTRALES. 15

sur les onze heures à quatorze brasses d'eau, un fond de sable pur, & la mer fort calme, à trois quarts de mille de terre, au même endroit où j'avois mouillé dans mon voiage autour du monde. Je trouvai ici à l'ancre le Nieuport de Londres, Vaisseau Marchand, commandé par le Capitaine Barefoot, qui me salua de trois coups de canon, & j'en tirai un pour lui rendre le salut : il venoit de Fayal, une des isles Occidentales, & il avoit à bord du vin & du brandevin ; il chargeoit ici du sel pour le transporter à Terre-neuve, & dans la crainte où il étoit des Pirates, qui depuis quelques années infestoient beaucoup les isles du Cap verd, il fut ravi de voir paroître un des Vaisseaux du Roi.

J'ai déjà parlé de l'isle de Mayo, & de quelques autres de ces isles dans mon voiage autour du monde, *Tome I. p. 86. 87.* Mais j'ajouterai ici quelques nouvelles observations que je fis dans ce dernier voiage. L'isle de Mayo à sept lieues de circonference, ou environ, elle est presque ronde, & il y a quantité de petites pointes de rocher, qui s'avancent un mile ou plus dans la mer : elle est au 15. degré de latitude Septentrionale, & lors qu'on navige tout autour & que l'on vient assez près du bord, on voit que les flots brisent contre ces pointes : ce qu'il faut bien remarquer pour les éviter avec soin. Je rangeai cette fois les deux tiers de l'isle, mais je ne vis d'autre danger que celui qui peut venir de ces pointes, qui se découvrent assez par le refrain des vagues. Cependant on assure qu'à son Nord & au Nord-Nord-Ouest, il y a des basses très-dangereuses, qui sont plus avant dans la mer : mais je ne fus pas de ce côté-là. On voit deux monta-

gnes dans cette Isle d'une hauteur considerable, le sommet de l'une est assez plat, & celui de l'autre est pointu. D'ailleurs le terrain est assez uni & médiocrement élevé au-dessus de la mer : il y a des bayes sablonneuses tout autour de l'isle, entre les pointes dont j'ai parlé; & tout le terroir paroît fort sec & sterile.

A l'Oüest de l'isle, où les Vaisseaux jettent l'ancre, il y a une grande baye sablonneuse & un banc de sable, qui est large de 40. pas, ou environ, & qui court deux ou trois miles tout le long de la côte. Entre ce banc & les montagnes il y a une vaste Saline, de deux miles de long ou à peu près, & d'un demi mile de large; mais il y en a plus de la moitié, qui est d'ordinaire à sec. Le seul bout qui est vers le Nord ne manque jamais d'eau, & le sel s'y forme depuis le mois de Novembre jusqu'à celui de Mai, qui est ici la belle saison de l'année. L'eau de la mer qui le produit, s'ouvre un passage à travers le banc de sable : ce qui n'arrive qu'au tems des grandes marées, & alors ce réservoir est plus ou moins rempli selon la hauteur des marées. S'il y a déjà du sel lorsque l'eau y entre, il est d'abord dissout : mais deux ou trois jours après il commence à se grainer, & cela continuë jusqu'à ce que toute l'eau, ou du moins la plus grande partie, soit changée en sel, ou jusqu'à ce que la mer en fournisse d'autre. On prétend d'ailleurs que cette eau ne vient que par le seul passage, qui est au Nord du Reservoir; où il est aussi le plus profond. Je me trouvai ici au tems d'une marée de la nouvelle Lune, & on m'assura que l'eau n'y entroit jamais qu'alors, mais je ne saurois en deviner la raison. Ceux qui viennent ici pour charger du sel, le ramassent à mesure qu'il se

A  
graine,  
rain se  
a de re  
sel ne s  
au reb  
des Oc  
Tortue  
dans m  
p. 63. c  
mois d  
à venir  
de Mai  
mide, t  
que bo  
aux Ph  
differe  
celles d

Notr  
pour le  
un vais  
nos bar  
charger  
nées, o  
d'ailleu  
homme  
saline ;  
me à fo  
ont gra  
presqu'  
sel depu  
les habi  
mes leu  
cupatio  
autre m  
saline n  
droit o  
ânes pe

graine, & ils en font des monceaux sur le terrain sec, avant que la mer retourne : ce qu'il y a de remarquable en cette saline, c'est que le sel ne s'y graine que dans la belle saison, tout au rebours de ce qui arrive aux salines des Indes Occidentales, & en particulier à celle de Tortuë la Salée, dont j'ai dit quelque chose dans mon Voyage autour du Monde, *Tome I. p. 63.* où le sel ne se graine jamais que vers le mois d'Avril, lors que les pluyes commencent à venir, & où il continuë à se former aux mois de Mai, Juin, Juillet, &c. durant la saison humide, non pas sans qu'il y ait eu d'abord quelque bonne boüffrasque de pluie : mais je laisse aux Philosophes à chercher la raison de cette difference qu'il y a entre la saline de Mayo & celles des Indes Occidentales.

Notre Nation fait ici un grand commerce pour le sel, & on y envoie presque toujours un vaisseau de guerre pour servir d'escorte à nos barques & à nos vaisseaux qui en viennent charger : on m'a dit même qu'il y a eu des années, où il n'en est pas arrivé moins de cent ; d'ailleurs il n'en coûte rien pour la peine des hommes qui le ramassent, & qui le tirent de la saline ; on n'en paie que la voiture, qui est même à fort bon marché, parce que les habitans ont grand nombre d'ânes, qu'ils ne peuvent presque employer à autre chose qu'à porter le sel depuis la saline jusques au bord de la mer ; les habitans chargent & conduisent eux-mêmes leurs ânes, bien aises de trouver cette occupation, puis qu'il leur reste à peine aucun autre moien pour gagner quelque chose. La saline n'est pas à plus d'un demi mile de l'endroit où l'on embarque le sel, de sorte que les ânes peuvent faire ce chemin plusieurs fois

dans un jour ; ils ont un certain nombre de tours fixe pour la matinée & pour l'après-midi , au-delà desquels leurs propriétaires ne veulent point aller. Nos Matelots appellent le bateau où l'on met d'abord le sel un frapeboat : il est fait exprès pour cet usage , & il y a un tillac qui s'étend depuis la poupe jusques à un tiers de la longueur du bateau ; là où s'éleve une espee de tambour , non pas du fond de cale , mais de l'extrémité du tillac , à deux pieds de hauteur ou environ , qui est bien calfaté par tout ; cela sert à empêcher les vagues de rejaillir dans le bateau , lors qu'il a le cap contre terre pour recevoir le sel : car il y a d'ordinaire ici de grosses houles , & quand le bateau est dans cette situation , les vagues qui passent par dessus la poupe le rempliroient bien-tôt , si le tambour ne s'y opposoit , & ne serroit à les faire couler dans la mer de l'un & de l'autre côté. Pour tenir ainsi le bateau le cap contre terre , & la poupe à la mer , il y a deux perches plantées en dedans , l'une à la tête & l'autre au milieu , vis-à-vis du tambour , mais qui sont d'un pied plus hautes que cette separation ; au sommet de chacune de ces perches , il y a une entaille assez grande pour recevoir une cordelle , dont l'un des bouts est attaché à un poteau sur le rivage , & l'autre à un grapin , ou à une ancre qui est assez loin dans la mer ; cette cordelle sert à hâler le bateau de part & d'autre , & les perches le tiennent ferme , en sorte qu'il ne sautoit branler , si la corde est bien tendue : autrement les vagues le rempliroient bientôt , ou le feroient briser contre terre : mais pour l'empêcher encore mieux d'être mis en pieces par la violence des houles , & tenir ses membres plus serrez les uns avec

les a  
trave  
lors q  
chent  
mitez  
parez  
les co  
ci em  
claten  
qu'ils  
plove  
divise  
re qu  
égales  
plus  
manie  
planc  
autres  
nes d  
dans  
des qu  
attach  
qu'ell  
rieur  
roit d  
à saut  
ces 2  
mem  
sur t  
com  
ainsi  
c'est  
pelle  
sufise  
pou  
dans  
près

les autres, il y a deux ceintrages ; l'un va en travers de stribord à bas-bord, & ces cordes, lors que les bancs des rameurs sont posez, attachent si ferme les côtez du bateau aux extrêmités des bancs, qu'ils ne sauroient en être séparés qu'avec peine ; de sorte que les bancs & les cordes s'entr'aident mutuellement ; celles-ci empêchent que les côtez du bateau ne s'éclatent en dehors, & ceux-là préviennent qu'ils ne soient écrasés en dedans. On n'emploie d'ordinaire à ceci que deux cordes, qui divisent toute la longueur du bateau, à mesure qu'elles croisent les côtez, en trois parties égales : le deuxième ceintrage est composé de plus de cordes, qui sont placées d'une telle maniere, qu'elles empêchent les côtes & les planches du bateau de s'écarter les unes des autres ; pour cet effet, il y a des trous à certaines distances tout le long de la quille au dedans du bateau, par lesquels on passe ces cordes qu'on ajuste le long des côtes, & qu'on y attache bien ferme avec des rabans, en sorte qu'elles font une espece de doublage interieur ; de cette maniere, quand même il y auroit des clous & des chevilles qui viendroient à sauter par le choc des vagues, les cordes de ces 2. ceintrages pourroient toujours tenir les membres du bateau unis ensemble, avec l'aide sur tout d'une corde qui le ceint en dehors, comme on en met à nos barques longues ; c'est ainsi qu'on a soin de renforcer ces bateaux ; & c'est à cause de cela que nos Matelots les appellent des bateaux cordez. Deux hommes suffisent pour le haler d'un côté & d'autre, & pour y verser le sel qu'on y apporte du rivage dans des sacs. D'abord que le bateau est assez près de terre, un de ces hommes, qui se tient

debout proche du tambour , plie aussi-tôt la cordelle autour de la perche qui est là , & arrête par ce moien le bateau avant que la mer le puisse détourner. Lors que ces deux hommes ont reçu leur charge ils halent en mer, jusqu'à ce qu'ils soient sortis de la violence des houles, & ensuite ils déchargent leur sel dans une autre barque, qui le transporte à bord du navire. Sans le secours d'un pareil bateau , il n'est pas trop sûr d'aborder ici en quelque tems que ce soit; car quoi que la mer soit d'ordinaire fort calme dans la rade , néanmoins elle bat avec violence contre le rivage ; & il seroit à propos que tous les vaisseaux qui viennent ici eussent un de ces bateaux cordez, ou qu'ils en empruntassent un, si on n'a pas la commodité de le faire, des autres navires qui s'y rencontrent, puis que les habitans n'en ont point eux-mêmes. Je me suis d'autant plus étendu sur la description de ces bateaux, qu'ils peuvent être d'un grand usage dans tous les endroits où le ressac est dangereux ; comme par exemple en diverses rades ouvertes des Indes Orientales & Occidentales , où ils seroient fort utiles , quoi que je n'y en aie jamais vû aucun.

L'isle de Mayo est presque sterile par tout, & le meilleur terroir n'y vaut pas grand' chose. Le banc de sable qui renferme la saline, produit une espece de laine de coton, & une plante qui rampe tout le long de la terre , & qui pousse des branches de même que la vigne, mais dont les feuilles sont épaisses & larges. Le coton croît sur de tendres arbrisseaux , de trois ou quatre pieds de hauteur, dans des coffes de la grosseur d'une pomme, mais dont la figure est longue ; lors qu'elles sont mûres , el-

les s'o  
comm  
tagen  
laine  
coussi  
estime  
quelq  
tout-  
fre, c  
trois  
d'autr  
qu'ell  
de jou  
tant  
coto  
trou,  
qu'on  
hors.  
de co  
Nove  
dans  
aie re  
donne  
rons à  
porte  
isle, r  
quelc  
plant  
où le  
manu  
qu'à  
de ce  
bres  
mer,  
peu  
tagn  
tout

les s'ouvrent par un bout, & d'abord le coton commence à sortir, jusqu'à ce qu'elles se partagent peu à peu en quatre quartiers; cette laine peut servir pour des oreillers, ou des coussins; mais autrement elle n'est pas plus estimée que celle du grand cotonier. Je pris quelques-unes de ces coffes qui n'étoient pas tout-à-fait mûres, & je les mis dans mon coffre, où elles s'ouvrirent au bout de deux ou trois jours, & jetterent leur coton. J'en liai d'autres bien ferme avec des ataches, en sorte qu'elles ne pouvoient pas s'ouvrir; mais peu de jours après, d'abord que je venois à lâcher tant soit peu la ligature, le fruit crevoit, & le coton sortoit avec violence par un très-petit trou, de même que la chair d'une pomme qu'on fait rôtir, jusqu'à ce qu'il fut tout dehors. Je trouvai ensuite de cette même espece de coton à Timor, où il étoit mûr au mois de Novembre, mais je n'en ai point vû ailleurs dans tous mes voïages; quoi qu'au Brezil j'en aie rencontré de deux autres sortes, dont je donnerai la description, lors que nous en serons à cet endroit-là. Au reste, l'arbrisseau qui porte le véritable coton, croît aussi dans cette isle, mais non pas sur le banc de sable. J'en vis quelques-uns près du rivage, mais ils sont plantez pour la plûpart vers le milieu de l'isle, où les habitans se tiennent: leur principale manufacture consiste en toiles de coton, quoi qu'à dire le vrai, ils n'en aient pas beaucoup de cette sorte. On y trouve aussi quelques arbres; mais on n'en voit aucun du côté de la mer, d'où l'on ne sçautoit découvrir que fort peu de buissons dispersez çà & là sur les montagnes voisines. Le terrain est presque par tout sablonneux, ou couvert de pierres fria-



bles, sans aucun réservoir d'eau douce, & sans aucune riviere pour l'humecter : les grosses pluies de la saison humide n'y servent pas de grand' chose, parce qu'elles s'écoulent aussi vite qu'elles tombent, & il n'y a qu'une petite source au milieu de l'isle, dont il se forme un petit ruisseau qui coule à travers une vallée entre les montagnes : c'est-là où les habitans demeurent dans trois petites villes, qui sont à six ou 7. miles de la rade, à ce qu'on me dit ; & il y en a deux qui ont une Eglise chacune avec un Curé ; la principale des trois est Pinose, qui a deux Eglises, saint Jean vient ensuite, & la troisième est Lagoa. Les maisons qu'on y voit sont fort miserables, petites & basses. On y bâtit avec du figuier, & l'on m'assura que c'est le seul arbre qu'il y ait ici propre à cet usage : une espece de canes sauvages qu'on y trouve, leur sert de chevrons. Les melons d'eau & les figes sont les meilleurs fruits de cette isle. Les habitans se nourrissent d'ordinaire de callavances, ou pois chiches, & de courges ; entre la volaille, il y a des flamingos, de gros corlieus, & des poules de Guinée, que les Naturels de ces isles appellent *Gallena pintada*, ou poule peinte : mais à la Jamaïque, où j'en ai vû dans les prairies & dans les bois, où elles se plaisent beaucoup, on leur donne le nom de poules de Guinées ; elles semblent être du naturel des perdrix ; elles sont plus grosses que nos poules, elles ont de longues jambes & courent fort vite ; elles volent aussi, mais non pas loin, parce qu'elles ont le corps gros & pesant, & que leurs ailes sont courtes, de même que leur queue. Du moins j'ai remarqué en general que les oiseaux n'ont pas la queue longue, s'ils ne volent beaucoup, & qu'ils s'en ser-

vent  
côté  
fort &  
viven  
ce, ou  
terre  
clair &  
& un  
sembl  
des co  
les ont  
tite. L  
de la c  
fort du  
de cha  
pende  
Ils ont  
mit, &  
tendre  
traord  
Les N  
chiens  
il n'en  
deux c  
dans n  
rent f  
seize c  
menç  
s'apri  
des fla  
dans l  
On t  
seaux.  
tas, q  
coule  
sont à  
me p

vent comme d'un timon, pour tourner d'un côté & d'autre; ces poules ont le bec épais, fort & pointu, & les pieds assez longs: elles vivent de sauterelles, qui sont ici en abondance, ou de vers qu'elles attrapent en gratant la terre; leur plumage est marqueté d'un gris clair & obscur, les taches en sont si régulières & uniformes, que la beauté de ces oiseaux semble l'emporter sur plusieurs autres qui ont des couleurs plus vives & plus éclatantes: elles ont le cou long & délié, & la tête assez petite. Les coqs ont une espèce de crête, qui est de la couleur d'une coquille de noix sèche, & fort dure; ils ont aussi une petite barbe rouge de chaque côté de la tête, en guise d'ouïes, qui pendent en bas, mais les poules n'en ont point. Ils ont tant de force qu'on a de la peine à les tuer, c'est un très-bon manger, la chair en est tendre & délicate, quoique les uns l'aient extraordinairement blanche, & les autres noire. Les Naturels du pays les prennent avec des chiens, & ils les forcent quand ils veulent: car il n'en manque pas ici. On en voit jusques à deux ou trois cens à la fois. J'en mis plusieurs dans mon bord tous en vie, qui s'y entretinrent fort bien, quelques-uns même l'espace de seize ou de dix-huit mois, mais alors ils commençoient à maigrir. Si on les prend jeunes, ils s'apprivoisent comme nos poules. A l'égard des flamingos, j'en ai déjà donné la description dans le I. Vol. de mes Voyages, p. 82. & 83. On trouve encore ici quantité d'autres oiseaux, des pigeons, des tourterelles, des miniotas, qui sont aussi gros que les corneilles, de couleur grise & un bon manger, des crusias, qui sont à peu près de la même grosseur, & du même plumage; il semble qu'on pourroit les

mettre au rang des hiboux , puis qu'ils ne paroissent que la nuit ; on assure que leur chair est bonne pour les pulmoniques, mais les sains n'en mangent pas. Enfin, outre plusieurs sortes de petits oiseaux , il y a des rabcks qui ont le plumage gris, le cou long , de même que les jambes , & qui ne ressemblent pas mal aux herons.

Entre les bêtes à quatre pieds , il y a ici des chèvres , & bon nombre d'ânes. L'on m'avoit dit aussi dans un autre voiage que j'y avois fait , qu'ils avoient eu autrefois quantité de bœufs & de vaches : mais les Pirates, qui ont depuis cruellement infesté ces isles, en ont fort diminué le nombre , sans épargner même les habitans. Le Gouverneur de Mayo qu'ils avoient enlevé & retenu prisonnier une ou deux années , venoit de sortir de leurs mains, lors que j'arrivai cette dernière fois.

La mer est remplie en ces quartiers de plusieurs sortes de poisson ; il y a des dauphins, des bonetas, des muges, des snapers, du poisson argenté, des gars, &c. & la baye est fort bonne pour y haler une Seine. Je m'y servis de la mienne en diverses rencontres & avec succès, puis que d'un seul coup j'amenai à terre six douzaines de beaux poissons, dont la plupart étoient de gros muges d'un pied & demi, ou de deux pieds de long. On y trouve aussi des marsoüins, & une sorte de petites baleines, qui viennent presque tous les jours dans cette rade. J'ai déjà dit dans mon I. Vol. p. 113. que les tortuës vertes se rendent ici, & vont pondre leurs œufs à terre dans les mois de Mai, Juin, Juillet & Août, c'est-à-dire, durant la saison pluvieuse. J'ajouterais, que c'est une chose digne de remarque, de voir que les tortuës,

tuës ,  
jours le  
gne. O  
pluies  
posent  
corrom  
pluie, e  
font en  
tre pas  
chaleur  
sable p  
d'abord  
mier d  
quelqu  
déterm  
dans la  
seche; l  
servé de  
tortuës  
animau  
me d. s  
&c. Les  
verneur  
ont les  
Mores  
être ils  
jets des  
& leur  
bien fai  
homme  
aussi ro  
quoi qu  
peut à  
tien de  
bre des  
l'un des  
deux ce

tuës , soit au Nord ou au Sud , pondent toujours leurs œufs dans les mois où la pluie règne. On pourroit même croire que les grosses pluies qu'il fait en certains endroits , où elles posent leurs œufs , dévoient les gâter & les corrompre : mais quelque violente que soit la pluie , elle est bien-tôt vuë par le sable , où ils sont enterrez ; peut-être aussi qu'elle ne pénètre pas jusques à leur nid , qu'elle pousse la chaleur en bas , & qu'elle rend par ce moien le sable plus chaud en cet endroit qu'il ne l'étoit d'abord , à peu près comme une couche de fumier dans un jardin. Quoi qu'il en soit , & quelque raison que la Providence ait eu pour déterminer ces créatures à pondre leurs œufs dans la saison humide , plutôt que durant la sèche ; le fait est certain , & je l'ai toujours observé de même , non-seulement à l'égard des tortuës de mer , mais aussi de tous les autres animaux amphibies qui font des œufs ; comme des crocodilles , des alligators , des guanos , &c. Les habitans de cette isle , jusques au Gouverneur , & au Curé , sont tous Nègres , & ils ont les cheveux cotonnez de même que les Mores d'Afrique leurs voisins , de qui peut-être ils descendent , quoi qu'en qualité de sujets des Portugais ils retiennent leur Religion & leur Langue : ils sont hardis , vigoureux , bien faits de corps , gras & charnus , tant les hommes que les femmes ; & leurs enfans sont aussi ronds & dodus que de petits marsuïns ; quoi qu'il semble à un Etranger que cette isle peut à peine fournir des vivres pour l'entretien de ses habitans. Je m'informai du nombre des personnes qu'il pouvoit y avoir , & l'un des Curez me répondit , qu'il y avoit deux cens trente âmes en tout. Le Gouverneur

Nègre tient sa commission du Gouverneur Portugais de saint Jago. Celui que j'y vis étoit fort civil & homme de bon sens, mais pauvre, & on peut dire en général que tous ces Insulaires sont de bonnes gens. Quoi qu'il en soit, le Gouverneur de Mayo compte sur un petit présent de la part de chaque Maître de vaisseau qui charge ici du sel; & il est bien aise qu'ils l'invitent à bord de leurs Navires: il passe presque tout son tems avec les Anglois, lors qu'ils y viennent prendre du sel, ce qui fait sa recolte; & tous les Insulaires s'occupent en cette occasion à gagner quelque chose, puis qu'ils n'ont pas de vaisseaux eux-mêmes pour trafiquer dans le voisinage, & que les Portugais n'y en amènent point: il n'y a guère non-plus que les Anglois avec qui ces pauvres gens fassent quelque commerce; & quoi qu'ils soient sujets du Portugal, ils ont une estime toute particuliere pour nous. On ne leur paie rien pour le sel, comme je l'ai déjà dit; il n'y a que leur travail & leurs voitures, qui coûtent quelque chose: Nous leur donnons pour cela les vivres, quelque peu d'argent, & de vieilles hardes, comme de chapeaux, de chemises, & autres guenilles: par ce moien il s'en trouve plusieurs qui sont passablement bien équipés; mais quelques-uns sont presque tout nus. Lors que la saison des tortuës arrive, ils vont passer les nuits dans le voisinage des baies sablonneuses, où ils ont de petites huttes pour se reposer & se garantir de la pluie; c'est ici une autre moisson pour eux, & on assure qu'il y a une grande quantité de tortuës, qui se rendent alors dans toutes les isles du Cap verd. Cette recolte finie, ils n'ont presque autre chose à faire qu'à tuer des poules de Guinée, & à

▲  
cultiv  
manie  
née, &  
de cho  
te d'al  
sion de  
sage su  
qui vie  
de tou  
parce  
qui soi  
petit  
l'on a  
abruvé  
mais e  
unes d  
& plus  
pour e  
aux ba  
m'arrê  
huit to  
rant ce  
vaissea  
prenit  
Le r  
lever l  
Jago,  
vers l'  
de cert  
port à  
lume,  
touche  
vont a  
vient  
Nous  
sons &  
mouil

cultiver leurs petites plantations. De cette maniere ils sont occupez durant toute l'année, & ils gagnent de quoi vivre, mais peu de chose au-delà. Si quelqu'un d'eux souhaite d'aller à S. Jago, il en obtient la permission du Gouverneur, & celui qui accorde le passage sur nos vaisseaux Anglois ; car tous ceux qui viennent charger ici du sel sont obligez de toucher à S. Jago, pour y faire de l'eau, parce qu'il n'y en a point dans cette baye qui soit propre à boire. On n'y trouve qu'un petit puits à un demi mille de l'endroit où l'on aborde, dont l'eau est salée, & où l'on abrute les ânes qui servent à porter le sel ; mais elle est fort mauvaise. Dans quelques-unes de ces isles, on y fait commerce d'ânes, & plusieurs de nos vaisseaux y vont exprès pour en charger, & les transporter ensuite aux barbades, ou à nos autres plantations. Je m'arrêtai six jours à Mayo, où je pris sept ou huit tonneaux de sel pour mon voiage. Durant cet intervalle, il y arriva quantité de vaisseaux Marchands, qui venoient tous prendre du sel pour Terre-neuve.

Le 19. Février à une heure du matin, je fis lever l'ancre pour aller faire aiguade à saint Jago, qui étoit à cinq ou six lieuës de nous vers l'Oüest. Nous cotoyâmes tout le long de cette isle, & nous passâmes auprès de son port à l'Est, dont j'ai parlé dans mon 1. *Volume*, & qu'on appelle Praya. C'est ici que touchent quelques-uns de nos vaisseaux, qui vont aux Indes Orientales, mais il n'y en vient pas tant qu'il y en venoit autrefois : Nous vîmes le fort sur la montagne, les maisons & les cocotiers ; mais je ne voulus pas mouïller dans ce havre, parce que j'esperois

de trouver de meilleure eau à la ville de saint Jago, au Sud-Oüest de l'isle: à huit heures du matin nous découvrîmes les vaisseaux qui étoient dans cette rade, d'où nous n'étions éloignez que de trois lieuës; mais il nous falut virer & revirer long-tems pour y entrer, à cause de l'incertitude des boufées de vent, qui se trouve sur tout à l'abri des isles, dont le terrain est élevé; enfin deux bateaux Portugais vinrent à notre secours: ils nous aidèrent à nous remorquer, & sur les trois heures de l'après-midi nous jettâmes l'ancre. Nous prîmes ensuite le plan de la ville. (*Table II. No. 5.*) Outre deux vaisseaux Portugais destinez pour le Bresil, & dont les chaloupes nous avoient remorquez, il y avoit ici une pinque Angloise, chargée d'ânes, qu'elle avoit pris à une des isles du Cap verd, & qu'elle devoit transporter aux Barbades. Le lendemain matin je me rendis à terre avec mes Officiers, & nous allâmes voir le Gouverneur, qui nous régala en confitures: Je lui dis que le principal sujet de mon entrée dans ce port, étoit pour y faire de l'eau, & prendre quelques rafraîchissemens: il me répondit que j'étois le bien venu, & qu'il ordonneroit aux habitans de porter leurs denrées dans une certaine maison de la Ville, où je pourrois acheter ce qu'il me faudroit: Je repliquai là-dessus que je n'avois point d'argent, mais que je troquerois du sel que j'avois pris à Mayo avec leurs vivres: alors il me déclara que le sel étoit une fort bonne marchandise pour le pauvre peuple, mais que si je voulois acheter du gros bétail, je serois obligé de le paier en argent. Je me contentai donc de prendre de la volaille;

A  
& le C  
blic d  
peupl  
volai  
tain l  
aussi-  
comm  
faire  
occup  
peu de  
des b  
d'ache  
qu'ils  
eux-m  
S. J  
15. de  
triona  
que d  
leur r  
sont d  
monta  
fonde  
largeu  
mile d  
pas pl  
lée, as  
rée av  
au bo  
dans u  
est ord  
trouve  
d'y ab  
des ro  
gereur  
l'endr  
presqu  
jours u

& le Gouverneur donna ordre au crieur public d'aller par toute la Ville pour avertir le peuple, qu'ils eussent à se rendre avec leur volaille & du maiz pour la nourrir, à un certain lieu où ils auroient du sel en échange : aussi-tôt j'en fis apporter de mon bord, & je commandai à quelques-uns de mes gens de faire ce troc, pendant que les autres étoient occupez à remplir nos barriques d'eau. Le peu de soin que ces Insulaires ont d'avoir des bateaux à eux, fait qu'ils sont bien aises d'acheter leur propre sel des étrangers, parce qu'ils ne sont pas en état de le transporter eux-mêmes d'une isle à l'autre.

S. Jago est situé au Sud-Oüest de l'isle, à 15. degrez ou environ de Latitude Septentrionale. Le Gouverneur Général, & l'Evêque de toutes les isles du Cap verd y font leur résidence. Les maisons de cette Ville sont dispersees çà & là sur les côtez de deux montagnes, entre lesquelles il y a une profonde vallée, qui a 200. verges ou environ de largeur près de la mer, & qui a un quart de mile du rivage se retrecit jusques à n'avoir pas plus de 40. verges de large. Dans la vallée, assez près de la mer, il y a une rue écartée avec des maisons d'un côté & d'autre, & au bout un courant d'eau, qui se décharge dans une petite baye sablonneuse, où la mer est ordinairement fort calme; de sorte qu'on trouve ici de bonne eau, & qu'il est facile d'y aborder en tout tems; quoi qu'il y ait des rochers dans la rade, & qu'elle soit dangereuse pour les vaisseaux. Tout auprès de l'endroit où l'on aborde il y a un petit fort, presqu'à niveau de la mer, où l'on tient toujours un corps de garde. Sur le sommet de la



montagne, au-dessus de la ville, il y a un autre fort, & il semble par la muraille qu'on peut voir de la rade, qu'il est d'une assez grande étendue; il-y a des pieces de canon en baterie, mais je n'en sai pas le nombre ni de quel usage peut être ce fort, à moins qu'il ne serve pour rendre le salut. La Ville peut consister en deux ou trois cens maisons, toutes bâties de pierre brute; il y a d'ailleurs un Convent & une Eglise.

Tout le monde en général y est noir, ou du moins basané, si vous en exceptés quelque peu de personnes des plus qualifiées, comme le Gouverneur, l'Evêque, quelques Gentils-hommes, & un petit nombre de Prêtres, dont même quelques-uns sont noirs. Les gens autour de Praya sont adonnez au vol; mais ceux de S. Jago vivent dans une meilleure discipline, parce qu'ils se trouvent sous les yeux du Gouverneur; quoi qu'ils soient fort pauvres en général, & qu'ils aient très-peu de commerce. Outre les vaisseaux des autres Nations qui abordent ici par hazard, il-y en arrive tous les ans un ou deux Portugais, qui touchent à cette isle dans leur route au Brésil. Ces derniers y débitent quelque peu de marchandises de l'Europe, & ils prennent en échange de la toile de coton rayée, qui est la principale manufacture du país, & qu'ils transportent au Brésil. On y envoie aussi un autre vaisseau du Portugal, pour y charger du sucre, & s'en retourner tout droit dans ce Royaume-là: du moins, on dit qu'il y a plusieurs petites sucreries dans cette isle, & que le Portugal en tire tous les ans près de cent tonneaux de sucre: il y croit d'ailleurs quantité de coton, dont ces Insulaires s'ha-

A  
billent  
bonne  
gnes d  
les vai  
de me  
d'aucu  
tre les  
consif  
lons d  
coins,  
La  
flan, e  
à peu  
exterie  
paiffeu  
grenad  
le soit  
cela p  
remar  
couver  
dedans  
mole,  
couleu  
mond  
de ce  
nom d  
pepins  
de cœ  
fruit e  
gnier  
paiffes  
fruit c  
& là,  
ce &  
de ces  
porte  
mes,

billent eux mêmes , & dont ils envoient une bonne partie au Brésil : ils ont aussi des vignes dont ils font quelque peu de vin : mais les vaisseaux Européens leur en fournissent de meilleur , quoi qu'ils n'en boivent guère d'aucune sorte. Leurs principaux fruits ( outre les plantains qu'ils ont en abondance ) consistent en oranges , limons , citrons , melons d'eau & musquez , guavas , grenades , coïns , pommes-flan & papahs , &c.

La pomme , que nous appellons *Pomme-flan* , est un fruit aussi gros que la grenade , & à peu près de la même couleur. Son écorce extérieure , à l'égard de la substance & de l'épaisseur , tient un milieu entre la peau d'une grenade & l'écorce d'une orange , quoi qu'elle soit plus tendre que celle-ci , & avec tout cela plus cassante que l'autre ; elle est aussi remarquable , en ce que sa superficie est toute couverte de petits nœuds fort réguliers. Le dedans est rempli d'une chair blanche & mole , douce , & fort agréable , qui pour la couleur & le goût , ressemble le mieux du monde à un flan ; & c'est sans doute à cause de cela que nos Anglois lui ont donné le nom de pomme-flan. Elle a quelques petits pepins noirs au milieu ; mais il n'y a point de cœur , tout est chair. L'arbre qui porte ce fruit est à peu près de la grosseur d'un coïgnier , ses branches sont longues , déliées , épaisses , & s'étendent beaucoup en dehors : le fruit croît à l'extrémité de ces branches çà & là , & il y est suspendu par une queue , mince & dure , de neuf ou dix pouces de long. Un de ces arbres , quoi que des plus beaux , ne porte pas d'ordinaire plus de 20. ou 30. pommes , & il en porte rarement au-delà. Ce

fruit croît dans la plûpart des païs , qui sont entre les Tropiques. J'en ai vû dans toutes les Indes Occidentales , sur le continent & dans les isles ; de même qu'au Brésil , & dans les Indes Orientales, quoi que je n'en aie pas donné plûtôt la description.

Le Papah se trouve aussi dans tous ces païs là , & je ne l'ai pas décrit non-plus jusqu'à présent : ce fruit est à peu près de la grosseur d'un melon muscat ; il a de même une cavité à son centre , & il le ressemble pour la figure & la couleur , soit en dehors ou en dedans : mais au lieu que la graine des melons est plate, les papahs ont à leur centre une poignée de petite semence noirâtre , qui est presque de la grosseur d'un grain de poivre , & qui en a même le goût piquant. Lors que ce fruit est mûr , sa chair est douce , mole & agréable ; mais elle est dure & de mauvais goût, si on le mange verd , quoi qu'alors boüilli avec du porc ou du bœuf salé , il sert à la place des naveaux & on ne l'estime pas moins. L'arbre qui porte ce fruit à dix ou douze pieds de hauteur. Son tronc près de la terre peut avoir un pié & demi , ou douze piés de diametre , & il va en diminuant jusqu'au sommet ; il n'a point du tout de branches , mais il a de grandes feuilles larges , qui sortent immédiatement du tronc avec leurs queuës : ces feuilles sont rondes & dentelés tout autour , & leurs queuës sont plus ou moins longues à mesure qu'elles croissent plus près ou plus loin du sommet. Le tronc est tout nud jusqu'à six ou sept piés de terre , & c'est là où les feuilles commencent à pousser ; elles deviennent plus épaisses & plus grandes à mesure qu'elles approchent du sommet , où

A  
elles  
croît  
tage la  
en for  
papah  
uns au  
moins  
ri, &  
lieu qu  
gros c  
ait le t

Il y  
dans  
manda  
aussi d  
bêtes  
singes  
Pour l  
coqs  
de Gu  
& de p  
terelle  
qu'on  
qu'ils  
font d  
corlie  
de po  
isles.  
même  
plûpa  
ques-  
tains  
y son  
qui s  
& les  
enga  
unes  
les a

elles sont serrées & fort larges : le fruit ne croît qu'entre les feüilles, & il y en a davantage là où celles-ci se trouvent plus épaisses ; en sorte que vers le sommet de l'arbre, les papahs y sont aussi serrez qu'il se peut les uns auprès des autres Mais plus bas, où il y a moins de feüilles, le fruit y est mieux nourri, & de la grosseur que j'ai déjà marquée : au lieu que vers le sommet, il n'est guère plus gros que les naveaux communs, quoi qu'il ait le même goût que les autres.

Il y a quantité de bœufs, à ce qu'on dit, dans cette isle ; quoi que l'on nous en demanda vingt écus de la piece. On y trouve aussi des chevaux, des ânes, des mules, des bêtes sauvages, des chèvres, des cochons, & des singes à longue queue, qui ont le visage noir. Pour la volaille & les oiseaux, on y voit des coqs & des poules, des canards, des poules de Guinée, domestiques & sauvages, de gros & de petits perroquets, des pigeons, des tourterelles, des herons, des faucons, des oiseaux qu'on nomme preneurs d'ecrevisses, parce qu'ils vivent de ce poisson, des galdens, qui sont de la même espece, mais plus gros, des corlieus, &c. On y pêche les mêmes sortes de poisson qu'à Mayo, & dans le reste de ces isles. D'ailleurs, on trouve en général les mêmes bêtes & les mêmes oiseaux dans la plupart de ces isles ; excepté que dans quelques-unes il y a plus de nourriture pour certains animaux, que dans les autres ; & qu'ils y sont plus en usage. Par exemple, les forêts qui servent de retraite aux oiseaux, le maiz & les fruits, qui servent à leur nourriture, les engagent plutôt à s'attrouper dans quelques-unes de ces isles, comme à S. Jago, que dans les autres.

La rade de S. Jago est une des plus mauvaises que j'aie vû Il n'y a pas de place, où le fond soit net, pour plus de trois vaisseaux, & encore faut-il qu'ils mouillent bien près l'un de l'autre; il y en a même un qui est obligé de se tenir tout auprès du rivage, où il est amaré, & c'est l'endroit le plus sûr pour un petit bâtiment. Je n'y serois pas entré, si l'on ne m'avoit dit que la rade étoit bonne; mais je fus si bien convaincu du contraire, que je languissois d'en être dehors. Le Capitaine Barefoot, qui vint y mouiller, pendant que j'y étois, y eut bien-tôt perdu dans un fond vasart, deux de ses ancrés, & j'y en avois déjà laissé une petite des miennes. On voit fort distinctement de cette rade l'isle *del Fogo*, qui en est à sept ou huit lieuës; & nous vîmes durant la nuit les flames qui sortoient du haut de ses montagnes.

## C H A P I T R E I I.

*L'Auteur délibere sur la continuation de son voiage, & il part de S. Jago. Sa route, & les vents qu'il rencontre &c. en passant la ligne. Il fait voiles vers la Baye de Tous les Saints, qui est dans le Bresil, & il en dit ses raisons. Il arrive sur la côte de ce País-là, & dans la Baye. Des Forts, de la rade, de la situation de la Ville, & des maisons de Bahia. De son Gouverneur, de ses vaisseaux, de ses Marchands, de ce que l'on y reçoit de l'Europe, & de ce qu'on envoio dehors. De la maniere dont on y rafine le sucre. Du tems auquel les vaisseaux y viennent de l'Europe, & des cables faits de coyre. Du commerce que les habitans font en Guinée, & le long des côtes. De la pêche de la*

A  
 Daleine  
 dont il  
 Artisan  
 déchar  
 Negres  
 & de  
 taie  
 du Gui  
 cotier  
 arbres  
 orange  
 pabs.  
 sont les  
 petumb  
 ingru  
 ses dat  
 bces,  
 seaux  
 Du yem  
 & de c  
 currefo  
 du jene  
 vivent  
 noirs.  
 celles.  
 la vola  
 &c. De  
 serpent  
 verd,  
 du peti  
 du gro  
 de mer

A Prè  
 Aux  
 manier  
 ge, &

*Baleine. Des habitans de Bahia ; de la maniere dont ils se font porter dans des branles , de leurs Artisans , de la gruë qu'on y a pour charger ou décharger les Marchandises , & de leurs Esclaves Negres. Du païs autour de Bahia , de son terroir , & de ce qu'il produit. De ses arbres de haute-futaie ; du Sapiera , du Vermiatico , du Comesserie , du Guitteba , du Serrie , & des Mangles. Du cocotier bâtard , de ses noix & de ses cables. Des arbres qui portent le coton. Des fruits du Bresil , oranges , &c. Des sour-sops , cashewus , & jennipabs. Des fruits articuliers qu'il y croît , comme sont les arisabs , les mericasabs , les petangos , les petumbos , les mungarous , les muchisbarous , les ingruvas , les oties , & les musteran de ovas. De ses dates , de ses noix medicinales , des mendi-bees , &c. des racines , des herbes , &c. Des oiseaux sauvages , des Maccarous , perroquets , &c. Du yemma , de la corneille qui vit de charognes , & de celle qui gazouille , de l'oiseau tout-bec , du currefo , des tourterelles , & des pigeons ramiers ; du jenetie , de la poule qui glouffe , des oiseaux qui vivent d'écrevisses , des galdens , & des herons noirs. Des canards , des poules d'eau & des sarcelles. Des autruches qu'il y a vers le Sud , & de là volaille domestique. Du gros bétail , chevaux , &c. Des léopards & des tygres. Des serpents ; du serpent à sonnette ; d'une espece de petit serpent verd , de l'amphisbane ; du petit serpent noir , & du petit serpent gris ; du gros serpent de terre , & du gros serpent d'eau. Du chien d'eau. Du poisson de mer & des tortuës. De la ville de S Paul.*

**A**près avoir expédié mes petites affaires aux isles du Cap verd , je réfléchis sur la maniere dont je devois continuer mon voyage , & il me vint dans l'esprit qu'il seroit à

propos de toucher à quelque autre païs habité dans ces mers, afin que mes gens s'y pussent rafraîchir, & se pourvoir de tout ce dont ils auroient besoin : j'avois résolu de pousser tout droit ma navigation d'ici à la N. Hollande; mais persuadé que je n'y trouverois que de l'eau douce, si même j'y avois ce petit secours, je me déterminai à entrer dans quelqu'un des ports du Bresil, pour y prendre tout ce qui me seroit necessaire. Outre le relâche que cela devoit donner à mes gens, & la commodité de se munit de provisions, j'avois dessein de les acco tumer ainsi peu à peu & par intervalles aux fatigues qu'ils auroient   essuier dans le reste du voiage, qui devoit s'étendre jusques à une partie du monde, qui leur étoit inconnue; puis qu'il n'y avoit que deux jeunes hommes de tout mon équipage, qui eussent jamais passé la ligne.

Dans cette vu  je fis voile de S. Jago, le 22. Février, par un beau tems, & un vent frais, qui étoit E. N. E. & N. E. Nous fimes route S. S. E. & S. S. E. moitié à l'Est, jusqu'à ce que venus à 7 deg. 50. min. de Latitudo, nous rencontrâmes plusieurs endroits, où il sembloit qu'il y eut une marée, ou de gros courans, qui alloient contre le vent, & formoient par ce moien une espede de reflux. Nous en eumes toijours depuis cette Latitudo, jusqu'à ce qu'arrivez à 3. deg. 2. min. de Lat. Sept. ils discontinu rent tout-à-fait. Durant cet intervalle nous vimes quelques bonetas, & quelques chiens marins; & nous primes un de ces derniers Nous eumes le veritable vent alise au N. E. qui souffloit assez fort jusqu'au 4 deg. 40 min. de

Lat.  
nous  
quel  
deg.  
vint  
j'ai d  
deg.  
eume  
quar  
fr qu  
de pl  
5 deg  
eume  
foible  
Pend  
sion d  
eu ju  
N. E.  
sorte  
mile  
fort a  
tems  
Sept.  
E. &  
mes:  
S.S. l  
& no  
avec  
peu  
paru  
prim  
L  
quin  
avoit  
min  
alise  
qui

Lat. Sept. où le vent commença à varier, & nous eumes ensuite de petits vents frais, avec quelques tourbillons. Nous étions alors 4 deg. 54 min. à l'Est de S. Jago Lors que nous vinmes au 3 degré 2 min. de Lat. Sept. ( où j'ai dit que les courants cessoient ) & au 5 deg. 2 min. de Long. à l'Est de S. Jago, nous eumes le vent entre le S. quart à l'Est, & l'E. quart au N. de petits vents frais, des calmes fréquens, des nuages fort noirs, & quantité de pluie. A. 3 deg. 8 min de Lat. Sept. & à 5 deg. 8 min. de Long. Orient. de S. Jago, nous eumes le vent du S. S. E. au N. N. E. mais foible & souvent interrompu par des calmes. Pendant tous ces calmes, nous eumes l'occasion d'examiner le courant que nous avions eu jusqu'ici, & nous trouvâmes qu'il couroit N. E. quart à l'E. 12 miles en 24 heures; de sorte qu'il couroit ici sur le pié d'un demi mile par heure, & il avoit été beaucoup plus fort auparavant. Les pluies nous reprirent de tems en tems jusqu'à 1 deg. 10 min. de Lat. Sept. avec de petits vents frais entre le S. S. E. & S. E. quart à l'E. & quelquefois des calmes: ensuite le vent tourna entre le S. & le S. S. E. jusqu'à ce que nous passâmes la ligne, & nous eumes de petits vents, des calmes, avec d'assez beaux jours. Nous vîmes tres peu de poissons, excepté des marsouins, qui parurent en grand nombre, & dont nous primes un.

Le 10. de Mars, vers le tems de l'Equinoxe, nous passâmes l'Equateur, après avoir toujours eu, depuis le 4. deg. 40. min. de Latit. Sept. où le veritable vent alise nous abandonna, une grosse mer qui venoit du Sud. Est, & de petits vents



incertains qui souffoient presque tous du Sud ; de sorte que nous ne gagnâmes le Sud qu'avec beaucoup de lenteur. Je le rangeai le mieux qu'il me fut possible malgré tous ces obstacles, & d'abord qu'il venoit une bouffée de vent d'Est, je continuois tout droit ma route vers le Sud, afin d'y arriver au plus vite. Je n'ignorois pas qu'autour de la ligne on ne devoit attendre que des vents incertains, des calmes continuels, des pluies & des tourbillons ; & que tout cela ne retarderoit pas seulement ma course, mais exposeroit mon équipage à des maladies ; sur tout, ceux qui étoient assez mal pourvus d'habits, & qui avoient la paresse de n'en point changer après avoir été percez par les pluies. La chaleur qu'il faisoit les rendoit négligens à cet égard ; & lors qu'ils étoient mouillez, ils se contentoient d'avalier un peu de brandevin que je leur donnois, sans se mettre en peine d'obéir à mes ordres & de changer de chemise ; de sorte qu'ils se couchoient tout trempéz dans leurs branles ; mais ils n'en étoient pas plutôt dehors, qu'ils répandoient par tout où ils s'approchoient une odeur si puante, & leurs branles même sentoient si mauvais, que je ne croi pas indigne du soin des Maîtres ou des Capitaines de Vaisseau qui passent la ligne, de chercher quelque remede à ce mal : puis fut tout qu'en certaines saisons de l'année, comme dans les mois de Juin, Juillet, & d'Août, on est quelquefois plus d'un mois entier, avant que de pouvoir sortir des pluies.

Ce que je viens de dire à l'égard des courans, des vents, des calmes, &c. doit servir à fortifier les observations générales que j'avois faites là-dessus, & en particulier sur le

A  
passag  
Voia  
la Zo  
de la j  
cours  
détail  
mesur  
J'ose  
vois,  
ne ser  
milie  
l'igno  
de me  
grin ;  
d'avo  
mes d  
par av  
trerio  
Qua  
toit d  
place  
du C.  
rienta  
comm  
La m  
plus d  
conse  
endro  
leurs  
du m  
mois.  
saison  
qu'ils  
avoit  
namb  
ma ro  
ser da

passage de la ligne, dans le II. Tome de mes Voyages, dans le *Traité des Vents*, &c. dans la *Zone Torride*. J'ai eu de bonnes preuves de la justesse de ces observations dans tout le cours de ce dernier voiage, & je donnerai le détail de quelques unes des principales, à mesure qu'elles se trouveront surmonchemin. J'ose même dire que la confiance que j'y avois, du moins pour ce qu'il y a d'essentiel, ne servit pas peu à me tranquiliser l'esprit au milieu d'un si pénible voyage; durant lequel l'ignorance & l'opiniâtreté de quelques uns de mes gens me causèrent beaucoup de chagrin; quoi qu'ils furent souvent contraints d'avouër que je ne me trompois guère dans mes conjectures, lors que je les avertissois par avance des vents, &c. que nous rencontrerions à telle, ou à telle hauteur.

Quand je partis de S. Jago, mon dessein étoit d'aller à Pernambuc; parce que cette place, qui n'est pas éloignée de l'extrémité du C. S. Augustin, Promontoire le plus Oriental de tout le Brésil, me sembloit fort commode pour l'exécution de mon projet. La manière dont elle est située fait qu'elle tire plus d'avantage des Brises de Mer; que par conséquent elle est plus saine que les autres endroits qui sont vers le Sud, & que d'ailleurs elle est moins exposée aux vents reglez du midi, qui souffent sur ces côtes durant six mois de l'année. Nous allions entrer dans la saison où ils regnent, & il étoit à craindre qu'ils ne m'incommodassent beaucoup. Il y avoit même espérance d'arriver plutôt à Pernambuc, parce qu'il se trouvoit plus près de ma route; & je pouvois plus facilement passer de cet endroit au Sud, que de la Baye de

de Tous les Saints , ou de la riviere de Janeiro.

Mais malgré tous ces avantages que je me proposois en allant à Pernambuco, je fus bientôt réduit à les abandonner par la résistance opiniâtre de quelques-uns de mes Officiers, & par les mécontentemens & la répugnance de quelques hommes de mon équipage. Les calmes & la variation du vent que nous avions eu en passant la ligne , comme je m'y attendois , avoient presque découragé ceux qui étoient des novices ; & ils se mirent dans l'esprit que nous ne pourrions jamais doubler le C. S. Augustin. J'eus beau leur dire que nous ne serions pas plutôt à trois degrez ou environ au Sud de la ligne , que nous trouverions un vent frais & réglé du Nord-Est, qui nous conduiroit à tel lieu du Bresil qu'il nous plairoit; ils ne voulurent pas m'en croire sur ma parole , jusqu'à ce que l'expérience les en convainquit. Quoi qu'il en soit, leur opiniâtreté jointe à quelques autres accidens imprévus, me fit craindre qu'ils ne se révoltassent, & m'obligea, du moins en partie, à changer de mesures ; il seroit inutile & même ennuyeux de rapporter ici tous les obstacles & les embarras que je trouvai en cette occasion. Ce que j'en dis en general suffira pour justifier ma conduite dans tout le reste de ce voiage , où il me falut plutôt suivre l'humeur capricieuse de mes gens, que mon propre discernement & mon expérience. Le desordre qui régnoit parmi eux me fit soupçonner que Pernambuco ne seroit pas une place commode pour moi ; j'avois ouï dire que les vaisseaux y ancroient à deux ou trois lieues de la ville , sans être commandez par

aucun  
je me f  
à mes g  
ler juq  
en avo  
fait par  
Anglet  
vertem  
Bresil.  
route ,  
Tous le  
sistance  
quipag  
fus mêm  
mes ga  
de bon  
ficiers,  
que je  
dans m

Le 2  
du Bre  
avoir  
ligne ,  
frais, q  
Est. La  
de Bah  
Cette o  
des bay

Un  
d'end  
le pren  
qui est  
ries , f  
arbres  
ils sont  
petites  
part d  
cheurs

aucun fort ; de sorte que toutes les fois que je me serois trouvé à terre, il auroit été facile à mes gens de couper les cables , ou de les filer jusqu'au bout , & de m'abandonner : il y en avoit même plusieurs qui avoient déjà fait paroître quelque envie de retourner en Angleterre , & quelques-uns avoient dit ouvertement qu'ils n'iroient pas au-delà du Brésil. Tout ceci me réduisit à changer de route , & à mettre le Cap vers la Baye de Tous les Saints, où je me flatois d'avoir l'assistance du Gouverneur, en cas que mon équipage voulut me jouer un pareil tour. Je fus même contraint de me tenir toujours sur mes gardes, & de coucher sur le tillac, muni de bonnes armes à feu, avec ceux de mes Officiers, en qui j'avois de la confiance : puis que je n'aurois pas dormi trop sûrement dans ma chambre au milieu de ces mutins.

Le 23 de Mars nous découvrîmes la terre du Brésil, & nous eûmes jusqu'ici, après avoir retrouvé les vents alisez & passé la ligne, un fort beau tems & de petits vents frais, qui souffloient presque tous de l'E. N. Est. La terre que nous vîmes étoit au Nord de Bahia ; ainsi je rangeai la côte vers le Sud. Cette côte est plutôt basse que haute, & il y a des bayes sabloneuses tout le long du rivage.

Un peu au-delà du bord, on voit quantité d'endroits couverts d'un sable si blanc, qu'on le prendroit pour de la neige ; & la côte, qui est diversifiée par des bois & des prairies, fait une perspective fort agreable. Les arbres en général n'y sont pas hauts ; mais ils sont verts & fleuris : il y a quantité de petites maisons près du rivage, & la plupart de ceux qui les habitent sont des pêcheurs ; ils vont en mer sur des radeaux,

qui ont un ou deux mâts avec des voiles ; il s'y met deux hommes dessus , un à chaque bout , & ils s'asseient sur un petit banc fort bas, lors qu'ils pêchent ; d'ailleurs il y a deux corbeilles penduës au mât ou aux mâts, dont l'une sert à tenir leurs provisions , & l'autre le poisson qu'ils prennent. Il y en avoit plusieurs qui pêchoient lors que nous passâmes , & il en vint deux à mon bord , de qui j'achetai quelque poisson. L'après-midi nous aperçûmes un terrain fort remarquable , où sur une petite montagne assez riante , il y avoit une Eglise dédiée à la Vierge Marie. On peut voir quelques endroits de cette côte dans la Table III. N. 1. 2. 3. 4. 5. & une partie de la montagne où l'Eglise est située Table III. N. 1.

Après avoir rangé la côte jusqu'au soir , je m'en éloignai ensuite , & je mis à la cape jusques au lendemain matin. Deux heures ou environ après que nous eumes couru au large, nous vîmes paroître un vaisseau , qui venoit de la haute mer , & qui passa toute la nuit à un mille de nous au dessus du vent. Le matin nous l'hi parlâmes , & nous reconnûmes que c'étoit un vaisseau Portugais qui alloit à Bahia ; j'y enviai d'abord ma chaloupe , & je priai le Capitaine de me donner un de ses Quartier-Mâîtres pour me conduire dans la Baye : il me répondit qu'il n'en avoit point qui en fut capable : mais qu'il iroit devant moi pour me montrer le chemin ; & que s'il entroit de nuit dans le havre , il seroit fanal à ma considération. Il ajouta que nous n'en étions pas éloignez , & que si le vent fraîchissoit un peu , nous y pourrions arriver avant la nuit , mais qu'il nous seroit

impossi  
être mo  
nuit , &  
sui-même  
nous en  
le tillac  
prête à  
étoit co  
sez lent  
lors qu  
vaisseau  
& je le r  
puis mêm  
trouvé  
tous le  
L'endro  
deux m  
seaux an  
j'étois c  
vaisseau  
licence  
havre ,  
tout au  
Mars s  
la fave  
Sur-Int  
ction e  
de Por  
garde c  
moi-même  
ricur c  
vaisseau  
situé su  
Vous  
& vo  
Ville ,  
nous

impossible d'y atteindre , s'il continuoit à être mol. Nous courumes donc jusques à la nuit , & alors il alluma son fanal que nous suivîmes , la sonde à la main , à mesure que nous entrions. Je fis tenir tous mes gens sur le tillac , & j'ordonnai qu'il y eut une ancre prête à lâcher en cas de besoin. L'Ebe nous étoit contraire , de sorte que nous allions assez lentement , & il étoit autour de minuit lors que nous mouillâmes. Le maître du vaisseau Portugais vint aussi tôt à mon bord , & je le remerciai de toutes ses honnêtetez. Je puis même dire qu'ici & ailleurs j'ai toujours trouvé ceux de sa nation prêts à me rendre tous les services qui dépendoient d'eux. L'endroit où nous donnâmes fonds étoit à deux miles ou environ du Havre, où les vaisseaux ancrent d'ordinaire ; mais la crainte où j'étois que mon équipage ne s'enfuit avec le vaisseau , fit que je me hâtai d'obtenir une licence du Gouverneur pour entrer dans le havre , & mouiller parmi leurs vaisseaux , tout auprès d'un de leurs Forts. Le 25. de Mars sur les dix heures du matin j'y entrai à la faveur de la marée & sous la conduite du Sur-Intendant des Lamineurs , dont la fonction est de piloter tous les Vaisseaux du Roi de Portugal qui viennent ici , & de prendre garde qu'ils soient bien amarrez : il nous fit mouiller vis-à-vis de la Ville , au bout extérieur du Havre , qui étoit alors rempli de vaisseaux , & à 150. verges d'un petit fort situé sur un rocher à un demi mile du rivage. Vous n'avez qu'à regarder Table III. N. 5. & vous y verrez le profil du havre & de la Ville , tel qu'il nous parut de l'endroit où nous étions à l'ancre.

Bahia de Todos los Santos est a 13. deg. de lat. meridionale. C'est la plus considerable de toutes les villes du Brésil, soit à l'égard de la beauté de ses bâtimens & de sa grandeur, soit par rapport à son commerce & à ses revenus. Elle a un Havre assez profond, & qui peut recevoir les plus gros vaisseaux : L'entrée en est défendue par un bon Fort qui est bâti hors du Havre, & qu'on appelle S. Antonio. Vous le voyez Tab. III. No. 4. tel qui nous parut l'après-midi du jour qui précéda nôtre entrée : la même nuit nous en vîmes les feux qu'on y met pour guider les Vaisseaux, il y a d'autres Forts plus petits qui commandent le Havre, & dont un est posté sur un roc dans la mer, à demi mille ou environ du rivage. Tous les vaisseaux qui ancrèrent ici, doivent passer tout-auprès de ce fort, & ne s'en éloigner tout-au-plus que d'un demi mille, où ils se tiennent entre ce fort & un autre, qui est situé sur une pointe à la partie intérieure du Havre & qu'on nomme le Fort Hollandois ; mais ils sont obligés de mouiller à une moindre distance du premier tout le long de la Ville. D'ailleurs, le fond est ici de bonne tenuë, & l'on y est moins exposé aux vents du Sud, qui sont ici très violents ; ils commencent d'ordinaire vers le mois d'Avril, ils soufflent avec plus de violence dans les mois de Mai, Juin, Juillet & Août. Mais l'endroit où les Vaisseaux mouillent n'est exposé à ces vents que de 3. points du compas.

Outre ces Forts, il y en a un autre qui fait face au port & qui est sur la montagne, où la ville est bâtie. Cette ville peut avoir autour de 2000. maisons, dont la plupart ne sçau-

roient  
les qu  
sont en  
bres,  
comm  
que j'e

Il y  
les, c  
grand  
des Je  
Edific  
Paroi  
glise  
cains  
pelle  
ge da  
bâtea  
aussi-  
pelle  
cette  
rivag  
dats,  
mer,  
mité  
m'a d  
l'Hô  
vêqu  
lui d  
paro  
trop  
pag  
fort  
de le  
voir  
beau  
a de  
sons

roient être découvertes du Havre ; mais celles qui paroissent sur le haut de la colline, sont entremêlées d'une grande quantité d'arbres, & font une perspective bien agréable, comme on peut le conjecturer par le plan que j'en ai mis ici. T. 3. No. 5.

Il y a dans la ville douze Eglises, Chapelles, ou Couvens & un Hôpital, sçavoir, la grande Eglise ou la Cathédrale & le Collège des Jesuites, qui sont les principaux de ces Edifices & qu'on voit du port : deux Eglises Paroissiales St. Antonio & S. Barbara ; l'Eglise des Franciscains, & celle des Dominicains ; deux Couvens de Carmes ; une Chapelle pour les Matelots, tout auprès du rivage dans un endroit où ils abordent avec leurs bâteaux, & où ils vont faire leurs prieres, aussi-tôt qu'ils sont arrivez : une autre Chapelle pour les pauvres gens, à l'extrémité de cette même rue, qui s'étend tout le long du rivage ; une troisième Chapelle pour les soldats, au bout de la ville, & assez loin de la mer, un Monastere de filles, qui est à l'extrémité de la ville vers la campagne, & où l'on m'a dit qu'il y avoit 70. Religieuses. Enfin, l'Hôpital est au milieu de la ville. Un Archevêque y reside, & il y a un beau Palais ; celui du Gouverneur est bâti de pierre, & il paroît assez joli du Havre ; mais il n'est pas trop bien meublé. C'est aussi dequoi les Espagnols & les Portugais ne se mettent pas fort en peine ; j'ai remarqué dans la plûpart de leurs plantations, qu'ils se piquent d'avoir de grandes maisons, & qu'ils negligent beaucoup les ameublemens ; excepté qu'il y a des tableaux dans quelques-unes. Les maisons de la Ville ont deux ou trois Etages,



les murailles en sont épaisses & bâties de pierre; les Toits sont couverts de Tuiles, & il y a des Balcons à la plûpart. Les principales Ruës sont larges, & toutes pavées de petites pierres. Il y a aussi des Places d'armes dans les principaux endroits de la Ville, & quantité de Jardins, tant dedans que dehors, où l'on voit des arbres fruitiers, des Herbes, de la salade, & une grande variété de fleurs, mais l'ordonnance & la culture ne s'y font pas trop remarquer.

Le Gouverneur qui reside ici se nomme Don Jean de Lancastario, & l'on dit qu'il est descendu de nôtre famille angloise de Lancastre; c'est à cause de cela qu'il a de grands égards pour ceux de nôtre nation, & qu'il les appelle ses compatriotes. J'eus l'honneur de lui rendre visite plusieurs fois, & il me parut toujourns fort civil & obligant. On tient ici une garnison de quatre cens hommes. Ils s'assemblent d'ordinaire & ils font l'exercice dans une grande place d'armes, qui est devant la Maison du Gouverneur; il y en a plusieurs qui l'accompagnent lors qu'il va quelque part. Les soldats sont habillez de bonne toile brune, qui dans ces Pais chauds est plus commode que la laine; mais je n'en ai pas vû ailleurs qui soient mis de cette maniere. Outre ces soldats qui reçoivent la paye, le Gouverneur peut bientôt, en cas de besoin, mettre quelques milliers d'hommes sous les armes. Le magasin est à l'extremité de la Ville, sur une petite hauteur, entre le Convent des Religieuses & l'Eglise destinée pour les soldats. Il est assez grand pour contenir 2. ou 3000.

barils de  
avoit ja  
fois mên  
troupe d  
rinelles  
la nuit.

On v  
Bahia;  
comme  
seaux Eu  
seaux de  
d'ailleu  
nez qu'  
la, Gan  
de Guin  
mens qu  
cette cō  
Dentrées

On d  
ici, son  
d'Esclav  
La plûp  
& il n'y  
merce  
glois ne  
& en b  
être C  
ne s'êt  
public  
que ja  
ou dou  
D'aille  
& un c  
étrang  
reçoiv  
seaux  
de tra

barils de poudre; mais l'on me dit qu'il n'y en avoit jamais guère plus de 100 & quelquefois même pas plus de 80. Il y a toujours une troupe de soldats qui le gardent, & des Sentinelles posées d'un côté & d'autre le jour & la nuit.

On voit quantité de Marchands établis à Bahia; parce que c'est une Ville d'un grand commerce. J'y trouvai plus de trente vaisseaux Européens, sous le convoi de deux vaisseaux de Guerre du Roi de Portugal. Il y avoit d'ailleurs deux vaisseaux qui n'étoient destinés qu'à négocier en Afrique, soit à Angola, Gamba, ou à d'autres places sur la côte de Guinée; outre quantité de petits Bâtimens qui ne font qu'aller & venir le long de cette côte, & qui servent au transport des Dentrées d'un lieu du Brésil à un autre.

On dit que les Marchands qui demeurent ici, sont riches, & qu'ils ont grand nombre d'Esclaves Noirs, tant hommes que femmes. La plupart de ces Négocians sont Portugais, & il n'y a que peu d'étrangers qui aient commerce avec eux; cependant il y avoit un Anglois nommé Mr. Cock, qui étoit fort civil & en bonne réputation. Il avoit patente pour être Consul de la nation Angloise, mais il ne s'étoit pas soucié de prendre ce caractère public, parce que nos vaisseaux ne vont presque jamais dans ce port, & qu'il y avoit dix ou douze Ans qu'il n'y en étoit point venu. D'ailleurs il y avoit ici un Marchand Danois, & un ou deux François: mais tout ce que les étrangers envoient en Europe, ou qu'ils en reçoivent, doit être embarqué sur des vaisseaux Portugais, qui seuls ont la permission de trafiquer ici. Le Bureau de la douane est

tout-auprès du rivage, & l'on n'y enregistre toutes les marchandises qui entrent dans le païs, ou qui en sortent. Pour empêcher même qu'on ne fraude les droits, il y a cinq ou six chaloupes qui font le tour du Havre les unes après les autres, & qui visitent les Bâteaux, où ils soupçonnent qu'il y peut avoir des Marchandises qui n'ont pas payez la doiiane.

Les vaisseaux qui viennent de l'Europe, y apportent des toiles, grossieres & fines; des étofes de laine, c'est-à-dire des Bayes, des Serges, des Perpetuanes, &c. des Chapeaux, des bas de soye & de fil, des biscuits de la farine de froment, du vin ( sur tout de celui de Porto, de l'huile d'olive, du beurre, du fromage, &c. Le Porc & le Bœuf salé y seroient aussi de fort bon débit. D'ailleurs ils y aportent du fer, & toute sorte d'instrumens de ce métal; de la vaisselle d'étain, c'est-à-dire des plats, des assietes, des cueilleres, &c. des miroirs, des chapelets, & autres bagatelles de cette nature. J'ai déjà dit que les vaisseaux qui touchent à S. Jago, en rapportent des toiles de coton, qu'on fait passer ensuite à Angola.

Les vaisseaux Européens chargent ici du sucre, du tabac, soit en rouleau ou en poudre, mais non pas en feuille; du moins que je sçache: & ce sont les marchandises courantes du païs. On y trouve aussi du bois de teinture, comme le fustic, &c. & divers bois qui servent à d'autres usages, comme le bois marqueté, le Bresil, &c. On y charge outre cela des peaux cruës, du suif, de l'huile de baleine, &c. & les matelots en rapportent chez

chez eu  
roquets

Le su  
lui que  
parce q  
terre gr  
blanc qu  
que non  
rafiné :  
le raffin  
à moins  
sent à c  
gleterre  
ce raffin  
plus bla  
détrempe  
devienn  
la verse  
s'est enf  
sous du  
mens qu  
n'y ver  
une pet  
du pain  
de passe  
dix ou  
sucre, &  
sur le l  
vec un  
peu. sal  
bout. C  
qu'on a  
lors qu  
ce sucre  
& celu  
sier, s  
l'un &

chez eux des Singes apprivoisez, des Perroquets, des perruches, &c.

Le sucre de ce païs est meilleur que celui que nous tirons de nos plantations; parce qu'au Bresil on le raffine avec de la terre grasse, ce qui le rend plus fin & plus blanc que notre Muscovada, qui est le nom que nous donnons au sucre avant qu'il soit raffiné: les habitans de nos plantations ne le raffinent presque jamais avec de l'argile, à moins que ce ne soit pour en faire present à quelques-uns de leurs amis en Angleterre. Voici de quelle maniere on fait ce raffinage; on prend la terre grasse, la plus blanche qu'on puisse trouver, & on la détrempe avec de l'eau, jusqu'à ce qu'elle devienne comme de la crème. Ensuite on la verse dans les pots où est le sucre qui s'est enfoncé deux ou trois pouces au-dessous du bord par la séparation des sedimens qui s'en sont déjà écoulés: mais on n'y verse cette eau qu'après qu'on a raclé une petite croute dure, qui est sur le haut du pain de sucre, & qui empêcheroit l'eau de passer au travers. Cette liqueur qui est dix ou douze jours à se filtrer, blanchit le sucre, & ce qu'elle a de grossier se durcit sur le haut du pain. On n'a qu'à ôter avec un couteau cette superficie qui est un peu sale, & tout le reste est blanc jusqu'au bout. C'est ainsi qu'on blanchit le sucre; qu'on appelle chez nous sucre de Bresil: lors que j'étois à Bahia, les cent livres de ce sucre raffiné valoient cinquante chelins, & celui du fond des pots qui est fort grossier, se vendoit autour de vingt chelins; l'un & l'autre y étoit rare, & il n'y en

avoit pas assez pour charger les vaisseaux, dont quelques-uns y devoient rester à cause de cela jusqu'à la saison nouvelle.

Les vaisseaux Européens arrivent d'ordinaire ici dans le mois de Février ou de Mars, & ils ont presque toujours des passages prompts & faciles, parce que dans cette saison de l'année ils rencontrent des vents frais pour venir jusqu'à la ligne, qu'ils passent alors sans grand' peine, & qu'ensuite les vents d'Est-Nord-Est les conduisent tout droit ici. Ces vaisseaux retournent chez eux vers la fin du mois de Mai, ou au commencement de Juin. Lors que j'étois dans ce havre, on disoit qu'ils partiroient le 20. de Mai, de sorte qu'ils étoient fort occupez, les uns à prendre leur charge, & les autres à caréner. Les vaisseaux qui viennent ici, se mettent d'ordinaire à la carène d'abord qu'ils sont arrivez, & ils se servent d'un ponton qui appartient au Roi, & qui est destiné à cet usage. Le Sur-Intendant, dont j'ai déjà parlé, a soin de ce ponton, & chaque vaisseau qui s'en sert pour prendre le radoub, lui paie une certaine somme. D'ailleurs cet Officier doit fournir le feu & quelques autres choses dont on a besoin pour le carénage : mais les Capitaines ou les Maîtres des Navires loient presque toujours des Marchands de Bahia deux cables chacun, pour amarrer leurs vaisseaux tout le tems qu'ils demeurent ici, & afin d'épargner leurs cables de chanvre ; car ceux de Bahia sont faits d'une espece de crin, qui croît sur le sommet d'un arbre, qui ressemble beaucoup au coyre noir des Indes

Orient  
qu'il e  
très-bo

Les  
de pet  
tres : il  
espece  
de corc  
&c. &  
des escl  
tageux.

Les  
ville, s  
porter l  
çoit à l  
commen  
sont sur  
sucre, c  
telots qu  
claves n  
s'occupe  
d'un cer  
ainsi, &  
entre ju  
les Mar  
fait de l  
les pau  
Un hon  
me dit  
saine. D  
baleines  
tité, &  
gne bea  
font, so  
Roi, &  
te mille  
vaisseau

Orientales, si ce n'est pas le même. Quoi qu'il en soit, ces cables sont forts & d'un très-bon usage.

Les vaisseaux qui vont en Guinée sont de petits bâtimens en comparaison des autres: ils y portent d'ici du rum, qui est une espece de liqueur forte, du sucre, des toiles de coton de S. Jago, des coliers de verre, &c. & ils en rapportent de l'or, de l'ivoire, & des esclaves; ce qui est un retour bien avantageux.

Les bateaux qui appartiennent à cette ville, sont presque tous employez à transporter les denrées de l'Europe, qu'on reçoit à Bahia, qui est le centre de tout le commerce du Bresil, aux autres places qui sont sur cette côte, d'où ils rapportent du sucre, du tabac, &c. La plupart des Matelots qui montent ces barques sont des esclaves noirs, qui vers le temps de Noël s'occupent à la pêche de la baleine, ou d'un certain gros poisson qu'ils nomment ainsi, & qui abonde alors sur ces côtes. Il entre jusques dans les ports & les lacs, où les Matelots le vont tuer. Du lard on en fait de l'huile, & les esclaves, de même que les pauvres gens se nourrissent du maigre. Un homme qui en avoit mangé souvent, me dit que la chair en étoit bonne & fort saine. D'ailleurs, ce ne sont que de petites baleines; mais il y en a une si grande quantité, & on les tuë si facilement, qu'on gagne beaucoup à cette pêche. Ceux qui la font, sont obligez d'acheter une licence du Roi, & j'ai oui dire que cela lui vaut trente mille Ristales par an. Tous les petits vaisseaux qu'on emploie à faire ce trafic sur

la côte sont bâtis ici, & on y construit aussi quelques vaisseaux de guerre pour le service du Roi. Lors que j'y étois, on en bâtissoit un de quarante ou de 50 pieces de canon; & le bois de ce país, où il n'en manque pas, est tout-à-fait propre pour cet usage. Du moins l'on m'assura qu'il étoit très-fort, & qu'il duroit plus long-temps qu'aucun de ceux que nous avons en Europe. Pour les vaisseaux qu'on envoie d'ici dans notre partie du monde, quelques-uns de ceux que je vis étoient de fabrique Angloise. Les François les avoient pris sur nous pendant la dernière guerre, & ils les avoient ensuite vendus aux Portugais.

Outre les Marchands qui trafiquent ici par mer, on y voit d'autres personnes assez riches, & quantité d'Artisans de presque toutes les sortes, qui par leur travail & leur industrie vivent fort à leur aise; sur tout lors qu'ils ont les moyens d'acheter un ou deux esclaves noirs. Excepté même les plus misérables de la populace, il n'y a presque personne ici qui n'ait des esclaves dans sa maison. Outre les esclaves de l'un & de l'autre sexe, que les plus riches entretiennent chez eux pour toute sorte d'ouvrages serviles, ils en ont encore d'autres pour la parade, qui leur servent à courir à côté de leurs chevaux, lors qu'ils vont à la campagne, ou à les porter dans la ville quand ils rendent visite à quelqu'un de leurs voisins. Les Gentilshommes & les Marchands sont pourvus de tout ce qu'il faut pour cette espece de litiere; ce qui en fait la principale partie est un assez grand branle de toile de coton à la maniere de ceux des Indes Occi-

dentales  
bleu, av  
de l'un  
portent  
ne cane  
long; on  
vre d'un  
ne sauro  
moins q  
s'y éten  
tête fut  
ou mêm  
bes par  
la person  
ôte le ri  
rencontr  
vanité c  
dans leu  
quelques  
conferen  
porteurs  
bâton b  
une fou  
te, le fi  
deux bo  
pendu,  
fini leur  
ne de q  
me, qu  
ainsi da  
sans qu  
Chapel  
des Sci  
liers, e  
sont fo  
font a  
ils leur

dentales, mais dont la plûpart sont teints en bleu, avec de longues franges du même fil de l'un & de l'autre côté. Les Nègres le portent sur leurs épaules par le moien d'une cane de treize ou quatorze pieds de long, où le branle est suspendu; on le couvre d'un tapis, qui sert de rideaux, & on ne sauroit voir la personne qui s'y met, à moins qu'elle veuille se montrer; elle peut s'y étendre tout de son long, & reposer la tête sur des oreillers qu'il y a pour cet éfet, ou même s'y asseoir dessus, & sortir les jambes par un des côtez du branle; en cas que la personne ait envie de se faire voir, elle ôte le rideau, & saluë tous ses amis qu'elle rencontre en chemin: ils tirent une grande vanité de se saluër ainsi les uns les autres dans leurs branles; & ils s'arrêtent quelquefois dans les ruës, où ils ont de longues conferences ensemble: mais alors les deux porteurs qui sont munis chacun d'un gros bâton bien poli, au haut duquel il y a une fourchette de fer, & au bas une pointe, le fichent en terre, & y appuient les deux bouts de la cane, où le branle est suspendu, jusqu'à ce que leurs Maîtres aient fini leur entretien. Il n'y a presque personne de quelque rang, sur tout aucune femme, qui aille en ruë sans se faire porter ainsi dans un branle. Les principaux Artisans qu'il y a ici, sont, des Forgereons, des Chapeliers, des Cordonniers, des Taneurs, des Scieurs, des Charpentiers, des Tonne- liers, des Tailleurs, &c. Les Bouchers y sont fort adroits à tuer les bœufs; ils les font approcher d'une barriere, & ensuite ils leur plantent un couteau bien pointu



dans la nuque du cou d'une maniere si habile, qu'ils les renversent d'un seul coup; mais ils les accommodent fort mal proprement. Nous étions en Carême lors que j'arrivai ici, & il n'y eut point de viande exposée en vente jusqu'à la veille de Pâque; mais alors on tua un grand nombre de bœufs dans toutes les boucheries de la ville; on s'y rendit en foule pour en acheter, les hommes, les femmes & les enfans y venoient remplis de joie, & une meute de chiens affamés, à qui cette viande auroit dû être destinée, tant elle étoit maigre, suivoit en queue. Tous les Artisans que je viens de nommer achètent des Negres, à qui ils apprennent leurs differents métiers, & qui leur sont d'un grand secours. Le trafic continuel qu'ils ont avec Angola, & les autres places de Guinée, fait qu'ils ne manquent jamais de Noirs, soit pour travailler à leurs plantations, ou les servir dans la ville. Ces esclaves sont ici d'un usage merveilleux, parce qu'on y fait un grand commerce par mer, & qu'on y aborde au pié d'une montagne, qui est si escarpée, que les charettes ne sauroient y aller; de sorte qu'on a besoin du dos des esclaves pour transporter les Marchandises dans la Ville, sur tout pour le petit peuple: mais les négocians ont d'ailleurs la commodité d'une bonne grue, où il y a des poulies & des cordes, dont un des bouts monte à mesure que l'autre descend. La maison où l'on a posté cette grue, est située sur le sommet de la montagne du côté de la mer, & il y a des planches au-dessus du précipice qui vont en talus depuis le haut jusques au bas; les marchandises

AV  
ses app  
les mo  
tant d'  
en font  
mille e  
tre sexe  
des Po  
trent  
maître  
qu'il y  
nent à  
loufie.  
avoit é  
cuisinie  
cette na  
même.  
l'un &  
sorte d  
font po  
me, su  
pour ce  
ne part  
avoit e  
nuit: c  
miens  
ble.

Apr  
Ville d  
du paï  
rante l  
est au  
la ville  
Le paï  
assez u  
il est a  
fontair  
ni de p

ses appuient ou coulent dessus lors qu'on les monte ou qu'on les descend. Il y a tant d'esclaves noirs dans cette ville, qu'ils en font le gros des habitans : chaque famille en a quelques uns de l'un & de l'autre sexe, comme je l'ai déjà dit. Plusieurs des Portugais qui ne sont pas mariez, entrent en deffiance de ces femmes noires pour leurs maîtresses, quoi qu'ils sachent le danger qu'il y a d'en être empoisonnez, s'ils viennent à leur donner quelque sujet de jalousie. Un homme de ma connoissance qui avoit été un peu trop familier avec sa cuisiniere, en craignoit quelque tour de cette nature, lors que j'étois ici. On peut même engager facilement ces esclaves de l'un & de l'autre sexe à commettre toute sorte de méchantes actions ; & ils ne se font point de scrupule d'assassiner un homme, sur tout durant la nuit, si on les paie pour cela. On m'assura d'ailleurs, de bonne part, qu'un vaisseau de guerre François avoit eu plusieurs de ses hommes tuez de nuit : c'est ce qui m'obligea de retenir les miens à bord le plus qu'il me fut possible.

Après avoir donné ce petit détail de la Ville de Bahia, il est juste de dire un mot du país : il y a un lac d'eau salée, de quarante lieues de long, à ce qu'on me dit ; il est au Nord-Oüest de la mer, & il laisse la ville & le Fort-Hollandois à la droite : Le país des environs est presque par tout assez uni ; il n'est ni trop haut ni fort bas, il est arrosé de rivieres, de ruisseaux & de fontaines ; il ne manque pas de bons ports, ni de petits golfes navigables, ni de bayes.

propres à mouïller. Le terroir y est bon en général ; il produit naturellement de très-gros arbres de plusieurs especes , & qui peuvent servir à divers usages. Les prairies y sont chargées d'herbe , de plantes , & d'une infinité de plus petits vegetaux. Si l'on en cultive la terre , elle porte de tout ce qui croît dans ces pais chauds , savoir des canes de sucre , du coton , de l'indigo , du tabac , du maïz , des arbres fruitiers , & toute sorte de racines bonnes à manger. Quelques-uns des arbres qu'il y a ici , sont le Sapiera , le Vermiatico , le Comefferie , le Guitteba , le Serrie , trois sortes de mangles , du bois marqueté , du fustick , trois sortes de cotons , des arbres sauvages qui portent du fruit , & de ceux qu'on plante. Je dirai quelque chose des uns & des autres , tant sur le rapport que m'en fit un des habitans de Bahia , que sur la connoissance que j'en ai moi-même.

• Pour ce qui est des arbres de haute futaie , le sapiera est de très-bon bois de charpente , & l'on s'en sert à la structure des maisons ; le vermiatico y est aussi employé , de même qu'à faire des canots ; il est fort droit , & l'on en scie des planches de deux pieds de large : le comefferie & le gutteba servent sur tout à bâtir des vaisseaux ; on les estime autant ici que nous estimons les chesnes en Angleterre , & on dit même que l'un & l'autre sont plus durs que le chesne ; le serrie aproche beaucoup de l'orme , & il se conserve long-temps dans l'eau. On y trouve aussi les trois sortes de mangle , le rouge , le blanc & le noir , que j'ai décrits dans le I. Tome de

mes Vo  
fert à ta  
des tanc  
sont plu  
du pren  
ches , &  
pour les

Il cr  
tards ; r  
que les  
Orienta  
noix qu  
grosses  
remplie  
eun vu  
ble & s  
la dent  
beaucou  
nôtres ,  
tres bag  
boutiqu  
quantit  
de ces  
les bra  
ressemb  
plus lo  
Tresab  
d'un tr  
sent po  
qu'ils s  
ce font  
qu'on  
aux va  
aux ca  
Il y  
porten  
même

mes Voïages. L'écorce du mangle rouge y sert à tanner les cuirs, & l'on a ici de grandes taneries : le mangle noir & le blanc y sont plus gros qu'aux Indes Occidentales ; du premier, l'on en fait de bonnes planches, & de l'autre des mâts & des vergues pour les barques.

Il croît ici des cocotiers sauvages ou bâtards ; mais ils ne sont pas si gros ni si hauts que les cocotiers ordinaires dans les Indes Orientales ou Occidentales. De même les noix qu'ils portent, ne sont pas le quart si grosses que les franches. La coque en est remplie de chair ; mais il n'y a ni eau ni aucun vuide en dedans ; cette chair est agreable & saine, quoi qu'elle soit fort dure sous la dent & difficile à digerer. On estime beaucoup ces noix pour en faire des pate-nôtres, des embouchures de pipes, & autres bagatelles, & il n'y a point de petite boutique, où l'on n'en trouve une grande quantité d'exposées en vente. Au sommet de ces cocotiers sauvages, il croît entre les branches une espece de crin noir, qui ressemble à celui des chevaux, mais qui est plus long, & que les Portugais appellent *Tresabo* : l'on en fait des cables qui sont d'un très-bon usage, & qui ne se pourrifient point, comme ceux de chanvre, quoi qu'ils soient exposez à la pluie & au Soleil ; ce sont les mêmes dont j'ai déjà parlé, qu'on tient ici dans les ports, qu'on loué aux vaisseaux Européens, & qui ressemblent aux cables de coyre.

Il y a d'ailleurs trois sortes d'arbres qui portent le coton. L'une est à peu près la même que celle que j'ai dérite dans mon

premier Tome ; mais je n'ai vû les deux autres qu'ici : ces derniers sont assez gros , & d'une hauteur raisonnable , quoi qu'ils soient petits à l'égard des autres , qui passent pour les plus gros arbres de toutes les Indes Occidentales. D'un autre côté , les arbres de ces deux especes différent entr'eux , puis que les uns ne sont pas si garnis de branches que les autres , & qu'ils ne produisent pas leur fruit dans la même saison de l'année. Lors que le fruit des uns vient de meurir , & que leurs feuilles commencent à tomber , celui des autres est encore en fleur , ou du moins fort petit & tout verd ; mais les arbres en sont aussi chargés que nos pommiers en Angleterre : ceux-ci portent du fruit , qui est de la grosseur du bras , & long de six pouces ; il est mûr dans les mois de Septembre & d'Octobre , alors il s'éclate , & il en sort un peloton aussi gros que la tête. On le cueille avant qu'il s'ouvre , afin de ne le perdre pas : il s'ouvre ensuite de lui-même , & l'on en tire le coton pour en remplir des oreillers & des traversins : il est fort estimé pour cet usage , mais il ne peut guère servir à autre chose , parce qu'il est si court qu'on ne sauroit le filer : la couleur en est tanée , la semence ronde & noire , & de la grosseur d'un pois. Le fruit de l'autre espece de ces cotons est mûr dans les mois de Mars ou d'Avril : il ressemble à une grosse pomme , & il est fort rond ; la coque extérieure est aussi épaisse que le bout du doigt. Dans celle-ci il y a une peau mince & blanchâtre qui renferme la laine : quand le fruit est mûr , la coque verte

A  
s'ouvre  
les &  
demeu  
bourse  
après  
Soleil  
gros q  
mesure  
peu à  
la que  
gne, l  
coton  
y a ici  
ton de  
transp  
pas be  
Il c  
fruit ;  
bonnes  
ces , q  
des G  
des B  
des gu  
Munc  
nature  
& des  
croisse  
espec  
nes de  
sops ,  
pelle  
ni-pa  
mand  
niers  
dans  
tité  
canel

s'ouvre d'elle-même en cinq parties égales & tombe à terre ; de sorte que le coton demeure suspendu par la queue dans cette bourse fine & déliée. Un ou deux jours après , le coton s'enfle par la chaleur du Soleil , crève le sachet , & il en sort aussi gros que la tête d'un homme ; ensuite à mesure que le vent souffle , il est détaché peu à peu de la bourse qui tient encore à la queue , & il est dispersé dans la campagne , la bourse ne tarde guère à suivre le coton , ni la queue la bourse. D'ailleurs , il y a ici quelques arbrisseaux du véritable coton des Indes Occidentales , mais on n'en transporte point au dehors , & l'on n'en fait pas beaucoup de toile.

Il croit dans ce païs quantité de beau fruit ; il y a trois ou quatre sortes de fort bonnes Oranges , mais sur tout une de douces , qui sont merveilleuses ; des Limons , des Grenades , des Citrons , des Plantains , des Bonanos , de véritables noix de Cacao , des guavas , des prunes , ( qu'on appelle ici Muncherons ) des grapes sauvages , de la nature de celles dont j'ai parlé , Tome III. & des raisins ordinaires , comme ceux qui croissent en Europe : il y a d'ailleurs une espece de prunes , que nous appellons prunes de cochon , des pommes-flan , des sourfops , des cachews , des papahs , qu'on appelle ici mamouns , des jennipahs , ou jenni-papahs , comme on les nomme ici , des manchiniles & des mangos ; mais ces derniers y sont fort rares , & je n'en ai vû que dans le jardin des Jesuites , où il y a quantité de beau fruit , & quelques arbres de canelle. Ceux-ci & les mangos y ont été

apportez des Indes Orientales , & ils réussissent très-bien dans ce pais de même que les pumplemusses , qui viennent aussi des mêmes Indes. Enfin les oranges aigres & douces abondent ici , & les unes & les autres y sont de fort bon goût.

Le fruit que nous apellons four-sop est aussi gros que la tête , de figure ovale , & de couleur verte , si ce n'est qu'il devient jaunâtre d'un côté , lors qu'il mûrit. L'écorce extérieure est assez épaisse , fort raboteuse & couverte de petites pointes ; le dedans est plein d'une chair spongieuse , où il y a quantité de semence noire , qui pour la grosseur & la figure approche beaucoup de celle de la citrouille ; la chair en est fort succulente , d'un goût agréable & bien saine. On la mâche pour en exprimer le jus , & ensuite on la jette. L'arbre qui porte ce fruit a 10. ou 12. piez de hauteur , & la tige petite ; ses branches poussent tout droit en haut , & je n'en ai jamais vû qui fussent horizontales. Les rejettons en sont déliez & souples , de même que la queue du fruit. D'ailleurs il croît dans les deux Indes.

Le cachew est de la grosseur de la reinette , assez long , & plus gros près de la queue , qu'à l'autre bout , où il va en pointe ; l'écorce en est unie & mince , mêlée de jaune & de rouge. Sa semence croît à l'extrémité du fruit ; elle est de couleur d'olive , de la figure d'une fève , & à peu près aussi grosse , mais elle n'est pas tout-à-fait si plate. L'arbre qui porte ce fruit est aussi gros qu'un pommier ; il n'a pas beaucoup de branches , mais elles sont grosses

& s'ét  
larges,  
lors qu  
est mo  
coule  
on y n  
agréab  
croît d  
tales ,

Le j  
de fru  
troüill  
canne  
l'écorc  
si dur  
rempli  
petites  
ble da  
primé  
est d'  
n'est p  
te res  
droite  
n'a po  
où il  
est d'  
Dans  
vions  
des n  
prop  
nulle  
ici.

Ou  
il y  
trou  
mer  
exce

## AUX TERRES AUSTRALES. 61

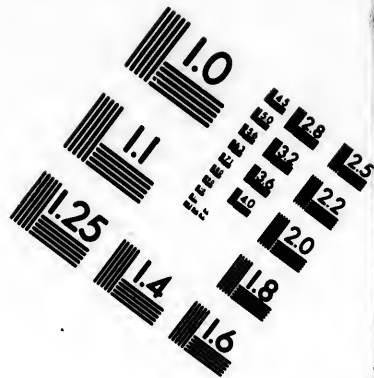
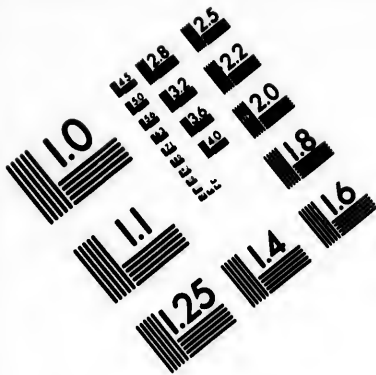
& s'étendent en dehors ; ses feuilles sont larges, rondes, & d'une bonne épaisseur ; lors que ce fruit est parvenu à sa maturité, il est molet & si plein d'eau, que le jus en découle des deux côtez de la bouche, quand on y mord dessus ; il est d'une âpreté bien agréable, & il passe pour être fort sain : il croît dans les Indes Orientales & Occidentales, où j'en ai vû & mangé.

Le jenipah, ou jenipapah est une espee de fruit de la nature des calebasses ou citrouilles ; il est de la grosseur d'un œuf de canne, un peu ovale, & de couleur grise ; l'écorce n'en est pas tout-à-fait si épaisse ni si dure que celle de la calébasse ; elle est remplie d'une chair blanchâtre, mêlée de petites graines plates ; on met tout ensemble dans la bouche, & après en avoir exprimé le suc, on jette les graines. Ce fruit est d'un goût piquant & agréable, & il n'est point mal-faisant. L'arbre qui le porte ressemble beaucoup au frêne, il a la tige droite, & il est d'une bonne hauteur ; il n'a point de branches jusques au sommet, où il se forme une petite tête. L'écorce est d'un gris pâle, de même que le fruit. Dans la baye de Campêche, nous nous servions du bois de cet arbre pour en faire des manches à nos coignées, & il est fort propre à cet usage. D'ailleurs je n'en ai vû nulle autre part qu'en cet endroit-là & ici.

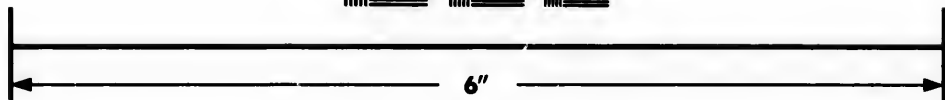
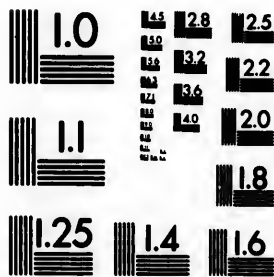
Outre ces fruits dont je viens de parler, il y en a plusieurs sortes que je n'ai jamais trouvé qu'en ce país ; tels sont l'arifah, le mericafah, le petango, &c. L'arifah est un excellent fruit, de la grosseur des guignes,







**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25

10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25

& de la figure des poires, que nous appelons Piores-Catherines ; c'est-à-dire, qu'il est pointu près de la queue, & qu'il grossit vers l'autre bout ; il est d'une couleur verdâtre, & la graine qu'on y trouve au-dans est aussi petite que la semence de moutarde, il est d'un goût un peu piquant, mais il est agréable & fort sain, puis que les malades en peuvent manger.

Le mericasah est un fruit exquis, & il y en a de deux sortes, l'une croît sur un petit arbre, & celle-ci passe pour la meilleure ; l'autre vient sur un arbrisseau qui ressemble à la vigne, il a quantité de feuilles larges, & on le plante autour des berceaux pour donner de l'ombre. Ce fruit est de la grosseur d'une petite orange, rond & verd. Lors qu'il est mûr, il devient molet, la chair en est blanche, & si entremêlée d'une petite semence noire, qu'on ne peut l'en séparer que dans la bouche, on en succe la chair, & l'on jette les graines. Il est d'un goût piquant agréable & fort sain.

Le petango est un petit fruit rouge, qui vient aussi sur un arbrisseau, il est de la grosseur des cerises, mais il n'est pas si rond ; l'un de ses côtez est plat, & l'autre est partagé en cinq ou six petites moulures relevées en bosse : il est d'un goût piquant, mais fort agréable. Le noyau qu'on y trouve au milieu est presque plat, & assez gros.

Le petumbo est un fruit jaune, plus gros que la cerise, & qui a de même un noyau : il est doux, mais rude à la bouche. L'arbrisseau qui le porte ressemble beaucoup à la vigne.

## AUX TERRES AUSTRALES. 63

Le mungarou est un fruit de la grosseur des cerises ; il est rouge d'un côté & blanc de l'autre : on dit qu'il est plein d'une petite graine , qu'on avale d'ordinaire en le mangeant.

Le muckishaw , est un fruit de la grosseur des pommes sauvages , & l'arbre qui le porte est grand. Il y a d'ailleurs de petites graines au milieu de ce fruit , & il a bon goût.

L'ingua est un fruit qui ressemble aux carrouges , il a quatre pouces de long & un de large. L'arbre qui le porte est fort haut.

L'otie est un fruit aussi gros que les noix de Cacao. L'écorce en est épaisse & dure , il y a un gros noyau en dedans , & il passe pour un très-bon fruit.

Le musteran-de-ova est un fruit rond , aussi gros que les noisettes , & qui a l'écorce mince & cassante d'une couleur noirâtre : il a un petit noyau , couvert d'une substance noire & charnuë , qui est d'un goût agréable. On mâche l'écorce avec le fruit , & après en avoir succé la chair , on la jette avec le noyau. L'arbre qui le porte est gros , haut , & le bois en est fort dur.

Je n'ai vû moi-même aucun de ces cinq derniers fruits , mais j'en ai donné la description sur ce que m'en dit un Irlandois habitué à Bahia , quoi qu'il me semble que je pourrois bien avoir vû des musteran-de-ovas , & en avoir mangé aussi à Achin dans l'isle du Sumatra.

Il croît quantité de dates , qu'on appelle ici dendies , autour de Bahia ; les plus

grosses sont comme des noix, elles croissent en forme de grappe de raisin à la cime du tronc de l'arbre, entre les racines des branches, de même que le fruit de tous les autres palmiers. Ces dates sont de la même espèce que celles dont on fait de l'huile sur la côte de Guinée, où le país en est couvert. J'ai ouï dire aussi qu'on en faisoit de l'huile à Bahia. On les mange quelquefois rôties, mais je ne les trouvai pas à mon goût.

On appelle ici pinions ce que nos matelots appellent noix purgatives, & l'on donne le nom de carrepat à ce que nous appelons agnus-castus. L'un & l'autre de ces fruits croît ici, de même que les mendibies, qui ressemblent aux noix purgatives. On les fait rôtir dans une poêle & ensuite on les mange.

D'ailleurs, il y a ici quantité de ces arbres qui portent le chou, & d'autres fruits, dont je ne fûs pas informé, ou que je n'eus pas le moien de voir, parce que c'étoit alors notre Printems, c'est-à-dire l'Automne dans le Brésil, & que la saison des meilleurs fruits étoit passée, quoi qu'il en restât encore quelques-uns. Je vis pourtant bon nombre de baies sauvages dans les forêts, & en plate campagne, mais je ne pûs apprendre leurs noms ni leur qualité.

Les fruits de la terre y abondent aussi. Par exemple, on y trouve des pois chiches, des pommes de pin sauvage, des citrouilles, des melons d'eau, des melons musqués & des concombres. Pour les racines, il y a des potates, des yams, des cassavas, &c. Les herbes potageres n'y manquent pas non-

pl  
oi  
fa  
Sa  
tre  
do  
le

pla  
mi  
liv  
à  
un  
téc

d'o  
des  
qu  
rar

per  
viv  
len

do  
des  
des  
ois

pel  
des  
Mo  
d'e

rien  
can  
I  
a l  
poi

(  
vit

plus ; l'on y voit des choux, des naveaux, des oignons, des porreaux & toute sorte de salade : il y a diverses drogues, comme du Sassafras, de la racine de serpent, &c. outre le bois pour la teinture & autres usages, dont j'ai déjà parlé, comme sont le fultick, le bois marqueté, &c.

J'aportai de ce païs un bon nombre de plantes sechées, que j'avois mises, pour les mieux conserver entre les feüilles de mes livres. J'en pourrai même donner la figure à la fin de celui-ci, du moins de quelques-unes des principales qui ne sont pas gâtées.

On dit qu'il y a ici une grande variété d'oiseaux sauvages ; comme des yemmas, des maccaws, qu'on appelle ici Jackous, & qui sont une espece de gros perroquets plus rares que les autres, des perroquets, des perruches, des flamingos, des corneilles qui vivent de charogne, & d'autres qui gazouillent, des coqrecos, des oiseaux tout-bec, dont le plumage est fort joliment bigarré, des correfos, des tourterelles, des pigeons, des jeneties, des poules qui glouffent, des oiseaux qui vivent d'écrevisses, & qu'on appelle pour cet effet chasseurs d'écrevisses, des galdens, des currecous, des canards de Moscovie, & des communs, des poules d'eau, des cercelles, des corlieux, des guerriers, des boubys, des noddys, des pélicans, &c.

Le yemma est plus gros que le cigne, il a le plumage gris, & le bec long, épais & pointu.

On appelle ici Mackeras la corneille qui vit de charogne, & celle qui gazouille ; l'une

& l'autre ressembloit à celles des Indes Occidentales, que j'ai décrit dans le troisieme Tome. Le bec de la gazouilleuse est noir; mais la partie superieure en est ronde & crochuë à peu près comme le bec d'un faucon; elle est relevée en bosse & forme presque un demi-cercle: d'ailleurs elle est fort tranchante d'un bout à l'autre; la partie inferieure est plate & ferme juste avec celle d'enhaut. Un Portugais me dit ici que leurs filles de joie Negres faisoient des bravages amoureux de ces oiseaux. Aussi ne permettent-ils pas volontiers qu'elles en aient, pour les ramener, s'il est possible, de cette superstition. Du moins, un après-midi que je me trouvai à la campagne avec un Curé & une autre personne, celui-ci tua deux corneilles, qu'il cacha d'abord, & ils me dirent que c'étoit pour la raison que je viens d'alléguer. Au reste, elles ne sont pas bonnes à manger, mais on prétend que leur bec est un merveilleux antidote contre le poison.

Les petits oiseaux, que les Anglois appellent tout-bec, portent ce nom, parce qu'en effet leur bec est aussi gros que leur corps. Je n'en vis point ici en vie; mais on me montra les poitrines de plusieurs qui étoient sèches, & qu'on gardoit pour leur beauté; le plumage en étoit admirablement bien diversifié de rouge, de jaune & de couleur d'orange.

Les correfos, qu'on appelle encore ici mackeras, sont de la même espece que ceux de la baye de Campêche, dont j'ai parlé Tome troisieme.

On trouve ici quantité de tourterelles, &

de  
no  
d'  
gr  
m  
fo  
gr  
qu  
pe  
ma  
bro  
ba

te  
dit

cou  
ses

tro

tou

jou

geu

me

glo

qui

nos

fan

Ca

cid

dan

où

on

for

qui

tre

me

les



deux sortes de pigeons ramiers; les uns sont noirâtres ou d'un gris obscur, & les autres d'un gris clair : les premiers sont les plus gros, & de la grosseur de nos pigeons ramiers en Angleterre : les uns & les autres sont un très-bon manger, & il y en a de si grandes troupes depuis le mois de Mai jusques en Septembre, qu'un seul homme en peut tuer neuf ou dix douzaines dans une matinée, lors que le Ciel est couvert de brouillards, & qu'ils viennent manger les baies qui croissent dans les forêts.

Le jenetie est de la grosseur de l'aloïette, il a les jambes & les pieds jaunes, & l'on dit que c'est un manger fort sain.

Les poules gloussantes ressemblent beaucoup aux chasseurs ou mangeurs d'écrevisses, dont j'ai donné la description Tome troisième; mais elles n'ont pas les jambes tout-à-fait si longues; elles se tiennent toujours dans des lieux humides & marécageux, quoi qu'elles aient le pié de la même figure que les oiseaux de terre : elles gloussent d'ordinaire comme nos poules qui ont des petits, & c'est pour cela que nos Anglois les appellent des poules gloussantes : il y en a quantité dans la baye de Campêche, & ailleurs dans les Indes Occidentales, quoi que je n'en aie rien dit dans le troisième Tome de mes Voyages, où j'ai parlé de cette baye. Soit-là, ou ici, on trouve dans ces deux climats quatre sortes de ces oiseaux à longues jambes, qui approchent beaucoup les uns des autres, & qui sont autant d'espèces du même genre, savoir, les chasseurs d'écrevisses, les poules gloussantes, & les galdens. Ces

trois pour la figure & la couleur , ressemblent à nos herons d'Angleterre , mais ils sont plus petits ; le galden est le plus gros de trois , & le chasseur d'écrevisses est le plus petit. Ceux de la quatrième espèce sont noirs , mais du reste ils ont la figure des autres , les jambes longues & la queue courte ; ils sont à peu près aussi gros que les chasseurs d'écrevisses , & ils se nourrissent de même.

Les currecous , sont des oiseaux de riviere , de la grosseur d'un gros poulet , qui ont le plumage bluatre , avec les jambes & la queue courte ; ils vivent aussi dans les marais , & c'est un très-bon manger : D'ailleurs , je n'en ai vû aucune autre part qu'ici.

On dit qu'il y a ici deux sortes de canards sauvages , le moscovite , & le commun ; ils y abondent les uns & les autres dans la saison pluvieuse , de même que les poules d'eau & les cercelles , mais on n'en voit que peu dans le tems sec.

On voit quantité d'autruches au Sud de Bahia , mais on dit qu'elles ne sont pas si grosses que celles d'Afrique : on en trouve sur tout dans les parties méridionales du Bresil , dans ces grandes savanes qu'il y a près de la riviere de la Plate , & encore plus au Sud vers le détroit de Magellan.

Pour ce qui est de la volaille domestique à Bahia , outre leurs canards , ils ont deux sortes de poules , dont les unes sont à peu près de la grosseur des nôtres , mais les autres sont beaucoup plus grosses. Celles-ci tardent long-tems à se couvrir de plumes , & elles sont presque nuës , lors qu'elles ont atteint à la moitié de leur gros-

seu  
Ba  
30  
y  
si  
ge

ici  
tai  
de  
ge  
co  
de  
qu  
sen  
esp  
ga  
glo

pai  
ne  
ch  
vo  
pla  
du  
fin  
ce  
d'u  
d'u  
co

pe  
le  
m  
pa  
pe  
co

leur naturelle. On en fait tant de cas à Bahia , qu'on en paie au marché jusqu'à 30 ou 36 sols de la piece , lors qu'on les y apporte de la campagne , & qu'elles sont si maigres , qu'on ne sçauroit les manger.

A l'égard des animaux terrestres , il y a ici des chevaux , du gros & du menu bétail , des chèvres , des lapins , des cochons , des léopards , des tygres , des renards , des singes , des pecarys , qui sont une espece de cochons sauvages , qu'on appelle ici Picas , des armadillos , des alligators , des guanos , qu'on appelle ici quitties ; des lézards , des serpens , des crapaux , des grenouilles , & une espece de créature amphibie que les Portugais appellent cachora de agua , & les Anglois , chiens d'eau.

On dit que les léopards & les tigres de ce país sont assez gros & fort cruels : mais ils ne viennent pas sur la côte , d'où on les a chassés vers le cœur du país , & l'on n'en voit guère qu'aux extrémités & dans les plantations éloignées , où ils font souvent du dégât : il y a trois ou quatre sortes de singes , qui different en taille & en couleur ; ceux d'une espece sont fort gros , & ceux d'une autre fort petits ; ces derniers sont d'une laideur affreuse , & ils sentent beaucoup le musc.

On trouve ici plusieurs sortes de serpens , dont la plupart sont très-venimeux : le serpent à sonnette est de ce nombre , de même qu'un petit serpent verd , qui n'est pas plus gros que le tuyau d'une pipe , qui peut avoir 18. pouces de long , & qui est fort commun en ce país.

On y trouve aussi l'amphisbæne, ou le serpent à deux têtes, qui est de couleur grise, entre-mêlée de rayes noirâtres, & dont on croit que la morsure est incurable. On dit qu'il est aveugle, quoi qu'il ait deux petites taches, qui ressemblent à des yeux, à chacune de ses têtes; mais je ne saurois déterminer s'il y voit ou non. On assure qu'il vit comme les taupes, & qu'il est presque toujours enfoncé sous la terre; d'ailleurs, il est facile de le tuer quand on le rencontre sur son chemin, parce qu'il se meut lentement, & que ses yeux, s'il en a, ne sont pas assez bons pour appercevoir ceux qui s'aprochent de lui. Au reste, il y a peu de ces créatures qui s'élancent sur un homme, ou qui le blessent, à moins qu'il ne les attaque. L'amphisbæne est à peu près de la grosseur de la première jointure du doigt du milieu, & peut avoir autour de 14. pouces de long; elle est également grosse d'un bout à l'autre, ses deux têtes se ressemblent à tous égards, & l'on dit qu'elle se meut avec la même facilité par l'un & l'autre bout; c'est pour cela que les Portugais l'appellent Cobra de dos cabefas. Pour moi, je n'en ai vû qu'une seule, qui étoit coupée à l'une de ses extrémités: ainsi je n'en puis rien certifier de positif.

Le petit serpent noir est fort venimeux; il y a d'ailleurs un serpent gris, qui a le dos tout marbré de taches rouges & brunes; il est de la grosseur du bras, & long de trois pieds ou environ. On dit qu'il a du venin, & j'en vis un moi-même.

On y trouve aussi deux sortes de gros

ser  
pr  
20  
me  
mi  
qu  
-  
j'a  
Ce  
soi  
ils  
soi  
pro  
nie  
ou  
qu'  
bor  
ils l  
qu'  
leur  
a m  
por  
que  
élan  
l'ho  
l'om  
sou  
que  
l'on  
s'ar  
tem  
se r  
se r  
pou  
que  
son  
avec

serpens , l'un de terre , & l'autre d'eau. Le premier est de couleur grise , & il a 18 ou 20 pieds de long ; il n'est pas fort venimeux , mais il est rapace. On m'avoit promis de m'en faire voir un , mais j'en manquai l'occasion.

Le serpent d'eau peut avoir , à ce que j'ai ouï dire , près de trente pieds de long. Ceux-ci se tiennent toujours dans l'eau soit dans les rivières , ou dans les lacs , & ils vivent de tout ce qui se presente à eux , soit hommes , ou bêtes : ils entraînent leur proie avec la queue , & voici de quelle maniere ils font ; ils étendent leur queue dix ou douze pieds hors de l'eau , & aussi-tôt qu'ils voient paroître quelque chose sur le bord du lac ou de la riviere qu'ils hantent , ils balayent le bord avec tant de violence , qu'ils enlèvent tout ce qui se rencontre sur leur chemin & l'étouffent dans l'eau ; il y a même des personnes dignes de foi qui rapportent , que s'ils voient l'ombre de quelque animal sur la superficie de l'eau , ils élancent d'abord leur queue pour attraper l'homme , ou la bête , dont ils ont vu l'ombre , & qu'ils n'y réussissent que trop souvent. Aussi les personnes qui ont quelque affaire dans le voisinage des lieux , où l'on soupçonne qu'il y a de ces monstres , s'arment d'un fusil , & tirent de temps en temps : ce qui les effraie , ou les oblige de se tenir cachez. On dit qu'ils ont une grosse tête , & de bonnes dents longues de six pouces. Un Irlandois habitué ici m'assura que vers le tems de mon arrivée en ce país , son beau-pere qui étoit alors à la campagne avec lui , avoit été sur le point d'être en-

tortillé par la queuë d'un de ces animaux , qui ne l'avoit manqué que d'une verge ou de deux , & qu'il lui en resta une belle peur.

La creature amphibie , que les Portugais appellent cuchora de agua , ou chien d'eau , est , à ce qu'on dit , de la grosseur d'un petit mâtin , & couverte d'un poil long comme un barbet depuis la tête jusqu'à la queuë ; il est d'une couleur noirâtre : il a quatre jambes courtes , la tête assez longue & la queuë courte ; il vit dans les étangs d'eau douce , & va souvent à terre pour se réchauffer au Soleil , mais il se retire dans l'eau , s'il est attaqué. On dit d'ailleurs que la chair en est bonne.

Au reste , je n'ai pas vû moi-même la plupart de ces créatures , dont je viens de parler ; mais des personnes de bon sens & dignes de foi , qui demeuroient à Bahia , & entre lesquelles il y en avoit qui entendoient l'Anglois , m'en informèrent durant le séjour que j'y fis.

Il y a quantité de poissons de plusieurs especes sur cette côte. On y trouve le poisson Juif , dont il se tient un grand marché à Bahia pendant le Carême , des tarpoms , des muges , des groupers , des brochets , des gars , qu'on appelle ici goulions , des gorasses , des barramas , des coquindas , des cavallis , des cuchoras , ou chiens-d'eau , des congres , des harangs , des ferrieus , des olios de Boi , des baleines , &c. Au reste , il est bon d'avertir que j'écris tous ces noms étrangers de la maniere dont les gens du pais les prononcent.

Il ne manque pas ici non-plus de poisson

Jo  
de  
on  
ch  
qu  
vo  
qu  
&  
ni  
ne  
de  
ger  
ver  
nos  
lég  
les  
de  
ils  
ne  
à d  
role  
auc  
leur  
de t  
meu  
gloi  
von  
aux  
chor  
leur  
cette  
firm  
tain  
blis  
passa  
L  
Te

son à coquille; mais il y en a moins autour de Bahia qu'en d'autres lieux de la côte : on y trouve des écrevisses, des cancrs, des chevrettes, des huîtres communes, des conques, des petoncles, des moules, &c. On y voit aussi trois sortes de tortuës, celles qu'on appelle bec-de-faucon, les lourdes, & les vertes; mais on n'estime ni les unes ni les autres. Les Espagnols & les Portugais ne les aiment point, ou plutôt ils en ont de l'aversion, & ils aimeroient mieux manger du marsouin, quoi que les tortuës vertes soient un ragout merveilleux pour nos Anglois. La raison ordinaire qu'on allègue aux Indes Occidentales pour excuser les Espagnols sur ce qu'ils ne mangent point de la chair de tortuë, c'est la crainte où ils sont que le venin qu'ils ont dans le corps ne vienne à sortir, & qu'ils ne ressemblent à des ladres; car ils sont presque tous verolez, parce qu'ils couchent pêle-mêle sans aucune distinction avec les Nègresses & leurs autres Esclaves, & on dit que la chair de tortuë chasse toutes les mauvaises humeurs qui sont dans le corps. Aussi nos Anglois valetudinaires habituez à la Jamaïque vont-ils de là, quoi qu'il y ait des tortuës aux isles Caimanes, pour ne vivre d'autre chose durant la saison qu'elles pondent leurs œufs, se bien nettoyer le corps par cette nourriture, & se guérir de leurs infirmités: on m'a donné même pour certain que plusieurs d'entr'eux s'étoient rétablis de cette manière. Mais ceci soit dit en passant.

La tortuë, qu'on appelle bec-de-faucon

Tome IV.

D

est la plus recherchée de toutes sur la côte du Brésil, parce que son écaille, suivant le rapport des personnes que j'ai fréquenté à Bahia, est la plus nette & la mieux ombragée qu'il y ait au monde. On m'en fit voir un morceau, & à dire la vérité je n'en ai jamais vû de si belle. On en trouve assez dans quelques endroits de cette côte, mais elle y est fort chere.

Outre cette Bahia de todos los Santos, il y a deux autres ports considerables dans le Brésil, où les vaisseaux Européens trafiquent, l'un est Pernambuco & l'autre Rio Janeiro. L'on envoie autant de vaisseaux à chacun de ces endroits qu'à Baya, & chacune de ces petites flotes a deux vaisseaux de guerre, qui leur servent de convoi. De tous les autres ports de ce pais, il n'y en a point de plus fameux que celui de S. Paul, où l'on amasse quantité d'or; mais j'ai ouï dire que les habitans sont une espece de bandits, qui vivent sans aucun gouvernement, & que par le moien de l'or qu'ils ont, ils attirent chez eux tout ce dont ils peuvent avoir besoin, comme des étoffes pour s'habiller, des armes, de la munition, &c. La ville est grande & bien forte, à ce qu'on assure.

---

## CHAPITRE II.

*Déjour de l'Auteur, & ses affaires à Bahia. Des vents & des saisons de l'année au même endroit. Son départ pour la Nouvelle Hollande. Du Cap Salvadore. Des vents sur la côte du*



## AUX TERRES AUSTRALES. 79

Brefit, & des Basses d'Abrolo. Des poissons  
 & des oiseaux ; de celui qui frise l'eau en vo-  
 lant, & de la maniere dont on aprête une es-  
 pece de chien marin, qu'on trouve dans ces  
 mers. Nombre prodigieux d'oiseaux sur le corps  
 d'une baleine morte : De l'oiseau nommé Pinta-  
 do, du Petrel, &c. D'une espece d'oiseaux  
 qu'on rencontre lors qu'on est près du Cap de  
 Bonne Esperance. Des calculs qu'on fait en mer  
 & des variations, avec une Table de toutes  
 les variations observées durant ce voiage. Ren-  
 contre d'un vaisseau. L'Auteur double le Cap.  
 Des vents d'Ouest qu'on trouve au-delà. D'une  
 Tempête, & des signes qui la précéderent.  
 Cours de l'Auteur jusqu'à la Nouvelle Hollan-  
 de, & les marques qui font connoître qu'on  
 en approche. Un autre Abrolo, ou banc de  
 sable. Nouvelle Tempête, & l'arrivée de l'Au-  
 teur à un endroit de la Nouvelle Hollande.  
 Cette partie du país décrite, & la baye des  
 chiens-marins, où il mouilla d'abord. Du  
 terroir de ce quartier, des vegetables, des oi-  
 seaux, &c. D'une espece particuliere de Gua-  
 nos. Des poissons & des coquillages qui sont  
 d'une grande beauté. Des tortues; d'un gros  
 chien-marin, & des Serpens d'eau. L'Au-  
 teur passe à un autre quartier de la Nouvel-  
 le Hollande. Des dauphins; des baleines &  
 d'autres Serpens marins. D'un passage ou dé-  
 troit qu'il y peut avoir ici. Des vegetables,  
 des oiseaux & des poissons. L'Auteur ancre  
 à un troisieme endroit de la Nouvelle Hol-  
 lande; & il fait creuser pour avoir de l'eau  
 qui se trouva salée. Des habitans du país,  
 des grandes marées, des vegetables, des ani-  
 maux, &c.

JE m'arrêtai environ un mois à Bahia. Durant le séjour que j'y fis, le Vice-Roi de Goa s'y rendit à bord d'un gros Vaisseau, qui étoit richement chargé de toute sorte de marchandises des Indes, & qui alloit à Lisbonne. Aussi le Vice-Roi n'avoit-il dessein que de rafraîchir ses gens, dont il avoit perdu plusieurs & presque tous les autres étoient fort malades, à cause de la longueur du voyage où ils avoient employé quatre mois: il vouloit faire de l'eau & partir ensuite de conserve avec les autres vaisseaux Portugais qui étoient destinez pour l'Europe, & qui avoient ordre de se tenir prêts à partir le 20 de Mai. D'ailleurs, il me pria de porter une de ses lettres à son successeur, le nouveau Vice-Roi de Goa: ce que je fis par les mains du Capitaine Hammond, que je rencontrai vers le Cap de Bonne-Espérance. La principale affaire que j'avois à Bahia, étoit d'y prendre de l'eau, d'y rafraîchir mes gens, & de calmer les desordres qui s'étoient glissez parmi eux. J'ai déjà dit qu'ils avoient porté leurs murmures si loin, qu'il n'étoit pas facile d'y remédier: mais pendant mon séjour en cette Ville, je trouvai l'occasion d'adoucir un peu cette aigreur. Enfin résolu à continuer mon voyage, je préparai toutes choses avec plus d'activité que jamais, & avec toute la promptitude que l'aversion, que mes gens témoignoiént pour mon dessein, le pouvoit permettre. Ils s'étoient encore mis dans l'esprit que les vents du Sud, dont il y avoit eu déjà quelques bouffées, alloient regner, & qu'ils nous empê-

cheroient d'avancer de ce côté-là.

Les vents commencent à changer ici dans les mois d'Avril & de Septembre, & les saisons de l'année, c'est-à-dire la sèche & l'humide, changent avec eux. En Avril les vents du Sud regnent sur cette côte, & ils amènent la saison pluvieuse, accompagnée de tourbillons, de tonnerre & d'éclairs. En Septembre le vent d'Est-Nord-Est, qui est l'autre vent alisé de cette côte, se fait sentir; il purifie l'air, & il amène le beau tems. Pour ce qui regarde le changement du vent, c'est ce que j'ai déjà marqué dans mon second Tome, *Traité des Vents*; mais pour le changement de la saison qui l'accompagne ici à Bahia avec une si grande exactitude, c'est une exception particulière, à ce que j'ai observé dans tous les lieux qui sont au Sud de l'Equateur entre les deux tropiques, où j'ai été moi-même, ou dont j'ai entendu parler. Du moins, dans tous ces endroits, la belle saison commence en Avril, & la pluvieuse vers le mois d'Octobre ou de Novembre, c'est-à-dire que les saisons se trouvent opposées dans la Latitude Meridionale & la Septentrionale, comme je l'ai remarqué dans mon *Traité des Vents*, au lieu que sur la côte du Bresil, la saison humide arrive en Avril, au même tems qu'elle commence dans les Latitudes Septentrionales, & la sèche en Septembre. Aussi les pluyes n'y sont-elles pas de si longue durée que dans les autres pays: il y fait si beau en Septembre, que vers la fin de ce mois on y coupe déjà les canes de sucre, à ce que l'on me dit, & je pris grand soin de m'in-

former là-dessus. C'étoit donc sur un faux rapport que je mis dans mon Traité des Vents, qu'au Brésil on y cueilloit les canes au mois de Juillet. Ce qui suit quelques lignes après dans la même page, où j'ai dit qu'on n'y a point d'égard aux saisons pour cueillir ou planter les canes, ne se doit entendre que de ce dernier, puis qu'on ne les y coupe jamais que dans la belle saison.

Mais pour revenir aux vents du Sud, ils commencèrent à souffler, lors que je m'y attendois & que j'étois encore à Bahia. J'eus beau en avertir mon équipage, & lui dire que ces vents ne régnoient que le long de la côte, & qu'ils ne s'étendoient pas au-delà de 40 ou 50 lieuës au large, tout cela ne servit de rien; ils en furent tous déconcertez, & ils s'imaginèrent que ces vents souffloient dans toute l'étendue de la mer, depuis l'Amerique jusqu'en Affrique. Les Pilotes Portugais des vaisseaux Européens, avec qui mes Officiers s'entretenoient tous les jours, les confirmoient dans leur pensée, quoi qu'ils ne fussent pas mieux instruits qu'eux sur cette matiere, & qu'accoutumez à retourner chez eux, les vents de Sud en poupe, jusques au passage de la ligne, ils n'eussent aucune experience de l'étendue de ces vents. Quoi qu'il en soit, mes hommes prévenus que nous ne pourrions sortir de Bahia qu'au mois de Septembre, ils en devinrent plus lâches à s'acquiter de leur devoir, & fort rétifs à préparer toutes choses pour notre départ. Leur négligence ne servit qu'à redoubler mes soins pour faire espalmer le navire,

& remplir mes barriques d'eau, puisque je n'avois plus de biere : il n'y a ici qu'un seul endroit où l'on fait aiguade, & comme la saison seche tendoit vers sa fin, l'eau y étoit fort basse. D'ailleurs, les chaloupes des vaisseaux Européens qui se dispo- soient à partir, s'y rendoient en foule, & il n'étoit presque pas possible à mes gens d'en aprocher : de sorte que j'eus recours au Gouverneur, qui eut la bonté d'envoier un Officier sur les lieux, pour en écarter les autres Matelots & favoriser les miens, jusqu'à ce qu'ils eussent rempli mes barri- ques. L'Officier s'acquitta très-bien de son devoir, & je ne fus pas ingrat à son égard. Je fis mettre aussi à bord neuf ou dix ton- neaux de lest ; j'ordonnai au Bosseman de réparer les agrès ; & je demandai à mes autres Officiers, s'ils avoient besoin de quelque chose, sur tout de poix & de gou- dron, parce que j'en pourrois acheter ici avant que de passer outre : ils me répon- dirent qu'ils en avoient assez ; mais il se trouva dans la suite que cela n'étoit pas.

J'allois presque tous les jours à terre, soit pour mes affaires, ou pour me promener à la campagne, qui n'en étoit que plus agréable, lors qu'il venoit quelque ondée de pluie ; ce qui est assez ordinaire dans la saison humide. Il y avoit encore divers bons fruits sur les arbres, & en particu- lier quantité d'oranges : mes gens & moi nous en munîmes pour le voyage, & elles nous furent d'un grand secours. D'ailleurs, je fis bonne provision de rum, ( qui est une espece de liqueur forte ) & de sucre : mais je fus bien aise d'avoir pris de la vo-

laille à S. Jago, parce qu'ici elle étoit maigre & fort chere. Cependant le peu de soin que mes Officiers avoient de prendre de nouvelles provisions, faisoit conjecturer qu'ils ne croyoient pas d'aller fort loin : D'un autre côté, il ne s'en falut guère que je ne tombasse entre les mains des Inquisiteurs, ou des Ecclesiastiques de ce pais, & qu'ainsi mon voiage ne fut interrompu. Je ne sçai point si quelqu'un de mes gens leur avoit dit quelque chose à mon préjudice ; mais un Marchand du lieu m'assura, que s'ils me tenoient entre leurs griffes, il ne seroit pas au pouvoir du Gouverneur de m'en retirer, & que la dernière fois que je m'étois trouvé à terre, ils m'avoient épié de fort près. Il me fit dire ensuite qu'on pourroit bien m'assassiner dans les ruës, ou m'empoisonner, & qu'ainsi je ferois mieux de rester à bord. Comme il n'y avoit plus rien qui m'obligeât d'aller à terre, & qu'il ne me restoit qu'à prendre congé du Gouverneur, je profitai de cet avis.

Nous demeurâmes ici jusqu'au 23 d'Avril. J'aurois bien souhaité de partir plutôt si mes préparatifs avoient pû se faire avec plus de diligence. Mais il n'y avoit plus moyen de retarder ; ce havre est exposé au Sud & Sud Sud-Oüest, qui regnent dans cette saison avec beaucoup de violence : Nous les avions même déjà sentis par deux ou trois reprises, dont l'une fut assez rude. Ajoutez à cela que les vaisseaux y mouillent si près les uns des autres, que si un cable vient à manquer, ou une ancre à chasser, vous tombez d'abord sur quelque na-

vire, & vous êtes en danger de périr. Aussi craignois-je plus d'être desarmé dans le havre par la fureur de ces vents, qu'ils ne me décourageoient de poursuivre mon voiage : bien loin de là, je souhaitois un vent frais du Sud, d'abord que je serois un peu éloigné du havre, afin de rencontrer plutôt le véritable vent alisé.

Lors donc que le 23 d'Avril fut venu, & que la mer commençoit à refouler, je me servis d'une brise de terre qui étoit assez fraîche, & je levai l'ancre de grand matin ; il falut ensuite mettre à la cape jusqu'au jour, afin d'y voir mieux à sortir du port. Mr Cock partit avec moi, & il me prêta un de ses Pilotes, à qui je donnai trois risdales : mais je vis bien que j'aurois pu m'en tirer moi-même par les observations que j'avois faites à mon entrée, la sonde à la main. Il faisoit beau, & le vent souffloit Est quart au Nord. A dix heures je me trouvai hors de tout péril, & je renvoyai mon Pilote. A midi nous avions le Cap Salvadore au Nord, à six lieues de nous, & le vent tint assez long-tems entre l'Est quart au Nord, & le Sud Est ; ce qui nous obligea de suivre la côte, que nous eumes presque toujours en vûe. Les vents de Sud nous quitterent de nouveau ; ils ne viennent d'abord que par bouffées, & ils sautent d'un point à l'autre, quelquefois dix ou douze jours de suite, avant que de se fixer ; nous n'avions plus que des brises, tantôt de mer & tantôt de terre, mêlées du vent alisé qui souffle le long de la côte, & qui étoit lui-même incertain.

Les vents d'Est me faisoient déjà craindre que je ne pourrois pas franchir un grand banc de sable, qui est situé entre le 18 & le 19 degré de Latitude Meridionale, & qui depuis la terre court tout droit à l'Est, bien avant dans la mer : il est vrai que le tems étoit si beau, que je me flâtois de pouvoir me garantir de tout danger, & que si le vent tournoit au Sud, je pourrois prendre le large ; de sorte que je continuai à courir terre-à-terre. Le 27. Avril nous apperçumes un petit brigantin sous le rivage, qui faisoit voile vers le Sud. Nous vîmes aussi quantité de ces oiseaux, qu'on nomme des guerriers & des boubis ; & de ces poissons qu'on appelle albicore : la beauté du tems accompagnée de petits vents frais & de quelques calmes, me fournit l'occasion d'examiner le courant ; & je trouvai qu'il alloit tantôt au Nord & tantôt au Sud : d'où je conclus que nous étions encore dans l'étendue des marées ; lors que suivant mon calcul, nous fumes à la hauteur du banc d'Abroho, je sondai, & l'eau vint à diminuer de quarante, à trente-trois, jusqu'à vingt-cinq brasses : mais ensuite elle augmenta peu à peu de 33, à 35, 37. &c. par tout un fond de rochers de corail. Nous primes sur ce banc quantité de poisson à la ligne, & après l'avoir traversé à l'endroit où il est le plus éloigné de terre, c'est-à-dire, où il y a le plus d'eau & le moins de danger, il se trouva par l'amplitude Occidentale que la Bouffole avoit Nordesté six degrez trente-huit minutes. C'étoit le 27. Avril, & nous étions alors à dix-huit degrez treize minutes de



Latitude Meridionale, & trente-un minutes de Longitude Orientale du Cap Salvadore. Le vingt-neuf, à dix-huit degrez 39. minutes de Latitude Meridionale, nous eumes de petits vents frais de l'Oüest-Nord-Oüest, à l'Oüest Sud-Oüest, fort variables: le 30. le vent souffla de l'Oüest au Sud-Sud-Est, accompagné de coups de tonnerre & de pluie; & nous vîmes quelques dauphins & d'autres poissons. Depuis quatre ou cinq jours nous avions perdu la terre de vuë; mais le vent qui avoit tourné au Sud étoit une marque apparente, que nous étions encore trop près du rivage pour recevoir le véritable vent alisé d'Est: comme les vents d'Est que nous avions eu déjà prouvoient que nous étions trop éloignez de la terre pour jouïr du vent réglé du Sud, qui souffle le long de la côte: D'ailleurs, la foiblesse de l'un & l'autre de ces vents, jointe à leur inconstance qui les faisoit passer du Sud Sud-Oüest au Sud-Est, & qui étoit accompagnée de tonnerres, de pluye & de petits frais, servoit à confirmer que nous étions entre l'étendue du vent réglé de la côte, qui vient du Sud, & celle du véritable alisé, qui est toujours ici le Sud Est.

Le 3. de Mai, lors que nous fumes à 20 degrez de Latitude Meridionale, & à 234 milles à l'Oüest du Cap Salvadore, il se trouva sept degrez de variation. Nous ne vîmes d'autres oiseaux que de cette espèce que nos Matelots apellent Friseurs d'eau, parce qu'ils frisent l'eau en volant; ce sont de petits oiseaux noirs, qu'on ne mange point, & qu'on voit dans les mers qui sont

hors de l'un ou l'autre des deux Tropiques. Nous primes trois petits Sharks, ou chiens marins, chacun de six pieds quatre pouces de long, qui servirent à nous régaler. Le lendemain nous en primes trois autres de la même grosseur, & nous les trouvâmes fort bons de la manière dont on les accommode; c'est-à-dire qu'après les avoir fait bouillir on en exprime l'eau, & ensuite on les étuve avec du vinaigre & du poivre.

Il ne se passa rien de remarquable depuis le 3. de Mai jusques au 10. mais nous vîmes de tems en tems quelque petite baleine, qui faisoit jaillir l'eau. Nous avions le vent à l'Est, qui nous servit à courir depuis le 20. degré de Latitude Méridionale jusqu'au 29. deg. 5. min. & nous eumes alors 7. degr. 3. min. de Longit. Orientale, depuis le Cap Salvadore. La variation augmentoit à présent de plus en plus, quoique nous courussions à l'Est: il y eut toujours une grande différence entre les amplitudes Orientales & les Occidentales; d'ordinaire elle étoit d'un ou de deux degrez, & quelquefois même davantage. Après avoir atteint le véritable alise, nous avançâmes beaucoup vers le Sud, pour sortir de l'étenduë de ce vent général & attraper un vent d'Ouest, qui pût nous conduire vers le Cap de Bonne-Esperance. Le 12. de Mai, après avoir atteint le 31. deg. 10. min. de latitude, nous commençâmes à trouver le vent d'Ouest qui fraîchit toujours, & ne nous abandonna qu'un peu avant que nous tournassions vers le Cap: il souffloit quelquefois avec tant de violence, qu'il

Tropi-  
ks, ou  
quatre  
ous ré-  
es trois  
ous les  
dont on  
près les  
eau, &  
e & du

depuis  
ous vi-  
e balei-  
vions le  
urir de-  
dionale  
eumes  
orienta-  
ariation  
s, quoi  
ut tou-  
ampli-  
s; d'or-  
degrez,  
Après.  
s avan-  
t sortin  
attraper  
onduire  
e 12 de  
0 min.  
trouver  
rs, &  
nt que  
ouffbit  
qu'il





P. 102.

F. 2.

*Cet Oiseau approche beaucoup  
du Guarana, dont Piso a donné  
la figure et la description.*



F. 1.

*Le Pintado, ou l'Oiseau peint.*

P. 79.

n  
n  
ca  
p  
y  
fe  
pa  
re  
ca  
ou  
y  
L  
la  
vo  
br  
es  
la  
to  
co  
m  
y  
qu  
d'  
oi  
tr  
no  
de  
no  
tar  
est  
pa  
je  
30  
qu  
ro  
ge

## AUX TERRES AUSTRALES 89

nous éloignoit de notre route, sur tout la nuit : mais le jour nous avions le soin de carguer la grande voile. D'ailleurs, nous passâmes auprès d'une baleine morte, où il y avoit, pour ainsi dire, des millions d'oiseaux de mer, qui l'environnoient de toutes parts, aussi loin que notre vue pouvoit porter ; les uns étoient à se repaître sur cette carcasse, & les autres voltigeoient autour, ou se tenoient sur l'eau, en attendant qu'il y eut moyen d'y aller prendre leur curée. Les oiseaux nous firent d'abord découvrir la baleine, & il faut avouer que je n'en avois jamais vû de ma vie un si grand nombre ensemble ; il y en avoit de plusieurs especes, & ils differoient pour la grosseur, la figure & le plumage. Quelques-uns étoient presque aussi gros que des oyes, de couleur grise, avec la poitrine blanche, de même que le bec, les ailes & la queue. On y voyoit des pintados, ou oiseaux peints qui sont aussi gros que des canards, & marquent de blanc & de noir ; des friseurs d'eau, des petrels, & quantité de plus gros oiseaux. Nous en vîmes des uns & des autres, sur tout des pintados, depuis que nous fûmes à deux cens lieues ou environ de la côte du Bresil, jusqu'à ce que nous nous trouvâmes à peu près à la même distance de la Nouvelle Hollande : le pintado est un oiseau du pais Meridional, & de la partie temperée de cette Zone ; du moins je n'en ai jamais guère vû vers le Nord du 30 degré de Latitude Meridionale. Quoi qu'il soit aussi gros qu'un canard, il ne paroît en volant que de la grosseur d'un pigeon domestique, il a la queue courte, &

oup  
nné  
r.

les aîles fort longues, comme les ont la plupart des oiseaux de mer; sur tout ceux qui s'éloignent beaucoup du rivage, & qui n'en aprochent presque pas; ils flotent sur l'eau pour se reposer; mais ils font leurs œufs à terre, si je ne me trompe; il y a trois sortes de ces oiseaux, tous de la même forme & grosseur, & qui ne different entr'eux que par le plumage. Les uns sont noirs par tout, les autres ont le manteau gris, avec le jabor & le ventre blancs; & les troisièmes, qui sont les vrais pintados, sont admirablement bien mouchetez de blanc & de noir. Ceux-ci ont la tête presque noire, de même que le bout des aîles & de la queuë: mais dans ce noir des aîles il y a des taches blanches qui paroissent être de la grandeur d'un demi-écu quand ils volent, & c'est alors qu'on voit mieux leurs taches; leurs aîles sont aussi bordées tout autour d'un petit fil noir, & l'on voit sur le milieu, qui est blanc, une tache noire, qui s'éclaircit peu à peu, & aproche d'un gris obscur vers le dos de l'oiseau. Le bord interieur des aîles, & le dos même depuis la tête jusques au bout de la queuë sont émaillez d'un nombre infini de jolies taches, rondes, blanches & noires, de la grandeur d'un sol marqué; le ventre, les cuisses, les côtes & le dessous des aîles sont d'un gris clair. Tous les pintados en général vont par troupes, & ils balayent presque l'eau en volant. Nous en tirâmes un quelque tems après, durant le calme qui survint, & un chien barbet que nous avions nous l'apporta. Vous en voiez le profil dans la planche suivante, Fig. 1. mais il étoit si endommagé par le

coup, qu'on a eu de la peine à le bien représenter.

Le pétrel ne diffère pas beaucoup de l'hirondelle, mais il est plus petit, & il a la queue plus courte. Il est noir par tout, excepté sur le croupion, où il a une tache blanche: il frise l'eau en volant de même que l'hirondelle. On n'en voit guère quand il fait beau; c'est pour cela que nos Matelots les appellent des oiseaux du mauvais tems, & lors qu'ils volent autour des navires, on a sujet de craindre quelque orage; ils voltigent même sous la poupe, s'il y a tempête; & à mesure qu'ils suivent la trace d'un vaisseau, ils se mouillent les pieds à différentes reprises; de sorte qu'on diroit à les voir, qu'ils marchent plutôt qu'ils ne volent, & que par allusion à saint Pierre qui marcha sur le lac de Genesaret, nos Matelots leur ont donné le nom de pétrels.

Arrivez à 39 d. 32 m. de Latitude, & par l'estime proche du Méridien de l'Isle Tristrian d'Acouha, nous vîmes quantité d'herbe marine. Nous eûmes alors autour de 2 deg. 20 min. de variation Orientale, qui diminua de nouveau à mesure que nous courions à l'Est, jusqu'au voisinage du Méridien de l'Ascension. Nous ne trouvâmes ici que peu ou point de variation; mais depuis cet endroit, plus nous avançâmes à l'Est, plus notre variation Occidentale augmenta.

Deux jours avant que je tournasse ma route vers le Cap de Bonne Esperance, j'avois 7 d. 58 min. de Variation Occidentale. J'étois alors, c'est à dire le 1 de Juin, à 43 d. 27 m. de Longitude Orientale du Cap Salvador, & à 36 d. 30 m. de Latitude. Le 2 du

même mois, je vis passer près de nous un oiseau noir, qui avoit le bec plat & blanchâtre. Je l'observai avec d'autant plus de soin, que le Pilote des Indes Orientales parle de certains oiseaux, de la grosseur d'un corbeau, qui ont le bec plat & blanc, & le plumage noir, qui ne s'éloignent pas à plus de trente lieues du Cap, & qui sont une marque qu'on en est près. Selon mon calcul, & eû égard à la Longitude que les Cartes ordinaires donnent au Cap, j'en devois être alors à plus de quatre-vingt-dix lieues : cela me fit soupçonner que l'oiseau que j'avois vû n'étoit pas de la même espèce de ceux dont le Pilote parle, ou qu'ils voloient peut-être plus loin du rivage qu'il ne le dit, ou qu'enfin j'étois plus près du Cap que je ne croyois. En effet, je découvris bien-tôt que je n'en étois pas à plus de vingt-cinq ou trente lieues. Je ne scai si cette méprise venoit de ce que les Cartes marines placent le Cap trop à l'Est du Brésil, ou de notre supputation ; mais nos calculs sont si sujets à l'erreur, soit par le gouvernement du Timonier, la ligne des minutes, les Courans, les Empoulettes des secondes, & quelque fois même par la négligence des Pilotes, que dans un voyage de long cours tout cela peut causer une différence de plusieurs lieues.

La plupart de mes gens qui tenoient des Journaux, attribuèrent notre erreur aux Empoulettes des secondes ; & il faut avouer que nous n'avions pas un seul bon sable à bord, excepté ceux du demi-quart, ou de deux heures. Nous fimes souvent l'épreuve de toutes nos Empoulettes des secondes, &



nous trouvâmes que celles dont nous nous étions servis depuis le Brésil étoient aussi courtes que les autres, dont nous avons fait usage auparavant, étoient trop longues; ce qui ne pouvoit que produire de grandes erreurs dans toutes ces différentes supputations. Il faut donc qu'un Maître de Navire se munisse de sables fort exacts; qu'on prenne un soin tout particulier en tirant la ligne des minutes, de peur d'en filer trop; par un petit vent modéré, & qu'on s'arrête aussitôt qu'il fait un vent frais; car lors qu'un vaisseau court 8, 9, ou 10 brasses, une demi brasse, ou même une entière, s'échape bien vite sans que l'on s'en aperçoive. Mais pour prévenir le danger, lors qu'on se croit proche de terre, le plus sûr est d'avoir l'œil au guet de bon matin, & de mettre à la cape durant la nuit; parce qu'un Capitaine, pour si habile qu'il soit, peut se tromper lui-même, sans parler des erreurs où ses gens peuvent tomber, quelque vigilance qu'il y apporte.

Une autre chose qui m'étonna; fut la variation Occidentale, qui par la dernière amplitude que j'avois prise, ne se trouvoit ici que de 7 d. 58 m. au lieu que la variation au Cap, d'où je n'étois pas éloigné de 30 lieuës, étoit alors à plus d'onze degrez; cependant bien-tôt après, lors que je fus à dix lieuës à l'Est du Cap, je ne trouvai que 10 d. 40 m. de variation Occidentale, quoi qu'elle auroit dû être plus grande que la précédente. J'avoué que tout cela m'embarassoit, bien que je ne crusse pas qu'on pût prendre la variation avec la dernière exactitude; parce que le vaisseau agité par une grosse mer, qu'on rencontre souvent dans ce

Voyage, fait que le compas traverse, & que d'ailleurs le navire même se détourne un peu de la droite route, quelque bon Finonnier qu'il y ait au gouvernail: cela posé, lors qu'on vient à prendre un azimut, il y a presque toujours quelque différence entre celui qui regarde le compas, & celui qui prend la hauteur du Soleil; & la moindre erreur de l'un & de l'autre, quand elle seroit au même égard, ne peut qu'éloigner beaucoup d'une parfaite exactitude; mais ce qui me surprit le plus, ce fut de trouver que la Variation n'augmentoît & ne diminueoit pas toujours à proportion des degrez de Longitude Est ou Ouest; comme je croiois que cela devoit arriver jusques à un certain nombre de degrez de Variation Orientale ou Occidentale, à tels ou à tels Meridiens particuliers. Après avoir donc remarqué dans ce voyage que la différence de la Variation n'étoit pas proportionnée avec la différence de la Longitude, je fus ravi de trouver à mon retour en Angleterre, qu'on avoit observé la même chose dans un nouveau calcul qu'on me montra; & où l'on representoit les différentes Variations qu'il y a dans la mer Atlantique, de l'un & de l'autre côté de l'Equateur. L'on y voit que la ligne, qui ne donne aucune variation dans cette mer, n'est pas une ligne de Meridien, mais qu'elle est fort oblique, comme sont celles qui marquent l'accroissement de la variation de part & d'autre. J'ose même dire que le Capitaine Halley, qui est l'auteur de ce calcul, y a fait un grand pas pour rendre compte de l'irregularité apparente de la variation, soit qu'elle croisse ou qu'elle diminue vers la côte qui

est  
un  
ral-  
nav-  
rou-  
pro-  
thé-  
je n-  
d'u-  
Var-  
que  
trav-  
des  
Var-  
firm-  
de  
delà  
reto-  
on p-  
autr-

est au Sud-Est de l'Amérique, & pour fixer un système de toutes les variations en général. Cela seroit d'un si grand usage pour la navigation, que cet habile homme qui joint tous les jours de nouvelles expériences à la profonde connoissance qu'il a de toute la théorie sur ces matieres, ne manquera pas, si je ne me trompe, à nous favoriser bien-tôt d'une plus ample découverte du cours de la Variation; ce qui a été un secret inconnu jusques ici. Pour moi, je me croi incapable de travailler à un pareil système; mais puis que des faits, qui augmentent l'histoire de la Variation, peuvent servir à regler ou à confirmer la théorie, je donnerai ici une Table de toutes les variations que j'observai au-delà de l'Equateur, soit en allant ou à mon retour; & si l'on y trouve quelques erreurs, on peut les corriger par les observations des autres.

Latitude	Longitude	Variation	Direction
0° 00'	100° 00'	10° 00'	N
0° 05'	100° 05'	10° 05'	N
0° 10'	100° 10'	10° 10'	N
0° 15'	100° 15'	10° 15'	N
0° 20'	100° 20'	10° 20'	N
0° 25'	100° 25'	10° 25'	N
0° 30'	100° 30'	10° 30'	N
0° 35'	100° 35'	10° 35'	N
0° 40'	100° 40'	10° 40'	N
0° 45'	100° 45'	10° 45'	N
0° 50'	100° 50'	10° 50'	N
0° 55'	100° 55'	10° 55'	N
1° 00'	101° 00'	11° 00'	N
1° 05'	101° 05'	11° 05'	N
1° 10'	101° 10'	11° 10'	N
1° 15'	101° 15'	11° 15'	N
1° 20'	101° 20'	11° 20'	N
1° 25'	101° 25'	11° 25'	N
1° 30'	101° 30'	11° 30'	N
1° 35'	101° 35'	11° 35'	N
1° 40'	101° 40'	11° 40'	N
1° 45'	101° 45'	11° 45'	N
1° 50'	101° 50'	11° 50'	N
1° 55'	101° 55'	11° 55'	N
2° 00'	102° 00'	12° 00'	N

# VOYAGE

Table des Variations.

1699.	D. M. Lat.M.	D. M. Longit.	D. M. Variat.
<i>Mars</i>	14 6 15	1 47 a	3 27 Or.
	21 12 45	12 9	3 27
<i>Avril</i>	25 14 49	0 10 b	7 0
	28 18 13	0 31	6 38
<i>Mai</i>	30 19 00	2 20	6 30
	2 19 22	3 51	8 15
	3 20 1	3 40	7 0
	5 22 47	3 48	9 40
	6 24 23	3 53	7 36
	7 25 44	3 53	10 15
	8 26 47	4 35	7 14
	9 28 9	5 50	9 45
	10 29 5	7 3	11 41
	11 29 23	7 38	12 47
	17 34 58	18 43	5 40
	18 34 54	19 6	6 19
	19 35 48	19 45	5 6
	23 39 42	27 1	2 55
	25 39 11	31 35	2 0
<i>Juin</i>	1 35 30	43 27	7 58 Occi
	5 35 8	0 28 c	10 40
	6 36 7	3 6	11 10
	8 36 17	10 3	15 0
	9 35 59	12 0	19 58
	12 35 20	20 18	21 35
	14 35 5	26 13	23 50
	15 34 51	29 24	25 56
	17 34 27	36 8	24 54
	19 34 17	39 24	25 29
	20 34 15	42 25	24 22
	22 33 34	45 41	22 15
25 35 8	45 28	24 30	

a Ou. de S Jago. b E. du C. Salvador au Bresil.  
c E. du C. de Bonne Esperance.

AUX TERRES AUSTRALES. 95

1699.	D. M. Lat. M.	D. M. Longit.	D. M. Variat.
<i>Juin</i>	28 36 40	49 33	22 50
	19 36 40	53 12	22 44
	30 36 45	56 22	21 40
<i>Juill.</i>	1 35 35	58 44	19 45
	4 33 32	66 22	16 40
	6 31 30	68 34	12 40
	7 31 45	69 0	12 2
	10 32 39	70 21	13 36
	11 33 4	72 0	12 29
	13 31 17	74 43	10 0
	15 29 20	75 25	10 28
	18 28 16	78 29	9 51
	23 26 43	84 19	9 11
	24 26 28	85 10	8 9
	25 26 14	85 52	8 40
	26 25 36	86 21	8 20
	27 26 43	86 16	7 0
	29 27 38	87 25	8 20
	31 26 54	88 11	9 0
<i>Août</i>	5 25 50	86 32	7 24
	15 24 41	86 22	6 6
	17 23 2	9 22	7 6
	20 19 37	3 0	7 0
	24 19 52	4 41	7 7
	25 19 45	5 10	6 40
	27 19 24	6 11	5 18
	28 18 38	6 57	6 12
<i>Sept.</i>	6 17 16	9 18	4 3
	7 16 9	8 57	2 7
	8 15 37	9 34	2 20

de la Baie des Chiens marins dans  
la N. Hollande.

Brefil.

1699.	D. M.	D. M.	D. M.	
	Lat.M.	Longit.	Variat.	
<i>Sept.</i>	10	13 55	10 55	1 47 <i>Oca</i>
	11	13 12	11 42	1 47
<i>1700</i> <i>Dec.</i>	29	5 1	6 34 <i>e</i>	1 2 <i>Oca</i>
<i>Janv.</i>	1	1 32	6 53	4 8
<i>Fevr.</i>	13	0 9	2 48 <i>f</i>	4 0
	16	0 12	2 31	6 26
	21	0 12	10 23	8 45
	23	0 43	18 0	8 45
	27	2 43	19 41	9 50
<i>Mars</i>	10	5 10	0 58	1 0
	13	5 35	0 44 <i>h</i>	9 0
	30	5 15	6 4	8 25 <i>Oca</i>
<i>Avr.</i>	6	3 32	8 25	7 16
	22	1 32	0 37 <i>i</i>	3 0
<i>Mai</i>	1	3 0	1	2 15 <i>Oca</i>
	24	9 59	0 25 <i>l</i>	0 15 <i>Oca</i>
<i>Jun</i>	27	14 33	3 30	1 25
	2	19 44	8 7	5 38
	3	19 51	9 58	6 10
	4	19 46	18 6	6 20
	5	20 0	12 22	4 58
	6	20 0	14 17	7 20
	9	19 59	16 1	6 32
	11	9 57	17 42	8 1
	12	19 48	19 0	6 0

*e* E. de la Baie de Babao dans l'isle de Timor.  
*f* E. du C. Maba dans la N. Guinée.  
*g* E. du C. S. George dans la N. Bretagne.  
*h* Ou dudit lieu.  
*i* Ou. du C. Maba, *l* A l'ancre à la hauteur  
 de l'isle Caran. *l* Ou, de la Baye de Babao.

AUX TERRES-AUSTRALES. 23

1700.	D. M. Lat.M.		D. M. Longit.		D.M. Variat.	
Nov. 7	21	26		m	9	0 Occ.
14	27	1	35	35	16	50
15	27	20	36	34	18	57
16	27	11	37	54	17	24
19	28	14	41	40	19	39
21	29	24	44	47	20	50
23	29	42	47	34	21	38
24	30	16	49	26	26	0
25	30	40	51	24	22	38
26	31	51	55	5	22	40
27	32	55	56	28	27	10
30	31	55	57	25	27	10
Dec. 1	31	57	58	17	24	30
2	31	57	59	33	27	57
4	32	3	61	45	24	50
6	32	15	66	0	23	30
7	37	28	68	36	24	48
8	33	49	64	38	21	53
9	32	49	70	9	24	0
11	32	50	71	45	21	15
13	31	55	72	32	20	16
14	31	55	73	39	20	0
15	32	21	75	22	20	0
17	33	5	79	39	18	42
18	33	0	80	39	17	15
21	34	39	82	46	16	41
22	34	36	83	19	14	36

m Ou de l'isle du Prince près de la Tête de Java.

1700.		D. M. Lat. M.	D. M. Longit.	D. M. Variat.	
<i>Dec.</i>	23	34 21	83 42	14	0 Oci
	25	34 38	84 21	14	0
<i>1701 Janv.</i>	15	31 25	2 32	10	20
	16	30 5	4 42	9	36
	17	28 46	6 8	8	25
	18	27 26	7 32	7	40
	19	26 11	9 9	7	30
	20	25	10 49	7	9
	21	23 42	12 34	6	55
	22	22 51	14 10	5	56
	23	21 48	15 17	5	32
	24	21 24	15 51	4	56
	25	19 57	16 48	4	20
	27	19 10	17 22	3	24
	28	18 13	18 23	4	0
<i>Févr.</i>	29	17 22	19 29	2	0
	16	12 52	3 80	1	50
	17	11 55	4 42	1	10
	18	11 17	5 30	0	20
	19	10 22	6 32	1	10
	21	Nous fimes route vers l'isle de l'Ascension			

n Ou. du pais plain & uni du Cap de Bonne Esperance.

o Ou. de S. Helene.

Mais pour revenir de cette digression, je continuerai à décrire la suite de mon voiage. Le vent se tournoit alors au Sud, il faisoit beau,

beau  
Cap  
roit  
gloi  
du  
ler  
de  
Han  
gal  
gnie  
fieur  
blir  
doua  
je fu  
ges.  
galer  
de m  
de m  
depu  
rafra  
calcu  
du C  
il s'e  
blige  
que  
Lors  
prese  
douz  
les,  
de S  
pana  
d'avo  
Lo  
résol  
fut u  
chai  
rafra  
To



beau, & je courus à l'Est pour trouver le Cap. Le 3 du mois de Juin nous vîmes paroître un vaisseau qui portoit Pavillon Anglois, & sur lequel nous avions l'avantage du vent. Je forçai de voiles pour lui parler, & je trouvai que c'étoit l'Antelope de Londres, commandée par le Capitaine Hammond, qui alloit à la Baye de Bengal pour le service de la nouvelle Compagnie des Indes Orientales. Il y avoit plusieurs passagers dessus, qui alloient s'établir dans ce pais-là sous le Chevalier Edouard Littleton. Je me rendis à bord, & je fus reconnu du Chevalier & de Mr. Hedges. Ces Messieurs & le Capitaine me regalerent fort bien, mais ils avoient eu peur de nous, quoique je leur eusse envoyé un de mes Officiers. Ils étoient partis du Cap depuis deux jours, & ils y avoient pris des rafraichissemens. Ils me dirent que par leur calcul ils devoient être à 60 milles à l'Ouest du Cap. Pendant que j'étois sur leur bord, il s'éleva un petit frais d'Ouest, qui m'obligea de faire ma visite plus courte, parce que mon dessein n'étoit pas d'entrer au Cap. Lorsque je pris congé d'eux, ils me firent présent de la moitié d'un mouton, d'une douzaine de choux, d'autant de citrouilles, de 6 livres de beurre, de six couples de Stockfish, & d'une bonne quantité de panais. Je leur envoiai en échange du gruau d'avoine dont ils avoient besoin.

Lors que je partis d'Angleterre, j'avois résolu de ne point toucher au Cap; & ce fut une des raisons pour lesquelles je touchai au Brésil, afin que mon Equipage s'y rafraichit, & qu'il se disposât à passer tout

d'une traite jusques à la nouvelle Hollande. Je continuai donc ma route , & sur les deux heures de l'après - midi nous vîmes à l'Est la terre du Cap , à plus de seize lieues de nous. J'allai de conserve tout cet après - midi & le lendemain avec le Capitaine Hammond , qui devoit aussi doubler le Cap , & nous eumes différentes vûes fort agréables de la terre ; qu'on peut voir dans la III. Table No. 6. 7. 8.

Le Dimanche 4. Juin , nous nous séparâmes à quatre heures après - midi ; l'Antelope continua sa route vers les Indes Orientales , & je suivis la mienne E. S. E. pour arriver plutôt à la nouvelle Hollande : Car quoique ce País soit au Nord - Est du Cap , tous les Vaisseaux destinez pour cette côte , où le détroit de Sundy , doivent courir quelque temps sous le même parallèle , où dans une latitude entre le 35 & le 40 deg. du moins , un peu au Sud de l'Est , afin de continuer dans la route des vents variables ; & ils ne doivent pas se hasarder trop tôt à mettre le cap au Nord , de peur de s'engager dans l'étendue du vent alisé , qui les détourneroit de leur route à l'Est. Le vent se rendit plus frais ; & nous eumes toujours en vûe l'Antelope , de même que la terre , jusques au Mardi 6. Juin : Nous vîmes alors un nombre infini d'Oiseaux de plusieurs especes , & nous regardâmes de tous côtez pour voir s'il y auroit quelque autre baleine morte , mais il n'en parut aucune.

La nuit précédente le Soleil s'étoit couché dans un nuage fort épais qui ressembloit à la terre ; & les autres qu'on voyoit

au-  
cur  
app  
soi  
vec  
Le  
qu  
de  
ris  
tit  
éto  
rée  
de  
qui  
le  
de  
enf  
par  
cell  
70  
ma  
tur  
cou  
obs  
ne t  
tion  
roit  
rai  
car  
com  
ded  
No  
Sur  
le 8  
tre  
effe  
dest

au-dessus étoient colorez d'un rouge obs-  
 cur. Le Mardi matin, lors que le Soleil  
 approchoit de l'Horison, les nuës paroif-  
 soient fort agréablement dorées, mais a-  
 vec tout cela j'en craignis les conséquences.  
 Le Soleil n'étoit pas monté plus de 2 deg.  
 qu'il entra dans un nuage épais de couleur  
 de fumée, qui étoit parallèle avec l'Ho-  
 rison, & nous en vîmes sortir d'abord quan-  
 tité de rayons obscurs & noirâtres. Le Ciel  
 étoit déjà couvert de petites nuës, fort ser-  
 rées les unes près des autres, de la nature  
 de celles que nous appellons solides, &  
 qui ne menacent pas de pluye; depuis  
 le bord de l'Horison jusques à 3 ou 4. deg.  
 de hauteur, elles étoient de couleur d'or;  
 ensuite jusques à 10 deg. ou environ, elles  
 paroissoient plus rouges, & fort éclatantes;  
 celles qui v. noient après jusques à 60 ou  
 70 deg. de hauteur étoient plus obscurés;  
 mais au delà elles avoient leur couleur na-  
 turelle. Je pris garde à tout ceci avec beau-  
 coup de soin, parce que j'avois toujours  
 observé que de tels nuages menacent d'u-  
 ne tempête prochaine. D'ailleurs, nous é-  
 tions ici en hiver, & le mauvais temps é-  
 toit à craindre, de sorte que je me prepa-  
 rai à essuyer une grosse bourrasque, je fis  
 carguer nos voiles de Perroquet, & je re-  
 commandai à mes Officiers de les mettre  
 dedans, en cas que le vent se renforçât.  
 Nous avions alors un beau frais O. N. O.  
 Sur le minuit nous vîmes une éclaircie pâ-  
 le & blanchâtre au N. O. de qui étoit un au-  
 tre signe que l'orage alloit commencer. En  
 effet le vent fraîchit tout d'un coup. Là-  
 dessus nous serrâmes nos voiles de Perro-

quet , nous serlâmes nôtre grande voile , & nous courumes avec la seule voile de Misaine. Vers les 2. heures du matin la violence du vent redoubla , & nous mîmes le cul au vent , qui se renforçoit toujours : Mais le navire se manioit le mieux du monde & filloit à merveille. A 8 heures du matin nous baissâmes nôtre vergue de Misaine de 4 ou 5 pieds , & nous courions fort vite sur tout lors qu'un nuage noir nous envoyoit quelques ondées de pluye ou de grêle ; parce que le vent souffloit alors avec la dernière impetuosité. Quoique ces grains ne fussent pas de durée , ils se suivoient de près les uns les autres. D'ailleurs , la mer étoit fort grosse : mais nous allions d'un cours si rapide , vent en poupe , que les vagues ne nous mouillèrent presque point : il n'entra qu'un peu d'eau par les sabords du Tillac , & une fois même elle jetta une Seche sur l'afut d'un Canon.

Le vent ne diminua de sa violence extraordinaire que vers la nuit du Mercredi 7. Juin : Mais nous eumes un beau frais jusques au 16. & un petit vent jusques au 19. Dans cet espace , nous avions couru autour de 600 lieues , & le vent avoit presque toujours soufflé de quelque point de l'Ouest , c'est-à-dire depuis l'Ouest-Nord-Ouest , jusques au Sud-quart-à l'Ouest. Il souffloit avec plus de vehemence lors qu'il étoit à l'Ouest , ou entre l'Ouest & le Sud-Ouest , mais lors qu'il courra plus au Sud , le mauvais temps finit. J'avois déjà remarqué autrefois , que dans ces mers aussi-tôt que le vent d'Ouest qui cause les tempêtes , se rangeoit au Sud , elles dimi-

nuoient , & que si le vent se tournoit à l'Est par le Sud , nous avions de petits frais plus moderez , des calmes , & un beau-temps. Pour ce qui est des vents d'Ouest de ce côté là du Cap , leur violence ne fait pas que nous les souhaitions moins , parcequ'ils nous portent plus vite à l'Est : Aussi toutes les personnes qui vont à cette partie des Indes Orientales , qui est au Sud de l'Equateur , comme à Timor , Java & Sumatra , tous les vaisseaux destinez pour la Chine , & tous ceux qui doivent passer le détroit de Sundy , ne soupirent qu'après ces vents-là. D'abord qu'ils ont passé le Cap , ils rangent d'ordinaire le Sud , afin de trouver les vents d'Ouest qui ne manquent presque jamais de souffler en hiver au Sud du Cap : Mais en Eté , c'est-à-dire toujours à l'égard de ces climats , il faut qu'ils aillent 40 deg. au Sud pour les rencontrer. Je n'avançai pas cette fois à plus de 36. deg. 40 min. de latitude , & souvent même je fus plus au Nord , réduit à changer ma latitude toutes les fois que les vents & le tems le demandoient ; du moins dans ces voyages de long cours , il vaut mieux accommoder sa route au vent qu'il fait. Mais si en portant à l'Est , nous étions obligez de courir un peu au Nord ou au Sud , il n'y auroit pas grand mal , puis qu'il ne faudroit que cingler à 2 ou 3 points au-delà du vent , lors qu'il est Nord ou Sud , ce qui n'empêche pas seulement le vaisseau de faire trop d'effort , mais abrège plus le chemin , que si l'on suivoit toujours le même Rumb de vent , comme font certaines personnes.

Le 19 Juin nous étions à 34. deg. 17 min. de lat. Mer. & à 39. d. 24 min. de long. Or. du Cap; avec de petits frais & des calmes. Le vent étoit au N. E. quart à l'Est, & continua toujours dans quelque point de l'Est jusques au 27. Après avoir été quelque temps au N. N. E. il vint au N. ensuite à l'O. quart au N. & continua sur le bord de l'O. c'est-à-dire entre le N. N. O. & le S. S. O. jusques au 4. Juillet; dans cet intervalle nous courumes 782 milles. Le vent se remit ensuite à l'Est, & selon nôtre calcul nous devions être alors dans un Meridien à 1110 lieuës E. de celui du Cap. Nous jettames la sonde par un beau temps; mais il n'y avoit pas fond.

D'ailleurs il ne se presenta rien de fort remarquable dans tout ce voiage, excepté que des oiseaux nous accompagnerent tout le long du chemin, sur tout des Pintados & que nous découvriens de tems en tems une Baleine. Mais à mesure que nous aprochions de la côte de la nouvelle Hollande, nous en voyions souvent trois ou quatre ensemble. A 90 lieuës ou environ de terre nous commençâmes à voir des herbes marines, toutes de la même sorte; & plus nous aprochions du rivage, plus il en paroïssoit. A 30. lieuës nous vimes quelques os de Seche; qui flotoient sur l'eau; & nous en rencontrames beaucoup plus, lors que nous fumes plus près de la côte.

Le 25 Juillet à 26. deg. 14. min. de lat. Mer. & à 85. deg. 52 min. de long. Or. du Cap de B. Esperance, nous vimes un des poissons qu'on appelle Gars, qui sauta qua-

tre  
par  
soit  
con  
se  
il y  
l'ac  
tité  
roit  
uns  
ils  
qu'  
d'ea  
roit  
à la  
mar  
ge  
rior  
mes  
nou  
pag  
rent  
Le  
que  
mes  
des  
rem  
là  
que  
un  
rin  
tête  
que  
lent  
d'ai  
ces  
diff

tre fois près de nôtre bord , & qui nous parut de la grosseur d'un Marsouin. Il faisoit très beau ce jour-là , & la mer étoit couverte d'une espece de fort petite mousse qui ressembloit à des œufs de poisson ; il y avoit même quelque menu frétin qui l'accompagnoit. Le 26 nous vîmes quantité de petits globules sur l'eau , qu'on auroit pris pour des perles , & dont quelques-uns étoient de la grosseur des pois secs ; ils étoient fort clairs & transparens : lors qu'on les écrasoit , il en sortoit une goutte d'eau , & la pellicule qui la renfermoit étoit si déliée , qu'on avoit quelque peine à la discerner. Il y eut aussi des herbes marines qui passèrent dans nôtre voisinage , d'où nous conclumes que nous verrions bien-tôt la terre. Le 27 nous en vîmes flotter d'autres ; mais les oiseaux qui nous avoient presque toujours accompagnés depuis le Bresil , nous abandonnerent , excepté deux ou trois Friseurs d'eau. Le 18 nous vîmes quantité d'herbes & de quelques baleines. Le matin du 19 nous eûmes un tems fort couvert , des tonnerres , des éclairs & une grosse pluye , mais il se remit au beau dès le soir même. Ce jour-là nous vîmes l'os d'une Seche , & quelques-uns de nos jeunes gens apperçurent un poisson , qui devoit être un Chien marin , par la description qu'ils firent de sa tête. Je vis aussi quelques Bonetas , & quelques Sauteurs , que nos Matelots appellent ainsi , parce qu'ils sautent beaucoup : d'ailleurs , c'est un poisson long de 8 pouces , large & bien proportionné , & qui ne différerait pas trop du Rouget.

Le 30 Juillet, nous vîmes quantité d'os de Seche, & d'herbes marines qui marquoient que nous n'étions pas loin de terre; tous les oiseaux que nous avions vû pendant le voyage nous abandonnerent; & nous en vîmes à present d'une route autre espece, qui étoient de la grosseur des Vaneaux. Ils avoient le plumage gris, le tour des yeux noir, le bec rouge & pointu; les ailes longues, & la queue fourchée comme celle des Hirondelles; & ils battoient les ailes en volant de même que les Vaneaux. L'après-midi nous rencontrâmes une espece de marée ou de courant, qui venoit peut-être de quelque batture; mais nous l'avions déjà passée avant que nous pûssions jeter le plomb. Quoi qu'il en soit, c'étoit un nouveau signe que nous approchions de terre; il fit beau le soir par un petit vent d'Ouest, & nous sondâmes à 8 heures, mais sans trouver fond.

Je continuai de cingler à l'Est, de faire petites voiles, & d'avoir toujours l'œil au guet: parce que tous les signes que nous avions eu me persuadoient que nous étions près de terre. Je sondai à minuit, & je trouvai 45 brasses d'eau, un fond de gros sable & de petites coquilles blanches. Je fis aussi-tot le Sud, le vent à l'Ouest, dans la pensée que nous étions au Sud des basses d'Abrohles, qui est, si je ne me trompe, le nom general pour les bancs de sable, & qui dans une carte que j'avois de cette côte sont situées à 27 deg. 18 min. de lat. & s'avancent autour de 7 lieuës dans la mer. Par ma supputation j'étois le jour precedent à 27. deg. 38.



min ; de sorte que pour éviter ces basses nous avions couru à l'Est par le Sud, & qu'ainsi je croiois de me trouver à leur Sud, mais lors que le 1 d'Août on vint à jeter de nouveau le plomb à une heure du matin, on n'eût que 25. brasses d'eau, un fond de roche de corail, & il se trouva que le banc étoit à nôtre Sud. Nous revirames au plus vite, & nous mimmes le cap au Nord : ce qui nous donna bien-tôt plus de profondeur, puis qu'à deux heures du matin nous eumes 26 brasses, un fond de corail, à trois, 28 brasses, toujours fond de corail : à quatre nous eumes 30 brasses, le fond de gros sable, avec quelques roches de corail : & à 5 45 brasses, le fond de gros sable & de coquilles. Ce fond, où il n'y avoit plus de corail, faisoit bien voir que nous avions alors passé le banc. Je reconnus aussi par là que nous avions été à son Nord, & qu'il étoit mal placé dans ma carte marine : puis que selon mon calcul n'y doit être au 17 deg. de lat. ou environ, & que son bord extérieur, sur lequel je fondai le lendemain, est à 16. lieuës du rivage. Lors qu'il fut jour, nous courumes E. N. E. avec un beau frais, mais nous ne découvrimmes la terre du haut de nôtre grand mâst qu'à neuf heures du matin ; nous en étions encore éloignez autour de 10 lieuës nous avions 40 brasses d'eau & un fond de sable pur. Vers le midi, nous la vîmes de nôtre tillac, à 6 lieuës de nous, autant que nous le pouvions conjecturer, & nous eumes encore 40 brasses d'eau, & le même fond de sable. Ce jour & le

lendemain , à mesure que nous approchions de terre , nous en primes différentes vûës à plusieurs distances inégales , d'où elle nous parut telle qu'on la voit ici représentée Table IV. No. 1. 2. 3. 4. 5. On peut observer aussi une fois pour toutes que les latitudes marquées dans ces profils , ne sont pas la latitude de la terre ; mais du vaisseau lors qu'on prit ces différentes vûës. Ce matin 1. Août , nous vîmes plusieurs gros oiseaux de mer qui voloient trois ou quatre de compagnie , & qui ressembloient aux mâles des Oies qu'on voit sur la côte d'Angleterre ; nous vîmes aussi des Monetes de mer , blanches , qui avoient le tour des yeux noir , & la queue fourchée. Nous ne pensions qu'à trouver un Havre pour nous rafraichir , après avoir fait un si long voiage & couru depuis le Brésil jusques ici autour de 114 degrez. D'ailleurs mon dessein étoit de commencer ici la découverte que j'avois resolu de faire dans la nouvelle Hollande & la nouvelle Guinée. Le terrain étoit bas , & paroissoit uni ; à mesure que nous en approchions de plus près , il avoit l'aspect qui est tracé , Table IV. No. 3 , 4 , 5 , avec quelques côteaux rouges & blancs. Nous primes ces dernières vûës , lors que nous étions à 26 deg. 10 min. de lat. Merid. & que nous avions 54 brasses d'eau , à quatre mille du rivage.

A 26 deg. de latitude Meridionale , nous vîmes une ouverture , & nous voulumes y entrer dans l'esperance de trouver un Havre ; mais arrivez à son embouchure , qui avoit deux lieues de lar-

N<sup>o</sup> 1. N. Hollande. du haut du grand Mast a 27 D. 30. m. de Lat Merid

E. S. E. a 10. L. de dist

E.  $\frac{1}{2}$  au N.

N<sup>o</sup> 2. N. Hollande. le même Cote a 8 L. de dist a 27 D. 28. m. de Lat Merid

N. E.  $\frac{1}{2}$  au N.

Est

N<sup>o</sup> 3. N. Hollande. a 5 L. de dist et a 26 D. 46. m. de Lat Merid

N.  $\frac{3}{4}$  O.

S. E.  $\frac{1}{2}$  au S.

N<sup>o</sup> 4. N. Hollande. a 6 L. de dist et a 26 D. 55. m. de Lat Merid

N. N. E.  $\frac{1}{2}$  E.

N. E.

N<sup>o</sup> 5. N. Hollande. a 6 D. 30. m. de Lat Merid a 8 L. de Montagnes blanches

N.  $\frac{1}{2}$  E. W.

N. N. E.  $\frac{1}{2}$  N.

Montagnes blanches.



N<sup>o</sup> 7. Cette Montagne blanche a 7 L. de dist a 25 D. 37. m. de Lat.

N<sup>o</sup> 8. Ce Cap paroit a 20 D. 20. m. de Lat et a 4 L. de dist

N<sup>o</sup> 9. Cette Pointe de terre est une Isle qui a cet aspect a 20 D. 25. m. de Lat Merid. et a 6 L. de dist

E. S. E.

S. E.  $\frac{1}{2}$  S.

N<sup>o</sup> 10. C'est ainsi que paroit la Pointe de l'autre Isle qui tourne vers le Nord et qui est a 5 L. de dist de la precedente

E.

S. E.  $\frac{1}{2}$  S.

Deux Rochers noirs

*[Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page]*

ge  
ch  
no  
br  
pa  
cô  
ni  
lin  
A  
lie  
lie  
rou  
fer  
de  
do  
de  
ble  
I  
Ha  
n'y  
Ao  
ter  
&  
qu  
Le  
cô  
né  
qu  
ici  
du  
le  
ge  
&  
av  
res  
m  
vo

ge ou environ , nous apperçûmes des rochers , & au delà un fond vaseux ; ce qui nous en fit éloigner : Nous y avions 20. brasses d'eau à deux milles du rivage. Le país nous parut assez beau & uni de tous côtez ; mais nous n'y vîmes aucun arbre , ni buisson , ni herbe , & il y avoit des collines près de la mer qui étoient escarpées. A 16 deg. de latit. Merid. & à 8. ou 9. lieuës en mer , lors qu'on n'est qu'à une lieuë du rivage , on trouve presque par tout 40 brasses d'eau , sans que cela differe plus de 3 ou 4 brasses. Mais le plomb de sonde amene plusieurs sortes de sable , dont l'un est gros & l'autre fin ; il y en a de jaune , de blanc , de gris , de brun , de bleuâtre & de rougeâtre.

Lors que je vis qu'il n'y avoit point de Havre en cet endroit , & que l'ancrage n'y étoit pas bon , je remis en mer le 2. Août au soir , parce que je craignois une tempête sur une côte où le vent donne , & où il n'y avoit point d'abri , & que je j'aimois mieux être en pleine Mer. Les nuages commençoient à s'obscurcir du côté de l'Ouest ; le vent s'y étoit déjà tourné , & souffloit avec assez de violence presque directement sur la côte , qui court ici N. N. O. & S. S. E. A neuf heures du soir , nous avions pris le large ; mais le vent qui rafraichissoit toujours m'obligea de serrer la voile du grand Perroquet & de ne porter que deux grandes voiles avec celle de Misaine Le 3. Août à deux heures du matin il se renforça beaucoup , & la mer devint si grosse que je ferlai tous mes voiles excepté la grande. Malgré tout cela, le

le temps fut assez clair jusques à midi ; mais alors tout le ciel se couvrit de nuages épais , & nous eumes quelques grains de pluie , qui duroient un quart d'heure : Je remarquai de nouveau en cette occasion que le vent redoubloit avec la pluie , & qu'il diminuoit aussi-tôt qu'elle venoit à cesser. Nous sondames plusieurs fois , mais nous ne trouvames point de fond jusques au 4 Août à huit heures du soir , & nous eumes alors 60 brasses d'eau , le fond de corail. A dix heures nous eumes 56 brasses , un fond de sable fin ; & à midi 55 brasses , un fond de sable fin , de couleur pâle & bleuâtre. Quoi que le tems se fut radouci , je ne fis pas plus de voiles jusques au matin du 5 que le vent se mit S. O. Alors je courus au Nord , & à onze heures nous revimes la terre , qui étoit à 10 lieuës de nous. Sur le midi nous étions à 15 deg. 30 min. de lat. & l'après-midi de ce même jour nôtre cuisinier mourut : c'étoit un homme d'âge qui avoit trainé long-tems , & qui étoit infirme avant nôtre départ d'Angleterre.

Le 6 Août au matin nous entrames dans une anse , ou je mouillai à sept brasses & demi d'eau , à deux milles du rivage , un fond de sable pur. Il fut assez difficile d'y entrer , parce qu'il y avoit quantité de bancs , mais j'envoyai ma chaloupe pour sonder à la tête du Vaisseau. L'emboucheure de ce détroit , que je nommai la Baye des Chiens marins , est à 17 deg. ou environ de lat. Meridionale , & sa longitude depuis le Cap de Bonne-Esperance revenoit à 87. degrez ; ce qui

ce  
Ca  
no  
ne  
j'e  
né  
lou  
ce  
en  
all  
ch  
re  
No  
mi  
nu  
le  
&  
vi

pe  
il  
qu  
ré  
es  
éc  
ell  
gr  
sa  
es  
fle  
ge  
pl  
to  
pe  
sa  
vo  
tr

ce qui est 195 lieuës de moins que nos Cartes ordinaires ne marquent, suposé que notre calcul fut juste, & que nos horloges ne nous trompassent point : aussi-tôt que j'eus ancré dans cette baye, dont j'ai donné le plan *Table IV. N. 6.* j'envoiai ma chaloupe à terre pour chercher de l'eau douce ; mais nos gens revinrent le soir, sans en avoir trouvé. Le lendemain matin j'y allai moi-même, & je fis porter des pioches & des hoyaux, pour creuser la terre, avec des haches pour couper du bois. Nous creusâmes inutilement à plusieurs miles à la ronde, jusqu'à ce qu'enfin ennuyez de chercher de l'eau, nous passâmes le reste de la journée à couper du bois, & la nuit nous retournâmes à bord du navire.

Le terrain est assez élevé, en sorte qu'on peut le voir de huit ou neuf lieuës en mer : il paroît fort uni de loin ; mais à mesure qu'on s'en approche, l'on y trouve quantité d'éminences, qui ne sont ni hautes ni escarpées. La côte est presque par tout en écore : mais dans la baye où nous étions, elle est basse, & ne monte que par degrés vers l'intérieur du país. Le terroir est sablonneux près du rivage, & produit une espede de gros fenouil marin, qui porte une fleur jaune. Plus avant, il est d'un sable rougeâtre, qui produit quelque peu d'herbe, de plantes, & d'arbrisseaux. L'herbe y croît en touffes, de la grosseur d'un boisseau, & dispersée çà & là, avec un mélange de broussaille, qui ressemble beaucoup à celle qu'on voit dans nos plaines d'Angleterre. L'on y trouve aussi divers arbres & arbrisseaux,

mais il n'y en a point qui ait plus de dix pieds de hauteur. Quelques-uns en ont trois de circonférence, & leur tige est de cinq ou six pieds jusques aux branches, qui forment une tête assez touffue, & qui sont remplies de feuilles étroites & longues pour la plupart : la couleur de ces feuilles étoit blanchâtre d'un côté, & verte de l'autre ; celle de l'écorce des arbres étoit à peu près de même, c'est-à-dire d'un verd pâle : il y avoit de ces arbres qui sentoient bon, & dont le bois après en avoir été l'écorce, étoit plus rouge que le sassafras de la floride. Presque tous les arbres & les arbrisseaux étoient alors fleuris, ou avoient même des bayes. Les fleurs étoient diversement colorées selon la différente espèce des arbres ; il y en avoit de rouges, de blanches, de jaunes, &c. mais les bleues dominoient sur tout, & rendoient en général une odeur fort agréable, sans l'ôter à quelques-unes des autres : il y avoit aussi de très-petites fleurs, d'une beauté & d'une odeur merveilleuse, & dont je n'avois jamais vû la plupart, outre quelques plantes, des herbes, & des fleurs à longue tige.

Pour les oiseaux de terre, nous ne vîmes que des aigles, & cinq ou six sortes de petits oiseaux, dont les plus gros n'excedoient pas la grosseur des aloüettes. Quelques-uns n'étoient pas plus gros que des roitelets ; mais ils avoient tous un chant fort aigu & plein de mélodie ; nous trouvâmes d'ailleurs quelques-uns de leurs nids avec les petits dedans : à l'égard des oiseaux de riviere ou de mer, il y a des canars, qui avoient des



de dix  
t trois  
e cinq  
ui for-  
i sont  
ongues  
uilles  
e l'au-  
à peu  
pâle :  
t bon,  
écor-  
de la  
s ar-  
oient  
liver-  
spece  
, de  
bleués  
n gé-  
l'ôter  
auf-  
é &  
n'a-  
ques  
ngue  
îmes  
e pe-  
oient  
-uns  
ets ;  
u &  
eurs  
etits  
ou  
des



*Buse de la N. Hollande.  
P. 107. et 115.*



*Cet Oiseau à la tête  
rouge, de même que la plus  
grande partie du Cou. et  
c'est en ceci qu'il diffère de  
l'Avosetta d'Italie.*

*Buse Commune Rus.*



*Le Bec et les Jambes de cet  
Oiseau sont d'un rouge Eclatant.*



peti  
rée  
lieu  
ses,  
lica  
je r  
auc  
figu  
trou  
3, 4  
P  
ici  
ceu  
l'ég  
mi  
ver  
n'e  
d'a  
mê  
j'ai  
qu  
qu  
plu  
qu  
aut  
ch  
un  
tre  
gu  
qu  
me  
son  
me  
le  
ble  
av  
s'a

petits dans cette saison , c'est-à-dire à l'entrée du Printems de ces climats , des corlieus , des galdens , des chasseurs d'écrevisses , des cormorans , des mouettes , des pelicans , & de quelques autres especes , dont je n'ai vu de ma vie les semblables dans aucun autre país. L'on peut voir ici la figure de quatre sortes d'oiseaux qu'on trouve sur cette côte. Voy. *Oyseaux* : Fig. 2. 3, 4, 5.

Pour les animaux terrestres , nous vîmes ici une sorte de lapins , qui différent de ceux des Indes Occidentales , sur tout à l'égard des jambes de devant , que les premiers ont fort courtes , mais ils s'en servent tout de même à sauter , & leur chair n'est pas moins bonne. Nous ne vîmes d'ailleurs qu'une sorte de guanos , de la même figure & grosseur des autres , dont j'ai fait la description *Tome premier* ; mais qui en différent en trois choses remarquables : ceux-ci ont la tête plus grosse & plus laide ; ils n'ont pour toute queue , qu'un gros moignon , qui ressemble à une autre tête , quoi qu'il n'y ait point de bouche ni des yeux. On peut compter pour une quatrième différence , que leurs quatre jambes sont toutes de la même longueur. On diroit aussi par les jointures , que ces animaux peuvent marcher également la tête la première , ou la queue ; ils sont marquetez de noir & de jaune comme les crapaux , & ils ont des écailles sur le dos , attachées à la peau , qui ressemblent à celles des crocodiles ; ils marchent avec beaucoup de lenteur , & lors qu'on s'approche d'eux , ils s'arrêtent tout court.

& siflent, sans se mettre en peine de prendre la fuite. Quand on les ouvre, ils ont une odeur fort désagréable, & leur foie est tacheté de noir & de jaune de même que leur peau. Je n'ai vû de ma vie une créature si laide ni si dégoûtante: quoi que j'aie dit dans mon premier Volume, que la chair des guanos étoit fort bonne, & que j'en aie mangé diverses fois avec plaisir, de même que des serpens, des crocodiles, des alligators, & plusieurs autres animaux assez hideux à lavuë, il y en a même peu qu'une bonne faim ne me réduisit à manger: cependant il me semble que je n'aurois pas eu le courage de goûter de ces guanos de la Nouvelle Hollande, tant la vûë m'en parut affreuse, & l'odeur choquante.

Il n'y avoit point ici des rivieres, ni des lacs d'eau douce; de sorte que nous ne vîmes que des poissons de mer, sur tout des chiens marins, dont il y avoit si grande quantité, que j'appellai cette Anse la baye des chiens marins. Nous y trouvâmes aussi des limandes, des raies de plusieurs sortes, dont les unes ressembloient au diable-de-mer, des gars, des bonetas, &c. Pour les poissons à coquille, nous y vîmes des moules, des petoncles, des huîtres communes & des longues, des nacres, &c. Le rivage étoit couvert d'un nombre infini de coquilles fort extraordinaires & d'une grande beauté, soit pour la couleur ou pour la figure, elles étoient admirablement bien tachetées de rouge, de verd, ou de jaune, &c. & de ma vie je n'en avois vû de si curieuses: j'en pris une grande quan-

tité  
ne m  
belle  
D  
vert  
Nou  
la m  
lequ  
per.  
jour  
pas  
chie  
geor  
mes  
de l  
de y  
d'un  
mac  
pais  
bier  
mes  
don  
nes  
sieu  
gro  
de  
un  
pas  
l'ef  
gel  
m'  
ch  
ge  
dr  
A  
en

rité, mais je les perdîs presque toutes, & il ne m'en resta qu'une petite partie des moins belles.

D'ailleurs, on trouve ici des tortuës vertes, qui pèsent autour de 200 livres. Nous en atrapâmes deux, que le reflux de la mer avoit laissée derrière un rocher, sur lequel sans doute elles n'avoient pû grimper. Tout mon Equipage en vécut deux jours, & on peut dire qu'elles n'étoient pas mauvaises. Nous prîmes quantité de chiens marins, que nos Matelots mangeoient de fort bon apétit : nous en prîmes un entr'autres, qui avoit onze pieds de long ; l'espace entre les deux yeux étoit de vingt pouces, & il y en avoit dix huit d'un coin de la bouche à l'autre ; son estomac étoit comme un sac de cuir fort épais, & si dur, qu'à peine un couteau bien aîlé pût le couper ; nous y trouvâmes la tête & les os d'un hippopotame, dont les lèvres veluës étoient encore saines, & la mâchoire ferme ; j'en tirai plusieurs dents, deux desquelles étoient de la grosseur du pouce, & avoient huit pouces de long, elles étoient déliées au bout & un peu crochuës ; mais les autres n'avoient pas plus de la moitié de cette longueur : l'estomac du chien marin étoit rempli d'une gelée qui sentoît fort mauvais, ce qui ne m'empêcha pas de garder ses dents & sa mâchoire, & de donner la chair à mon équipage, qui eut le soin de n'en laisser rien perdre.

Nous entrâmes dans cette baie le sept Août, & j'y mouillai en trois différens endroits. Nous restâmes au premier, qui

étoit à l'Oüest de la baye , jusques à l'onzième. Durant cet intervalle , nous cherchâmes de l'eau douce , sans en pouvoir trouver ; nous fîmes bonne provision de bois , & nous vécumes de lapins , de tortuës , de quelques oiseaux , de chiens marins & d'autre poisson ; ce qui nous rafraîchit beaucoup , & nous rendit plus vigoureux que nous n'étions à nôtre arrivée. Mon dessein étoit de pénétrer plus avant dans la baye , pour prendre de l'eau douce , parce que la mienne commençoit fort à diminuer , & pour découvrir cet endroit de la côte. Du mouillage où nous étions , je voyois tout ouvert devant moi , & cela m'invita à passer outre. De sorte que l'onzième Août vers le midi j'avançai à petites voiles , & je me tins toujours sur mes gardes , dans la crainte de trouver quelques basses. Nous eûmes tantôt plus , tantôt moins de fond , & sur les deux heures de l'après-midi nous vîmes par prouë la terre , qui fait le Sud de la baye. Vers le soir nous rencontrâmes des bancs ; ce qui m'obligea de diminuer mes voiles , & de louer toute la nuit avec deux voiles de perroquet , toujours la sonde à la main , sans que nous eussions jamais plus de dix brasses d'eau , ni guère moins de sept. La profondeur augmentoit & diminoit d'une maniere si douce , qu'en jettant cinq ou six fois le plomb , à peine se trouvoit-il un pié de différence ; lors que nous eumes 7 brasses d'eau de tous côtez , nous revirâmes aussi-tôt. De cette partie Méridionale de la baye , il nous fut impossible de revoir l'endroit d'où nous étions venus

l'ap  
toit  
long  
IV.  
con  
paru  
pern  
d'em  
à pr  
que  
Sud  
tour  
que  
nous  
trion  
laiss  
toit  
mes  
trou  
baye  
mer  
bras  
enfi  
nous  
de l  
il y  
n'en  
gere  
rain  
vri  
cun  
ce  
ress  
je  
je  
je  
an

l'après-midi : & nous trouvâmes que c'étoit une île de trois ou quatre lieues de long , comme on la voit représentée Table IV. No. 6. Mais je ne tâchai pas de la reconnoître de plus près , parce qu'elle nous parut sterile , & que d'ailleurs le vent ne le permettoit point , sans nous exposer à trop d'embarras ; il y avoit aussi de bas fonds à presque toutes les ouvertures ; de sorte que je ne pouffai pas plus loin de ce côté du Sud-Oüest , & du Sud de la baye ; mais je tournai à l'Est , pour voir s'il y auroit quelque terre de ce côté-là . Le 12 au matin , nous passâmes près de la pointe Septentrionale de la terre que nous venions de laisser , & nous fumes confirmez que c'étoit une île par l'ouverture que nous vîmes à l'Est , comme celle que nous avions trouvé à l'Oüest. J'avançai donc dans la baye par un beau tems , un petit frais & la mer tranquile. Nous eumes d'abord sept brasses d'eau , ce qui dura long-tems , mais enfin nous n'en trouvâmes que six ; alors nous vîmes par prouë la terre , qui fait l'Est de la baye dans le plan que j'en ai donné : il y avoit si peu de fonds , que le vaisseau n'en pût aprocher , & qu'il étoit même dangereux de se tenir ici : d'ailleurs , le terrain étoit si bas , que la mer devoit le couvrir en pleine marée , & qu'il n'y avoit aucune apparence d'y trouver de l'eau douce , quoi qu'il y eut quelques arbres , qui ressembloient à des mangles ; de sorte que je m'en éloignai cet après-midi , & que je trouvai plus de fond , à mesure que je faisois chemin. Avant la nuit , nous ancrâmes à huit brasses d'eau , vers

le milieu de la baye , où le fond étoit d'un sable pur & blanc : le lendemain je levai l'ancre , & l'après-midi du même jour nous mouillâmes proche de deux isles & d'un banc de corail qui font face à la baye. J'espalmai mon vaisseau dans ce parage, & comme il n'y avoit plus rien à faire ici , je mis à la voile pour prendre le large , toujours la sonde à la main : mais l'eau étoit si basse , qu'il n'y eut pas moien de passer en mer à l'Est de ces deux dernières isles , ni par le canal qu'elles forment ; de sorte qu'il falut retourner à l'entrée de l'Oüest , & sortir par le même endroit que j'étois venu , avec cette seule différence que je passai à l'Est , au lieu de l'Oüest du petit banc qui est marqué dans la Table. Nous eumes dans ce canal dix , douze , & treize brasses d'eau , & cette profondeur augmenta jusqu'à ce que nous fussions en mer. Le jour qui précéda notre sortie , j'envoiai ma chaloupe à la plus Septentrionale de ces deux isles , qui est aussi la plus petite , & cependant je pris quantité de petit poisson à la ligne. Lors que mes gens furent de retour , ils m'apprirent que cette isle ne produisoit qu'une espee d'herbe verte , courte , rude , & pleine de pointes ; qu'il n'y avoit ni bois , ni eau douce ; & que la mer brisoit entre les deux isles , ce qui est la marque d'un bas-fond ; ils virent d'ailleurs une grosse tortuë , avec quantité de limandes & de rayes , mais ils n'en pêchèrent point.

Le 14 Août je sortis de cette baye, dont j'ai dit que l'embouchure est au 25 degré , cinq minutes , dans le dessein de ranger la

côte  
 abor  
 endro  
 vime  
 tache  
 étoic  
 voier  
 furent  
 te, o  
 espec  
 Nord  
 Est  
 jusqu  
 Sud-  
 Nord  
 nous  
 fond  
 quill  
 au 2  
 à mi  
 na à  
 fit à  
 de v  
 trou  
 brass  
 mit  
 Nord  
 des b  
 toier  
 d'ea  
 en  
 No.  
 I  
 ou  
 ban  
 Les  
 vio



côte au Nord-Est , jusqu'à ce que je pusse aborder commodément à quelque autre endroit de la Nouvelle Hollande. Nous vîmes à notre passage trois serpens d'eau , tachetés de jaune & de brun obscur , qui étoient de la grosseur du poignet , & avoient autour de quatre pieds de long. Ce furent les premiers que je vis sur cette côte , où l'on en trouve quantité de plusieurs especes. Nous demarrâmes avec un vent de Nord , & nous avions la terre au Nord-Est Nous louvoyâmes sans guère avancer jusques au lendemain que le vent se fit Sud-Sud-Oüest & Süd ; alors je courus au Nord , à six ou sept lieuës du rivage , & nous avions 40 ou 46 brasses d'eau , un fond de sable brun , mêlé de quelques coquilles blanches : le 15 Août nous fumes au 24 deg. 41 min. de Latitude , & le 16 à midi au 23 deg. 22 min. Le vent se tourna à l'Est par le Nord , ce qui nous réduisit à courir au large , & à perdre la terre de vüe. Je fis sonder ensuite , & l'on ne trouva point de fond avec une ligne de 80 brasses ; mais bien-tôt après le vent se remit au Sud , & nous portâmes encore au Nord. Nous vîmes plusieurs petits dauphins , des baleines , quantité d'os de seche qui flo-toient , & tous les jours quelques serpens d'eau : le 17 nous revîmes la terre , & nous en eumes l'aspect qui est tracé *Table IV. No. 7.*

Le 18 après-midi , je découvris à trois ou quatre lieuës du rivage , la pointe d'un banc qui avancoit plus d'une lieuë en mer. Les vagues y brisoient avec beaucoup de violence , & cela me le fit appercevoir :

Aussi-tôt je m'en éloignai & nous cabotames à sept ou huit lieuës de distance du bord. A minuit nous sondâmes, & il ne se trouva que vingt brasses, un fond de sable dur. Je reconnus par-là que nous étions sur un autre banc, de sorte que je fis l'Ouest demi heure, & nous eumes alors quarante brasses. Le 19 à une heure du matin notre profondeur augmenta jusques à 85 brasses, & à deux heures il n'y avoit plus de fond. Dans la crainte de tomber sur quelque autre banc, je mis le cap au Nord, c'est à dire, à deux rumbes de la côte, qui court ici Nord-Nord-Est : mais résolu de chercher de l'eau, & d'examiner le país d'abord qu'il se trouveroit quelque ouverture commode pour en approcher, je ne m'éloignai pas trop de terre. Au reste, à l'endroit dont je viens de parler, où la profondeur n'étoit que de vingt brasses, nous eumes quantité de baleines autour de notre vaisseau, à l'avant, à l'arrière & aux côtez, mais elles nous quittèrent, aussi tôt qu'il y eut plus de fond. J'avouë que le bruit de leur soufle, & le batement de leurs queuës, qui faisoient blanchir la mer, comme s'il y eut eü quelque brisant, & que les vagues eussent donné contre des rochers, nous imprimèrent une grande fraieur. Le banc où nous les vîmes est au 22 deg. 22. minutes de latitude. Nous n'avions rencontré que ces deux bancs en mer, depuis les basses d'Abrohlo, & l'on peut dire en général que la côte est fort saine. D'ailleurs, par nos cartes nous devions être ce matin à onze lieuës du rivage, & il se trouva que nous n'en étions

éloig  
voit  
ou d  
nous  
dant  
reco  
marc  
sez  
nous  
quon  
plût  
voie  
que  
c'est  
de,  
tend  
rom  
fait  
eum  
tude  
Sud-  
naire  
ranc  
& d  
tout  
que  
mar  
Que  
Ce  
coto  
ble  
fort  
le se  
vîm  
ici  
tion  
pass

éloignez que de quatre ; d'où il s'ensui-  
voit , ou que nos Cartes étoient fautives,  
ou qu'il y avoit ici quelque marée , dont  
nous ne nous étions pas apperçûs ; cepen-  
dant nous avons trouvé jusqu'ici , & nous  
reconnûmes dans la suite que nos Cartes  
marquoient la situation de la côte avec af-  
sez de justesse : il y a donc apparence que  
nous fumes trompez par quelque marée ,  
quoi que nous n'en eussions pas rencontré  
plûtôt. Pour ce qui est des vents qui a-  
voient soufflé jusques à cet endroit ; depuis  
que nous étions arrivez sur cette côte ,  
c'est-à-dire depuis le 28 degré de Latitu-  
de , nous avons toujours couru dans l'é-  
tenduë du vent alise , qui ne fut inter-  
rompu que par la tempête , dont j'ai déjà  
fait la description : aussi-tôt que nous  
eumes atteint le vingt-cinq degré de lati-  
tude , le veritable vent réglé , qui est ici  
Sud-Sud-Est , nous accompagnoit d'ordi-  
naire , lors que nous étions à quelque dis-  
tance du rivage ; mais les brises de mer  
& de terre , ne nous manquoient pas , sur  
tout si nous approchions du bord , & lors  
que nous étions dans la baye des chiens  
marins ; où un vent particulier d'un Nord  
Ouest tempétueux nous avoit fait entrer.  
Ce même jour donc dix-neuf Août , nous  
cotoyâmes avec un beau frais du véritable  
alise , à Sud-Sud-Est , par un temps  
fort serain. Nous prîmes le large vers  
le soir , & le lendemain matin , nous ne  
vîmes plus la terre , qui commençoit  
ici à tourner au Nord - Est. Nous é-  
tions à son Nord , & le vent avoit  
passé du Sud-Sud-Est , à l'Est-Sud-Est ,

c'est-à-dire du vent réglé à la brise de mer, eût égard à la situation de la terre ; de sorte que nous ne pûmes la revoir de quelque temps , quoi que nous pinçassions le vent de fort près. Nous fumes le 19 à 21 deg. 42 min. de Latitude. Le 20 à 19 deg. 37 min. & nous serrâmes le vent de près pour amener la terre, mais il nous fut impossible d'en venir à bout : le temps étoit fort beau , & quoi que nous fussions assez éloignez du rivage pour n'en avoir pas la vuë , malgré tout cela , nous eumes des brises de mer & de terre : dans la nuit nous eumes la brise de terre au Sud-Sud-Est ; un petit vent frais, qui le matin au lever du Soleil se tourna peu à peu, & se renforça jusqu'à midi : alors il vint Est-Sud-Est , qui est ici la véritable brise de mer ; il fraîchit tant , qu'à peine pûmes-nous porter nos voiles de perroquet bourcées ; il continua de même jusques à trois heures après-midi , & alors il molit de nouveau. Le Ciel étoit si serain , qu'on ne voyoit pas un seul nuage ; mais le temps paroissoit gris & plein de gelée blanche , sur tout près de l'horison. Ce jour vingt d'Août nous jettâmes le plomb de sonde à diverses reprises, & d'abord il ne se trouva point de fond ; mais nous eumes ensuite depuis cinquante-deux , jusqu'à quarante-cinq brasses , un fond de gros sable brun, mêlé de pierres brunes & blanches, avec des rayes au suif.

Le 21 nous eumes encore des brises de terre la nuit , & des brises de mer durant le jour , & nous vîmes quantité de serpents, dont il y en avoit deux sortes. Les uns étoient

étoient  
ils a  
& la  
viro  
coup  
marc  
dâme  
rante  
ne p  
nous  
haut  
lieuë  
à l'E  
cap.  
d'hui  
vint  
eûme  
terre  
moia  
sable  
point  
forme  
la plu  
lieuës  
voit t  
chers  
cette  
du gr  
& à l  
voit s  
ne vo  
élevée  
il n'y  
une s  
gueur  
Est, à  
jusqu'  
Ton

étoient jaunes & de la grosseur d'un poignet; ils avoient autour de quatre pieds de long, & la queue plate, de quatre doigts ou environ de large. Les autres étoient beaucoup plus petits & plus courts, ronds & marquetés de noir & de jaune. Nous sondâmes plusieurs fois, & nous eûmes quarante-cinq brasses, le fond de sable. Nous ne portâmes vers la terre qu'à midi, & nous ne la découvrîmes d'abord que du haut de notre grand mât; elle étoit à neuf lieues de distance à notre Sud-Est, quart à l'Est, & sembloit former une espèce de cap. La brise de mer ne fut pas aujourd'hui si fraîche que le jour précédent, & vint même plus de côté; de sorte que nous eûmes le vent à souhait pour approcher de terre, & que sur le coucher du Soleil nous mouillaîmes à vingt brasses, un fond de sable net, autour de cinq lieues de cette pointe, qui nous avoit paru de loin en forme de cap, mais qui étoit l'extrémité la plus Orientale d'une île, de cinq ou six lieues de long, & d'une de large. Il y avoit trois ou quatre îles couvertes de rochers à une lieue de distance entre nous & cette pointe-là, & nous en vîmes du haut du grand mât, une infinité d'autres à l'Est & à l'Ouest, aussi loin que notre vûe pouvoit s'étendre. De même vers le Sud, on ne voyoit que des îles, qui étoient assez élevées pour paroître de huit ou neuf lieues: il n'y a presque aucun doute que ce ne fut une suite d'îles, qui s'étendoient en longueur plus de vingt lieues, de l'Est Nord-Est, à l'Ouest-Sud-Ouest, peut-être même jusqu'aux îles de la baie des chiens mar-

rins ; & allez avant en largeur , puis que nous en découvrons l'espace de neuf ou dix lieues vers le continent de la Nouvelle Hollande , s'il y en a du moins de ce côté. Quoi qu'il en soit , les grosses marées que je rencontraï quelque temps après me firent soupçonner qu'il y pourroit bien avoir ici une espeece d'archipel , & peut-être même un passage par le Sud de la Nouvelle Hollande & de la N. Guinée , dans la grande mer du Sud vers l'Est. Je dis alors à mes Officiers , qu'à mon retour de la N. Guinée je le tenterois , s'il n'y avoit aucun obstacle d'ailleurs ; mais je ne voulus point m'y hasarder cette fois , parce que nous manquions d'eau , & qu'il n'étoit pas fort certain si nous en trouverions-là. Ce parage est à vingt degrez vingt & un minut. de latit. mais dans la Carte de Tasman que j'avois , il est marqué à dix-neuf degrez cinquante minut. & la côte y est tracée sans aucune interruption , avec quelques embouchures qu'on prendroit pour des rivieres , quoi qu'il y ait plusieurs isles entre deux. L'on en peut voir differens aspects , *Table IV. N. 8 , 9 , 10.* Ce parage est donc quarante minut. plus au Nord qu'il n'est mis dans la Carte de Mr Tasman , & lors que je fûs à la sonde , je trouvai en général qu'il y avoit moins de fond , que la ligne de sa route marquée de points n'en indique ; ce qui me fait conjecturer qu'il n'arriva pas aussi près de terre que cette ligne le montre ; que par consequent il avoit plus de fond , & qu'il ne pouvoit pas si-bien distinguer les isles. Son méridien ou sa difference de longitude depuis

la b  
juste  
cens  
ferie  
ve d  
céc  
bass  
soit  
imp  
M  
mes  
mat  
tre l  
naux  
mèn  
chal  
de r  
mais  
abor  
cher  
s'y r  
la m  
prof  
te p  
bas  
tant  
fime  
la sc  
deux  
te pl  
qui  
peu  
pass  
trou  
dant  
filé  
vâm

la baie des chiens-marins, s'accorde assez juste avec mon calcul, qui revient à deux cens trente-deux lieuës, quoi que nous différons en latitude. Au reste, ce qui prouve que la ligne qui marque sa route, est placée trop près du bord, c'est que l'eau est si basse dans cet endroit-là, ou du moins tant-soit peu à l'Est de ce parage, qu'il lui étoit impossible d'y aller.

Mais pour reprendre mon sujet, nous eûmes la nuit une petite brise de terre, & le matin je levai l'ancre, pour m'avancer entre les isles, où il y avoit de grands canaux d'une lieuë de large, & quelques-uns même de deux ou de trois. J'envoiai ma chaloupe devant pour sonder, avec ordre de revenir, s'il n'y avoit pas de fond; mais ils en trouvèrent assez, de sorte qu'ils abordèrent à une de ces isles, pour y chercher de l'eau, en attendant que le navire s'y rendit. Nous suivîmes donc la sonde à la main, & nous eûmes vingt brasses de profondeur jusqu'à deux lieuës de la pointe plate de l'isle: alors nous trouvâmes des bas fonds, où il y avoit tantôt plus & tantôt moins d'eau; malgré tout cela nous fîmes chemin à petites voiles, sans quitter la sonde, & toujours sur nos gardes; à deux miles ou environ & à côté de la pointe plate nous n'eûmes que sept brasses; ce qui nous obligea de nous en éloigner un peu, mais il n'y eut pas plus de fond: nous passâmes outre, & tout d'un coup il ne se trouva que quatre brasses d'eau: cependant on n'eût pas plutôt mis à l'ancre, & filé le tiers d'un cable, que nous en trouvâmes sept brasses, tant le fonds étoit iné-

gal. Ma chaloupe vint aussi-tôt à bord, & les gens me dirent que l'isle étoit pleine de rochers, & qu'il n'y avoit pas grande apparence d'y trouver de l'eau. Je les envoyai donc sonder, avec ordre, que s'ils trouvoient un Canal de huit ou dix brasses de fond, ils n'avoient qu'à continuer leur route, & que je les suivrois. Nous étions alors à quatre lieuës ou environ des rochers les plus voisins du rivage, qui formoient autant de petites isles, & nous ne voyions tout autour de nous vers la mer que des isles, dont les unes avoient cinq ou six lieuës de long, & d'autres un mile de circuit. Les grandes étoient assez hautes, mais elles paroissoient arides & couvertes de certains rochers, de couleur jaunâtre; ce qui me fit desespérer d'y trouver de l'eau. Je me flâtois pourtant que si je me donnois le loisir de chercher, je trouverois quelque canal qui me conduiroit au-delà de toutes ces isles, & qu'alors nous pourrions aborder à la Nouvelle Hollande, ou à quelques autres isles qui nous fourniroient de l'eau & d'autres rafraîchissemens: d'ailleurs, au milieu de tant d'isles, & eû égard à la latitude où nous étions, je croiois trouver quelque sorte de bon mineral, ou de l'ambre gris: mais nous n'eûmes pas fait plus d'une lieuë, que notre profondeur vint à diminuer, & qu'il falut mouïller à six brasses, un fond de sable pur.

Nous étions ici à une lieuë de l'autre côté de l'isle, opposé à celui où étoit la plaine plate, dont j'ai parlé ci-dessus. J'allai d'abord à terre avec quelques-uns de mes gens pour chercher de l'eau, mais nous

n'e  
deu  
uns  
n'a  
ron  
non  
son  
jau  
fort  
sur  
ce  
les  
plus  
cho  
éto  
y v  
de  
rits  
blan  
D'a  
y t  
peti  
cher  
Nor  
tes  
rins  
fort  
qu'i  
pec  
vân  
avo  
cett  
isle  
nou  
tan  
je n



n'en trouvâmes point ; il n'y avoit que deux ou trois sortes de buissons , dont les uns qui étoient en plus grand nombre & n'avoient aucune odeur , ressembloient au romarin ; c'est pour cela que je donnai ce nom à l'isle. Quelques-uns des autres buissons ou arbrisseaux étoient chargez de fleurs jaunes & bleuës. Nous y vîmes aussi deux sortes de fèves , dont les unes croissoient sur un buisson , & les autres sur une espèce de vigne rampante , qui avoit les feuilles larges & fort épaisses , & dont la fleur plus grande que celles de fèves , en approchoit beaucoup pour la figure , mais elle étoit d'un très-beau rouge enfoncé. Nous y vîmes quelques cormotans , des mouetes , de chasseurs d'écrevisses , &c. quelques petits oiseaux , & une espèce de perroquets blancs , qui alloient par grandes troupes. D'ailleurs , entre le poisson à coquille , nous y trouvâmes des petoncles , & quantité de petites huîtres qui croissoient sur les rochers , & qui étoient d'un goût excellent. Nous vîmes paroître quelques tortuës vertes dans la mer , bon nombre de chiens marins , & quantité de serpens de plusieurs sortes & de différente grosseur. Les pierres qu'il y avoit ici étoient couvertes d'une espèce de roüille , & fort pesantes. Nous trouvâmes enfin des buissons brûlez ; mais il n'y avoit aucun autre signe qui marquât que cette isle fut habitée.

Nous apperçûmes de la fumée sur une isle à trois ou quatre lieuës de nous ; ce qui nous fit conjecturer qu'il y avoit des habitans & de l'eau douce. Quoi qu'il en soit , je retournai le soir à mon bord , pour con-

sulter avec mes Officiers, si nous y enverrions, ou si la chaloupe iroit sur quelque autre de ces isles, ou si nous partirions pour aller chercher un meilleur ancrage, puis qu'il y avoit ici un bas fond, & que nous y étions exposez aux vents & aux marées. Tous conclurent au départ; & là-dessus je donnai ordre qu'on levât l'ancre dès la pointe du jour, & qu'on profitât de la brise de terre.

Nous mêmes donc à la voile le vingt-trois Août, à cinq heures du matin, avec une bonne brise de terre au Sud-Sud-Est. A huit heures nous fûmes dégagez, & bien nous valut, puis que sur les neuf heures la brise de mer se leva avec beaucoup de violence; elle fraîchit même de telle manière, qu'il falut serrer nos voiles de perroquet, & ne porter que les deux pacfis. Le Ciel étoit serain, & il n'y avoit pas un seul nuage; mais la nuit précédente l'horizon avoit paru fort broüillé, & le Soleil qui étoit fort rouge à son coucher, s'étoit levé ce matin avec la même couleur. La violence du vent continua jusqu'à midi; alors il molit, & il faut avouer que je n'avois presque jamais senti une brise plus forcée. Ces brises de mer durent trois ou quatre jours, & se levoient avec le Soleil: à neuf heures elles devenoient carabinées, & continuoient ainsi jusques à midi; elles diminoient alors, & au Soleil couché il y avoit si peu de vent que c'étoit plutôt un calme, jusqu'à ce que les brises de terre vinsent à soufler; ce qui ne manquoit jamais à une ou deux heures du matin. Les brises de terre soufloient entre

le S  
celle  
Non  
me  
pren  
pers  
lots  
mar  
nier  
soit  
qu'i  
l'ha  
poit  
peu  
L  
à ca  
vrir  
auto  
sabl  
ou  
nuag  
jusq  
la r  
il n  
bra  
tire  
cûn  
lieu  
No  
de  
peu  
pui  
rin  
il n  
d'e  
po

le Sud-Sud-Oüest , & le Sud-Sud-Est , & celles de mer entre l'Est-Nord-Est , & le Nord-Nord-Est. La nuit pendant le calme , nous peschions à la ligne , & nous prenions quantité de poisson , des snappers , des brêmes , de ceux que nos Matelots appellent des vieilles , & des chiens marins. Lors qu'il y en avoit de ces derniers , il n'en paroissoit guère d'autres , soit qu'ils leur donnassent la chasse , ou qu'ils fussent plus goulus pour mordre à l'hameçon. Nous prîmes aussi un de ces poissons , qu'on appelle moines , & dont on peut voir ici la figure , F. 1.

Le vingt-cinq Août , nous continuâmes à caboter la sonde à la main , pour découvrir quelque embouchure , & nous eûmes autour de vingt brasses d'eau , un fond de sable pur. Le vingt-six , à quatre lieuës ou environ du rivage la profondeur diminua insensiblement depuis vingt brasses jusques à quatorze. J'avançai un peu vers la terre dans le dessein de mouïller , mais il ne se trouva tout d'un coup que cinq brasses d'eau , ce qui m'obligea de me retirer au plus vite , & bien-tôt après nous eûmes dix brasses un fond égal , à quatre lieuës & demi de terre. Je courus Est-Nord-Est le long de la côte , par une brise de mer fort modérée , & la nuit je pris un peu le large pour éviter les bas fonds. Depuis notre sortie de la baye des chiens marins nous avions toujours eu beau tems , & il ne nous quita pas même si-tôt.

Le vingt-sept nous eûmes vingt brasses d'eau toute la nuit ; mais il nous fût impossible de voir la terre du haut de notre

grand mât , qu'à une heure après midi. Sur les trois heures nous la discernâmes à peine de notre rillac , & nous avions alors seize brasses de fond. Le vent étoit Nord , & nous courûmes Est-quart-au-Nord , c'est-à-dire à un seul rumb de la côte ; cependant notre profondeur diminua si vite , qu'il n'y eût à quatre heures que 9 brasses , & bien-tôt après sept. Nous en fûmes si effraiez , que nous revirâmes de bord au plus vite ; mais le vent qui se mit au Nord-Oüest , & à l'Oüest-Nord-Oüest , nous fit revirer encore , & nous portâmes au Nord-Nord-Est. Alors notre profondeur augmenta , & nous eûmes toute la nuit depuis quinze jusqu'à 20 brasses d'eau.

Le vingt-huit nous eûmes entre vingt & quarante brasses , & nous étions si éloignez de la terre , qu'elle ne parut point de tout le jour ; mais nous vîmes quantité de gros serpens , & quelques baleines. Nous vîmes aussi quelques boubis , & des buffes , & la nuit nous primes un de ces derniers oiseaux : il étoit différent pour la couleur & la figure de tous ceux que j'avois vû jusqu'ici ; il avoit le bec long & délié , comme tous les autres oiseaux de cette espece , le pié plat comme les canards , la queuë plus longue , plus large & plus fourchuë que celle des hirondelles , les aïles fort longues , le dessus de la tête d'un noir de charbon , de petites raies noires autour des yeux , & un cercle blanc assez large , qui les enfermoit de l'un & de l'autre côté. Le jabor , le ventre. & le dessous des aïles étoient blancs : mais il avoit

A  
le do  
le o  
re d  
On  
des  
de r  
& f  
à te  
de v  
qu'i  
pête  
seu  
s'y  
dre  
les  
men  
lume  
L  
hui  
nou  
app  
du  
pet  
cet  
heu  
fon  
de  
po  
y  
un  
nu  
sep  
qu  
Lu  
qu  
y  
av

le dos & le dessous des ailes d'un noir pâle ou de couleur de fumée. Voyez la figure du commun & de celui-ci, *Fig. 5. 6.* On trouve de ces oiseaux dans la plupart des lieux situés entre les deux Tropiques, de même que dans les Indes Orientales, & sur la côte du Brésil; ils passent la nuit à terre, de sorte qu'ils ne vont pas à plus de vingt ou trente lieues en mer, à moins qu'ils ne soient chassés par quelque tempête: lors qu'ils viennent autour d'un vaisseau, ils ne manquent presque jamais de s'y percher la nuit, & ils se laissent prendre sans remuer; ils font leurs nids sur les colines, ou les rochers voisins de la mer, comme je l'ai dit dans mon *I. Volume.*

Le trente, lors que nous étions au dix-huitième degré, 21 minutes de latitude, nous vîmes de nouveau la terre, & nous apperçûmes quantité de grosse fumée près du rivage, à la faveur du beau tems & des petites brises qui souffoient, je courus vers cet endroit-là. Nous mouillâmes à quatre heures après midi à huit brasses d'eau, un fond de sable pur, à trois lieues & demi de terre. J'envoiai d'abord ma chaloupe pour sonder plus avant, & on trouva qu'il y avoit dix brasses de profondeur jusqu'à un mile de nous; mais ensuite elle diminuoit par degré, jusqu'à neuf, huit, & sept brasses, & à deux milles de nous jusqu'à six. Nous vîmes ce soir une éclipse de Lune, mais elle approchoit de sa fin, lors que la Lune se découvrit à nos yeux, il y avoit demi heure qu'elle étoit levée, avant que nous la pussions appercevoir.

tant l'horison étoit embrumé ; & l'éclipse finit à deux heures vingt-deux minutes , après le Soleil couché , à calculer du moins par nos Empoulettes. Elle ne fut que de quelques doigts , & le centre de la Lune étoit alors à trente-trois deg. 40 min. d'élevation.

Le trente-un Août de bon matin , je me rendis à terre avec dix ou douze de mes gens pour chercher de l'eau. Nous étions armez de mousquets & de coutelas pour nous défendre en cas de besoin ; & nous avions pris des hoyaux & des bêches pour creuser la terre. A notre approche du rivage , nous vîmes trois grands hommes noirs tout nus , qui étoient sur une baie sablonneuse vis-à-vis de nous ; mais lors que nous fûmes un peu plus avancez , ils prirent la fuite ; après avoir abordé , j'envoyai la chaloupe à quelque distance de terre avec deux hommes , pour s'y tenir à l'ancre , & empêcher que les naturels du país ne s'en saisissent ; cependant nous poursuivîmes les trois Noirs , qui avoient déjà gagné le sommet d'une petite coline , à un quart de mile de nous , & où ils s'étoient joints à huit ou neuf autres de leurs camarades ; mais quand ils nous virent à leurs trouffes , ils décampèrent au plutôt : à notre arrivée , sur la coline qu'ils venoient d'abandonner , nous découvrîmes une savane à un demi-mile de nous , où il y avoit de certaines éminences , que nous prenions de loin pour des maisons , & qui ressembloient beaucoup à celles des hottentots au Cap de Bonne-Esperance , mais ce n'étoient que des rochers. Nous les vi-

sitâ  
roit  
Nou  
& to  
paru  
De  
abor  
terre  
nous  
ou d  
haut  
gnir  
nous  
fin l  
tres  
sa re  
je lu  
fûs  
la fu  
rent  
nous  
faya  
gag  
avec  
riva  
un c  
étoi  
dou  
vire  
nou  
il se  
& n  
de  
châ  
avo  
just  
voi

fitâmes de tous côtez pour voir s'il y auroit de l'eau, mais il ne s'en trouva point. Nous ne vîmes d'ailleurs aucune maison, & tous les naturels du païs avoient disparu.

De retour à l'endroit où nous avions abordé, nous commençâmes à creuser la terre pour chercher de l'eau. Pendant que nous étions occupez à cet ouvrage, neuf ou dix des naturels vinrent sur une petite hauteur à quelque distance de nous, & joignirent de grands cris aux menaces qu'ils nous faisoient de la main & du geste; enfin l'un d'eux s'avança vers nous, & les autres le suivoient de loin. J'allai d'abord à sa rencontre, & malgré tous les signes que je lui pûs faire de paix & d'amitié, j'e ne fûs pas à cinquante verges de lui, qu'il prit la fuite. Les autres à son exemple tournèrent le dos, & il n'y en eût pas un seul qui nous voulut attendre, quoi que nous essayassions par deux ou trois fois de les y engager. L'après-midi je pris deux hommes avec moi, & je m'acheminai le long du rivage, pour atraper, s'il étoit possible, un de ces naturels, & sçavoir de lui où étoit leur eau douce: il y en avoit une douzaine assez près de nous, qui nous suivirent de loin, lors qu'ils s'aperçurent que nous quissions le reste de notre compagnie: il se trouva cependant une Dune entr'eux & nous, qui les empêchoit de nous voir; de sorte que nous fîmes halte & nous cachâmes dans un endroit recourbé qu'il y avoit pour les surprendre, s'ils venoient jusqu'à nous: appuiez sur leur nombre, trois ou quatre fois plus grand que le no-

tre, ils crurent de nous saisir, & pour ne manquer pas leur coup, les uns passèrent vers le rivage, & les autres occupèrent les dunes. Nous scävions par l'avanture du matin, qu'ils n'étoient pas trop vîtes à la course; ainsi un jeune homme fort dispos qui étoit avec moi, n'en vit pas plutôt paroître quelques-uns, qu'il courut après eux, ils s'enfuirent d'abord; mais dès qu'il les eût atteints, ils firent volte-face pour le combattre: il n'étoit armé que d'un coutelas, & il eût de la peine à leur résister, parce qu'ils étoient plusieurs & tous munis de lances de bois. J'en poursuis en même tems deux autres qui s'étoient avancez vers le rivage, mais dans la crainte que mon jeune homme ne fut trop exposé, je revins sur mes pas, & je trouvai qu'on le serroit de fort près. Aussi-tôt que je parus, un de ces Noirs me darda une lance, qui ne me manqua de guéres. Là-dessus je tirai un coup de fusil en l'air pour les épouvanter; mais revenus bien-tôt de cette fraieur, ils se mirent à secouer les bras, à crier *Pouh, pouh, pouh*, & à presser mon homme plus que jamais. Lors donc que je le vis en péril de sa vie, & qu'il y avoit aussi du risque pour moi, je crûs qu'il n'y avoit pas du tems à perdre; je rechargeai mon fusil, & je lâchai le coup sur un de ces misérables, qui fut étendu par terre. D'abord que les autres le virent à bas, ils discontinuèrent le choc, & mon homme profita de l'occasion pour me venir joindre. Le troisième qui étoit avec nous, avoit demeuré simple spectateur, parce qu'il étoit

ven  
éto  
deu  
tet  
ren  
ne  
d'u  
dou  
cet  
le d  
gué  
E  
lan  
fes  
ma  
rieu  
Pri  
tail  
rag  
né  
lui  
ress  
&  
ha  
poi  
un  
po  
dre  
Inc  
&  
la  
ne  
rel  
va  
je  
de  
de



venu sans armes. Bien fâché de ce qui étoit arrivé , je m'en retournai avec mes deux hommes , résolu de ne plus rien tenter sur les naturels du pays , qui se retirèrent avec leur compagnon blessé. Mon jeune homme , qui avoit eû la joue percée d'un coup de lance , y sentit une grande douleur , & il s'imagina que le bois de cette arme étoit empoisonné : mais je ne le crus pas moi-même , & il fut bien-tôt guéri.

Entre ces naturels de la Nouvelle Hollande , avec qui nous avons été aux prises , nous en remarquâmes un le soir & le matin , qui par sa conduite & son extérieur sembloit être leur Chef , ou leur Prince. C'étoit un jeune homme d'une taille médiocre , fort vif & plein de courage , quoi qu'il ne fut pas aussi bien tourné que quelques-uns des autres : il avoit lui seul un cercle de peinture blanche , qui ressembloit à de la chaux , autour des yeux , & une raie de la même couleur , depuis le haut du front jusques au bout du nez. Sa poitrine étoit aussi peinte de blanc , avec une partie de ses bras : je ne sai si c'étoit pour l'ornement , ou plutôt pour se rendre plus terrible , à l'exemple de quelques Indiens sauvages , qui sont fort guerriers , & qui se peignent , à ce qu'on dit , dans la même vûe. Quoi qu'il en soit , ce blanc ne servoit qu'à relever sa difformité naturelle ; & je puis dire qu'entre la grande variété de Sauvages que j'ai vû en ma vie , je n'en ai jamais trouvé de si affreux , ni de si laids que ceux-ci. Je croi qu'ils sont de la même race des Indiens que je ren-

contraî sur cette côte dans mon *Voïage autour du monde*, & dont j'ai parlé *Tome I.* Du moins, l'endroit où je touchai alors n'est pas à plus de quarante ou cinquante lieuës au Nord-Est de ce parage, & les hommes d'ici ont à peu près de même le regard de travers, la peau noire, les cheveux crépez, la taille haute & déliée, &c. Mais il nous fut impossible d'examiner s'il leur manquoit aussi tout de même deux dents de la machoire superieure. D'ailleurs, ils y sont infestez par la même sorte de mouches.

Nous vîmes quantité d'endroits, où ils avoient allumé du feu, & planté trois ou quatre branches d'arbre pour se garantir de la brise de mer, qui durant le jour ne manque jamais de souffler ici du même point; mais la brise de terre n'est qu'un petit frais, qui ne les incommode pas. Nous trouvions aussi dans tous ces gîtes de gros monceaux de coquilles de poisson, de plusieurs sortes; & il y a grande apparence que ces pauvres gens ne vivoient presque pas d'autre chose, non plus que les Indiens, dont j'ai parlé dans mon *second Tome*, qui se nourrissoient du petit poisson, qu'ils prenoient dans une espece de manequins, ou dans les trous qu'il y avoit sur le sable, lors que la marée étoit basse. Ceux d'ici atrapoiert leur poisson à coquille sur les rochers, quand la mer avoit refoulé; & il pourroit bien être qu'ils avoient des nasses pour en pêcher d'autres, quoi que nous n'y en vîmes aucune. Du moins, je sçai que ces autres Indiens de la même côte mangeoient du poisson à

coqu  
vû d  
nous  
des  
figur  
isle  
leur  
s'en  
ceux  
don  
sans  
fort  
l'un  
m'in  
tout  
tout  
sent  
L  
gens  
neu  
Je r  
nav  
le p  
sem  
je l  
que  
j'ob  
d'un  
nor  
par  
tre  
crit  
bra  
au  
va  
S. S  
qua

coquille , & cependant je n'y ai jamais vû de pareils monceaux de coquilles que nous trouvâmes ici. D'ailleurs , les lances des uns & des autres étoient de la même figure ; mais ceux là qui étoient dans une île , accompagnés de leurs femmes & de leurs enfans , & tous en notre pouvoir, ne s'en servirent pas contre nous ; au lieu que ceux-ci qui vivoient sur le continent , & dont quelques-uns vinrent nous observer sans aucune femme , nous les dardèrent fort bien. Je ne vis aucune maison ni à l'un ni à l'autre de ces endroits , & je m'imagine que ceux-ci n'en ont point du tout , puis que les Insulaires qui avoient toutes leurs familles avec eux , s'en passent.

Lors que je fus de retour auprès de mes gens , je vis qu'ils avoient creusé huit ou neuf pieds en terre , sans trouver de l'eau. Je me retirai donc ce soir à bord de mon navire , & le lendemain matin , qui étoit le premier Septembre , j'envoiai mon Boffeman à terre pour creuser plus avant , & je lui fis prendre la seine pour pêcher quelque poisson. Pendant que je fus à bord , j'observai le flot de la marée , qui est ici d'une si grande rapidité , qu'il enfonçoit notre bouée sous l'eau & l'empêchoit de paroître. Il monte ici ( de même qu'à l'autre endroit de la N. Hollande , que j'ai décrit dans mon premier voiage ) jusqu'à 6 brasses , ou environ , & court Sud-Est-quart au Sud , jusqu'au dernier Quartier ; alors il va tout droit vers le rivage , qui s'étend ici S. S. O. & N. N. E. & l'Ebe court Nord-O. quart au Nord. Lors que les marées com-

mençoient à s'affoiblir , nous pêchions à la ligne , comme nous avons fait en divers parages de cette côte , sur laquelle nous n'avions trouvé jusques ici que de fort petites marées ; mais par la hauteur , la violence & le cours de celles qu'on rencontre ici aux environs , il semble que s'il y a un passage ou un détroit qui aille par l'Est jusqu'à la grande mer du Sud , comme je le soupçonne , on devroit en trouver l'embouchure quelque part entre cette place & l'isle du Romarin.

Quoi qu'il en soit , le jour suivant mes hommes revinrent à bord avec un petit baril d'eau somache , qu'ils avoient tirée d'un autre endroit à un demi mille du premier , & à un mille du rivage , mais elle n'étoit pas bonne à boire. Cependant nous crûmes tous qu'elle seroit assez passable pour y boüillir notre gruau , & qu'elle nous aideroit à épargner le reste que nous avons pour notre boisson , jusqu'à ce qu'on en pût trouver de meilleure quelque autre part ; ainsi nous en primes le lendemain quatre barils , & je me souviens que les mouches nous tourmentèrent d'une terrible maniere , lors que nous la puisâmes. Le Soleil , tout ardent qu'il étoit , ne nous parut pas à beaucoup près si insupportable. De ces deux ou trois jours les Indiens ne se montrèrent plus , & nous ne vîmes que la fumée de quelques-uns de leurs feux à deux ou trois miles de nous.

Le terrain de ce quartier ressemble beaucoup à celui de la N. Hollande , que j'ai décrit dans le II. Tome de mes Voyages. Il est bas , & il paroît enfermé du côté de la mer par

A  
Une  
de vo  
font  
roit  
d'un  
foule  
alors  
vage  
haut  
sablo  
côte  
mer  
que  
étoit  
autre  
ches  
odeu  
tain  
bloit  
quel  
pois  
trou  
trou  
que  
autr  
qui  
peti  
ne fa  
ai v  
s'en  
en f  
les f  
gum  
autr  
de v  
tous  
dun

Une longue chaîne de dunes, qui empêchent de voir plus avant dans le pays. Les marées sont si hautes en cet endroit, que la côte paroît fort basse au vif de l'eau ; mais elle est d'une hauteur médiocre quand la mer a refloué, & il n'y a pas moyen d'y aborder alors avec une chaloupe, parce que le rivage est tout couvert de rochers ; mais en haute-marée on passe dessus jusqu'à la baie sablonneuse, qui régné tout le long de cette côte. Le terroir à 5 ou 600 verges de la mer est aride & sablonneux, & ne porte que des arbrisseaux & des buissons. Les uns étoient alors couverts de fleurs jaunes, les autres de bleuës, & quelques-uns de blanches, dont la plupart rendoient une odeur fort agréable : il y avoit un certain fruit sur quelques-uns, qui ressembloit à des coffes de pois, chacune desquelles renfermoit tout-juste dix petits pois ; j'en ouvris plusieurs, & je n'y en trouvai ni plus ni moins. D'ailleurs, on trouve ici de cette même sorte de fèves, que j'avois vu à l'isle du Romarin ; & une autre espece de petit legume, rouge & dur, qui est aussi envelopé d'une cosse, & qui a un petit germe noir de même que les fèves. Je ne sai pas quel nom on leur donne ; mais j'en ai vû souvent aux Indes Orientales, où l'on s'en sert pour peser l'or. J'ai oûi dire qu'on en fait le même usage en Guinée, & que les femmes en font aussi des brassielets : ce legume croît sur un buisson ; mais il y a une autre sorte de fèves, qui vient sur une espece de vigne rampante ; il y avoit quantité de tous ces fruits couverts de coffes sur les dunes près de la mer ; les uns étoient verts,

les autres murs, & les autres à terre ; mais il me sembla qu'on n'en avoit point cueilli du tout ; & peut-être qu'ils n'étoient pas bons à manger.

Plus avant dans le païs , autant que notre vûë pouvoit s'étendre , le terrain nous parut plus bas qu'au voisinage de la mer , fort uni & entremêlé de savanes & de forests : ces prairies portent une espece d'herbe fort rude & déliée ; le terroir est presque par tout d'un plus gros sable que celui du rivage ; mais en quelques endroits il est argileux. Dans la grande savane où nous étions , il y avoit quantité de rochers , de cinq ou six piez de haut , dont le sommet étoit rond , & qui ressembloient à des monceaux de foin ; les uns étoient rouges , & les autres blancs. On ne voioit dans les forêts que de petits arbres , dont les plus gros n'avoient pas trois piez de circonference ; leurs tiges étoient de 12 ou 14 piez de haut , & de petites branches en formoient la tête : il y a d'ailleurs quelques petits mangles noirs sur les bords des criques.

On n'y trouve que peu d'animaux terrestres : je vis quelques lézards , & mes gens virent deux ou trois bêtes , qui ressembloient à des loups afamez , & qui n'avoient que la peau & les os , tant elles étoient maigres. Je ne sai si ce ne seroit point la trace d'un de ces animaux que j'avois remarqué dans mon premier Voiage à la N. Hollande , & dont j'ai parlé *Tome II.* D'ailleurs , nous ne vîmes ici qu'un ou deux lapins , & un petit serpent tacheté.

Pour les oiseaux de terre , il y avoit ici des corneilles , qui ressemblent tout-à-fait aux

A  
 nôtre  
 de to  
 un tr  
 tes de  
 comm  
 beau  
 feaux  
 buses  
 n'y e  
 Je  
 ses ba  
 elles  
 dans  
 de to  
 parce  
 qu'il  
 cause  
 cûme  
 cotas  
 roche  
 telot  
 des  
 conc  
 mass  
 dina  
 ne g  
 raio  
 Ap  
 sans  
 com  
 voia  
 haut  
 hom  
 d'ab  
 vers  
 Sep

nôtres, des faucons, des milans, & quantité de tourterelles, doduës & grasses qui sont un très-bon manger : il y a deux ou trois sortes de petits oiseaux, dont les plus gros sont comme des aloüettes ; mais il n'y en a pas beaucoup ni des uns ni des autres : les oiseaux de mer sont les pelicans, les boubis, les buses, les corlieus, les pies de mer, &c. & il n'y en a guère de ceux-ci non plus.

Je n'ai jamais vû dans ces mers de si grosses baleines que celles qu'on trouve ici ; mais elles n'aprochent pas de celles qu'on voit dans les mers du Nord. Nous vîmes quantité de tortuës vertes, sans en prendre aucune, parce qu'il n'y a point de canal pour elles, & qu'il n'y a pas moien de placer un filet, à cause de la violence des marées. Nous aperçûmes quelques chiens marins & des patricotas ; & nous primes à la ligne quelques roches, & d'un certain poisson que nos Matelots appellent des vieilles : il y avoit aussi des huîtres communes, & des nacres, des conches, des moules, des petoncles, &c. J'ammassai quelque peu de coquilles fort extraordinaires, & sur tout d'une espee de moyenne grosseur, qui étoient toutes garnies de raions ou de pointes.

Après avoir rangé long-tems cette côte, sans trouver de l'eau douce, ni aucun endroit commode pour y espalmer mon vaisseau : & voiant d'ailleurs que nous étions au plus haut point de la saison sèche, & que mes hommes devenoient scorbutiques, je résolus d'abandonner ce parage, & nous fîmes voile vers Timor au commencement du mois de Septembre.

Liste de plusieurs Plantes , cueillies  
dans le Bresil , à la N. Hollande ,  
à Timor , & à la Nouvelle Guinée.

Tab. 1. Fig. 1. La fleur de coton qui se trouve à Baya dans le Bresil. Cette fleur est composée de quantité de petits filamens , presque aussi déliés que les cheveux , de trois ou quatre pouces de long , & d'un rouge obscur ; mais leurs sommités sont de couleur cendrée : au bas de la tige il y a cinq feuilles étroites & roides , de six pouces de long. Mr Ray dans son Supplément décrit une de ces fleurs , qui ressemble à celle-ci à tous égards , excepté que la sienne est pour le moins deux fois plus grosse ; elle fut envoyée de Surinam , sous le nom de Momou.

Tab. 1. Fig. 2. *Jasminum Brasilianum lucidum* , *Mali Limonia folio nervoso* , *petalis crassis*.

Tab. 1. Fig. 3. *Crista Pavonis Brasiliانا* *Bardana foliis*. Les feuilles en sont fort tendres , & ressemblent pour la forme & la contexture aux feuilles qu'on voit au sommet de *Bardana Major*. Mais elles sont représentées ici trop roides & trop dentelées.

Tab. 1. Fig. 4. *Filix Brasiliانا Osmunda minor serrato folio*. Cette fougère est de cette espece , qui porte les vaisseaux de sa semence tout le long des extrêmités de la feuille.

Tab. 2. Fig. 1. *Rapuntium N. Hollandie* , *flore magno coccineo* ; Le *Perjantbium* composé de cinq





Plantes trouvées dans le Brésil.

seillies  
ande,  
minée.

qui se  
e fleur  
s fla-  
s che-  
long,  
ommi-  
s de la  
roides,  
ans son  
s, qui  
excepté  
ois plus  
sous le

um lu-  
petalis

rasliana  
ort ten-  
e & la  
oit au  
es sont  
p den-

nda mi-  
de cette  
sa se-  
z de la

lia, flore  
de cinq



F. 1.





Plantes trouvées dans la Hollande



partie  
 vaiffe  
 ses fe  
 Rapun  
 Tal  
 fimis  
 cus et  
 gazo  
 liées  
 lande  
 Ta  
 angulo  
 du b  
 tonné  
 velou  
 en ci  
 fructu  
 P. B.  
 Ta  
 landie  
 lanum  
 autres  
 blanc  
 & de  
 aussi  
 bien  
 coule  
 point  
 Ta  
 landie  
 qui c  
 long  
 & ja  
 d'un  
 res, v  
 au-de  
 celle-

parties longues & pointuës , la forme du vaisseau de la semence , & la petitesse de ses feuilles prouvent que cette plante est un *Rapuntium*.

Tab. 2. Fig. 2. *Fucus foliis capillaceis brevissimis , vesiculis minimis donatis*. Ce beau *Fucus* est une espece d'*Erica Marina* , ou de *Sargazo* ; mais ses parties sont beaucoup plus déliées ; il a été cueilli sur la côte de la N. Hollande.

Tab. 2. Fig. 3. *Ricinoides Nova Hollandie , anguloso crasso folio*. Cette plante approche du buisson , ses feuilles sont épaisses & cotonnées , sur tout au dessous ; son fruit est velouté au dehors , avec le godet divisé en cinq parties ; elle ressemble au *Raicini fructu parvo frucosa Curassavica , folio Phylli P. B. gr.*

Tab. 2. Fig. 4. *Solanum spinosum N. Hollandie Phylli foliis subrotundis*. Ce nouveau *Solanum* porte une fleur bleuâtre , comme les autres de la même espece ; ses feuilles sont blanchâtres , épaisses , & cotonnées dessous & dessus , longues d'un pouce , & à peu près aussi larges ; les piquants en sont fort aigus , bien serrez les uns contre les autres , & d'une couleur d'orange obscure , sur tout vers la pointe.

Tab. 3. Fig. 1. *Scabiosa ( fortè ) N. Hollandie , Statices foliis subtus argenteis*. La fleur qui croît sur un pié de quatre pouces de long , est enfermée dans un godet fort rude & jaunâtre ; les feuilles n'ont pas plus d'un pouce de long ; elles sont fort étroites , vertes au-dessus , blanches & cotonnées au-dessous , & croissent en touffe ; la fleur de celle-ci étoit si sèche & si gâtée , qu'on

141



n'a pas osé déterminer si c'est une scabieuse, ou un helichrysum.

Tab. 3. Fig. 2. *Alcea N. Hollandia foliis angustis utrinque villosis*. Les feuilles & la tige de cette plante sont toutes cotonnées, de même que le dessous du godet : la fleur a cinq feuilles fort tendres, qui sont à peine aussi grandes que le godet, & au milieu desquelles il y a une petite colonne toute garnie de pointes émoussées ; ce qui fait voir que cette plante est une espèce de mauve.

Tab. 3. Fig. 3. Le genre de cet arbrisseau est incertain, & il n'a pas le moindre rapport avec aucune des plantes qu'on ait jamais décrites, du moins autant qu'on en peut juger par l'état où il est. Sa fleur est très belle, de couleur rouge, à ce qu'il semble, & composée de cinq grandes feuilles, cotonnées de part & d'autre, sur tout au dessous ; le milieu de la fleur est rempli de filamens, cotonnez au bas, aussi long que les feuilles, & couronnez chacun de son apex. Le godet est divisé en cinq parties rondes & pointuës. Les feuilles de la plante approchent de celles de l'*Amelanchier Lob* ; elles sont vertes au-dessus, & fort cotonnées au-dessous ; elles ne se terminent pas en pointe comme les autres, mais il y a une entaille au sommet.

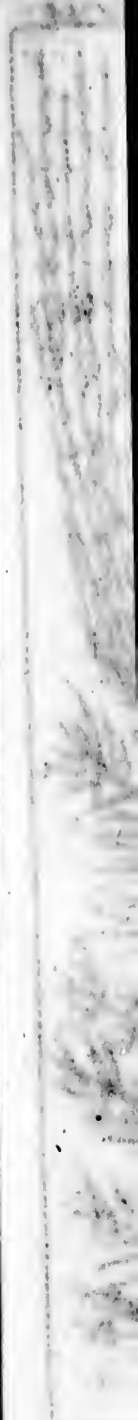
Tab. 3. Fig. 4. *Dammara ex N. Hollandia, Sanamunda secunda Chyssi foliis*. Mr Rumph fut le premier qui envoya d'Amboine deux sortes de cette plante, sous le nom de *Dammara* : l'une avoit les feuilles étroites & longues ; mais l'autre les avoit plus courtes & plus larges. Mr Petiver parle de la première dans ses *Centuries*, p. 350. sous le



Plantes trouvées dans la N. Hollande.



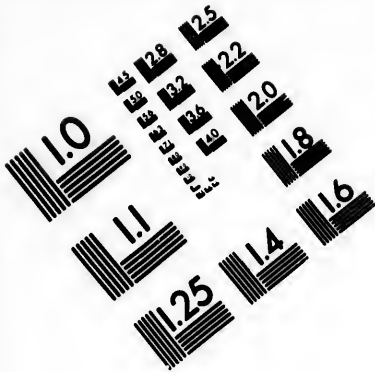
bicule,  
 l'is au-  
 la tige  
 es, de  
 fleur a  
 peine  
 eu des-  
 te gar-  
 it voir  
 ve.  
 rissau  
 rapport  
 jamais  
 n peut  
 és bel-  
 le, &  
 coron-  
 effous;  
 amens,  
 euilles,  
 e godet  
 poin-  
 ochent  
 ont ver-  
 effous;  
 comme  
 ure au  
 landia,  
 Rumph  
 e deux  
 e Dam-  
 ites &  
 s cour-  
 de la  
 ous le



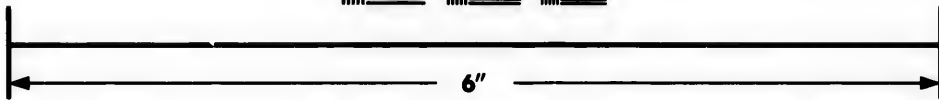
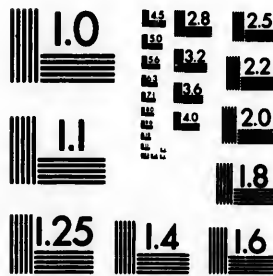








**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

0  
1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25

10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25

Plantes trouvées dans la N.  
Hollande et à Timor .



not  
ang  
min  
dan  
toi  
du  
cri  
l'un  
cou  
rab  
pli  
d'h  
qu  
gan  
fus  
ple  
fer  
le  
poi  
du  
fer  
ec  
la  
mu  
ma  
  
tes  
c'e  
tu  
ce  
les  
ch  
te  
po  
  
an  
pu

nom d'*Arbor hortensis javanorum foliis visci angustioribus aromaticis, floribus spicatis, flammineis, lutescentibus*. Mr Ray en parle aussi dans le Supplément qu'il a fait à son Histoire des Plantes. Celle-ci est, selon eux, du même genre que l'arbrisseau qu'ils décrivent, parce que les fleurs & le fruit de l'une & de l'autre se ressemblent beaucoup; mais il y a une différence considérable à l'égard des feuilles. Les fleurs remplies de filamens paroissent de couleur d'herbe, & viennent entre les feuilles, qui sont courtes, presque rondes, fermes, garnies de côtes, d'un verd obscur au-dessus & pâles au-dessous, rangées par couples à l'opposite les unes des autres, & si serrées, qu'elles couvrent toute tige; le fruit est de la grosseur d'un grain de poivre, presque rond, blanchâtre, sec & dur; il a un trou au sommet, & il renferme une petite semence. Si l'on voioit cette plante sans ses vaisseaux seminaux, on la prendroit pour une *Erica* ou une *Sanamunda*. Ses feuilles ont un goût fort aromatique.

Tab. 4. Fig. 1. *Equisetum N. Hollandie frutescens foliis longissimis*. On peut douter si c'est un *Equisetum* ou non; mais la texture de ses feuilles a plus de rapport avec ce genre qu'avec aucun autre, puis qu'elles sont articulées les unes dans les autres à chaque jointure, ce qui est particulier à cette espèce: les plus longues ont à peu près 9 pouces.

Tab. 4. Fig. 2. *Colutea N. Hollandie floribus amplis coccineis, umbellatim dispositis, macula purpurea notatis*. Comme il n'y a point de

feuilles à cette plante, il est difficile de sçavoir à quel genre on doit la rapporter : les fleurs ressemblent beaucoup à celles du *Colutea Barba Jovis folio*, flore coccineo *Breyonii* : elles sont de la même couleur écarlate, elles ont aussi une tache de pourpre enfoncé sur le *vexillum*, mais plus grande, & prennent toutes leur origine au même point à la manière d'un parasol : le godet est fort cotonné, & se termine par un filament qui a presque deux pouces de long.

Tab. 4. Fig. 3. *Conyza N. Hollandie angustis Rorismarini foliis*. Cette plante a beaucoup de branches, & ressemble à un arbrisseau : ses fleurs ont une petite queue fort courte, qui sort du milieu des feuilles : celles-ci ressemblent parfaitement aux feuilles du romarin, excepté qu'elles sont plus petites ; elle est d'un goût bien amer, à présent qu'elle est sèche.

Tab. 4. Fig. 4. *Moboh Insula Timor*. Cette plante est fort singulière, & on ne sait sous quel genre la mettre ; sa feuille est presque ronde, verte au-dessus, & blanchâtre au-dessous ; elle a diverses fibres qui courent depuis l'insertion de sa queue, vers la circonférence, & forme une espèce de bouclier, de même que celle de *Cotyledon aquatica* & de *Faba Ægyptia*. Ses fleurs soutenues chacune par un seul pied, sont blanches, & de la figure du *Stramonium* : elles sont divisées en quatre parties, de même que le godet.

Tab. 5. Fig. 1. *Fucus ex Nova Guinea una marina dictus, foliis variis*. Ce beau *Fucus* est tout couvert de fort petites touffes de feuilles, qui par le moyen d'un microscope, paroissent rondes & articulées, comme si elles

Plantes Marines trouvées  
Presque la Côte de la N.  
Guinée.



vile de sca-  
 porter, les  
 elles du Co-  
 eo Breynii  
 carlate, el-  
 ore enfoncé  
 ; & pren-  
 point à la  
 fort co-  
 ent qui a

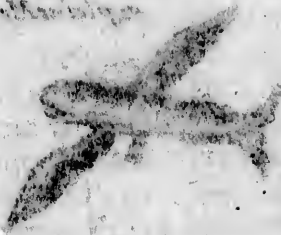
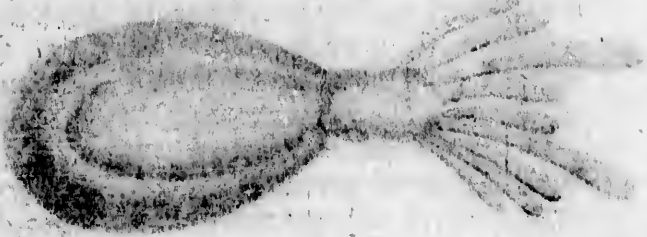
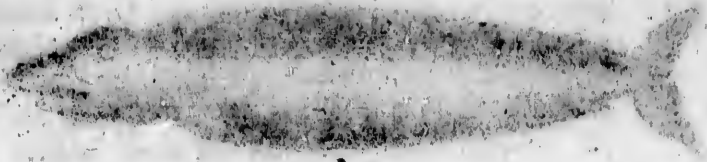
landie an-  
 e a beau-  
 un arbris-  
 ueuë fort  
 illes: cel-  
 x feuilles  
 plus peti-  
 à present

r. Cette  
 fait sous  
 presque  
 e au-des-  
 rent de-  
 irconfe-  
 lier, de  
 & de  
 chacune  
 la figure  
 quatre

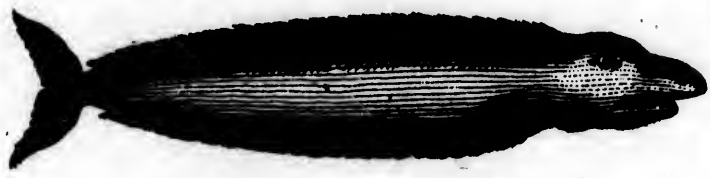
nea una  
 Fucus est  
 e feuil-  
 scope,  
 nme si  
 elles



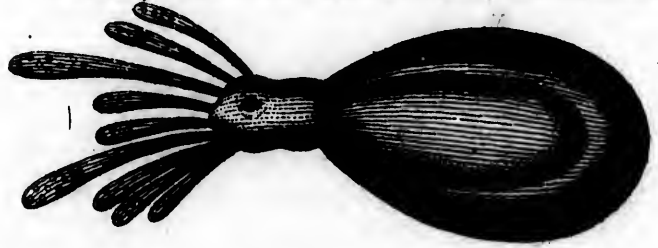




*Poisson pris sur la Côte de N. Hollande.*



*Seche prise vers les Côte de la N. Hollande.*



*Le Poisson appelle Moine.*



*Poisson volant pris en pleine Mer.*



*Le Remora, qu'on trouve attaché sur le dos des Chiens marins.*

elles  
leur  
trem  
vesic  
dans  
T  
tilis  
ces  
état  
pres  
elle  
font  
peti  
seme  
fait  
en d  
ges  
figur

Fi  
resse  
buca  
sons  
la Fi  
sur t  
cu  
F  
xima  
23. &  
den  
Fi  
qui  
Gre  
bou  
la p

elles renfermoient la semence ; il y a d'ailleurs d'autres feuilles larges , sur tout à l'extrémité des branches qui sont dentelées ; les vesicules sont rondes , de la grosseur marquée dans la Figure.

Tab. 5. Fig. 2. *Fucus ex Nova Guinea Fluvialis Pisanae Jovis Barba foliis*. Les feuilles de ces plantes varient tant , selon le différent état où elles se trouvent , qu'on ne sçauroit presque distinguer celle-ci de la précédente : elle est parsemée en divers endroits , qui ne sont pas tous exprimez dans la Figure, de ces petites feuilles courtes , ou vaisseaux de la semence qu'il y a dans l'autre ; ce qui me fait croire que c'est la même plante, cueillie en differens tems ; outre que les feuilles larges de l'une & de l'autre sont de la même figure à tous égards.

*Liste de quelques Poissons.*

Fig. 1. C'est une espece de thon , qui ne ressemble pas mal à celui qui est apellé *Gurabuca* dans l'Appendice à l'Histoire des Poissons de Mr Willoughby , & dont l'on y voit la Figure Tab. 3. cependant il differe un peu, sur tout à l'égard des nageoires , du *guarapucu* , dont Piso a donné la figure.

Fig. 2. Celui-ci approche du *Guaperva maxima Caudata* de Willoughby *Ichthyol.* Tab. 9. 23. & de Piso ; mais leurs figures ne s'accordent pas à tous égards.

Fig. 3. Il y a deux sortes de marsouïns : l'un qui a le museau long , est le dauphin des Grecs ; & l'autre qui l'a rond en forme de bouteille , est le *Phœcena* d'Aristote , à ce que la plupart des gens croient.

Fig. 4. C'est le *Guaracapema* de Pisé & de Marcgrave, & le même que d'autres appellent *Dorade*. L'on en trouve la figure dans l'*Ichthyologie* de Willoughby, Tab. O. 2. sous le nom de *Delphin Belgis*.

*Vin du Voyage aux Terres Australes*

Plato de  
res ap-  
figure  
O. 2.

VOYAGE  
DE  
MR. WAFER,

*Où l'on trouve*

LA  
DESCRIPTION  
DE  
L'ISTHME  
DE  
L'AMERIQUE.

V O Y A G E  
DE  
M. WALTER  
DANS  
L'ESTRÉMERIE  
DE  
L'AMÉRIQUE







CARTE  
DE L'ISTHME DE  
DARIEN  
ET DU  
GOLFE DE PANAMA



Panama  
 ...  
 ...  
 Banc  
 MER  
 DE  
 UD  
 E  
 D  
 ...  
 Idor



VOYAGE  
 DE  
 M<sup>R</sup> VV A FER ;

*Où l'on trouve la description de  
 l'Isthme de l'Amerique.*

CHAPITRE PREMIER.

*L'Auteur fait un abrégé de ses Voia-  
 ges. L'accident qui lui arrive  
 sur l'Isthme, &c.*



C fut en 1677. que je fis mon  
 premier Voiage sur mer, à bord  
 de la Grande Anne de Londres,  
 commandée par le Capitaine Za-  
 charie Browne, qui devoit aller à Bantam  
 dans l'isle de Java. J'entrai au service du  
 Chirurgien du vaisseau ; mais j'étois alors si  
 jeune, que mes observations n'aboutirent

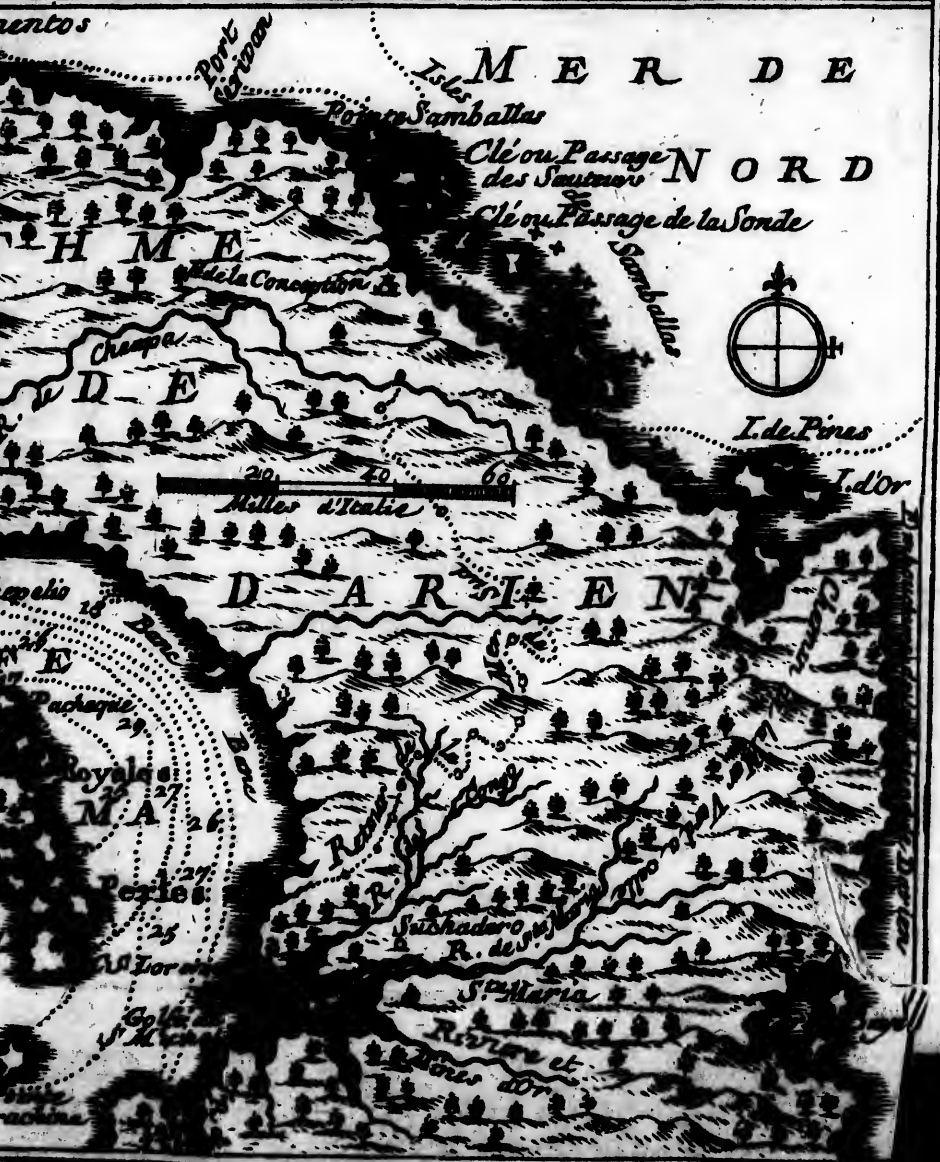
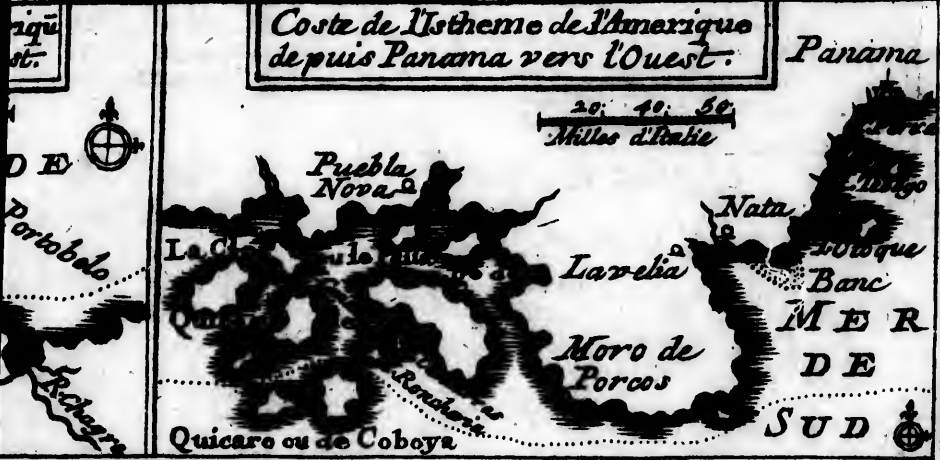


**CARTE  
DE L'ISTHME DE  
DARIEN  
ET DU  
GOLFE DE PANAMA**



Coste de Istheme de l'amerique de puis Panama vers l'Ouest.

Panama



pas à grand' chose. Nous ne séjournâmes guère plus d'un mois à Bantam, d'où l'on nous fit passer à Jambry dans l'isle de Sumatra : il y avoit alors guerre ouverte entre les Malayens de Jihor, habituez sur le promontoire de Malacca, & ceux de Jamby ; & les premiers tenoient l'embouchure de la riviere de Jamby, bloquée avec une flote de leurs bâteaux, qu'ils appellent proës. La ville de Jamby est à près de cent miles de cette embouchure ; mais à quatre ou cinq miles de la mer, il y a un petit bourg sur la riviere, qui consiste en quinze ou vingt maisons, bâties sur des poteaux, à la maniere du pais. On appelle ce port Quolla, qui semble être plutôt un nom appellatif pour désigner un port en général, qu'un nom propre : aussi toutes les fois que nos Matelots Anglois de ces quartiers ont débarqué quelque part, ils disent à l'imitation des Naturels du pais, qu'ils ont été au Quolla ; ce qui signifie l'endroit où l'on débarque, & que les Portugais appellent en leur langue Barcadero. Quoi qu'il en soit, cette guerre fit quelque obstacle à notre commerce, & nous fûmes contraints de rester quatre mois à la rade, avant que nous pussions charger quelque poivre : d'ici nous retournâmes à Bantam, pour y prendre le reste de notre charge : mais le vaisseau sur lequel j'étois venu fit voile pour l'Angleterre sans moi ; de sorte que je passai sur le Bombay, commandé par le Capitaine White, qui en qualité de Contre-Maitre avoit succédé au Capitaine Bennet, qui étoit mort durant le Voiage.

J'arrivai en Angleterre en 1679. & après

un mois de séjour , j'entrepris un second voiage à bord d'un vaisseau , commandé par le Capitaine Buckenham , qui alloit aux Indes Occidentales. J'y étois au service du Chirurgien ; & à notre arrivée à la Jamaïque , il se trouva que la saison du sucre n'étoit pas encore venuë ; de sorte qu'en attendant , le Capitaine résolut de faire un petit voiage à la baye de Campêche , pour y prendre du bois de teinture : mais je ne voulus pas être de la partie , & bien me valut , puis que le Capitaine y fut pris par les Espagnols , & amené à la ville de Mexique. Un certain Ruffel , qui s'y trouvoit alors prisonnier , & qui eut le bonheur de s'enfuir , me dit qu'il y avoit vû le Capitaine Buckenham , la chaîne au pié , & une corbeille sur le dos , crier du pain dans les rues , pour un Boulanger , qui étoit son maître. Quoi que ce Capitaine fut Gentilhomme , & qu'il eut des amis fort riches , qui offroient une somme considérable pour sa rançon , les Espagnols ne voulurent jamais le relâcher.

J'avois un frere à la Jamaïque , qui étoit employé sous le Chevalier Thomas Mudford , dans la plantation que celui-ci avoit au quartier , qu'on appelle des Anges ; & le plaisir que je me faisois de le voir , étoit le principal motif qui m'avoit porté à faire ce voiage : après avoir demeuré quelque tems avec lui , il m'établit dans une maison à Port-Royal , où j'exerçai la Chirurgie durant quelques mois. Je trouvai ensuite deux de nos Armateurs , le Capitaine Cook , & le Capitaine Linch , qui alloient de Port-Royal vers la côte de

Cartagene , & qui me prirent avec eux. Nous rencontrâmes d'autres Armateurs sur cette côte ; mais le mauvais tems nous en sépara vers l'Isle-d'Or , qui est une des *Samballos* ; de sorte que nous fîmes route vers Bastimentos , où nous les rejoignîmes avec plusieurs autres , qui s'y étoient donné rendez-vous , & qui avoient été ensemble à la prise de Portobel. C'est ici où je vis Mr Dampier pour la première fois , & j'allai avec lui dans la mer du Sud. Après avoir passé nos forces en revûë à l'Isle-d'Or , & débarqué sur l'Isthme , nous marchâmes par terre , nous prîmes S. Marie , & nous fîmes toutes ces courses , que Mr Ringrose rapporte dans la *IV. Partie* de son *Histoire des Boucaniers*.

Mr Dampier a dit dans l'Introduction de son *Voyage autour du monde* , de quelle manière cette troupe se partagea sur le chapitre du Capitaine Sharp. Pour moi , je fus de l'avis de Mr Dampier , & du nombre de ceux qui aimèrent mieux repasser à l'Isthme dans des bâteaux , & recommencer un pénible voyage par terre , que d'obéir à un Capitaine , qui n'avoit ni bravoure ni conduite ; il a donné aussi un détail de ce qui nous arriva dans ce retour , jusques au tems que par l'inadvertance d'un de mes camarades , je reçûs au genou une blessure si terrible , qu'après quelques jours de marche , je ne fus plus en état de les suivre , & qu'on me laissa sur l'Isthme de Darien au milieu des Indiens sauvages.

Cet accident m'arriva le cinquième jour de notre voyage , & le 5. du mois de Mai , en l'année 1681. J'étois assis à terre tour-

auprès d'un de nos compagnons de fortune , qui sechoit de la poudre sur une assiette d'argent ; mais le feu s'y mit par son imprudence , me brûla tout le genou : la chair en fut emportée jusqu'à l'os , & ma cuisse même en souffrit beaucoup. J'y appliquai d'abord les remèdes que mon havre-sac pût me fournir ; & dans la crainte qu'on ne me laissât derrière , je suivis quelques jours avec assez de peine. Durant cet intervalle , nos esclaves nous abandonnèrent avec le Nègre qu'on m'avoit accordé pour me servir , & porter les médicamens : il s'enfuit avec tout ce que j'avois , & il ne me laissa rien pour panser ma plaie. J'y sentis alors une vive douleur , & hors d'état de fatiguer plus long-tems à travers les forests & les rivieres , je pris congé de mes camarades , & je m'arrêtai à Darien le 10 jour de Mai.

Mr Richard Gopson , qui avoit fait son apprentissage de Droguiste à Londres , me fit compagnie : il ne manquoit ni d'esprit , ni de savoir , & il avoit le N. Testament en Grec , qu'il lisoit souvent , & qu'il traduisoit sur le champ en faveur de ceux qui étoient disposez à l'écouter. Un Matelot nommé Jean Hingson , fut aussi de la partie : ils étoient si fatiguez l'un & l'autre , qu'ils ne pûrent jamais passer outre. On avoit résolu , d'abord qu'on eut mis pié à terre , de tuer tous ceux qui s'arrêteroient en chemin : mais cet ordre fut donné pour empêcher qu'aucun de nous ne s'amusât mal-à-propos sur la route , & ne tombât entre les mains des Espagnols , qui n'auroient pas manqué de nous mettre à la



torture pour découvrir notre marche ; aussi ne fut-il pas executé à la rigueur, & la troupe prit congé de nous trois de fort bonne amitié. Deux autres de nos camarades, Robert Spratlin & Guillaume Bowman, s'étoient déjà séparés de nous à la riviere de Congo, le lendemain après mon infortune. L'endroit où nous passâmes cette riviere étoit assez profond, & le courant en étoit si rapide, qu'il m'entraîna plusieurs pas, jusques à une pointe où l'eau rejaillissoit. Malgré tout cela, je franchis cet obstacle ; mais ces deux hommes qui venoient les derniers de tous, & qui virent la peine que j'avois eû dans ce passage, & que la riviere s'enflait toujours, n'osèrent me suivre, & ils aimèrent mieux rester où ils étoient : ils me joignirent les premiers, & les deux autres bien-tôt après que toute la troupe fut partie pour la mer du Nord, dont je parlerai dans la suite : ainsi nous fûmes cinq qu'on laissa derrière à la merci des Indiens.

Réduit à vivre avec ces barbares, il sembloit que je n'avois aucun moien de soulager ma douleur ; cependant ils entreprirent de me guérir avec de certaines herbes, qu'ils mâchoient jusques à la consistance d'une pâte, & qu'ils étendoient sur une feuille de plantain pour en couvrir ma blessure. On renouvelloit cette emplâtre tous les jours, & sa vertu fut si grande, qu'au bout de deux ou trois semaines, il ne me resta plus à ce genou qu'une foiblesse qui me dura long-temps après, & un engourdissement, dont j'ai encore quelquefois des attaques ; mais les

Indiens ne furent pas tout-à-fait si charitables à d'autres égards : il y en avoit quelques-uns qui nous regardoient de fort mauvais œil , & qui nous jettoient des plantains verts , comme on jette des os à un chien , lors que tout transis de froid nous rampions devant eux. C'étoit-là un pauvre ragoût , dont il falloit pourtant se contenter : mais le jeune Indien chez qui nous logions , nous en donnoit souvent de mûrs , à l'insçû de ses voisins ; ce qui servoit beaucoup à nous rafraîchir. Cet Indien avoit été fait prisonnier par les Espagnols dans son enfance , & mis au service de l'Evêque de Panama , où il aprit assez bien leur langue , jusqu'à ce qu'il trouva l'occasion de s'échaper , & de retourner auprès de ses compatriotes. Cela nous fut d'un grand secours , & nous n'eûmes pas de la peine à nous faire entendre , avec quelque teinture que nous avions de l'Espagnol , quelques mots Indiens que nous avions attrapé dans le país , & l'usage des signes. D'ailleurs , ce jeune homme étoit si genereux , & il exerça si bien l'hospitalité envers nous , que si durant le jour on ne nous donnoit que de méchans plantains verts , il se levoit la nuit pour en cueillir de mûrs à la sourdine , & il nous les distribuoit. Ce n'est pas que les autres eussent de l'inclination à nous maltraiter , puis qu'ils sont tous d'un naturel débonnaire & franc ; mais ils avoient conçu quelque chagrin , de ce que nos camarades en avoient forcé quelques-uns d'entr'eux à leur servir de guides , & que la saison pluvieuse étoit alors si rude , que les Indiens

même ne se soucioient pas beaucoup de voiajer , quoy qu'ils ne se mettent pas fort en peine du mauvais tems , ni de la difficulté des chemins.

Après que Gopson , Hingson & moi eûmes passé trois ou quatre jours de cette maniere , Spratlin & Bowman nous vinrent joindre , fort fatiguez d'avoir couru sans guides entre les bois & les rivieres , & sans autre nourriture qu'un peu de plantains , qu'ils avoient trouvé çà & là ; ils nous apprirent que George Gainy avoit eû le malheur de se noyer , comme Mr Dampier le raporte , *Tomé 1.* Ils le virent étendu sur le bord de la riviere , après que la marée fut basse , avec une corde entortillée autour de ses reins , & son argent attaché au cou ; mais ils étoient si las , qu'ils ne s'amuserent point à le lui ôter : ils s'arrêtèrent avec nous une quinzaine de jours , & nous fûmes traitez de la même maniere , c'est-à-dire , que nous n'avions pas grand'chose à manger , & que les Indiens nous regardoient de travers , parce qu'ils n'avoient point de nouvelles de leurs amis , que nos gens avoient pris avec eux pour leur servir de guides : malgré tout cela , ils eurent le même soin de ma blessure , & je me trouvois déjà en état de marcher un peu ; mais enfin lors qu'ils virent que leurs hommes ne revenoient pas , ils commencerent à perdre patience , & il sembloit à leur mine qu'ils tramoient de se venger sur nous de l'injure prétendue que nos camarades avoient faites aux leurs : dans ce dessein , ils consultoient souvent entr'eux pour savoir de quelle maniere ils disposeroient de

nous ; les uns opinioient à la mort , les autres à nous retenir chez eux , & d'autres enfin à nous livrer aux Espagnols , pour gagner leurs bonnes grâces : mais ils avoient presque tous une haine si mortelle contre cette Nation , que le dernier avis fut bien-tôt abandonné ; & ils résolurent qu'on ne nous feroit aucun mal , jusqu'à ce que le tems que leurs amis pouvoient employer à leur retour seroit expiré : ce terme fut de dix jours , qu'ils nous venoient compter sur le bout de leurs doigts.

Lors qu'il approcha de sa fin , sans qu'aucun de leurs hommes parut , ils soupçonnèrent que nos gens les avoient ou massacrés , ou amenez avec eux ; & ils résolurent de nous immoler à leur vengeance. Dans cette vûë , ils dressèrent un grand bûcher le dixième jour au matin , & ils nous avertirent que nous y serions brûlez , aussi-tôt après le coucher du Soleil ; car ils vouloient différer notre supplice jusqu'à cette heure-là. Mais leur Chef Lacenta , qui vint à passer par bonheur , les détourna de cette barbarie , & il leur proposa de nous envoyer du côté du Nord , avec deux Indiens , qui pourroient apprendre des habitans de la côte ce qu'étoient devenus les autres guides. La proposition fut d'abord acceptée , & l'on choisit deux hommes pour nous conduire vers le Nord. L'un de ces Indiens avoit toujours été notre ennemi capital ; mais l'autre étoit ce généreux Indien , qui se levoit la nuit pour nous cueillir des plantains mûrs.

Nous fûmes donc congédiés le lendemain avec notre escorte , & nous marchâ-

mes gaïement trois jours de suite , bien persuadé que nos amis n'auroient fait aucun mal à leurs guides. Nous passâmes ces trois jours par des chemins marécageux , avec de grosses pluies , accompagnées de tonnerres & d'éclairs ; & il nous falut coucher deux nuits sous des arbres , qui ne nous garantissoient pas de l'humidité. Nous campâmes la troisième sur une petite montagne , qui le lendemain matin nous parût une isle , tant l'inondation étoit grande aux environs. Cependant nous n'avions eû pour toute pitance les deux premiers jours , qu'une poignée de maiz sec , que nos guides Indiens nous avoient donné ; & cela ne fut pas plutôt consumé , qu'ils s'en retournèrent chez eux , & nous laissèrent à notre conduite.

Nous restâmes le quatrième jour sur cette montagne , & le cinquième après que les eaux se furent écoulées , nous poursuivîmes notre route vers le Nord à la faveur d'une petite bouffole que nous avons. Notre marche continua jusqu'à six heures du soir , & alors nous rencontrâmes une rivière , qui avoit autour de 40 piez de largeur , & qui étoit bien profonde : il y avoit un arbre abatu qui la traversoit , ce qui nous fit conjecturer que nos amis avoient passé par là ; de sorte qu'il falut s'asseoir pour délibérer si nous prendrions cette route.

Après avoir bien raisonné sur ce point , il fut conclu que nous traverserions la rivière , & que nous chercherions le sentier que nos gens avoient suivi. D'ailleurs l'eau qui couroit un peu au Nord en cet

endroit , nous persuada que nous étions au-delà de cette grande chaîne de montagnes , qui séparent le côté Septentrional de l'Isthme du Méridional , & qu'ainsi nous n'étions pas trop éloignés de la mer du Nord : mais au lieu d'attribuer aux grosses pluies qu'il avoit fait le prompt accroissement & décroissement de la riviere , nous jugeâmes mal à propos que cela venoit de la marée , & qu'ainsi nous étions près de la mer. Quoi qu'il en soit , nous passâmes la riviere sur l'arbre que la pluie avoit rendu si glissant , qu'il n'y avoit pas moien d'y marcher debout ; & nous eûmes beaucoup de peine à nous y traîner dessus à califourchon : il y en eût pourtant quatre de nous cinq , qui eurent le bonheur de gagner l'autre rive ; mais Bowman , qui étoit le dernier , glissa , & le courant l'emporta dans une minute hors de notre vûë ; de sorte que nous le crûmes noyé. Pour surcroît d'affliction , il nous fût impossible de trouver un sentier ; parce que l'inondation avoit couvert toutes les terres de bourbe & de vase. Réduits à cette extrémité , nous repassâmes sur le même arbre , dans le dessein de suivre le cours de cette riviere , que nous croyions toujours se décharger dans la mer du Nord. Nous n'avions pas fait plus d'un quart de mille , que nous apperçûmes notre camarade assis sur le bord de la riviere : il nous dit à notre approche , que la violence du courant l'avoit porté-là , & qu'à la faveur d'un coude que la riviere faisoit , il avoit eu le tems de se reconnoître , & de saisir quelques branches qui pendoient dans l'eau

par le moien desquelles il s'étoit sauvé : il avoit alors quatre cens pieces de huit sur le dos ; il étoit Tailleur de son métier, & d'une complexion assez foible.

Nous restâmes ici toute la nuit ; & le lendemain, qui étoit le sixième jour de ce voyage, nous continuâmes notre marche à travers des lieux remplis de canes creuses & de ronces, bien affoiblis manque de vivres : mais lors que nous étions sur le point d'expirer, accablés de faim & de lassitude, la Providence nous fit découvrir un arbre qu'on appelle Maccaw, & qui porte des baies, dont nous mangeâmes avidement. Après en avoir en quelque maniere apaisé notre faim, nous en prîmes un paquet & nous poursuivîmes notre route jusqu'à la nuit.

Le lendemain à quatre heures après midi, nous rencontrâmes une autre riviere, qui se joignoit avec celle que nous avions cotoyé jusques ici ; & alors nous nous vîmes enfermez de part & d'autre sur une petite montagne qui étoit à leur confluent. Celle-ci étoit aussi profonde & aussi large que la précédente, de sorte que nous ne savions plus que devenir ; il n'y avoit pas moien de les passer à gué, ni de trouver un arbre qui fut assez long pour atteindre d'une rive à l'autre, ni même d'en couper un de cette longueur, puis que nous n'avions pour tout instrument qu'un grand couteau. Nous examinâmes le cours de ce dernier fleuve par la bouffole, & nous trouvâmes qu'il alloit au Nord : ce qui nous confirma dans notre bévûe, que nous étions à la partie Septentrionale de la gran-

de chaîne de montagnes. Là-dessus nous résolûmes de faire deux radeaux pour descendre cette riviere, qui nous devoit conduire, à ce que nous croyions tous, jusqu'à la côte de la mer du Nord. Les bois nous fournissoient des canes creuses, qui étoient fort bonnes pour cet usage; nous les coupâmes d'une juste longueur, & nous en attachâmes quantité les unes sur les autres avec des houffines tirées d'un buisson qui ressembloit à la vigne.

Nous n'eûmes pas plûtôt achevé nos radeaux, que la nuit survint; de sorte qu'il falut se retirer sur une petite montagne, où après avoir amassé une charretée de bois, nous fîmes du feu, déterminés à nous mettre le lendemain matin sur la riviere: mais peu de tems après le Soleil couché, il se mit à pleuvoir d'une si terrible force, qu'on auroit dit que le ciel & la terre alloient se confondre, l'orage étoit accompagné de furieux coups de tonnerre, & les éclairs avoient une odeur de souffre si puante, que nous en fûmes presque étouffez.

La tempête dura jusqu'à minuit, & alors nous fûmes saisis de fraieur à l'oïïe du bruit que les rivieres faisoient autour de nous: l'obscurité étoit même si grande, que nous ne pouvions rien découvrir que notre feu, à moins que les éclairs ne vinssent à luire. Dans cet instant, nous découvrions toute la montagne, & nous aperçûmes bien-tôt que l'eau commençoit à nous gagner, puis qu'elle emporta notre feu en moins d'un quart d'heure. Chacun pensa d'abord à sauver sa vie, & à monter sur quelque arbre, pour se garantir du déluge qui nous mena-



çoit : mais il n'y avoit ici que des cotonniers d'une grosseur prodigieuse , & où il ne paroissoit aucune branche à 40 ou 50 piés de haut , de sorte qu'il n'y avoit pas moien d'y grimper.

Pour moi , je ne savois de quel côté me tourner , tant ma consternation étoit grande ; mais au milieu de ce péril , j'eus le bonheur de trouver un gros cotonnier qui étoit pourri de vieillesse , ou par quelque autre accident , & où il y avoit un trou à quatre piés ou environ de terre. Je m'y fourrai le mieux qu'il me fut possible , & j'y trouvai une bosse qui me servit de siege : tapi de cette maniere , & ramassé comme un peloton , sans pouvoir me tenir debout , ni étendre les jambes , j'attendis le jour avec beaucoup d'impatience. D'ailleurs , j'étois si fatigué du voyage , que malgré la faim & le froid qui me talonnoient , je m'endormis ; mais mon sommeil fut bientôt interrompu par le bruit des gros arbres que la ravine entraînoit , & qui venoient heurter contre le mien avec tant de violence , qu'ils le faisoient branler.

Je me trouvai alors les genoux dans l'eau , quoi qu'il y eût quatre piés depuis la racine de l'arbre , jusqu'à l'ouverture de ce creux , & l'eau couroit avec la même rapidité que celle de la riviere. L'obscurité & les éclairs rendoient l'inondation si terrible , que j'en oubliai ma faim , & que je ne pensai plus qu'à prier Dieu de me sauver la vie. Réduit dans ce triste état , je vis paroître l'étoile du matin , qui releva mon courage abatu , & qui fut suivie de la pointe du jour en moins d'une demi heure : aussi-tôt la

pluie & les éclairs cessèrent , & l'eau s'écoula si vite , qu'il n'en resta plus au pied de mon arbre , lors que le Soleil fut levé.

Je sortis d'abord de ma froide caverne ; mais j'étois si engourdi , & le terrain étoit devenu si glissant , que j'eus de la peine à me tenir debout. Malgré tout cela , je me traînai le mieux qu'il me fut possible jusques à l'endroit où nous avions allumé du feu , & je n'y trouvai personne. J'appellai ensuite mes camarades à haute voix , & je n'eus pour toute réponse que celle de l'Écho ; ce qui me remplit d'une terreur si grande , que j'en tombai presque mort par terre , accablé d'ennui & de faim , puis qu'il y avoit déjà sept jours que nous n'avions mangé autre chose que ces baies de Maccaw , dont j'ai parlé ci-dessus.

Je restai quelque tems sur la terre humide , sans esperance de revoir mes amis , ni de jouir d'aucune consolation , jusqu'à ce qu'enfin j'entendis une voix autour de moi , qui me redonna la vie , sur tout lors que je vis que c'étoit Mr Hingson. Tous les autres qui s'étoient sauvés sur de petits arbres , nous joignirent bien-tôt après. Nous nous embrassâmes les larmes aux yeux , & nous rendîmes graces au bon Dieu , de ce qu'il nous avoit délivrés d'un si grand péril.

Nous cherchâmes ensuite nos radeaux , que nous avions attachez à un arbre ; mais nous les trouvâmes embourbez & les canes remplies d'eau ; ce qui nous surprit beaucoup , parce que nous croyions qu'elles n'admettoient pas même l'air , & qu'el-

les étoient comme de grosses vessies enflées. Quoi qu'il en soit, il y a grand' apparence qu'il y avoit des fentes, & peut-être que nous y en avons fait nous-mêmes par mégarde, lors que nous les joignimes ensemble; du moins les ustencilles qu'on en fabrique tiennent fort bien l'eau.

Ce fut donc un autre sujet de chagrin, & un nouvel obstacle à notre départ; mais la Providence dirigea toutes choses pour le mieux, puis que si nous avions descendu cette riviere, qui se joint à celle de Cheapo, & court ensuite vers la baie de Panama & la mer du Sud, elle nous auroit conduit au milieu des Espagnols nos ennemis, de qui nous ne pouvions attendre aucun quartier.

Au reste, le voisinage des montagnes, & la pente qui en est roide, sont la cause que les rivieres s'enflent ainsi tout d'un coup après ces violentes pluies, & qu'elles retournent de même dans leur premier état.

Mais pour revenir à nos radeaux, ils ne pouvoient plus nous servir pour descendre ces rivieres, ni les traverser; de sorte que nous fûmes bien aises de retourner à la plantation Indienne, d'où nous étions partis. Nous reprîmes donc la route que nous avions tenu le long de la riviere; & comme la faim nous obligeoit à porter les yeux sur tout ce qui pouvoit y remedier, nous découvrîmes un daim profondément endormi. Nous en approchâmes de si près que nous aurions pû nous jeter sur lui & le prendre; si un de nos camarades n'a-

voit jugé à propos de lui tirer un coup de fusil à bout touchant ; mais il arriva par malheur que le plomb, qui n'étoit pas bourré, tomba tout juste avant qu'il lâchât le coup ; de sorte que le daim n'en reçût d'autre mal, que celui de s'éveiller au bruit de la poudre, & de passer la rivière à la nage. Nous ne fûmes pas au reste peu embarrassés, lors qu'il nous falut quitter cette rivière, pour chercher l'habitation des Indiens. D'ailleurs, il y avoit huit jours que nous n'avions eu pour toute nourriture que les baies du Maccaw, & la moielle d'un autre arbre, appelé bibby, que nous trouvâmes fort bonne.

Après avoir bien réfléchi sur la route que nous prendrions, il fut résolu de suivre la trace d'un pecary, ou d'un cochon sauvage, dans l'esperance qu'elle nous conduiroit à quelque allée de plantains, ou à quelque champ semé de potates, où ces animaux ont accoutumé d'aller paître. En effet, elle nous mena jusques à une ancienne plantation, & à la vûe d'une nouvelle. C'est ici que la peur nous reprit, exposez d'un côté à mourir de faim, & de l'autre, à essuier la mauvaise humeur des Indiens, que nous croyions toujors irriter contre nous. Mais il n'y avoit point de milieu, & il fut déterminé que l'un de nous iroit à la maison voisine, pendant que les autres se tiendroient à l'écart pour en attendre le succès. J'y allai donc moi-même, & il se trouva que c'étoit la maison d'où nous étions partis. Les Indiens fort étonnez de me voir, commencèrent à m'interroger sur bien des choses : mais la chaleur du feu, &

l'odeur de la viande qu'on y cuisoit , me firent tomber dans un évanouissement qui arrêta toutes leurs questions : ils parurent bien empressez pour me tirer de cet état , & d'abord que je revins à moi , ils me donnèrent un peu à manger. Ensuite ils me demandèrent où étoient mes quatre camarades , & sur ce que je leur en dis , ils les envoyèrent chercher aussi-tôt : mais on n'en ramena que trois , parce que Gopson avoit resté un peu plus loin. Les guides étoient à présent de retour de la côte du Nord , & ils se loüoient beaucoup de la maniere civile & genereuse dont nos gens les avoient traitez ; de sorte que les Indiens étoient devenus nos bons amis. Celui qui nous avoit témoigné tant de bienveillance , ne s'aperçût pas plûtôt que Mr Gopson n'étoit pas encore arrivé , qu'il lui apporta des vivres , & le conduisit à la plantation. En un mot , on eut grand soin de nous à tous égards.

Après avoir passé huit jours à nous rafraîchir , nous reprîmes notre marche , dans le dessein de nous rendre à la mer du Nord le plûtôt qu'il nous seroit possible. Depuis que nos camarades avoient renvoyé leurs guides avec beaucoup d'honnêteté & de présents , comme de haches , de colliers , &c. les Indiens étoient plus disposez que jamais à nous en fournir : ils nous procurèrent donc quatre jeunes hommes vigoureux pour nous conduire jusqu'à la riviere , où nous avions trouvé un arbre abatu qui la traversoit : nous y arrivâmes dans un jour , parce que nos guides nous servoient de bonne amitié , au lieu que nous y en avions employé trois

le premier voiage. Arrivez en cet endroit, nous marchâmes environ un mille en montant la riviere, & il nous falut mettre ensuite dans un canot pour la remonter. Nos guides ramèrent vigoureusement jusqu'à la nuit, & alors nous logeâmes dans une maison, où ils dirent tant de bien de nos camarades, qui étoient allez à la mer du Nord, que le Maître du logis nous régala de son mieux. Nous repartimes le lendemain avec deux nouveaux rameurs, c'est-à-dire, que nous en avions six en tout, & que notre condition étoit alors bien différente de la premiere.

Quoi qu'il en soit, au bout de 7 jours nous arrivâmes à la maison de Lacenta, qui nous avoit sauvé la vie. Ce Palais est situé sur une coline fort agréable, où il y a le plus joli boccage de cotonniers que j'aie vû aucune part. La grosseur de ces arbres étoit en général de six piés de diamètre; & il y en avoit quelques-uns de huit, de neuf, de dix, & même d'onze. Quatre Indiens & moi, qui nous tenions par la main, nous mîmes autour d'un, & il s'en falut plus de trois piez que nous ne pussions l'embrasser. Il y avoit aussi une magnifique allée de plantains, & un autre boccage de petits arbres, dont l'on auroit pû former une espece de labyrinthe, si l'on eût employé quelque industrie.

Cette coline renferme du moins cent acres de terre, & c'est une peninsule de figure ovale, presqu'environnée par deux grandes rivieres, dont l'une vient de l'Est, & l'autre de l'Oüest: il n'y a qu'une langue de terre de 40 piés de large, qui les

separe à l'entrée de la coline ; mais elles se joignent ensuite & forment une grande riviere fort rapide. Ce petit espace est si rempli de canes creuses , de buissons , que les Anglois appellent Têtes de Pape , & de poiriers sauvages , qu'il est impossible d'en approcher.

Cinquante des principaux du païs demeurent sur cette coline , sous la domination de Lacenta , qui est comme le Prince de toute la partie Méridionale de l'Isthme de Darien. Les habitans du Quartier Septentrional lui rendent aussi beaucoup de soumission ; mais celui du Sud est proprement son païs , & cette coline fait son domaine : il n'y a ici qu'un seul canot , qui sert à Lacenta & à tous les autres qui demeurent sur cette peninsule , pour passer & repasser la riviere.

Lors que nous y fûmes arrivez , Lacenta congédia nos guides , & il nous dit qu'il étoit impossible de voyager vers le Nord dans cette saison pluvieuse , qui étoit alors à son plus haut point ; mais que nous resterions avec lui , & qu'il auroit soin de nous : de sorte qu'il nous falut accepter ses offres.

Bien-tôt après il se trouva une occasion qui servit beaucoup à augmenter la bonne opinion que Lacenta & ses gens avoient conçu de nous , & à m'attirer leur estime d'une façon toute particuliere : il arriva donc qu'une des femmes de Lacenta devint malade , & qu'on résolut de lui tirer du sang. Voici de quelle maniere les Indiens s'y prennent ; ils font asseoir le malade sur une pierre qui est dans le fleuve ;

ensuite

es se  
de ri-  
rem-  
ue les  
poi-  
en ap-  
s de-  
mina-  
Prince  
sthme  
r Sep-  
up de  
ropre-  
on do-  
qui sert  
eurent  
asser la

acenta  
it qu'il  
Nord  
alors à  
s reste-  
oin de  
pter ses  
ccasion  
bonne  
avoient  
estime  
arriva  
nta de-  
ui titer  
les In-  
le ma-  
fleuve;  
ensuite





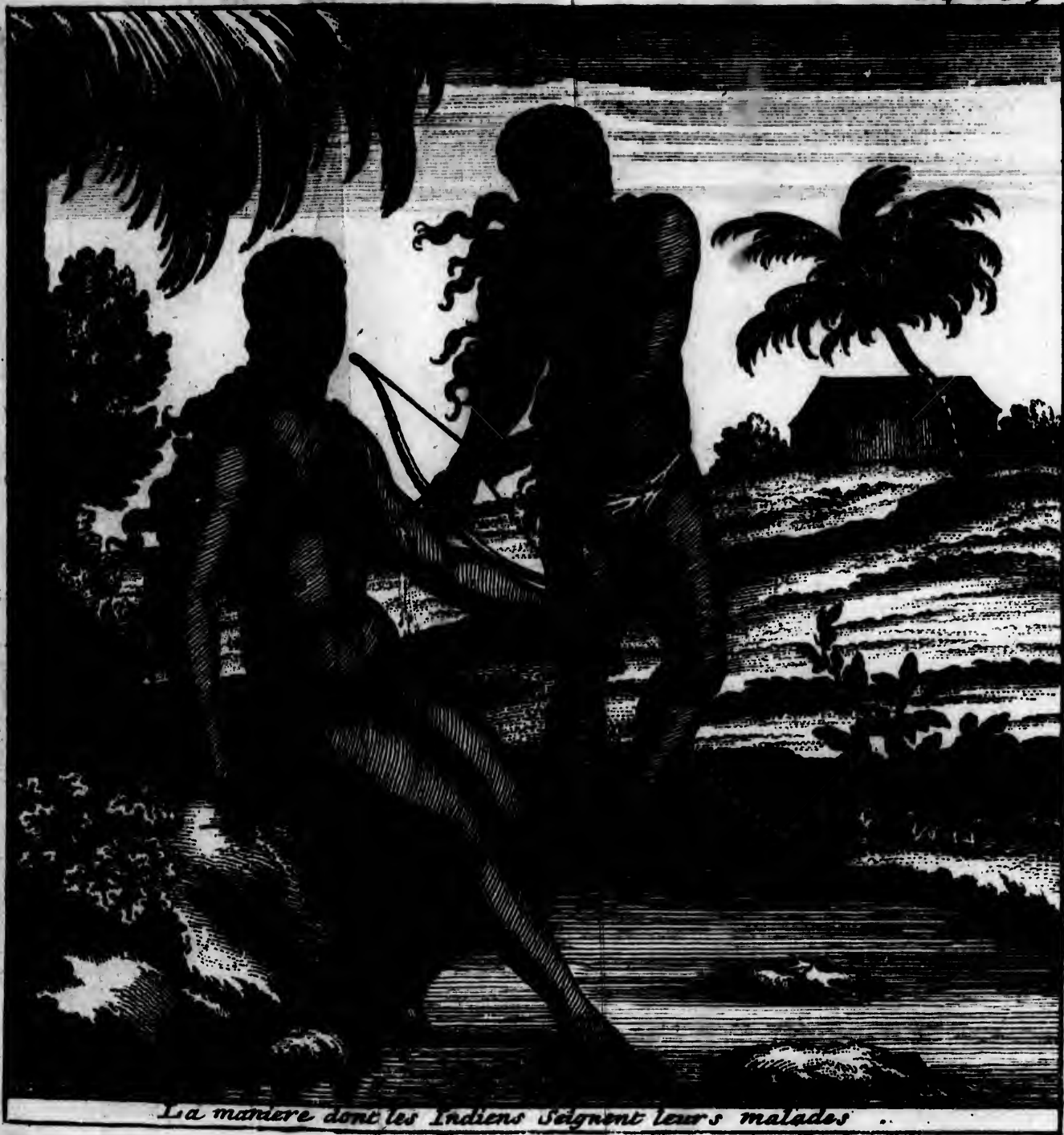


*La maniere dont*

en  
&  
pe  
ma  
a  
pe  
ma  
ne  
te  
ils  
tes  
me  
toi  
J  
ope  
pris  
che  
mon  
ne  
lade  
une  
mon  
la v  
falu  
vic.  
le fa  
te-a  
fa d  
il m  
aucu  
ner  
je ti  
Dam  
je fu  
lend  
& le  
quit

ensuite l'Operateur muni d'un petit arc, & de petites flèches, les tire aussi vite qu'il peut par tout le corps nud du patient, sans manquer un seul endroit. Il est vrai qu'il y a un arrêt aux flèches, & qu'ainsi elles ne penetrent pas plus avant que nos lancettes: mais si par hazard ils touchent à une veine remplie de vent, & que le sang en sorte avec quelque impetuosité, ils sautent, ils cabriolent, & font mille postures grotesques, pour témoigner leur joye, comme s'ils avoient remporté une grande victoire.

Je me trouvai present lors qu'on fit cette operation à l'épouse de Lacenta; & surpris de leur ignorance, je ne pûs m'empêcher de lui dire, que s'il vouloit, je lui montrerois une méthode plus aisée & qui ne causeroit pas tant de douleur à la malade. Voïons, me dit-il; Là-dessus je fis une ligature au bras de son épouse avec un morceau d'écorce d'arbre, & je lui ouvris la veine avec ma lancette: mais peu s'en falut que mon entreprise ne me coutât la vie. Lanceta n'eut pas plutôt vû couler le sang, qui ne venoit d'ordinaire que goutte-à-goutte, qu'il prit sa lance, & jura par sa dent, que si sa femme s'en trouvoit mal il me perceroit le cœur. Je ne témoignai aucune émotion, & je le priai de se donner un peu de patience. Quoi qu'il en soit, je tirai autour de douze onces de sang à la Dame, & après lui avoir bandé le bras, je fus d'avis qu'elle se reposât jusques au lendemain. Par bonheur la fièvre diminua, & les accez ne revinrent plus. Ceci m'acquies une si grande reputation, que Lacenta



*La maniere dont les Indiens seignent leurs malades ..*

vint me voir , & qu'en présence de toute la Cour , il s'inclina devant moi , & me balsa la main. Alors tous les autres m'environnerent ; les uns me baisoient la main , les autres le genou , & quelques-uns le pié. Je fus mis ensuite dans un hamac , & porté sur les épaules des Indiens , pendant que Lacenta fit un discours à ma louange , & qu'il m'éleva fort au dessus de tous leurs Docteurs. On me porta de cette maniere d'une plantation à l'autre , & je vécus avec beaucoup d'éclat & de reputation à la faveur des remedes , & de la saignée que je faisois à tous ceux qui en avoient besoin. Quoi que j'eusse perdu mes onguents & mes emplâtres , par la fuite du Negre qui m'avoit pris mon havresac , il m'étoit resté dans la poche une boîte d'instrumens , & quelque peu de medicamens , que j'y tenois d'ordinaire enveloppez dans un morceau de toile huilée.

Je passai de cette sorte quelques mois parmi les Indiens qui m'adoroient pour ainsi dire. Quelques uns d'entr'eux s'étoient échappés des mains des Espagnols, dont ils avoient été les esclaves ; & je m'imagine que c'est la raison pour laquelle ils demandoient le Baptême : quoiqu'ils le souhaitassent plutôt pour avoir un nom Européen, que pour aucune connoissance qu'ils eussent du Christianisme.

Pendant mon séjour , auprès de Lacenta , je l'accompagnai souvent à la chasse , où il se plaisoit beaucoup , & il ne lui manquoit pas de gibier , pour le divertir. Nous allâmes une fois vers le Sud-Est , à l'entrée de la belle saison , & nous courûmes jus-

qu'à une riviere , où les Espagnols amassoient de l'or. Je crûs au reste que c'étoit une de celles qui viennent du Sud-Est , & qui vont se rendre dans le Golfe de saint Michel. Quoi qu'il en soit ; arrivez à la hauteur du lieu où ils travailloient , nous esquivames à travers les bois , & après nous être postez derriere de gros arbres , nous les observâmes long-temps , sans qu'ils nous apperçûssent. Voici de quelle maniere ils cueillent l'or : ils ont de petits bassins de bois qu'ils enfoncent peu-à-peu dans l'eau & qu'ils remplissent à demi de sable ; ensuite ils les retirent tout doucement , & ils les secouent en rond : cela fait élever le sable , qui s'échappe avec l'eau par dessus le bord du bassin , pendant que l'or tombe au fond. Après l'avoir tiré du bassin ; ils le font secher au Soleil , & quand il est sec , ils le pilent dans un mortier. Ensuite ils l'étendent sur du papier , & avec une pierre d'Aiman , qu'ils passent dessus . ils attirent tout le fer qu'il y a : Enfin , ils mettent cet or bien épuré dans les calebasses. D'ailleurs , ils ne s'occupent à ce travail que durant la belle saison , c'est-à-dire trois mois de l'année ; parce que les grosses pluyes , qui accompagnent la saison humide , entraînent l'or du haut des montagnes , & que les rivieres sont impraticables à cause de leur profondeur ; mais quand le beau temps est revenu , il n'y a pas plus d'un pié d'eau. Cette belle recolte n'est pas plutôt finie , que les moissonneurs s'embarquent sur de petits vaisseaux pour se rendre à Sainte Marie ; & j'ai ouï dire à un Espagnol , que nous primes dans

cette ville , sous la conduite du Capitaine Sharp , que si la saison est bonne , ils emportent jusqu'à 18 ou 20 mille livres pesant d'or. Mais soit qu'ils en amassent plus ou moins , la quantité qu'on en tire tous les ans de ces rivieres est presque incroyable.

Mes quatre camarades restoient à la maison de Lacenta , pendant que je me divertissois avec lui. J'avois même si bien gagné ses bonnes graces , qu'il ne vouloit aller aucune part sans moi ; de sorte que je m'aperçûs que son dessein étoit de me retenir tous les jours de ma vie. Cette pensée me causa de l'inquietude ; mais je la cachai le mieux qu'il me fut possible.

Une fois que nous étions à la chasse , il arriva que nous fimes lever un Pecary qui fatigua les naturels du païs & leurs chiens pendant la plus grande partie du jour , jusqu'à ce que Lacenta presqu'épuisé de forces manque de nourriture , parut si chagrin du mauvais succez de cette journée , qu'il souhaita avec ardeur qu'on pût trouver quelque autre méthode plus aisée pour venir à bout de cette chasse.

J'entendois déjà passablement bien leur langue , & je me servis de cette occasion pour obtenir ma liberté. Après donc avoir fait l'éloge de nos chiens d'Angleterre , j'offris à Lacenta de lui en amener quelques-uns , s'il vouloit me permettre d'y aller faire un tour. Il demeura un peu interdit à l'oüie de cette proposition ; mais enfin il jura par sa dent , sur laquelle il mit les doigts , que j'aurois ma liberté & celle de mes Camarades , pourvû que je lui promis-se par ma dent , de retourner & de me ma-

rier dans son païs ; car il s'étoit engagé à me donner sa fille , qui n'étoit pas encore nubile. j'acceptai la condition ; & il me promit d'ailleurs , qu'à mon retour il feroit pour moi au delà de tout ce que je pouvois attendre.

Je le remerciai très-humblement , & il me congédia le lendemain sous l'escorte de sept hommes vigoureux. Il y eut d'ailleurs quatre femmes , qui servirent à porter nos provisions , & mes habits , qui consistoient en une espece de chemise , & une paire de culotes de toile. Je les gardois pour couvrir ma nudité , en cas que je retournasse jamais parmi des Chrétiens ; du reste , j'allois ici tout nud comme les Sauvages , & leurs femmes m'avoient peint tout le corps de petites taches ; mais je ne voulus pas souffrir qu'elles me picotassent le cuir à la maniere du païs , pour y faire entrer la peinture.

Je partis donc du voisinage de la Mer du Sud , où Lacenta se divertissoit à la chasse , pour me rendre à son Palais , où j'arrivai dans une quinzaine de jours , au grand contentement de mes Camarades qui m'y attendoient avec impatience. Après bien des salutations de part & d'autre , & quelques larmes que la joye nous fit verser , je leur dis de quelle maniere j'avois obtenu ma liberté de Lacenta , & ce que je lui avois promis de faire à mon retour. Cette nouvelle les récrea tous , dans l'esperance de sortir bien-tôt d'un païs sauvage , où nous avions demeuré si long-tems.

Je me rafraichis ici quelques jours , au bout desquels nous partimes sous une bon-

ne escorte d'Indiens armez , qui devoient nous conduire vers les mers du Nord.

Nous traversâmes plusieurs montagnes fort hautes , mais la dernière les surpassoit toutes ; nous fumes quatre jours à la monter , quoi qu'il y eût quelque enfoncement par-ci par-là. Dès que nous eumes atteint le sommet , je sentis que la tête me tournoit d'une étrange manière ; je le dis à mes Compagnons & aux Indiens , qui me répondirent tous qu'ils se trouvoient dans le même état. Il y a grande apparence que cela venoit de la hauteur excessive de cette montagne , & de la subtilité de l'air. Je crois qu'elle étoit plus élevée que celle que nous passâmes avec le Capitaine Sharp, où cet autre que Mr Dampier & le reste de nos gens traversèrent à leur retour : du moins celles que nous avons passé nous parurent au-dessous de celle-ci , & quelquefois même les nuées qu'il y avoit entre-deux nous empêchoient de les voir : mais quand les nuages venoient à se dissiper , & à s'élever peu-à-peu vers le sommet de la montagne , nous les découvrions alors comme à travers autant de larmiers.

Je priai deux hommes de se mettre sur mes jambes , pendant que je regardois en bas de cet endroit de la montagne qui me parut le plus perpendiculaire ; mais je ne pûs voir le fonds à cause des nuages , qui en interceptoient la vûë. Les Indiens nous conduisirent à un passage si étroit , qu'il nous y fallut trainer sur nos fesses : ils employèrent eux-mêmes cet expédient , & ils se donnoient de l'un à l'autre leurs arcs , leurs flèches , & tout leur attirail. Enfin



notre vertige nous quitta , à mesure que nous descendîmes.

Arrivez au pié de la montagne , nous trouvâmes une riviere qui couroit vers la mer du Nord , & quelques maisons Indiennes tout-auprès , qui nous fournirent assez bien de quoi satisfaire notre appetit. C'étoient les premières maisons que nous eussions vûes depuis six jours ; nous y restâmes une nuit , & je dirai en passant , que j'eus pour mon lit un Hamac attaché à deux arbres & une feuille de Plantain pour ma couverture.

Nous partîmes d'ici le lendemain matin & nous arrivâmes au bord de la mer en deux jours de temps. Quarante Indiens des plus qualifiez du païs , nous y joignirent , & après nous avoir felicitez sur notre heureuse arrivée , ils nous reçurent chez eux. Ils s'étoient tous parez de leurs plus beaux habits , qui consistent en des robes longues & blanches , qui vont jusques à la cheville , & sont garnies de franges par le bas : ils avoient d'ailleurs une demi-pique à la main. Mais je parlerai plus au long de tout ceci , lors que je ferai la description du païs , & de toutes les autres particularitez , que j'y ai observées.

Nous demandâmes d'abord aux Indiens , s'il devoit arriver ici quelques vaisseaux Européens. Ils nous répondirent qu'ils n'en savoient rien , mais qu'ils s'en informeroient. Là-dessus , ils manderent un de leurs Devins , qui se mit aussitôt en frais avec ses camarades pour évoquer le Diable , & savoir de lui en quel temps il arriveroit un vaisseau. La première chose donc qu'on fit

dans la maison , où nous étions alors ; ce fut de faire une separation avec des Hammacs , afin que les *Pavviers* , c'est ainsi qu'ils appellent ces Magiciens , pussent être en leur particulier. Ils employèrent quelque temps à leurs sortilèges , & nous les entendîmes pousser des cris , & des hurlemens affreux ; tantôt ils imitoient le chant des oiseaux , & tantôt le cris des bêtes : ils joignoient à ce bruit le son des pierres qu'ils frapoyent ensemble , des Conques , & d'une méchante espece de Tambour fait de cannes creuses ; tout ce tintamare étoit accompagné du bruit confus de quelques ossemens de bêtes attachez les uns aux autres avec des cordons : ils se mettoient quelquefois à hurler d'une maniere terrible , & tout d'un coup ils tomboient dans un profond silence. Après s'être bien escrimé , sans avoir pu obtenir aucune réponse , ils conclurent que cela venoit de ce que nous étions dans la maison : de sorte qu'ils nous en firent sortir , & qu'ils recommencerent tout de nouveau leur manège. Ils n'y réussirent pas mieux cette fois ; ce qui les obligea au bout d'une grôse heure de fouiller nôtre appartement , où ils trouverent quelques unes de nos hardes pendues à la muraille : ils les jetterent avec dédain hors de la maison , & ils reprirent d'abord leur exercice. Bien-tôt après , ils sortirent avec la réponse ; mais si trempé de sueur , qu'ils furent obligés de se laver dans la riviere. Ensuite ils nous prononcèrent l'oracle , qui portoit en substance ; Que le 10. jour suivant il arriveroit deux vaisseaux ; que le matin du même jour nous

entendrions tirer un coup de Canon , & quelque temps après un autre : Que l'un de nous mourroit bien-tôt après ; & qu'en allant à bord de ces vaisseaux , nous perdriens un de nos fusils.

Tout ceci s'accomplit au pié de la lettre : Le 10 jour au matin nous entendimes un coup de Canon , & quelque temps après l'on en tira un autre. Nous perdimes un de nos fusils en allant à bord des vaisseaux , & voici de quelle maniere : nous étions nous cinq avec trois Indiens dans un Canot , qui se renversa , lors que nous passions sur la barre ; peu s'en falut que Gopson ne se noyât , & nous eûmes de la peine à le tirer de l'eau ; mais il y perdit son fusil , qu'il n'avoit pas sans doute bien attaché. Nous sauvâmes les autres qui étoient amarez aux côtez inferieurs du Canot , & c'est ce que l'on observe toujours dans les Indes Occidentales. La moindre chose peut faire tourner cette machine , & l'on risqueroit souvent de perdre ses armes , si l'on n'avoit le soin de les attacher aux côtez , ou aux bancs du Canot.

Quoi qu'il en soit , nous gagnâmes le bord le mieux qu'il nous fut possible , & nous courûmes ensuite plus près de terre , jusques à l'isle de la Sonde. Nous vimes alors un vaisseau Anglois , & une Tartane Espagnole , que nous reconnûmes à sa fabrique , & que l'Anglois avoit pris depuis deux ou trois jours. Mais nous ne pouvions pas deviner lequel de ces deux bâtimens étoit au pouvoir de l'autre ; cependant fort ennuyez de vivre avec les Indiens sauvages , nous primes le parti de les aborder à tout hasard.

Nous eumes beaucoup de peine à y résoudre nos Rameurs , qui craignoient plus que nous d'y trouver des Espagnols , nos ennemis communs ; La raison qu'ils en avoient & qui merite d'être remarquée , c'est que la réponse de leurs Démons sur ces deux vaisseaux , étoit positive à l'égard de l'Anglois & bien douteuse pour l'autre. En effet la Tartane étoit Espagnole & au pouvoir des Espagnols dans le temps que les Magiciens firent leurs sortilèges , & même quelques jours après.

Nous allames donc à bord du vaisseau Anglois avec nos Indiens , & l'on nous y reçût avec beaucoup d'amitié. Mes quatre camarades furent aussi-tôt connus & careffez de tout l'équipage : Pour moi , qui étois peint , & tout nud , avec une simple ceinture autour des reins , & une plaque d'or , qui me pendoit du nez sur la bouche , je demeurai quelque temps assis sur le gras de mes jambes , à la maniere des naturels du pais , pour voir si l'on me reconnoitroit. Il se passa plus d'une heure avant que personne prit garde à moi : mais enfin un homme de l'équipage me regarda plus fixement que les autres , & il se mit à crier tout d'un coup , Eh ! voici nôtre Docteur. Il n'eut pas plutôt lâché ces mots qu'ils s'empresserent tous à me féliciter sur mon heureuse arrivée auprès d'eux. Je travaillai d'abord à laver ma peinture , & malgré tous mes soins , il s'écoula presque un mois entier avant que j'en pûsse venir à bout en quelque maniere ; elle étoit si bien imprimée dans mon cuir , soit par la longueur du temps ou l'ardeur du Soleil , qu'il

n'y avoit pas moyen de l'effacer, sans que la peau suivît. A l'égard du pauvre Gopson, quoi qu'il fut en vie à nôtre arrivée à bord du vaisseau, il ne revint pas de ses fatigues, ni du mal qu'il avoit reçu à la culbute de nôtre Canot : il languit deux ou trois jours, & il mourut à l'Isle de la Sondé. C'est ainsi que sa mort verifia une autre partie de la prediction des *Pavvavvers*. Après qu'il eut regalé six ou sept jours nos Indiens sur le vaisseau ; qu'on y en eut reçu plusieurs autres qui alloient & venoient avec leurs femmes & leurs enfans, & que Lacenta lui-même nous eut visité pendant quinze jours ou trois semaines, nous primes congé de tous les Indiens, à la reserve de deux ou de trois, qui nous voulurent accompagner jusques à ce que nous fussions au dessus du vent, & nous fimes route avec la Tartane, vers les Isles des Sambalos, qui sont le plus à l'Est, d'où nous tournâmes vers la côte de Cartagène.

Mais je n'entrerai point dans le détail du reste de ce voïage, puis que Mr Dampier, qui étoit avec nous, l'a déjà fait d'une maniere fort exacte. Il me suffira d'avertir que nous croisâmes ensemble sur les côtes, & les isles des Indes Occidentales, en partie sous le Capitaine Wright. & en partie sous le Capitaine Yancky ; jusqu'à ce que ces deux Officiers se quitterent à l'Isle de Tortuga la salée, comme Mr Dampier le rapporte dans son *Voyage autour du monde*, Tome 1. il se joignit au premier, & moi j'allai avec l'autre à l'Isle d'Ash, ou de la Vacca, où nous fumes dépotuillez par les François & remis à terre ; mais Tristian un

de leurs Capitaines nous prit sur son bord au nombre de neuf ou dix, & nous amena fort près du petit - Guaves. Lors qu'il fut à terre, nous nous faismes de son vaisseau, & nous retournâmes à l'isle d'Ash, où nous primes le reste de nôtre équipage. Nous nous emparâmes d'un vaisseau François chargé de vin, & d'un autre que le Capitaine Cook, qui étoit alors avec nous, monta pour aller à la mer du Sud, après avoir été à la Virginie, où nous arrivâmes huit ou neuf mois après Mr Dampier. Celui-ci nous rejoignit, & nous fûmes ensemble à la mer du Sud avec le Capitaine Cook, quoi qu'il ait oublié de parler de moi à cette occasion. Nous courûmes le tour de la terre del Fuego, & nous fûmes le long du Chili, du Perou, & du Mexique pour nous rendre à la mer du Sud. C'est ce que Mr Diamper rapporte fort au long *Tome I. chap. IV. p. 75. 76, &c. & chap. V. VI. VII. & VIII.* Il dit d'ailleurs p. 239 de quelle maniere le Capitaine Davis, qui avoit succédé au Capitaine Cook, rompit avec le Capitaine Swan, que nous avions trouvé dans la mer du Sud, & comment il passa sur le bord du dernier pour satisfaire l'envie qu'il avoit d'aller aux Indes Orientales. Pour moi je restai avec le Capitaine Davis; & nous retournâmes ensemble par la même route que nous avions déjà tenuë. Je remaquai dans ce retour quelques particularitez, dont je ferai le détail à la fin de ce livre. Cependant, après avoir donné cette courte relation de mes voyages, depuis la premiere fois que Mr Dampier me quitta sur l'Isthme, jusques à nô-

tre dernière separation dans les mers du Sud, je m'en vais décrire à présent l'Isthme de Darien; ce qui est le but principal que je me suis proposé dans cet Ouvrage.

---

## CH A P I T R E II.

### *Description de l'Isthme de l'Amérique.*

**L**A partie la plus étroite de l'Isthme de l'Amérique, est ce qu'on appelle proprement l'Isthme de Darien, du nom sans doute de la grande Riviere qui borne sa côte Septentrionale à l'Est: Car au delà de cette riviere le país s'élargit tant vers l'Est & le Nord-Est, de même que sur l'autre côte vers le Sud, & le Sud-Est, qu'on ne scauroit plus l'appeller un Isthme. Il est presque tout renfermé entre le 8 & le 10 deg. de Latitude Septentrionale, & sa moindre largeur n'est qu'autour d'un degré Mais je ne scaurois dire précisément jusqu'à quelle étendue à l'Oüest il porte le nom d'Isthme de Darien; si c'est jusqu'aux Honduras, ou Nicaragua, ou si ce n'est pas plus loin que la riviere de Chagre, ou les Villes de Portobel & de Panama.

Cette dernière place me servira de bornes dans ce que je veux décrire; mais j'insisterai davantage sur tout ce qui regarde le milieu de ce país, où j'ai fait le plus long séjour, & qui a été, pour ainsi dire, le théâtre de mes aventures. Cependant, ce que je dirai de cette partie de l'Isthme

se pourra en quelque maniere appliquer à ce qui est même au delà de Panama.

S'il me falloit fixer les limites de cette partie la plus étroite de l'Isthme, je tirerois pour sa borne Occidentale, une ligne qui passeroit de l'emboucheure de la riviere de Chagre, dans l'endroit où elle se dégorge dans la mer du Nord, à la partie la plus prochaine de la mer du Sud, & à l'Oüest de Panama, de sorte que j'y renfermerois cette Ville & Portobel, avec les Rivieres de Cheapo, & de Chagre. D'un autre côté, pour sa borne Orientale, je tracerois une ligne depuis la pointe Garachina, ou le Sud du Golfe de S. Michel, tout droit à l'Est, jusques à la partie la plus prochaine de la grande Riviere de Darien & j'enclaverois ainsi dans l'Isthme la baye de Caret. Il est assez borné au Nord, & au Sud par l'une & l'autre de ces vastes mers. Et si l'on prend garde que c'est le terrain le plus étroit qui les separe, & qu'il faut faire un prodigieux circuit pour aller d'un rivage à l'autre par mer, l'on avoüera que sa situation est fort singuliere, & très-agréable.

D'ailleurs, les côtes de ces mers ne sont pas ouvertes par tout; il y a quantité de grandes isles, dispersées çà & là. On voit au Nord Bastimentos, & cette longue suite des Sambalos: & l'on trouve au Sud les isles du Roi ou des Perles, Perica & plusieurs autres dans la Baye de Panama. Cette Baye se forme par la courbure de l'Isthme, & pour la grandeur dont elle est, il n'y en a peut-être pas une au monde qui soit plus agréable & plus commode.



Le terrain de ce païs est presque par tout inégal, entremêlé de montagnes & de vallées, qui varient beaucoup pour la hauteur, la profondeur & l'étendue. L'on y voit quantité de rivières, de ruisseaux, & de fontaines qui ne tarissent jamais. Les unes se déchargent dans la mer du Nord, & les autres dans celle du Sud : La plûpart de ces fleuves prennent leur source de cette chaîne de hautes montagnes qui courent à travers la longueur de l'Isthme, & qui sont en quelque maniere paralleles au rivage. Afin même de la distinguer des autres, je l'appellerai la Chaîne principale.

Ces montagnes ne sont pas également larges par tout, & forment une espece d'arc de même que l'Isthme. Elles approchent plus de la mer du Nord que celle du Sud, & n'en sont éloignées que de 10. ou de 15 miles. De leur sommet, nous pouvions toujours voir la premiere de ces mers & la variété de son rivage, accompagnée de la vûë des isles adjacentes, rendoient cette perspective fort agréable ; mais je ne pûs jamais découvrir la mer du Sud, d'aucun endroit de cette chaîne. Ce n'est pas que la vûë n'y pût atteindre ; s'il n'y avoit des obstacles entre-deux : mais quoi qu'il y ait des plaines & des vallées fort vastes, il y a d'ailleurs de grandes montagnes, si couvertes de bois de haute futaye, que les yeux n'y sçauroient penetrer. Aussi quand on est de l'autre côté vers la mer du Sud, ces mêmes montagnes empêchent qu'on puisse voir la chaîne principale ; & ce fut à nôtre retour de cette mer que nous primes

les unes pour les autres , & qu'arrivez à leur sommet , nous comptons de voir la mer du Nord. Au reste , quoi que ces montagnes que nous traversons alors , nous parussent plus grandes à mesure que nous avançons de ce côté-là ; cependant elles servirent à nous rendre la hauteur de la chaîne principale moins sensible , que si nous y avions grimpé à la sortie du plat pays.

Au Nord de cette chaîne , il n'y a que peu ou point de montagnes ; & les hauteurs qu'on y voit , ne sont que des pentes douces de la chaîne même. Quoi que ce quartier du pays ne soit pour ainsi dire qu'une forêt épaisse , l'œil y domine par tout du haut de cette éminence , & l'on découvre avec plaisir le rivage du Nord , qui en est le plus proche.

La croupe de cette chaîne n'est pas également continuée par tout ; c'est plutôt une suite de plusieurs montagnes séparées les unes des autres par de grandes vallées , qui les rendent plus utiles , & plus habitables , & qui sont si profondes , qu'elles servent en quelques endroits de passage aux rivières. C'est ainsi que la rivière de Chagre qui prend sa source à quelques montagnes près de la mer du Sud , court obliquement au Nord-Oüest , jusqu'à ce qu'elle s'ouvre un passage dans la mer du Nord ; quoi que la chaîne des montagnes s'étende beaucoup plus avant à l'Oüest ; & qu'elle aille , si je ne me trompe jusques au lac de Nicarragua.

Quelques unes des rivières qui arrosent le pays , sont assez grandes ; mais il y en a peu de navigables , parce qu'elles ont presque toutes des barres à leurs embouchures.

La plupart de celles qu'on voit sur les côtes de la mer du Nord, sont fort petites : La chaine principale, d'où elles viennent, est si proche du rivage, que leurs eaux ne scauroient grossir dans un si court trajet, il est vrai que la riviere de Darien est fort grande ; mais sa profondeur à l'entrée ne répond pas à l'étendue de son embouchure. quoi qu'il y ait assez de fonds au-delà. D'ici à Chagre, tout le-long de la côte, ce ne sont à peu-près que des ruisseaux, & la riviere de la Conception, qui sort vis-à-vis de l'isle de la Sonde une des Sambalos, ne merite pas un meilleur titre. Celle de Chagre, qui prend sa source au Sud-Est de l'isthme, & court une longue étendue de la côte qui va en serpentant, est assez considerable. En un mot, cette partie du Nord est tres-bien arrosée, sur tout par des fontaines & de petits ruisseaux qui coulent des montagnes voisines.

Le terroir sur cette côte du Nord n'est pas également fertile, ni uniforme : on peut dire en general qu'il est bon, & plein de hauteurs : mais proche de la mer il y a quelques Marais, dont les plus grands n'ont guère plus d'un demi-mile de large.

Depuis la Baye de Caret, qui est le seul Havre, qu'on trouve dans la riviere de Darien, jusqu'au promontoire voisin de l'isle d'or, le rivage de l'isthme est assez fertile & couvert de sable en quelques endroits ; mais il y en a d'autres pleins de Mangles, & si marécageux, qu'on ne scauroit y aller sans se mettre dans la bourbe jusques à la ceinture. Le rivage de cette côte s'éleve bientôt en colines ; & la chaine principale

n'est qu'à 5 ou 6 miles de distance. Je n'ai jamais été à la Baye de Caret ; mais j'ai ouï dire qu'il y a deux ou trois petits ruisseaux d'eau douce qui s'y rendent. C'est une petite Baye , & deux petites isles qu'il y a devant , servent à y former un assez bon Havre : le fonds y est d'un sable pur , sans aucun rocher. Ces isles sont assez hautes & garnies de quantité d'arbres.

A l'Oüest du Cap , & à l'entrée de la riviere de Darien , il y a une autre jolie Baye sabloneuse , qui renferme dans son bassin une petite isle , basse , pleine de marais , entourée de bancs , & où le fond est si vaseux , qu'on n'y scauroit mouïller. Le rivage de l'isthme tout-auprès de cette Baye & au-delà , est marécageux & couvert de mangles ; mais au bout de trois ou quatre miles , le terrain s'éleve peu-à-peu jusques à la chaîne principale. Quoi que le bassin de cette Baye soit si mauvais , il y a beaucoup d'eau à son entrée ; le fonds y est d'un sable dur & l'ancrage excellent , & trois isles qui occupent l'ouverture , rendent le Havre merveilleux. La plus Orientale des trois est la petite isle d'Or , où il y a un beau canal bien profond entr'elle & la haute mer. On n'y voit que des rochers escarpez tout-autour , ce qui lui sert d'une fortification naturelle , & il n'y a qu'un seul endroit par où l'on y puisse aborder , qui est une petite Baye sabloneuse au Sud , vers le Havre , d'où le terrain s'éleve insensiblement. Elle est d'une hauteur médiocre & couverte de petits arbres ou de buissons. Le terroir opposé de l'isthme , au Sud-Est , paroît tres-fertile , de couleur noirâtre , mê-

lé de sable , & assez uni durant 4. ou 5. miles , jusqu'à ce qu'on vienne au pié des montagnes. Ce fut ici où nous abordâmes, lors que j'allai dans la mer du Sud avec le Capitaine Sharp: Je fus aussi sur l'isle d'or & je restai dans le Havre une quinzaine de jours. Près de la pointe Orientale de la Baye , qui n'est pas à plus d'un demi-mile de l'isle d'or , il y a un petit ruisseau de très-bonne eau douce.

La plus grande de ces trois isles , qui font face à la Baye , est à l'Oüest de l'isle d'or ; elle est basse , marécageuse , & si couverte de mangles , qu'on a de la peine à y aborder ; aussi aucun de nous ne s'avisa d'y mettre pié à terre. Elle est fort près d'une des pointes de l'isthme dont le terroir n'est pas meilleur , pendant un mile ou deux de distance vers l'Oüest: celui qu'on voit de l'autre côté est à peu près de la même nature jusques au cul de la Baye. Cette isle n'est séparée de l'isthme qu'en haute marée , & alors même les vaisseaux ne sauroient passer entre-deux.

L'isle des Pins est une petite isle , située au Nord des deux , qui forment avec elle une espece de triangle. Son terrain est fort remarquable quand on vient de la haute mer , & il paroît divisé en deux montagnes. Elle est couverte de grands arbres , qui sont propres à toute sorte d'usage , & y a un joli petit ruisseau d'eau douce. L'on ne voit que des rochers à son Nord , de même qu'à l'endroit opposé de l'isthme. On peut aborder au Sud de cette isle dans une Baye sablonneuse , qui est admirable & renfermée entre deux pointes , qui font une

demi-Lune. L'anctage y est d'ailleurs très-bon. L'on peut cingler aussi tout autour de cette isle ; mais pour aller au Havre de l'isle d'Or , il faut entrer par le bout Oriental des isles d'Or , entre ce côté & la haute mer ; car il n'y a pas moien de passer entre celle-ci & la grande isle basse.

Depuis ces isles , & la pointe basse , & marécageuse qui leur est opposée , la côte s'étend au Nord-Oüest jusques à la pointe de Samballas. Durant les trois premières lieuës elle est bordée de brisans , dont les uns sont cachez sous l'eau , & les autres paroissent au dessus ; mais une chaloupe n'y sauroit aborder. Ces rochers dispersées çà & là , ne sont pas d'une égale étendue par tout ; il y en a qui vont jusques à un mile du rivage , & d'autres jusques à deux. Au Nord-Oüest de ces rochers , il y a une petite Baye sablonneuse , fort jolie , où le mouillage est bon , & où l'on peut aborder commodément , à ce que disent les Armateurs. Ces basses d'un côté , & quelques unes des Samballos , dont la chaîne commence ici , de l'autre , la mettent à l'abri des houles de la mer , & en font un Havre si merveilleux , que nos Armateurs qui le fréquentent beaucoup , de même que les autres Bayes du voisinage , l'appellent le Havre désiré.

Les Samballos s'étendent jusques à la pointe de Samballas ; il y en a un nombre infini qui se suivent en ligne directe , & d'autres sont sur les côtez , à des distances fort inégales du rivage & entr'elles ; quelques unes à un mile , d'autres à deux , ou à deux & demi. Leur vüë , jointe aux mon-

rag  
la c  
per  
les  
une  
nes  
en  
ral  
l'aut  
& l  
l'aut  
dans  
abor  
Que  
rabl  
ver  
la p  
ces  
vous  
tout  
ger  
côte  
care  
de l  
des  
Sam  
vert  
voit  
dillo  
son  
fraic  
la ha  
ce c  
les i  
blon  
les i  
plus

ragnes & aux grandes forêts qu'on voit sur  
 la côte, quand on vient de la mer, fait une  
 perspective charmante. Il y a trop de ces is-  
 les, pour les pouvoir représenter toutes dans  
 une Carte, outre qu'il y en a quelques un-  
 nées de fort petites. Elles semblent séparées  
 en divers amas, & l'on y trouve en gene-  
 ral de bons canaux pour aller de l'une à  
 l'autre; La mer qui est entre cette chaîne  
 & l'isthme est aussi navigable d'un bout à  
 l'autre; le mouillage y est bon par tout,  
 dans un fond de sable dur, & l'on peut  
 aborder sans peine aux isles, & à la côte.  
 Quel vent qui souffle, un nombre conside-  
 rable de vaisseaux peuvent toujours trou-  
 ver des endroits propres à mouiller dans  
 la partie interieure de l'une ou l'autre de  
 ces petites isles; aussi étoit-ce le rendez-  
 vous le plus ordinaire des Armateurs; sur  
 tout l'isle de la Sonde, ou celle de Sprin-  
 ger, s'ils faisoient quelque séjour sur la  
 côte; parce qu'il y a un fort bon abri pour  
 carener, & que l'on y trouve en creusant,  
 de l'eau douce, qui manque à la plupart  
 des autres. Le terrain de presque toutes les  
 Sambalos est plat, bas, sablonneux & cou-  
 vert de plusieurs sortes d'arbres: L'on y  
 voit par exemple des Mammées, des Sapa-  
 dillos, des Manchineels, &c. Outre le pois-  
 son à coquille, elles fournissent dequoi ra-  
 fraichir les Armateurs. Les plus voisines de  
 la haute mer sont couvertes de rochers de  
 ce côté-là, & on les appelle pour cet effet  
 les isles des brisans; quoi qu'elles soient sa-  
 blonneuses de l'autre côté, de même que  
 les isles qui sont près du rivage. Il y a, qui  
 plus est, une chaîne de ces brisans, sepa-

rez du corps des isles , qui s'avancent vers la mer autour d'un demi-mile & s'étendent jusques à l'isle de la Sonde , si ce n'est pas même plus loin.

Le canal qui court entre les Samballos & l'isthme , est de deux , trois & quatre milles de large ; & la côte de l'isthme est composée en partie de Bayes sablonneuses , & en partie d'un terrain couvert de mangles , jusques à la pointe Samballas. Les montagnes sont à peu-près à 6 ou 7 milles de distance du bord ; mais vers la riviere de la Conception , qui sort à un mile ou deux à l'Est de l'isle de la Sonde. La chaine principale en est un peu plus éloignée , il y a quantité de petits ruisseaux qui tombent dans la mer de l'un & l'autre côté de cette riviere ; & dont quelques uns se rendent dans les Bayes sablonneuses . & les autres dans le terrain couvert de mangles. Ceux-ci deviennent somaches à cause de l'eau salée qui forme ces marécages ; mais les autres conservent la douceur de leurs eaux. Quoi qu'il y ait beaucoup de rivières sur cet endroit de la côte , il n'y en a point d'assez profondes pour admettre aucun navire ; on n'y peut aller qu'en canot , non pas même sur la riviere de la Conception ; mais le mouillage est si bon dans le canal , qu'on n'a pas besoin d'aucun autre port. Je l'ai presque parcouru de tous côtez , & j'ai mis pied à terre sur plusieurs des isles , où il est aisé d'aborder en tout temps. Il est vrai que les houles , qui viennent briser contre l'isthme , sont si grosses , lors que le vent de mer souffle , sur tout aux endroits où il y a un canal entre les isles , qu'on



n'est pas trop en seureté dans un canot : J'y ai été renversé deux fois moi-même sur des rivieres : l'une en allant à terre & l'autre vers la mer. Le terrain de ce quartier , à quelque distance de la côte , est agreable à voir, il s'éleve insensiblement jusques à la chaine principale , & ce n'est qu'une forêt continue de beaux arbres de haute futaye.

La pointe Sambalas est un rocher assez long & bas , qui est si environné de brisans à un mile de distance en mer , qu'il est dangereux d'en approcher. D'ici jusques à Portobel , la côte s'étend à l'Oüest , & un peu au Nord. A trois lieuës ou environ à l'Oüest de cette pointe on trouve le Port Scrivan. La côte entre-deux est toute pleine de rochers , & l'interieur du país est couvert de forêts épaisses.

Le port Scrivan est bon , lors qu'on y est une fois à l'ancre , mais l'entrée , qui a moins de cent cinquante pas de large , est si bordée de rochers de part & d'autre , sur tout à l'Est , qu'il est dangereux d'y passer. Il semble même qu'il n'y ait pas du fond pour recevoir les vaisseaux de quelque grosseur , puisqu'on n'y trouve presque par tout que huit ou neuf piez d'eau. L'interieur du port penetre assez avant dans le país , & l'ancrage est merveilleux vers le cû de sac , où il y a un fond de sable. Le terroir qui est vis-à-vis , paroît fertile , & l'on y trouve de bonne eau douce. On peut aussi aborder facilement à l'Est & au Sud , où le terrain est bas & ferme l'espace de deux ou trois miles , mais à l'Oüest il y a un marécage couvert de mangles rouges. Ce fut à cet endroit , tout incommode qu'il est ,

que le Capitaine Coxon, la Sonde, & leurs autres camarades aborderent en l'année 1679 pour aller prendre Portobel. Leur marche fut ainsi fort longue & fort penible, mais ils aimèrent mieux s'exposer à cette fatigue, que d'aborder à Bastimentos, ou à quelque autre lieu plus près de la ville, afin de n'être pas découvert par les sentinelles que les Espagnols tiennent toujours dans leur voisinage, & de les surprendre plus facilement. En effet, on ne les aperçût qu'à une lieue de Portobel, après qu'ils eurent marché cinq ou six jours dans le pais. Les Espagnols ne font aucun usage de ce port Scrivan, & à moins qu'un Armateur, ou quelque petit vaisseau, qui s'est écarté de sa route, n'y entre par hasard, il se passe bien des années sans qu'aucun navire y touche.

Du port Scrivan jusques à l'endroit où la ville de Nombre de Dios étoit autrefois située, il y a 7. ou 8. lieues de chemin à l'Oüest. Le terrain qui est enfermè dans cet espace est fort inegal, entremêlé de petites montagnes qui sont escarpées du côté de la mer, & de vallées, que de méchantes petites rivieres arrosent. Ces montagnes ne sont que de roc tout pur; & ne portent que de petits arbrisseaux; à l'égard des vallées, il y en a quelques unes, dont le terroir est bon, & d'autres marécageuses, où l'on ne voit que des mangles. La chaîne principale paroît ici assez éloignée de la mer; & les Armateurs, dont je viens de parler, ne la découvrirent point du rivage, lors qu'ils marchèrent vers Portobel. La ville de Nombre de Dios étoit bâtie au fond d'une Baye, tout-auprès de la mer, dans  
un

un lieu, qui est à présent si rempli d'une espece de canes sauvages, qui ressemblent beaucoup à celles, dont nos pêcheurs à la ligne se servent en Angleterre, qu'il n'y a plus de traces d'aucune maison. Cette situation ne paroît pas avoir été fort avantageuse, puis que la Baye est toute ouverte à la mer, & qu'il n'y a presque point d'abri pour les vaisseaux. C'est aussi la raison, à ce qu'on dit, qui obligea les Espagnols à l'abandonner; & peut-être que l'intemperie de l'air, qui est fort mal sain dans ce país bas & marécageux, en fut un autre. Cependant il y a un petit ruisseau d'eau douce qui coule à l'Est de cette place. L'embouchure du Havre est fort large; & quoi qu'il y ait deux ou trois petites isles ou rochers, qui le couvrent, on n'y étoit pas trop en seureté. Ainsi les Espagnols firent très-bien d'abandonner ce poste, pour s'aller établir à Portobel, où le Havre est merveilleux & facile à défendre, quoi que l'air y soit aussi mauvais.

A un mile ou deux à l'Oüest de ces petites isles, qui sont à l'embouchure de la Baye de Nombre de Dios, & à un demi-mile ou plus du rivage, on voit les isles nommées Bastimentos, dont l'une s'éleve en pointe, la plûpart des autres sont d'une bonne hauteur, & toutes en general sont couvertes de bois. Il y a une source de très-bonne eau sur une de ces isles, dont une partie consiste en une Baye sablonneuse, où il est facile d'aborder & l'ancre y est bon. Je fus à terre sur celle-ci, & nous louvoyâmes entre les autres, qui forment toutes ensemble un excellent

port jusques à l'isthme. Le fonds y est de bonne tenuë , & l'on y peut passer commodément avec le vent de Mer entre la plus Orientale de toutes & celle qui lui est opposée , & en sortir par le même chemin avec le vent de terre : D'ailleurs , c'est ici le passage principal. Un peu plus à l'Oüest , avant que d'arriver à Portobel , il y a deux petites isles plates , sans eau & sans forests. Elles sont assez près l'une de l'autre & je descendis sur l'une des deux. Leur terrain est sablonneux , & du côté de la mer elles sont environnées de batture; elles sont si près de l'isthme , qu'il n'y a qu'un canal fort étroit qui les en separe , & où les vaisseaux ne sauroient aller.

Après avoir passé une chaine de brisans qui s'étendent vers Bastimentos depuis la baye de Nombre de Dios , le rivage de l'isthme ne consiste presque par tout qu'en bayes sablonneuses. Au-delà de Bastimentos , & jusques à Portobel , la côte est en general pleine de rochers. Dans l'interieur du pais l'on ne voit que de hautes montagnes escarpées , dont le terroir est pourtant bon , & où il y a de grandes forêts , excepté dans les endroits que les Indiens Espagnols , tributaires de Portobel , où ils vont à l'Eglise , ont défriché pour y faire des plantations. Ce sont ici les premieres qu'on trouve sur cette côte sous le gouvernement Espagnol , & l'on ne voit ensuite jusques à Portobel & même au-delà , que des maisons seules dispersées d'un côté & d'autre , ou de petits villages. L'on tient d'ailleurs quelques sentinelles vers la mer pour la sureté de la Ville. Dans tout le reste du Nord de

l'Isthme, que j'ai décrit jusques ici, les Espagnols n'avoient ni autorité sur les Indiens ni commerce avec eux lors que j'y étois, quoi que les derniers habitassent par tout le continent; mais une personne m'a dit depuis, que les Espagnols les ont gagnez par la douceur.

Portobel est un Havre vaste & fort commode, l'abri & le mouillage y sont merveilleux, & l'embouchure en est étroite. Les Galions d'Espagne y chargent les trésors du Perou, qu'on y conduit de Panama par terre. Il y a un bon Fort sur la droite, & une Plate-forme à la gauche, qui en deffendent l'entrée. La ville est située au fond du Havre en maniere de croissant, sur le milieu duquel & tout auprès de la mer il y a un autre petit Fort assez bas, qui est environné de maisons du côté de la place. A son Oüest & à cent cinquante pas ou environ du rivage, l'on en voit un autre assez grand & bien construit sur une petite éminence, mais il est commandé par une montagne voisine, dont le Chevalier Henri Morgan se servit pour le prendre. Il y peut avoir dans tous ces Forts 2 ou 300 soldats Espagnols en garnison. La ville est étroite & longue; il y a deux ruës principales, outre celles qui croisent, avec une petite place d'armes au milieu, qui est environnée d'assez jolies maisons. Les autres ne sont pas laides, non plus que les Eglises, & tous ces bâtimens sont faits à la maniere d'Espagne. Il n'y a ni murailles ni ouvrages de dehors à cette ville, & l'on trouve à l'Est le grand chemin qui conduit à Panama, avec une longue écurie, qui s'étend

au Nord & au Sud de Portobel, dont elle n'est pas séparée. D'ailleurs, le passage le plus court seroit au Sud de la ville, mais les montagnes qu'il y a de ce côté-là, s'y opposent, & font un obstacle insurmontable. Quoi qu'il en soit, cette écurie est destinée pour les mules du Roi qui vont d'ici à Panama. La maison du Gouverneur est tout-auprès du grand Fort, sur la même éminence, & à l'Oüest de la Ville. Entre la place d'armes & cette maison, il y a un petit ruisseau, sur lequel on a bâti un pont; & à l'Est, proche de l'écurie, il y en a un autre d'eau douce. J'ai déjà dit que l'air y est mauvais. Aussi le terrain y est-il bas & marécageux à l'Est, & lors que la mer se retire, on voit sur le rivage une bourbe noire & puante, qui ne peut qu'exhaler de pernicieuses vapeurs dans un climat aussi chaud que celui-ci. Au Sud & au Nord le terrain s'éleve insensiblement jusques au sommet des montagnes, qui sont en partie couvertes de bois, & en partie de savanes; mais il n'y a pas beaucoup d'arbres fruitiers, ni de plantations près de la ville. J'ai eu cette relation de divers Armateurs qui revenoient de Portobel, où je n'ai pas été moi-même.

Pour la côte qui est plus avant à l'Oüest, jusques à l'embouchure de la riviere de Charge, je ne l'ai vüe qu'en mer: ainsi je n'en puis dire autre chose, si ce n'est qu'il y a des montagnes en certains endroits, & qu'en d'autres elle est fort marécageuse. D'ailleurs diverses personnes m'ont dit qu'il n'y a point de communication entre Portobel & l'embouchure de cette riviere.

Quoi qu'il en soit, je fus encore plus à l'Oüest, avant que de traverser l'Isthme avec le Capitaine Sharph : nous rangeâmes la côte fort loin & nous carenâmes à Bocca Toro, & à Bocca Drago : mais ceci est hors des bornes que je me suis prescrites.

Après avoir donc examiné la côte Septentrionale de l'Isthme, je ne tracerai qu'un léger crayon de celle du Sud ; parce que Mr Dampier en a déjà fait quelque description dans son *Voyage autour du monde*.

Je commence par la pointe Garachina, située à l'Oüest de la riviere de Sambo, & qui est assez haute ; mais au delà, vers la riviere, le terrain est bas, marécageux & couvert de mangles, de même, que toutes les autres pointes jusques au Cap Saint Lorenzo.

Je n'ai pas vü la riviere de Sambo, mais on dit qu'elle est assez grande. Son embouchure s'étend vers le Nord, & la côte tourne ensuite au Nord-Est jusques au Golfe de S. Michel. Ce Golfe est produit par le dégorgement de plusieurs rivieres, dont les principales sont celles de S. Marie, & de Congo ; quoi qu'il y en ait d'autres fort considerables. L'on en voit une au Sud de S. Marie, qu'on nomme la riviere d'Or, où l'on trouve quantité de poudre de ce riche metal ; & où les Espagnols de Panama & de S. Marie envoient leurs esclaves pour l'amasser.

La riviere qui vient après celle d'Or est la riviere de S. Marie, qu'on appelle ainsi du nom de la Ville, située sur le côté Meridional de ce Fleuve. Nous vinmes tout le long de cette riviere, lors que nous

entrâmes pour la première fois dans les mers du Sud avec le Capitaine Sharp, & nous la parcourûmes depuis la Baye, qui est auprès de l'isle d'Or, où il n'y avoit que 200 Soldats Espagnols en garnison; mais cette place n'étoit pas extrêmement forte, puis qu'il n'y avoit point de murailles; & le Fort même n'étoit défendu que par des palissades. C'est une Ville que les Espagnols de Panama ont nouvellement bâtie, pour y tenir garnison & leurs magasins, & servir de quartiers de rafraichissement aux Esclaves qu'ils font travailler à la riviere d'Or. Le pais est bas & couvert de forêts dans tout le voisinage; & l'air y est très-mal-sain; ce qui peut venir de la vase puante des rivieres. Mais le petit village de Scuchadero, situé sur le côté droit de la riviere de S. Marie, tout-auprès de son embouchure, est bâti sur une éminence, vis-à-vis du Golfe de S. Michel, & il reçoit les brises de la mer; de sorte que l'air y est assez bon, & qu'il sert à rafraichir ceux qui travaillent aux mines. Il y a d'ailleurs un petit ruisseau de très-bonne eau douce au lieu que celle des rivieres est somache bien avant dans le pais.

La riviere de Congo se décharge dans le Golfe de S. Michel entre Scuchadero & le Cap S. Lorenzo, qui est au Nord de ce Golfe; & cette riviere est formée de quantité de petits ruisseaux, qui tombent des montagnes voisines & se joignent ensemble. Son embouchure est bourbeuse, & il n'y a presque point d'eau en basse marée qu'au milieu de son lit; de sorte que les vaisseaux n'y sauroient mouiller. Mais plus avant, elle



est assez profonde, & si les vaisseaux y entroient en pleine marée, ils y pourroient trouver un fort bon Havre. Le Golfe renferme plusieurs isles, & l'ancrage y est bon en differens endroits dans un fond vaseux. Ces isles, sur tout celles qui sont vers l'embouchure, en rendent l'abri merveilleux; & le Golfe est assez vaste pour contenir grand nombre de vaisseaux. On ne voit de toutes parts sur les côtez que des mangles, qui croissent dans un terrain humide, & marécageux.

Au Nord de ce Golfe il y a une petite crique, où nous abordâmes à nôtre retour de ces mers; & l'espace qui est entre-deux est en partie couvert de mangles & en partie de bayes sablonneuses. Depuis cet endroit, le rivage s'étend plus loin au Nord, mais il se recourbe ensuite tout-doucement à l'Oüest. Le mélange du terrain est ici à peu-près le même que celui dont je viens de parler, jusques à la riviere de Cheapo: & il y a des bancs de sable en plusieurs endroits, qui s'avancent un mile ou un demi mile en mer. L'on voit aussi paroître de petites montagnes à cinq ou six miles du rivage, & tout le país est couvert de forêts. Il n'y a qu'une seule riviere un peu considerable entre Congo & Cheapo, quoi qu'il y ait plusieurs criques: mais dans la belle saison, l'on ne trouve point d'eau douce sur cette côte, du moins que je sçache: Du reste, il n'en manque pas dans la saison pluvieuse, & s'il n'en couloit pas des montagnes pour former des Etangs, les arbres seuls en fourniroient assez.

Cheapo est une grande riviere, dont l'en-

trée n'est pas bonne à cause des bancs de sable. Elle prend son cours du voisinage de la mer du Nord, & le continuë bien loin vers l'Est. Le país change en quelque maniere de face autour de cette riviere, puis que s'il y a des forêts à l'Est, on voit des Savanes à l'Oüest. La ville de Cheapo est sur ce dernier côté, à quelque distance de la mer; mais elle est petite & fort peu considerable. D'ailleurs, on peut dire qu'elle ne subsiste que par le moyen de ses pâturages où l'on nourrit du gros bétail.

Ces Savanes au reste ne sont pas unies par tout, il y a de petites montagnes & des valées avec d'agreables forêts; & c'est de quelqu'une de ces montagnes, que la riviere de Chagre, qui se dégorge dans la mer du Nord; prend sa source. Elle court d'ici à l'Oüest; & Venta de Cruzes, petit village rempli d'Hôtelleries & de magasins est situé sur son bord meridional, assez près de Panama, d'où l'on y transporte les marchandises sur des mules, pour y être embarquées sur la riviere de Chagre dans des Canots & des Pirogues; mais les lingots sont voiturez par terre jusques à Portobel. Le país de ce côté est aussi entremêlé de savanes, de bois, & de grosses montagnes de peu d'étenduë, sur tout vers Panama.

Entre la riviere de Cheapo & Panama, plus à l'Oüest, il y a trois rivieres, qui ne sont pas de grande consequence, & qu'on voit de la mer. La côte est basse & unie, sèche presque par tout, & couverte en quelques endroits près du rivage de petits buissons. L'ancienne Panama qui étoit autrefois une grande ville, étoit située sur la

plus Occidentale de ces rivieres ; mais il n'en reste plus rien aujourd'hui que le debris & quelques maisons habitées par de pauvres gens. Le port n'en étoit pas bon ; aussi les Espagnols , qui pensoient à l'abandonner avant que le Chevalier Henri Morgan la brûlât , ne balancerent plus après cet incendie , & au lieu de la relever , ils en bâtirent un autre à l'Oüest. La riviere de l'ancienne Panama , qui peut recevoir de petites barques coule entre-deux , mais plus près de la nouvelle que de l'ancienne Ville.

Le principal avantage dont la nouvelle Panama jouit au dessus de l'ancienne , consiste en sa rade , qui est aussi bonne qu'un Havre pour de petirs vaisseaux. Elle en est redevable aux trois isles de Perica , qui la couvrent & qui se suivent dans une ligne parallele au rivage. L'on peut mouiller sûrement à une bonne distance de la ville ; comme font la plupart des vaisseaux , parce qu'entre cette place & la rade , il y a un banc ou une langue de terre , qui les empêche d'en approcher , & les oblige de se tenir plus près de Perica ; mais aussi la ville n'en est elle pas si bien la maîtresse. Panama est bâtie sur un terrain uni , & revêtuë de hautes murailles , sur tout du côté de la mer. Elle n'a d'autre Fort que ses murailles ; qui sont baignées à chaque flux , & dont la violence des vagues emporte quelquefois de bons morceaux. Les Eglises & les grandes maisons qui dominant sur les autres en rendent la vûë fort agreable en mer. Tous ces edifices paroissent blancs , de même que les murailles , qui sont bâties de

pierre ; & les toits semblent rouges , parce  
 sans doute qu'ils sont couverts de tuiles ,  
 dont les Espagnols se servent beaucoup dans  
 toutes les Indes Occidentales. La ville est en-  
 vironnée de savanes, de colines, dont la pen-  
 te est douce , & de bois taillis ; ce qui ne  
 contribuë pas peu à relever la beauté de la  
 perspective. L'on y voit d'ailleurs quelques  
 fermes dispersées çà & là , où l'on nourrit  
 du bétail , c'est-à-dire , des Bœufs , des Che-  
 vaux & des Mules. Cette ville est le ren-  
 dez-vous general de tout ce quartier de la  
 mer du Sud ; & l'on y reçoit les tresors  
 qui viennent de Lima & des autres endroits  
 du Perou : elle fait aussi quelque negoce  
 vers le Mexique ; mais cela ne s'étend guë-  
 res au delà du Golfe de Nicaragua. Le Roi  
 d'Espagne y tient un President , qui agit  
 de concert avec son Conseil ; & le Gouver-  
 neur de Portobel est sous lui. Sa Jurisdiction  
 renferme Nata , Lavelia , Leon , Realeja ,  
 &c. jusqu'à ce qu'on arrive au Gouverne-  
 ment de Guatimala ; & il commande vers  
 l'Est à toute cette partie de l'isthme , sur  
 l'une & l'autre mer , qui a subi le joug des  
 Espagnols. Cette place , quoi que située dans  
 un bon país , est fort mal-saine ; mais peut  
 être que ce n'est qu'à l'égard de ceux qui  
 sont accoutumez à l'air pur & sec de Lima  
 de Truxilo , & des autres quartiers du Pe-  
 rou ; du moins ils tombent malades pres-  
 qu'aussi-tôt qu'ils arrivent ici , & ils sont  
 obligez de se faire couper les cheveux. Ce-  
 pendant , l'air y est beaucoup meilleur qu'à  
 Portobel.

A une lieuë ou environ à l'Ouest de Pa-  
 nama , l'on trouve une riviere , qui est ap-

pellée par quelques-uns Rio grande. Il y a un bas fond à son entrée ; mais elle est si rapide , que les vaisseaux n'y sauroient aller. On voit des fermes & des plantations de sucre sur son bord Occidental ; mais comme le rivage s'étend ici de nouveau vers le Sud, je ne pousserai pas plus loin ma description de la côte Meridionale de l'Isthme.

Le rivage entre la pointe Garachina , & cette riviere, jusques à Punta-mala, fait la plus grande partie d'un demi-cercle fort regulier , & l'on appelle cet enclos la baye de Panama. Elle renferme quantité d'isles aussi jolies que l'on en puisse trouver aucune autre part, telles sont les isles du Roi, ou des Perles ; Pacheque, Chepelio, Perica, &c. & le mouillage y est bon en divers endroits. Mais Mr Dampier a donné un détail si exact de tout ceci dans le VII. Chap. de son *Voyage autour du monde*, que je ne m'y arrêterai pas plus long-temps. Tout ce que j'en peux dire en peu de mots, c'est que la baye est magnifique , & que si d'un côté l'abri & l'ancrage y sont merveilleux, de l'autre, les isles fournissent quantité de bois, d'eau, de fruits, de volaille, & de cochons, pour servir aux besoins des Navires qui abordent ici.

Dans l'interieur du país le terroir est fort bon presque par tout, & de couleur noire. Depuis le Golfe de S. Michel, jusques à la chaine des montagnes qui sont à la hauteur de la baye de Carer, on ne trouve que des vallées, que les rivieres, qui tombent dans ce Golfe, arrosent de tous côtez : mais vers le bord du Golfe, le terrain est si rompu

& inondé qu'il est presque impossible de marcher le long du rivage. A l'Oüest de la riviere de Congo, le país est plus sec & montagneux, entremêlé de valons fertiles, jusqu'à ce qu'on ait passé la riviere de Cheapo ; & ce n'est pour ainsi dire, qu'une forêt continuée. Les savanes commencent ici, avec cette agreable varieté de bois & de petites montagnes, qui sont fertiles par tout jusques à leur sommet quoiqu'elles produisent davantage vers le bas. La croupe même de celles qui forment la principale chaine, est couverte de très-beaux arbres. Mais les montagnes d'où la riviere d'Or découle, près de S. Marie, sont plus steriles vers le sommet, & ne portent que de petits buissons dispersz çà & là. En un mot, le terroir de ce quartier est si bon, que la Jamaïque ne produit rien, si je ne me trompe, qui ne pût venir ici avec beaucoup de succez.

Les bois qu'on trouve dans l'interieur du país sur le sommet ou les pentes des montagnes, ne sont pas de la même nature que ceux qu'on voit proche de la mer. Les premiers sont de grandes forêts de haute-futaie, ou de jolis bocages pleins de très-beaux arbres de diverses sortes, avec peu ou point de bois taillis ; & les arbres y croissent à une telle distance les uns des autres, qu'un cheval y pourroit galoper entre-deux un bon espace de chemin, & les éviter facilement. Les têtes de ces arbres sont pour la plûpart fort grosses, & je m' imagine que leur ombre & les feuilles qui en tombent, empêchent que rien vienne au dessous, quoique le terroir soit exquis ; du moins dans les savanes ou dans les endroits

que l'on cultive pour y faire des plantations ; il y naît une infinité de plantes & de vegetaux. Mais sur le rivage de la mer, où le terrain est presque par tout marécageux & inondé, sur tout vers l'embouchure des rivieres, les arbres y sont petits & raboteux, tels que sont les mangles, & il y croît des ronces, des épines, des cannes creuses, &c. Ils n'y sont point disposez en échiquier comme dans les bocages & ils sont si serrez les uns auprès des autres, qu'il est bien difficile de passer à travers.

La temperature de l'air est ici la même à peu près que dans les autres lieux de la Zone torride, qui se trouvent à cette latitude, quoi que l'humidité l'emporte de beaucoup. La saison pluvieuse commence dans les mois d'Avril ou de May, & les pluies sont très-violentes durant les mois de Juin, Juillet & Août. Mais en ce temps-là-même si le Soleil vient à percer un nuage, il fait une chaleur étouffante, parce qu'alors les brises qui servent à rafraîchir l'air, ne soufflent pas d'ordinaire. Vers le mois de Septembre, les pluies commencent à diminuer : mais elles ne finissent gueres qu'en Novembre ou Decembre, & quelquefois même en Janvier ; de sorte que ce país est fort humide, & que les pluies durent huit ou neuf mois de l'année. Elles viennent à peu près comme nos ondées du mois d'Avril, & il n'y en a d'abord qu'une dans un jour. Ensuite, cela va jusques à deux ou trois par jour, & enfin à une toutes les heures. Ces ondées sont le plus souvent accompagnées d'éclairs & de furieux coups de tonnerre, & l'air est infecté d'une odeur de

soulphre, capable d'ôter la respiration, sur tout au milieu des bois. Après ce temps variable, il y a de grosses pluies cinq ou six semaines de suite, qui durent quelquefois nuit & jour, sans tonnerre ni éclairs. Mais au plus fort de cette saison pluvieuse, l'on voit de beaux jours qui ne sont interrompus que par quelques tourbillons, ou des ondées accompagnées de tonnerres. Celles-ci causent d'ordinaire un gros vent qui rafraîchit l'air, & qui secouë si bien les arbres de cette vaste forêt, que l'eau qui en degoute, est aussi incommode que la pluie même. Lors que l'ondée a passé, vous entendez durant un long espace de chemin les grenouilles & les crapaux qui coassent, les moucherons qui bourdonnent, les serpents qui sifflent, & le bruit confus & désagréable de plusieurs autres creatures, dont quelques-unes barbotent comme les Oyes. Les moucherons infectent sur tout les endroits bas & marécageux, où il y a des mangles, tout auprès des rivieres ou de la mer: Cependant ce país n'en est pas si tourmenté qu'en divers climats chauds. Les pluies qui tombent sur les arbres, causent un bruit sourd, & leurs inondations les entraînent souvent, comme je l'ai remarqué dans la relation du Voyage que je fis par terre. Il y a même de ces arbres, qui renversez les uns sur les autres forment une digue & bouchent le passage des rivieres, jusqu'à ce qu'une autre ravine les écarte & les remette à flot. Quelquefois aussi, les torrens inondent de grandes plaines, qui paroissent alors comme des lacs. Le tems



le plus frais de l'année est ici vers nôtre Noël, lors que la belle saison commence à venir.

---

### CHAPITRE III.

*Des Arbres, des Fruits, &c. que l'on trouve dans l'Isthme de l'Amerique.*

**I**L y a dans ce païs une infinité d'arbres qui nous sont inconnus en Europe, tant à l'égard des arbres fruitiers que des autres.

Le Cotonnier est le plus gros de tous, & l'on en trouve quantité dans la plupart des endroits de l'Isthme; mais je ne sache pas d'en avoir vû sur les Samballos, ou sur aucune autre des Isles voisines. Cet arbre porte un fruit de la grosseur d'une Noix muscade, plein d'une laine courte qui en sort quand il est mûr, & dont on ne fait pas grand cas. Le principal usage auquel on destine les Cotonniers, c'est d'en faire des canots & des pirogues; celles-ci diffèrent des autres, à peu-près comme nos petites Berges diffèrent des Bachots. Les Indiens les creusent par le moyen du feu, mais les Espagnols les taillent avec le ciseau d'ailleurs, le bois est plus tendre que celui du Saule, & il est facile à être mis en œuvre.

Les Cédres de ce païs sont d'une hauteur & d'une grosseur considérable; il y en a de très-beaux sur le continent; mais je ne me souviens pas d'en avoir vû dans les Isles. Ils croissent vers l'une & l'autre des côtes maritimes; sur tout vers celle du Nord.

Le bois en'est fort rouge , odoriferent & d'une jolle contexture. Mais on n'en fait pas un meilleur usage que des Cotonniers ; & ils ne servent que pour des canots ou des pirogues. Lors même que les Indiens veulent faire un canot, il y a tant de Cédres, qu'ils ne se donnent pas la peine d'en aller chercher un, pour si beau qu'il soit, à cent pas de la riviere, où ils ont dessein de le lancer, parce qu'ils en trouvent assez sur son bord.

Il y a sur le continent plusieurs sortes de Palmiers, entre lesquels on peut ranger le Macaw, qui croît en abondance dans les endroits humides & marécageux. Il ne me souvient pourtant pas d'en avoir vû aucune autre part qu'au Sud de l'Isthme, où le terrain est en general de cette nature-là. Cet arbre n'est pas fort haut, sa tige peut avoir dix ou douze piés, elle est droite, & garnie d'anneaux épais à certaine distance les uns des autres, qui sont tous couverts de longs piquans. Le cœur est rempli de moüelle, qui occupe plus de la moitié du diametre du tronc, de même que le Sureau. La tige est toute nuë jusques vers le sommet, ses feuilles ou ses branches sont de 12 ou de 14 piés de long, d'un pié & demi de large, & s'étrecissent peu à peu vers le bout. La côte de cette feuille est toute garnie de piquans à l'endroit extérieur ; & la feuille même est dentelée aux extrémitéz & de l'épaisseur de la main, à l'endroit le plus large. Le fruit, qui est de la grosseur d'une petite poire, croît entre les racines des feuilles, en forme de grappe de raisin, où il y a plusieurs vingtaines de dattes ensem-

ble. Elles approchent de la figure ovale, & sont jaunes ou rouges quand elles sont mûres. La chair en est alors coriace & visqueuse d'un goût âpre, mais qui n'est pas désagréable, & il y a un noyau dans le milieu. On mord sur cette substance charnuë qu'on separe du noyau, & après l'avoir mâchée, on jette la partie coriace qui reste dans la bouche. Les Indiens coupent souvent l'arbre pour en avoir le fruit; mais il y en a qui sont assez bas & déliez pour les pouvoir courber, & en cueillir les dates. Le bois de cet arbre est fort dur, noir, pesant, & d'un grand usage. On peut le fendre sans peine, & les Indiens l'emploient à bien des choses; ils en font de petites planches ou des chevrons qui servent à la structure de leurs maisons. Les hommes en font aussi la pointe de leurs flèches, & les femmes en fabriquent des navettes pour faire leurs toiles de coton, &c.

L'arbre appelé Bibby, à cause de la liqueur qui en découle, & que nos Anglois appellent Bibby, croît de même sur le continent. Sa tige est droite & déliée, de la grosseur de la cuisse & haute de 60 ou 70 piés, sans feuilles ni branches jusques au sommet, & garnie de piquans. Le fruit vient autour de la racine des branches, en forme de guirlandes. La mouelle court tout le long du tronc en petite quantité; le bois est fort dur & aussi noir que de l'ancre. Les Indiens ne le coupent pas, mais ils le brûlent pour en avoir le fruit, qui est blanchâtre, huileux & de la grosseur à peu près d'une noix muscade. Ils le pilent dans des mortiers, ou des auges; ensuite ils le font bouillir, & le passent à travers de quelque linge; &

à mesure que cette liqueur se refroidit, ils écument de la superficie une huile fort claire, & d'une grande amertume; ils s'en servent pour s'oindre, & la mêler avec les couleurs dont ils se peignent le corps. Quand l'arbre est jeune, ils le percent, & ils mettent une feuille dans le trou; d'où le Bibby coule en abondance. C'est une liqueur qui approche du petit lait, d'un goût piquant & agreable; & les Indiens la boivent après l'avoir gardée un ou deux jours.

Il y a des Cocotiers dans les isles, & non pas sur l'isthme, du moins qu'il m'en souviene; mais on ne trouve point des arbres de Cacao dans aucun de ces endroits.

L'on voit un arbre sur le continent, qui porte un fruit semblable à la cerise, mais qui est plein de noyaux & toujours dur.

L'on trouve aussi sur le continent quantité de Plantains. La tige de cet arbre est couverte de feuilles ou d'enveloppes, qui poussent les unes dans les autres jusques au sommet, où vient le fruit d'une figure oblongue. Ces feuilles, qui sont fort longues & larges, s'écartent du tronc & forment une espece de panache tout autour. Elles ne s'abatardissent jamais, & si dans la saison pluvieuse les rivieres les entraînent sur quelque autre terrain, elles y prennent racine. Les Indiens les plantent en sillons ou en hayes, sans aucun appui; & l'on en voit des bocages fort agreables; ils coupent les arbres pour en avoir le fruit, & comme ils sont verds & spongieux, il est facile de les abbatre d'un seul coup de hache.

Les Bonanos croissent aussi en abondance sur l'isthme. C'est une sorte de Plantain

dont le fruit est court, gros, doux & farineux. On le trouve meilleur cru, & le plantain lors qu'il est bouilli.

Il y a quantité de Mammées sur les isles. Le tronc de cet arbre est uni, droit, & de 60 piez de haut, ou même davantage. Le fruit en est sain & délicieux, de la figure à peu près d'une poire de livre; mais beaucoup plus gros, & il a un ou deux petits noyaux.

Le Mammee-Sappora differe un peu du précédent; le fruit en est plus petit & plus ferme, & d'une très-belle couleur quand il est parvenu à sa maturité. On n'en trouve guère de celui-ci sur les isles, & il n'y en a sur l'isthme ni de l'un ni de l'autre.

Les Sapadillos ne viennent pas non plus sur le continent, quoi qu'il y en ait quantité sur les isles. Cet arbre n'est pas si haut que les deux derniers dont je viens de parler; il n'a point de branches jusques au sommet, où il forme une tête comme celle d'un Chêne. Son fruit est d'un goût fort agreable, de la grosseur d'une Poire de Bergamote, & couvert d'une peau qui approche de celle de la Pomme Reinette.

On trouve sur l'isthme ce fruit délicieux que nous appellons Pomme de Pin, qui ne ressemble pas mal à un Artichau, & qui est aussi grosse que la tête; il vient en forme d'une couronne au bout d'une tige qui est de la grosseur du bras, & longue d'un pié & demi; il pese d'ordinaire six livres, & il est environné de feuilles courtes, garnies de piquants comme un artichau. On n'arrache pas ces feuilles pour venir au fruit, qui est sans pepins & sans noyau,

mais on les péle; il est fort succulent, & quelques personnes trouvent qu'il a tous les goûts ensemble des fruits les plus délicieux que l'on puisse s'imaginer. Il mûrit dans toutes les saisons de l'année, & pour cet effet l'on en élève de jeunes plans. Les feuilles de cette plante sont larges, à peu près de la longueur d'un pié, & sortent de la racine.

Le Poirier piquant croît aussi sur l'isthme, c'est un arbrisseau qui a quatre piéz ou environ de hauteur, dont les feuilles sont épaisses, & qui est rempli par tout de piquans. Ce qu'on appelle la Poire vient à l'extrémité de la feuille, & c'est un bon fruit, dont les Indiens mangent beaucoup.

L'on trouve sur le continent ce que nous appellons Têtes de Pape; c'est un buisson qui a la figure d'une Taupinière, & qui est garni d'éperons de la longueur d'un pan, aigus, durs, épais & noirs à la pointe. Il est difficile d'en approcher sans en avoir les piéz & les jambes piquées.

Il y a des Canes de sucre dans l'isthme; mais tout l'usage que les Indiens en font, c'est de les mâcher, & d'en sucer la mouelle.

L'on voit dans les isles un arbre appelé Manchinel. Son fruit qui porte le nom de pomme de Manchinel, a une odeur agréable & l'apparence d'une jolie petite pomme; mais c'est un vrai poison, & si l'on vient à manger de la chair de quelque animal qui s'en soit nourri, l'on est empoisonné à coup sûr, quoi-que peut-être l'on en puisse revenir. Cet arbre croît dans les prairies; il est bas, il

le tronc gros & la tête bien touffue. J'ai ouï dire que son bois qui est fort joliment marbré, sert à de beaux ouvrages de sculpture & de marqueterie. Mais il y a du danger à le couper, puis que les éclats qui en sautent, font venir des vessies à tous les endroits du corps qu'ils touchent; il me souvient même que dans une des Samballos, un François de nos camarades se mit sous un de ces arbres pour se rafraichir, & que la pluie qui lui découla sur la tête, & sur la poitrine lui fit venir des ampoules par tout le corps, comme si on lui eût appliqué des mouches cantarides. On eut de la peine à le sauver; & après sa guerison, il lui resta des cicatrices, comme à ceux qui ont eu la petite verole.

Le Maho, qui croît ici, est à peu près de la grosseur du Frêne, il y en a de communs qui sont plus petits, & qui viennent dans les endroits marécageux, sur le bord des rivières, ou proche de la mer. L'écorce de cet arbre se déchire comme de la toile pourrie; si l'on en prend un morceau par le bas, on la peut découdre jusques au sommet: les fils en sont déliés & très-forts. L'on en fait des cordes qui servent de cables, & d'agrêts pour les petits vaisseaux. Les Indiens s'y prennent de cette manière: ils partagent l'écorce en plusieurs grandes pièces, d'où ils tirent des éguilletes plus ou moins grosses, comme il leur plaît: ils battent celle-ci, & après les avoir nettoyées, ils les tordent, en les roulant avec la paume de la main sur la cuisse ou le genou comme nos Cordonniers tordent leur ligneul, mais ils le font beaucoup plus vi-

te. De ces cordons ainsi torts, ils en composent des filets qui ne servent qu'à prendre des Tarpons, ou tels autres poissons de cette grosseur.

L'arbre qui porte la calebasse est court & ramassé. Elle croît çà & là entre les branches, de même que nos pommes; elle est ronde, son écorce est dure, & quand la substance qu'elle renferme en est ôtée, il y en a qui peuvent contenir 2, 3, 4, ou 5 pots. Les Indiens s'en servent en guise de vaisseaux pour bien des choses. L'on trouve deux sortes de ces arbres, qui diffèrent sur tout à l'égard du fruit, dont l'un est doux, & l'autre amer. Leur substance est également spongieuse & succulente; mais celle qui est douce a quelque aigreur, qui n'est pas trop agreable. Cependant les Indiens en mangent beaucoup lors qu'ils sont en voyage; ils en succent le jus, & ils jettent le reste. Celle qui est amere, n'est pas bonne à manger, mais elle est fort purgative. L'on s'en sert utilement dans les fièvres tierces, & un clistere fait de sa décoction est un Specificque merveilleux pour le Miserere ou la simple Colique. L'écorce des Calebaces est presque aussi dure que celle des noix de Coco, mais elle n'est pas la moitié si épaisse. Les Calebaces de Darien sont peintes, & fort estimées par les Espagnols.

D'ailleurs, il y a grande quantité de Courges, qui rampent sur la terre, ou le long des arbres, comme les citrouilles, ou la vigne. L'on en trouve de même deux sortes de celles-ci; des douces & d'ameres. Les douces se peuvent manger, quoi qu'elles ne soient pas fort bonnes, mais les au-



tres prises en clistere sont purgatives, & un remede pour les douleurs des reins, les fièvres tierces, la constipation, &c. Les Indiens estiment les deux sortes, à cause sur tout de l'écorce : ils font une espece de seau des plus grosses, de même que les calabasses leur servent de plats, de coupes & d'écuellenes pour boire.

Ils ont aussi une plante qui leur est fort utile, & que nous appellons Herbe de Soie; quoi que ce soit plutôt une espece de lin. Il y en a quantité dans les endroits humides sur les côtes des montagnes. La racine est pleine de nœuds; ses feuilles sont comme une lame d'épée, de l'épaisseur de la main dans le milieu vers la racine, plus minces vers les bords & le sommet, où elle se termine en pointe aiguë, tout comme les pavillons de nos vaisseaux, excepté que la feuille est beaucoup plus large, qu'elle a une ou deux verges de long, qu'elle est dentelée comme une scie. Les Indiens coupent ces feuilles, quand elles sont parvenues à une certaine grandeur raisonnable, & après les avoir sechées au Soleil, ils les batent & ils en tirent un beau lin, plus fort que le chanvre ou le lin qu'on voit chez nous; aussi la feuille ne paroît-elle qu'un amas de fils enfermez dans une peau: ils les tordent ensemble comme ceux du Maho; ils en font des cordons pour les hamacs, toute sorte de cordages, & une espece de filet plus fin pour prendre le petit poisson. Les Cordonniers de la Jamaïque se servent de ce fil pour coudre les souliers, parce qu'il est plus fort qu'aucun autre. Les Espagnols en tricotent des bas, qui se

vendent bien cher. Elles en font aussi une espece de dentelle jaunâtre , que les Metives portent beaucoup dans les plantations des Indes Occidentales.

Il croît ici un arbre de la grosseur à peu près d'un Orme, dont le bois est fort leger & que nous apellons à cause de cela Bois leger; il a le tronc droit, & la feuille grande comme celle du Noyer. Un homme en porteroit beaucoup sur le dos, quand il est coupé; il ressemble à du liège; il est d'une couleur blanchâtre, & il a le grain aussi grossier que le Coton, & plus même que le Sapin. Je ne sçai s'il est aussi spongieux que le liège; mais il me semble qu'il seroit excellent pour en faire des bouchons aux pièces d'Artillerie. Il est si leger, que de trois ou quatre billots, chacun de quatre piez de long, & de la grosseur de la cuisse, l'on en fera un bon radeau, sur lequel deux ou trois hommes pourront se mettre en mer. Les Indiens en font d'autres plus grands, & voici de quelle maniere ils s'y prennent. Ils attachent plusieurs pieces de ce bois ensemble avec des cordes de Maho, & en font une espece de plancher. Ensuite ils en mettent dessus un autre rang en travers, à quelque distance les unes des autres, & ils les joignent aux premieres par le moyen de longues chevilles de bois de Macaw. Le Bois leger est si tendre, & d'ailleurs si tenace, qu'il admet facilement les chevilles qu'on y enfonce, & qu'il les serre bien ferme. Si ces radeaux étoient garnis de planches, ils ne ressembleroient pas mal à ceux que nos Teinturiers de Londres ont sur la Tamise. Les Indiens s'en servent sur tout

pour

pour traverser de grandes rivieres, lorsque les canots ou les autres arbres leur manquent, & pour aller à la pêche.

Il y a un autre arbre, que nous appelons Bois blanc. Sa tige est à peu-près de la grosseur de la cuisse, & peut avoir 18 ou 20 piez de haut, comme celle d'un grand Saule. Sa feuille est aussi petite que celle du Sené. Le bois est fort dur, serré, pesant, d'une blancheur, qui surpasse celle de tous les autres bois que j'ai vû en Europe, & d'un très-beau grain: de sorte qu'il me paroît fort propre pour tous les ouvrages de marqueterie. D'ailleurs, je n'ai jamais vû cet arbre aucune autre part, que sur cette isthme.

L'on trouve ici des Tamarins bruns, & de bon goût; mais qui ne sont pas bien cultivez. L'arbre qui les porte est beau, bien touffu, fort gros pour son espece, & il croît d'ordinaire dans un terrain sablonneux, tout-auprès des rivieres.

L'on y voit aussi des Carrougues, & sur tout des sauvages, qui ne ressemblent pas mal au Tamarin.

L'arbre qui porte la Canelle bâtarde, a une gouffe plus courte que celle de la fève, mais plus épaisse, & il ne croît que sur le continent.

Il n'y a que trop de Bamboes ou de canes dans ce païs: vous diriez que ce sont autant de bruières & de bois taillis impraticables; il en sort jusques à vingt, ou trente tiges, & même plus d'une seule racine & toutes garnies de piquants. Elles viennent presque toujours dans un terrain marécageux, ou sur le bord des rivieres; &

l'on en trouve beaucoup plus sur l'isthme , que sur les isles , où il n'y en a que fort peu.

Une autre espece de Bamboes , ou de Canes creuses ne se trouve que sur le continent. Elles sont longues de vingt ou trente piez , de la grosseur de la cuisse , & couvertes de nœuds , à un pié & demi de distance les uns des autres. L'espace d'un nœud à l'autre est vuide , & peut contenir la valeur de quatre pots , ou même davantage. Ces canes sont utiles en différentes occasions ; elles viennent aussi bien que les autres en forme de bois taillis , & leurs feuilles , qui ressemblent à celles du Sureau , ne jettent qu'une touffe au sommet de la Canne.

Les mangles croissent dans l'eau , sur les isles & sur le continent , & ils ont plusieurs racines , entrelacées les unes avec les autres sur lesquelles ils s'élevent comme sur autant d'échasses. Ces racines sortent quelques piez hors de l'eau , quoi-qu'elle soit bien profonde , & vont s'unir toutes ensemble en forme d'Arcades au tronc d'un bel arbre , qui peut avoir un ou deux piez de diametre. On ne sauroit presque passer dans les lieux où ces arbres viennent , tant les racines sont engagées les unes dans les autres. L'écorce des mangles qui croissent dans l'eau salée est rouge , & l'on s'en sert pour tanner le cuir. J'ai d'ailleurs quelque raison de croire que l'arbre d'où l'on tire l'écorce Peruvienne , ou le Quina-Quina , est une espece de mangle ; du moins lors que j'étois à la Ville d'Atica dans le Perou , je vis une caravane d'une vingtaine de mu-

les qui portolent de cette écorce , que l'on déchargeoit actuellement dans un magasin. Un de mes camarades qui entendoit l'Espagnol, c'est-à-dire la langue de celui qui conduisoit les mules , lui demanda où il avoit été prendre cette écorce. L'autre lui répondit, que c'étoit à un grand lac d'eau douce derrière une montagne fort avancée dans le país; & en même temps il montra du doigt une chaîne de hautes montagnes que nous vîmes fort loin de nous, & de la mer; interrogé de nouveau sur l'arbre qui la portoit, il en décrivit si bien les racines entortillées & quelques autres particularitez, que nôtre homme s'écria d'abord, il faut sans doute que ce soit un mangle! L'Espagnol répondit qu'oüi, & que c'étoit un mangle d'eau douce; mais il ajouta que c'étoit un fort petit arbre; ce qui ne s'accorde pas avec le mangle, à moins que ce ne fût une espece de mangle nain. Nous primes plusieurs paquets de cette écorce, & je la trouvai de la bonne sorte, par le fréquent usage que j'en fis à la Virginie, & ailleurs; j'en ai même encore quelque peu.

L'on trouve ici deux sortes de Poivre en grande quantité, & les Indiens s'en servent beaucoup; l'une s'appelle Poivre en cloche, & l'autre Poivre des Oiseaux; ils viennent tous deux sur un arbre, qui peut avoir une verge de long. Le dernier a la feuille plus petite, & les Indiens l'estiment davantage.

Il y a sur le continent une espece de Bois rouge, qui pourroit être fort bon pour la teinture; il croît sur tout vers la côte de

la mer du Nord , le long d'une riviere qui court vers les Samballos , à deux miles du rivage de la mer. J'y vis quantité de ces arbres, qui sont à peu près de la grosseur de la cuisse & qui ont 30 ou 40 piez de haut. Leur écorce est remplie de cavitez ou d'entailleures, & quand le bois est coupé, il paroît d'un rouge qui tire vers le jaune. C'est avec ce bois & une espece de terre qu'on trouve dans l'interieur du país, que les Indiens teignent le coton pour en faire des branles & des robes. Je l'essayai moi-même, & après avoir fait bouillir quelque peu de ce bois dans de l'eau claire l'espace de deux heures, elle devint rouge comme du sang. J'y trempai du coton qui fut teint en beau rouge, éclatant & fort vif; & quoique je le lavasse ensuite, il ne fit que devenir un peu plus pâle; ce que j'attribuai au défaut de quelque chose qu'il y manquoit pour fixer la couleur; mais il n'eut pas moyen de lui faire perdre la teinture.

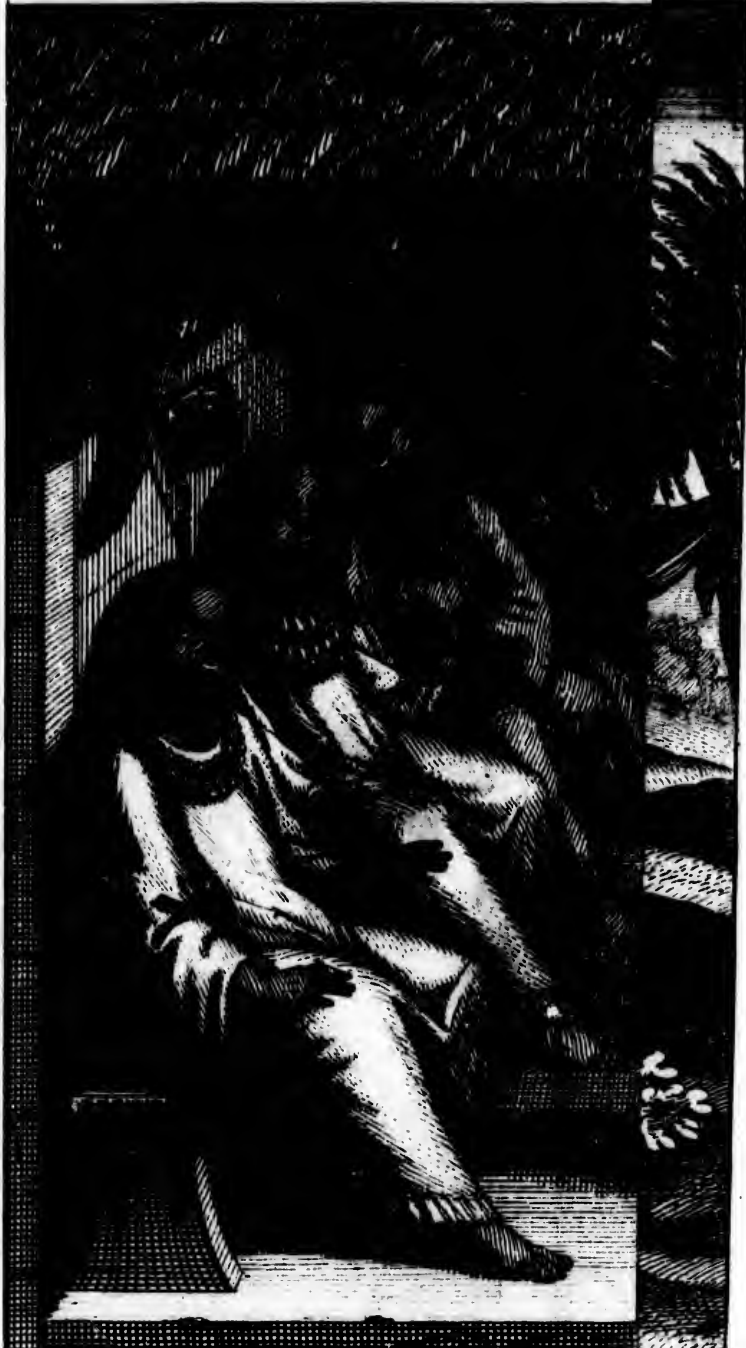
Les Indiens ont plusieurs racines qu'ils plantent; comme les Potates, qu'ils mangent roties, aussi bien que les Yams dont il y a deux sortes, l'une de blancs, & l'autre couleur de pourpre.

La Cassave ne ressemble pas mal au pain: il y en a de douces & de venimeuses. Les premieres se mangent roties, & l'on fait du pain des autres; après en avoir exprimé le jus, qui est un poison. Voici de quelle maniere les Indiens s'y prennent; lors que cette racine est sèche, ils la rapent, & la reduisent en poudre; ensuite, ils mettent une pierre plate sur le feu, & quand elle est bien chaude,

e riviere qui  
eux miles du  
ité de ces ar-  
a grosseur de  
piez de haut.  
tez ou d'en-  
est coupé, il  
ers le jaune.  
oece de terre  
du país, que  
pour en faire  
essayai moi-  
illir quelque  
laire l'espace  
ouge comme  
qui fut teint  
vif; & quoi-  
fit que deve-  
j'attribuai au  
y manquoit  
eut pas moi en

racines qu'ils  
, qu'ils man-  
s Yams dont  
ancs, & l'au-

s mal au pa-  
de venimeu-  
t roties, &  
s; après en  
t un poison.  
Indiens s'y  
e est sèche,  
en poudre;  
pierre plate  
bien chaude,



*Les Indiens revêtus de leurs Robes, lors qu*

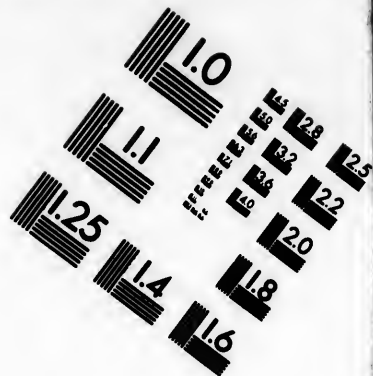
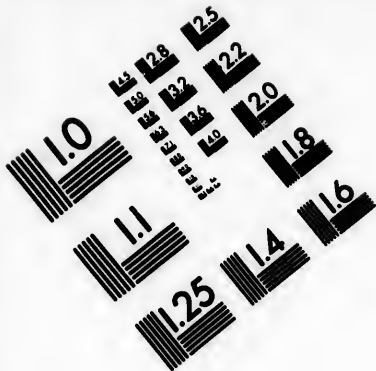


ils y versent de cette farine petit-à-petit , jusqu'à ce qu'il s'en forme un gâteau dont le dessous devient dur & brun , mais le dessus est inégal & blanc , comme nos\* Oat-cakes : D'ailleurs , ils les pendent aux murailles de leurs maisons ou sur les hayes , où ils séchent & deviennent rissolés. On s'en sert beaucoup au lieu de pain à la Jamaïque , & dans les autres isles des Indes Occidentales.

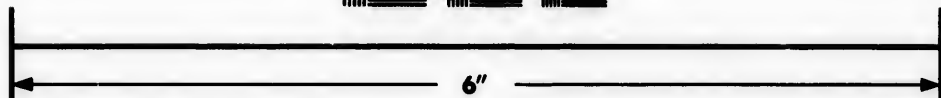
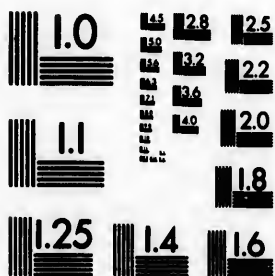
Ces Indiens ont du tabac qui croît chez eux ; mais il n'est pas si fort que celui de la Virginie , soit parce qu'ils ne le transplantent point , ou qu'ils ne le savent pas cultiver. Lors qu'il est sec & purifié ils le dépouillent de ses côtes ; ensuite ils en mettent deux ou trois feuilles ensemble , qu'ils roulent en long ; mais ils laissent un petit vuide au milieu ; après quoi , ils en roulent d'autres par dessus , qu'ils serrent davantage , jusqu'à ce qu'ils en ayent fait un rouleau de la grosseur du poignet , & de deux ou trois piez de long. Quand ils se trouvent en compagnie , & qu'ils veulent fumer , un jeune garçon met le feu au bout d'un de ces rouleaux , qu'il réduit presque en charbon , & il mouille la partie qui est au dessus de cet endroit , afin que le reste ne brûle pas trop vite. Cela fait , il embouche ce bout-là , & il souffle la fumée sur le nez de chacun , quand ils seroient au nombre de deux ou de trois cens. Alors les Indiens assis sur des bancs à la maniere du pais , tiennent leurs mains autour du nez , & en font une espece de tuyau pour recevoir ce parfum : ils l'avallent à longs traits , & ils le tirent avec tant de force , qu'on di-

\* C'est une espece de Gâteau à l'angloise.





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

1.5 1.8  
2.0 2.2  
2.5 2.8  
3.2 3.6  
4.0 4.5

10  
11  
12  
13  
14  
15

roit à les voir qu'ils s'estiment heureux dans cette situation , & que cet exercice les rafraîchit beaucoup.

## CHAPITRE IV.

*Des bêtes à quatre pieds, & des reptiles.*

**I**L n'y a pas grande variété de bêtes dans ce pais; mais le terroir en est si fertile, que si l'on venoit à défricher une bonne partie des bois qu'on y trouve, il produiroit sans doute d'excellent pâturage, pour l'entretien du gros bétail, des Cochons, & des autres animaux qu'on amene de l'Europe dans ces climats.

L'on voit pourtant ici une espee de Cochon, qu'on appelle Peccary, & qui ne differe pas trop des Cochons de la Virginie. Il est noir, il a de petites jambes courtes, & avec tout cela, il marche assez vite. Mais ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'il a le nombril sur le dos, & que si on ne le coupe pas trois ou quatre heures au plus tard apres qu'il est tué, sa chair en est si gâtée, qu'on ne scauroit la manger, & qu'il la rend d'une puanteur insupportable. Autrement, elle se conserve bien fraîche plusieurs jours de suite, & c'est une viande fort saine, de bon goût & nourrissante. Les Indiens la fument lors qu'ils la veulent garder longtemps, & je décrirai ailleurs la maniere dont ils s'y prennent. Ces animaux s'atroupent d'ordinaire, & ils vont ainsi par tout le pais, les Indiens les courent avec leurs chiens, & après les avoir réduits aux abois,

ils  
per  
casi  
L  
cho  
bon  
de  
rou  
bie  
se  
re  
le c  
&  
me  
la m  
ce  
I  
sem  
tuel  
ter  
ne.  
par  
nem  
&  
que  
de  
d'a  
re.  
son  
je  
pe  
tué  
à  
m  
lu  
m  
cl

ils les dardent avec leurs lances, ou ils les percent à coups de flèches, suivant que l'occasion se presente.

Le Warree est une autre espece de Cochon sauvage qu'on a ici, & qui est un fort bon manger: il a de petites oreilles, mais de grosses deffenses, & il est couvert par tout le corps d'une soye longue, épaisse & bien forte. C'est un animal furieux, qui se bat contre le Peccary, ou toute autre bête qu'il trouve sur son chemin. Les Indiens le courent de la même maniere que l'autre, & ils en accommodent la chair tout de même, excepté qu'ils ne sont pas obligez à la même précaution à l'égard du nombril: ce qui est particulier au Pecary.

Ils ont aussi quantité de Cerfs, qui ressemblent beaucoup aux nôtres: mais ils n'en tuent jamais, & ne veulent pas même goûter de leur chair, quoi qu'elle soit fort bonne. Je ne sçai si c'est par superstition, ou par quelque autre motif qu'ils s'en abstiennent; mais nous n'étions pas si scrupuleux, & lors qu'ils nous en voyoient manger quelquefois, ils ne refusoient pas seulement de se joindre avec nous, ils témoignoient d'ailleurs quelque chagrin de nous voir faire. Malgré tout cela ils ornent leurs maisons de têtes que les Cerfs portent; mais je n'y ai jamais vû aucune tête ni aucune peau, d'où l'on pût conjecturer qu'ils les tuent; enfin ces animaux sont trop legers à la course pour le Warree, & il semble même qu'ils pourroient se deffendre contre lui.

Les Chiens qu'on a ici sont petits, & mal faits, ils ont le poil rude & long,

comme nos chiens metis : ils ne servent qu'à faire lever le gibier , & par leur aboi avertir les Chasseurs de se tenir prêts à tirer leurs flèches : ils courent de cette manière depuis le matin jusques à la nuit ; mais de 2 ou 300 bêtes fauves qu'ils lanceront dans un jour , à peine en feront-ils prendre plus de deux ou trois. Encore ne les forcent-ils point , & ils ne servent qu'à les pousser vers quelque Baye , où ils les tiennent assiegées jusqu'à ce que les Chasseurs y puissent arriver : il n'y a nul doute que de bons gros chiens ne se tirassent beaucoup mieux d'affaire , & que les Indiens ne fussent bien aises qu'on leur en amenât de cette sorte : mais alors il faudroit les tenir à l'attache , puis qu'autrement ils courroient grand risque de se rendre sauvages dans ce país.

L'on trouve ici des Lapins aussi gros que nos Lievres : mais je ne sçache pas qu'il y ait de ces derniers animaux. Ces Lapins ont les oreilles courtes , & les ongles longs ; mais ils n'ont point de queue. Ils nichent dans les racines des arbres , sans faire aucun trou. Les Indiens vont à la chasse de ce gibier , qui n'est pas fort abondant ici. La chair est d'ailleurs très-bonne , & plus succulente que celle des nôtres.

Il y a de grands troupeaux de Singes , dont quelques-uns sont blancs , & la plupart noirs ; les uns ont de la barbe , les autres n'en ont point : ils sont d'une taille médiocre , mais fort gras dans la belle saison , lors que les fruits sont mûrs ; la chair en est exquise , & nous en mangions beaucoup. Les Indiens se faisoient d'abord quelque peine d'en goûter ; mais lors qu'ils

no  
ils  
la  
tité  
une  
que  
ou  
drô  
que  
ils  
leur  
ma  
&  
Qu  
arb  
tro  
d'u  
des  
qu'  
de  
lui.  
ni  
vre  
avo  
ou  
Ra  
se,  
aux  
leur  
pro  
Qu  
qu  
cro  
les  
blé  
pr

nous en virent manger de si bon appetit , ils suivirent bien-tôt nôtre exemple. Dans la saison pluvieuse ces animaux ont quantité de vers dans les entrailles. J'en tirai une fois ma pleine main du corps d'un que nous ouvrimés , & il y en avoit de 7 ou 8 piez de long. Ces Singes sont fort drôles ; ils faisoient mille postures grotesques , lors que nous traversions les bois ; ils sautoient d'une branche à l'autre , avec leurs petits sur le dos : ils faisoient des grimaces contre nous , craquetoient des dents , & cherchoient l'occasion de piffer sur nous. Quand ils veulent passer du sommet d'un arbre à un autre , dont les branches sont trop éloignées pour y pouvoir atteindre d'un saut , ils s'attachent à la queue les uns des autres , & ils se brandillent ainsi , jusqu'à ce que le dernier attrape une branche de l'arbre voisin , & tire tout le reste après lui.

L'on ne voit dans ce país ni Bœufs , ni Chevaux , ni Anes , ni Brebis , ni Chèvres , ni aucune de ces autres bêtes que nous avons en Europe , soit pour la nourriture , ou le service. Mais on y est empesté de Rats & de Souris la plûpart de couleur grise , de sorte que si l'on envoyoit des Chats aux Indiens pour les en délivrer , on ne leur feroit pas moins de plaisir , que de leur procurer de bons Chiens pour la chasse. Quand je partis de l'isthme , deux Indiens qui vinrent sur nôtre bord aux Samballos , croiserent avec nous vers les isles des perles , ( que les Boucaniers appellent isles du blé ) & vers Cartagene. Lors qu'ils furent prêts à s'en retourner , & que nous cher-



chions à leur faire quelque present , l'un d'eux vit un Chat , qu'il nous demanda : Aussi-tôt qu'on le lui eut donné, lui & son camarade se jetterent dans leur Canot sans attendre aucune autre chose , & ils se mirent à ramer au plus vite , très-contens d'avoir un Chat dont ils avoient appris l'usage à bord du vaisseau.

Les Serpens n'y manquent pas ; mais j'en ai oublié les différentes especes ; d'ailleurs je n'y ai point vû ni entendu aucun serpent à sonnette : il y a quantité de fort grosses Araignées , qui ne sont pas venimeuses. Les Indiens ont des poux à la tête qu'ils prennent avec leurs doigts , & qu'ils avalent.

On trouve sur les Samballos une espece d'insecte , qui ressemble au Limaçon , & qu'on appelle l'insecte Soldat : mais je ne scache pas d'en avoir jamais vû sur le Continent. On lui a donné ce nom à cause de la couleur rougeâtre du tiers de son corps , qui paroît avec la tête hors de la coquille , & qui a la figure & la couleur d'une chevrette bouillie , avec de petites patés , & deux bras qui ressemblent à ceux de l'Ecrevisse. Cette partie qui est enfermée dans la coquille , & sur tout la queue , est de très-bon goût , & un manger délicieux , qu'on prendroit pour de la moielle. On en met plusieurs ensemble dans une brochette , & on les rôtit de cette maniere , après en avoir retranché la partie anterieure , qui est composée d'os. Cet insecte rampe sur la terre & se nourrit de ce qui tombe des arbres : il a une petite bourse sous le menton où il cache quelque pitance , & une autre dans le corps pleine de sable , qu'il faut

ôte  
les  
le  
bo  
qu  
sec  
de  
mé  
en  
équ  
avo  
que  
plu  
ver  
ruff  
ave  
s'en  
de  
dar  
rec  
avo  
jau  
fist  
  
re  
Ma  
me  
fur  
rit  
au  
fes  
au  
qu  
no  
fi  
C  
so

ôter avant qu'on le mange. Les Conques, les Pétoncles, & d'autres poissons à coquille ont aussi du sable dans une espece de boyau, qui regne tout le long du corps, & qu'on jette d'ordinaire. D'ailleurs, si l'insecte Soldat vient à sucer des pommes de Manchineel, sa chair en est si envenimée, qu'elle empoisonne presque ceux qui en mangent. Quelques-uns même de nôtre équipage se trouverent fort mal pour en avoir goûté alors; mais cela se passa quelque temps après, & ils ne ressentirent plus rien. L'huile de cet insecte est un souverain remede pour les entorses & les contusions. J'en ai fait l'expérience moi-même avec plusieurs autres personnes: les Indiens s'en servent en pareils cas avec beaucoup de succez, aussi bien que les Boucaniets dans les Indes Occidentales: & nos gens recherchoient autant ces insectes pour en avoir l'huile, que pour les manger. Elle est jaune comme de la cire; mais de la consistance de l'huile de palme.

Il n'y a que fort peu d'Ecrevisses de terre sur les Samballos, si je ne me trompe. Mais sur les isles Caribes, où nous croismes quelque temps, & en particulier sur Anguilla, il s'y en trouve une quantité prodigieuse, dont quelques-unes sont aussi grosses que les plus grosses Ecrevisses de mer qui se vendent à Londres. Tout auprès d'Anguilla on voit une petite isle, qui en est si pleine, qu'on lui donne le nom d'isle des Ecrevisses. L'on en trouve aussi sur d'autres isles des Indes Occidentales. C'est un excellent manger, & le principal soutien des habitans, qui vont à leur chaf-

se après une ondée de pluye , parce qu'alors elles sortent de leurs trous , où elles se tiennent comme les Lapins , & qu'elles creusent avec leurs piés. Quand elles sont en marche , elles vont tout droit , & franchissent tout ce qui se présente sur leur chemin , sans jamais tourner le dos : elles portent leurs bras un peu élevez pour leur servir de deffense , & l'on peut compter qu'elles serrent bien ferme tout ce qu'elles saisissent. Les habitans de quelques unes de ces isles les mettent trois ou quatre jours dans un champ semé de Potates , où elles s'engraissent , & l'on dit qu'alors elles sont beaucoup meilleures.

Les Alligators & les Guanos sont aussi de très-bon goût , sur tout la queue de l'Alligator , & j'en ai mangé en divers endroits des Indes Occidentales : mais autant qu'il peut m'en souvenir , je n'en vis point sur l'isthme ni des uns ni des autres. Le Guano est excellent , & on le préfere à une Volaille ou à un Poulet , soit qu'on le rôtit ou qu'on en fasse du bouillon. Ses œufs sont aussi d'une grande bonté ; mais ceux de l'Alligator sentent trop le musc. Il y a quantité de Lezards verts & marquez de rouge sur l'isthme ; mais ceux qu'on trouve dans les endroits humides & dans les bois taillis sont d'une couleur plus sombre & noirâtres : ils ne sont pas gros ni les uns , ni les autres ; & ils ont moins d'un pan de longueur , ils sont si familiers , que les Indiens les souffrent dans leurs maisons , où ils courent çà & là sans faire mal à personne.

Enfin l'on trouve ici des Grenouilles &

des  
cré

Des

L

&  
cha

ma

boi

len

Oi

de

can

feu

dro

nac

ge

pec

ren

vol

tou

ter

tre

I

qu

les

ma

ra

me

des Crapaux , avec d'autres plus petites créatures , dont je ne pris pas connoissance.

## CHAPITRE V.

*Des Oiseaux de Terre & de Mer , & des Insectes volans.*

**L'**On voit ici plusieurs sortes d'Oiseaux dont quelques-uns nous sont inconnus ; & dont le plumage est aussi beau que leur chair est d'un goût exquis.

Il y en a une espece d'une beauté charmante , qui sont fort communs dans les bois de l'isthme ; & que les Indiens appellent Chicaly-Chicaly. Le bruit que cet Oiseau fait , approche en quelque maniere de celui du Coucou ; mais il est plus perçant & plus rapide , il est d'une bonne grosseur : il a la queuë longue , & il la porte droite comme le Coq. Son plumage est panché de diverses couleurs vives , de rouge , de bleu , &c. Les Indiens font une espece de tablier , qu'ils ne portent que rarement , des plumes qu'il a sur le dos ; il vole sur les arbres , où il se tient presque toujours , & on ne le voit que fort peu à terre : il vit de fruit : Sa chair est noirâtre , & grossiere , mais d'assez bon goût.

Le Quam est un autre gros Oiseau long , qui vit aussi de fruits , & qui voltige sur les arbres , il a les aîles de couleur brune ; mais sa queuë est plus obscure , courte , ramassée & droite. Sa chair a beaucoup meilleur goût que celle du precedent.

Il y a un Oiseau roussellet qui a la queuë

courte , & qui ne ressemble pas mal à la Perdrix , excepté qu'il a le cou plus long , de même que les jambes , il court presque toujours à terre , il ne vole que rarement , & c'est un fort-bon manger.

Le Corrosou est noir , pesant , & de la grosseur d'une Poule-d'Inde ; mais la femelle n'est pas si noire que le mâle. Celui-ci a sur la tête une belle hupe de plumes jaunes , qu'il remuë d'un côté & d'autre comme il lui plaît , & des oüies comme un Coq-d'Inde ; mais la femelle n'a ni hupe , ni oüies. Ces Oiseaux se tiennent sur les arbres , & se nourrissent de fruits. Leur chant est gros & fort , mais avec tout cela doux & agreable ; sur tout pour les Indiens , qui tachent de les imiter , & qui découvrent de cette maniere les lieux qu'ils frequentent. Les Corrosous leur répondent quelquefois , & c'est par le moyen de ce même son qu'ils appellent leurs petits. La chair en est un peu coriace , mais d'ailleurs elle est de très-bon goût. Les Indiens en jettent les os dans les rivieres , ou ils les enterrent , pour prévenir que leurs chiens en mangent , parce que si cela leur arrivoit , ils deviendroient enragez , à ce qu'ils disent. Quoi qu'il en soit , nos Anglois qui sont dans les Indes Occidentales , ne permettent pas non plus que leurs chiens en mangent. Au reste , les Indiens tirent tous ces Oiseaux , dont je viens de parler , à coups de flèches.

On trouve ici quantité de Perroquets , les uns bleux , les autres verds , & qui sont à peu-près de la grosseur de la plupart de ceux qu'on nous envoie de la Jamaïque :

il y  
cha

che  
dif  
qua  
les  
ble

I  
ne  
la f  
Ils  
la c  
gue  
plu  
agre  
ge.  
rou  
Ils  
est

qui  
apr  
nou  
ma  
que  
à d  
leur  
s'al  
vag  
nir  
de  
leur  
ils  
nie  
pré  
Ch  
les

il y en a une infinité de sortes , & leur chair est un très-bon manger.

Il n'y manque pas non plus de Perruches , dont la plupart sont vertes , & qui ne different presque point de celles des autres quartiers. Elles ne font aucune société avec les Perroquets ; mais vont toujours ensemble par grandes troupes.

Il y a bon nombre aussi de Macaws qui ne ressemblent pas mal aux Perroquets pour la figure , mais qui sont la moitié plus gros. Ils ont le bec comme celui du Faucon , & la queue épaisse , avec deux ou trois longues plumes , toutes rouges ou bleues. Leur plumage est de diverses couleurs vives & agreables , semé de bleu , de verd & de rouge. Quelques-uns ont le bout des ailes tout rouges , d'autres tout bleu , & le bec jaune. Ils font grand bruit le matin , & leur voix est fort rauque , comme celle d'un homme qui parle beaucoup du gosier. Les Indiens aprivoisent ces Oiseaux , de même que nous aprivoisons les Perroquets ou les Pies ; mais après qu'ils les ont tenus enfermez quelque temps , & qu'ils leur ont appris à dire quelques mots de leur langue , ils leur donnent la liberté durant le jour de s'aller promener dans les bois avec les Sauvages ; d'où ils ne manquent pas de revenir le soir à la maison ou à la plantation de leurs Maîtres , & de les en avertir par leur caquet & le battement de leurs ailes : ils imitent la voix des Indiens , & leur maniere de chanter , avec une exactitude surprenante ; & ils copient de même le ton du Chicaly-Chicaly , aussi juste que les Indiens les plus experts. En un mot , c'est le plus

bel Oiseau & le plus agreable que j'aye vû de ma vie : sa chair est d'assez bon goût , quoi-que noire & coriace.

L'on voit ici une sorte de Piverts , qui ont le bec long & délié comme les autres de cette espee. Mais ceux-ci ont les ongles forts , avec lesquels ils grimpent le long des arbres , & s'y accrochent bien ferme : ils sont marquetez de blanc & de noir comme les Pies ; mais d'une maniere plus fine & proportionnée à la difference de leur grosseur. La chair de cet Oiseau est de mauvais goût & sent à la terre : Aussi les Indiens n'en mangent-ils pas , il me souvient d'en avoir goûté , lors que j'étois en voyage avec mes camarades , & que nous étions ravis de trouver quelque chose pour appaiser la faim qui nous talonnoit.

La Volaille domestique y abonde , & il y en a de deux sortes , la plus grosse ressemble beaucoup à la nôtre , & pour les couleurs & pour les differentes races : l'on y en voit des hupées , des communes , telles que les Coqs & les Poules de nos basse-Cours , & des Coqs qui sont propres pour le combat ; quoique les Indiens de ce pais ne se plaisent pas tant à cet exercice que ceux de Java. Les Volailles de la plus petite sorte ont les jambes couvertes de plumes , comme les Pigeons parus , la queue fort épaisse , qu'elles portent droite , & le bout des ailes noir. Celles-ci se tiennent separées des autres : mais tous les Coqs chantent avant le jour , de même que les nôtres. Ces Poules ne s'ecartent point des maisons pour aller courir dans les bois : la chair en est fort bonne , aussi-bien que

les  
re  
plu  
die  
eng  
je n  
ait  
bea  
&  
noi  
ve  
à d  
les  
peu  
le d  
que  
cou  
tou  
cau  
les  
Occ  
lica  
yû  
ne  
cou  
tier  
plu  
plat  
auss  
est  
une  
dré  
avo  
bac

les œufs, & nous n'avons pas de meilleure Volaille en Angleterre : Elle est même plus grasse que la nôtre ; parce que les Indiens lui donnent quantité de mets, qui engraisse beaucoup.

Ce sont-là tous les Oiseaux de terre que je remarquai sur l'isthme ; quoi qu'il y en ait plusieurs autres petits, d'une grande beauté, qui chantent merveilleusement bien, & dont je ne pris pas une exacte connoissance.

Pour les Oiseaux de mer, l'on en trouve une infinité le long de la côte, sur tout à celle du Nord, vers les Samballos, & les autres isles. Mais il n'y en a que fort peu en comparaison sur la côte meridionale de l'isthme, soit que cela vienne de ce que la Baye de Panama n'est pas à beaucoup près si poissonneuse que la côte autour des Samballos, ou de quelque autre cause. Par exemple, entre ces dernières isles, & tout le long de la côte des Indes Occidentales, on voit bon nombre de Pélicans, & je ne sçache pas d'en avoir jamais vû aucun dans les mers du Sud.

Le Pélican est un Oiseau d'une bonne grosseur, qui a le bec grand, les jambes courtes comme l'Oye, & le cou long qu'il tient droit, de même que le Cigne. Son plumage est d'un gris obscur ; il a le pié plat, & une poche sous la gorge, qui est aussi grosse que les deux poings, lors qu'elle est pleine. La substance de cette poche est une membrane déliée, d'un beau gris cendré. Les Matelots tuent les Pélicans, pour avoir cette poche, où ils mettent leur tabac : elle en peut contenir une livre, lors



qu'elle est sèche , & qu'on lui a donné la figure d'une bourse , par le moyen d'une bale qu'on y met au fond. Cet Oiseau vole bas & pesamment ; il ne vit que de poisson , & l'on ne trouve autre chose dans son gésier & sa poche , qui semble être destinée à lui servir de magasin. Je n'ai jamais vû personne qui mangeât de vieux Pélicans ; mais on dit que les jeunes sont assez bons ; pour moi , je n'ai jamais goûté des uns ni des autres.

Il y a des Cormorans entre les Sambalos. Pour la figure & la grosseur , ils ressemblent aux Canards , ou même ils sont plus petits. Leur plumage est noir partout , excepté sur le jabot , qui est blanc. Quoi qu'ils ayent le pié plat , comme les autres Oiseaux de riviere ; ils se perchent sur les arbres & les buissons. La chair en est si dure & si mauvaise , qu'il n'y a personne qui en mange , du moins que je sache.

On trouve sur cette côte bon nombre de Mouettes & de Pies de mer qui ne sont pas tout-à-fait si grosses que les nôtres ; mais qui du reste leur ressemblent beaucoup. On les mange communément , & la chair en est assez bonne , quoi qu'elle sente le poisson ; de même que la plûpart des Oiseaux de mer. Pour corriger ce goût , lors qu'il nous arrivoit d'en tuer quelques-uns auprès du rivage , fût-ce des Mouettes , des Pies de mer , des Boubies , ou tels autres Oiseaux de cette espèce , nous faisons un trou dans le sable chaud , & nous les y enterrions neuf ou dix heures de suite avec leurs plumes , & sans les éventrer. La chair en étoit

alors  
si m  
ris ,  
& d  
prop  
les d  
à s'a  
dina  
tion  
C  
parlé  
des  
autre  
les d  
luisa  
bois  
tant  
L  
confi  
a de  
mass  
le ro  
râtre  
met  
dien  
bras  
de n  
quoi  
J'en  
le c  
re ;  
voie  
pas  
trop  
dien  
de c

alors beaucoup plus tendre , & n'avoit pas si mauvais goût.

L'on voit sur l'isthme des Chauve-souris , qui sont aussi grosses que des Pigeons & dont les ailes sont longues & larges à proportion de leur corps. Les grifes qu'elles ont à la jointure des ailes , leur servent à s'accrocher par tout. Elles hantent d'ordinaire les vieux bâtimens , & les plantations desertes.

Outre les Moucherons , dont j'ai déjà parlé , il y a en divers endroits de l'isthme des Guêpes , des Cerfs volans , & plusieurs autres sortes de Mouches , sur tout de celles qui luisent la nuit , comme nos vers luisans. Lors qu'il y en a quantité dans un bois taillis , il semble qu'on voit briller autant d'étincelles de feu.

L'on y trouve aussi des Abeilles , & par consequent du miel & de la cire : il y en a de deux sortes : les unes courtes & ramassées , & d'une couleur qui tourne vers le rouge ; les autres longues , déliées & noirâtres. Elles font leurs ruches sur le sommet , ou dans les creux des arbres. Les Indiens y escaladent , & ils fourrent leurs bras dans la ruche , pour en tirer les raïons de miel , sans être piquez par les Abeilles , quoi qu'ils en ayent les bras tout couverts. J'en ai eu moi-même plusieurs à la fois sur le corps , sans en recevoir aucune piqueure ; ce qui me faisoit croire qu'elles n'avoient point d'aiguillon : mais je ne l'ai pas examiné. D'ailleurs , si les arbres sont trop hauts & difficiles à grimper , les Indiens y mettent le feu , & ils les renversent de cette maniere , pour atteindre au miel ,

qu'ils détrempent avec de l'eau , & qu'ils boivent. Pour la cite , je n'ai pas remarqué qu'ils en fissent aucun usage ; mais ils ont une espece de bois leger qu'ils allument & qui leur sert de chandelle.

Il y a des Fourmis ailées , qui sont aussi grosses & longues , que celles qui n'ont que les pieds. Elles élevent la terre sur leurs trous de même que les nôtres ; elles piquent & sont fort incommodes , sur tout lors qu'elles entrent dans les maisons ; ce qui leur arrive souvent : l'on en voit une quantité prodigieuse sur les Samballos , & les autres isles du voisinage , aussi bien que sur l'isthme ; & il est impossible de dormir en repos dans aucun endroit où il y en a. Les Indiens ne se hasardent pas non plus d'attacher leurs branles aux arbres qui sont auprès des fourmilieres ; car ces petits animaux ne manqueroient pas d'y escalader & de les inquieter toute la nuit.

---

## CHAPITRE VI.

*Du Poisson de mer , & d'eau douce.*

J' Ai déjà insinué que la côte de la mer du Nord abonde en poisson , & qu'il y en a de plusieurs especes. Voici une liste de ceux que j'ai vû moi-même.

Le Tarpon est un gros poisson , qui à la chair ferme & qu'on mange par rouelles , de même que le Saumon , ou la Moluë fraiche : il y en a qui pesent jusques à 50 ou 60 livres , & même au-delà. Il me souvient qu'en croisant vers la côte de Carta-

gene  
d'un  
ne q  
grai

L'  
pece  
Shar  
entre  
des

Il  
Shar  
de m  
long  
de d  
appel

Le  
los.  
long  
Maq  
Sa ch  
bon

L'  
son p  
Mate  
vieill

Le  
plus.

d'un  
d'ord  
tout

a que  
ve qu  
miner  
y on  
qu'il  
sonne  
ques

gene, dix que nous étions fimes un dîner d'un seul de ces Tarpons, outre une bonne quantité d'huile que nous tirâmes de la graisse.

L'on trouve aussi dans ces mers une espèce de Chiens-Marins que nous appellons Sharks ; mais ils ne sont pas si communs entre les Samballos, que sur les autres côtes des Indes Occidentales.

Il y a un autre poisson qui ressemble au Shark ; mais qui est beaucoup plus petit & de meilleur goût, il a même le museau plus long & plus étroit avec une seule rangée de dents. C'est celui-ci que nos Matelots appellent Chien-Marin.

Le Cavalli se trouve autour des Samballos. C'est un petit poisson fort joli, vif, long & délié, à peu près de la grosseur du Maquereau, & qui a l'œil gros & brillant. Sa chair est très-bonne, succulente, & de bon goût.

L'on y rencontre aussi une sorte de poisson plat, qui n'est pas mauvais, & que nos Matelots appellent Old-wife, c'est-à-dire, vieille femme.

Les Paracoods n'y manquent pas non plus. C'est un poisson rond, de la grosseur d'un bon Brochet ; mais beaucoup plus long d'ordinaire, la chair en est très-bonne ; sur tout de ceux que l'on pêche ici. Mais il y a quelques bancs en mer, où l'on n'en trouve que de venimeux. Je ne saurois déterminer, si cela vient de la nourriture qu'ils y ont, ou de quelque autre cause. Quoi qu'il en soit, j'ai connu diverses personnes qui en ont été empoisonnées, jusques à perdre leurs cheveux & leurs ongles,

& d'autres en sont morts. On dit que l'arête de ce poisson séchée, réduite en poudre & prise dans quelque liqueur que ce soit, est un antidote contre le venin de sa chair. Je ne répons pas du succès du remède ; mais plusieurs m'ont dit qu'ils s'en étoient servis en pareil cas, & qu'ils n'en avoient eu d'autre mal qu'une foiblesse, & un engourdissement de tous leurs membres qui leur avoit duré quelque temps, il y a des personnes qui prétendent distinguer le Paracood venimeux du sain, par le foye qu'on lui arrache, aussi-tôt qu'on l'a pris & qu'on goûte. S'il est doux, on peut manger le poisson sans aucun risque ; mais s'il est amer, ou qu'il pique la langue, comme le poivre, le poisson ne vaut rien, & on le jette.

L'on voit aussi sur la côte de la mer du Nord des poissons que nos Matelots appellent des Gars, dont quelques-uns ont presque deux piez de long : ils ont un os sur le museau, qui est fort pointu au bout, & qui peut avoir le tiers de la longueur de tout leur corps : ils frisent l'eau avec autant de rapidité qu'une Hirondelle, & ils s'élancent de cette manière à diverses reprises, jusqu'à 30. ou 40. fois de suite. J'ai même ouï dire qu'ils se dardent avec tant de force, qu'ils engagent quelquefois leur museau dans les côtes d'un canot, & un homme qui nage dans les endroits où il y a de ces poissons, court risque d'en être percé. Leur arête est bleuâtre, & d'une couleur qui tire vers le Saphir. La chair en est d'ailleurs très-bonne.

Les Sculpins, qu'on trouve ici, ont au-

tour  
vert  
cuir  
O  
d'au  
Stin  
rot-  
les  
que  
ente  
Po  
y a  
des  
gran  
celle  
bien  
Le d  
mais  
poiss  
rieur  
qu'on  
dans  
battr  
son f  
Il  
toncl  
avec  
ger.  
L  
aux r  
si bon  
cles.  
L'  
visses  
que p  
bons  
Ecrev

tour d'un pié de long , & leur peau est couverte de piquans. On les écorche pour les cuire, & c'est un fort bon manger.

Outre ces poissons , il y en a quantité d'autres dans la mer du Nord , tels sont les Sting-raï, ou les rayes piquantes ; le Parrot-fish , ou le poisson-Perroquet , les Snouks les Congres , & plusieurs autres sans doute que je n'ai jamais vû , & dont je n'ai pas entendu parler.

Pour ce qui est du poisson à coquille , il y a une infinité de Conques tout le long des Samballos ; leurs coquilles sont fort grandes & vont en ligne spirale , comme celle de l'Escargot ; l'orifice en est plat , & bien large , à proportion de leur grosseur. Le dedans ressemble à la nacre de perle ; mais le dehors est inégal & raboteux. Le poisson est gluant ; sur tout la partie extérieure , qu'il faut aussi bien nettoyer avant qu'on l'apprête ; mais ce qui est enfermé dans la coquille est si coriace , qu'il faut le battre pour l'attendrir : alors c'est un poisson fort delicat.

Il y a entre les rochers quantité de Pétoncles , qui sont fort bons , & qu'on tire avec une épingle , quand on les veut manger.

Les Limpits s'attachent tout de même aux rochers ; & ils sont pour le moins aussi bons , ou plutôt meilleurs que les Pétoncles.

L'on ne voit point d'Huitres ni d'Ecrevisses sur la côte de l'isthme : il y a quelque peu de Cancres , qui ne sont pas trop bons , & l'on trouve une espece de petites Ecrevisses entre les rochers des Samballos ,

qui n'ont point les deux bras ; mais qui sont fort délicates.

Les rivières de l'isthme ne manquent pas de poisson : mais je ne pris pas bien garde à leurs différentes espèces : il y en a, qui ressemblent à nos Rougets, & qui sont noirâtres, pleins d'arêtes, de la longueur d'un pié ou environ, dont la chair est ferme & de très-bon goût.

J'en ai vû d'une autre sorte, qui ont la figure du Paracood ; mais qui sont beaucoup plus petits, & fort bons.

Il y en a un qui ressemble au Brochet ; mais qui n'a pas plus de 8 ou 10 pouces de long : il a le museau fait à peu près comme celui du Lapin, les dents avancées dans la machoire, & les lèvres cartilagineuses. C'est d'ailleurs un très-bon manger.

Pour ce qui est de la pêche des Indiens, ils s'y prennent de différentes manières, selon les endroits où ils se trouvent. A l'embouchure des rivières, sur les côtes de la mer & dans les bayes sablonneuses, où il n'y a point de rochers, ils emploient des filets, qui ressemblent à nos traîneaux, & qui sont faits d'écorce de Maho, ou d'herbe de soye : ils y vont dans leurs canots & ils jettent ces filets comme nous. Mais dans le país de montagnes, où les Hurans sont clairs, & bordez çà & là de rocs, ils marchent le long des rivières, & aussi tôt qu'ils découvrent quelque poisson qui leur plaît, ils sautent dans l'eau & ils le poursuivent, soit à gué, ou à la nage. S'il s'enfuit dans des trous, ils y fourrent la main, & ils les attrapent, comme nous prenons les petites Ecrevisses dans nos rivières : ils y vont aussi

aussi  
ger  
A  
vent  
pot  
Il  
qu'ils  
qu'à  
reste  
coupe  
cette  
vent  
l'épar  
poisse  
mang  
pas,  
parler  
re don

Des na

**L**E  
l'endro  
du N  
Les sa  
vers le  
persez  
La ta  
ou 6  
ne jolie  
les bra  
os d'un  
vû auc

aussi de nuit, avec des torches de bois léger qu'ils allument.

Avant que d'apprêter le poisson, ils l'éventrent; ensuite ils le font bouillir dans un pot de terre, ou bien ils le grillent.

Ils tirent leur sel de l'eau de la mer, qu'ils cuisent dans des pots de terre, jusqu'à ce qu'elle soit évaporée, & que le sel reste au fonds en forme de gâteau: ils en coupent à mesure qu'ils en ont besoin, mais cette voye est si longue, qu'ils n'en peuvent pas faire en grande quantité, & qu'ils l'épargnent beaucoup: ils ne salent pas leur poisson pour le garder; mais lors qu'ils en mangent de bouilli, le poivre n'y manque pas, non plus qu'à tous leurs ragouts. Je parlerai dans un autre endroit de la maniere dont ils font la cuisine.

## CHAPITRE VII.

*Des naturels du Païs, de leurs coutumes, &c.*

**L**E nombre des Indiens qui habitent sur l'isthme n'est pas fort considerable: l'endroit où il y en a le plus, est du côté du Nord, sur tout le long des rivieres. Les sauvages du Sud demeurent la plupart vers le Perou; mais il y a des Indiens dispersés çà & là par tout l'isthme.

La taille des hommes est d'ordinaire de 5 ou 6 piez de haut, ils sont droits & d'une jolie tourneure; ils ont la jambe fine, les bras bien faits, la poitrine large & les os d'une bonne grosseur. Je n'en ai jamais vu aucun qui fût bossu ou difforme. Ils sont



legers à la course & actifs. Les femmes sont petites & ramassées, & n'ont pas la vivacité des hommes; quoi que les jeunes aient de l'embonpoint, la taille jolie, & l'œil vif. Mais les vieilles ont le cuir si flasque & le sein si ridé, qu'elles sont fort desagréables. Les uns & les autres ont le visage rond, le nez gros & court, les yeux grands, & pour la plûpart gris; mais avec tout cela perillans & pleins de feu dans leur jeunesse; le front élevé, les dents blanches & bien rengées, les lèvres minces & la bouche d'une grandeur mediocre. Du reste leurs jouës sont bien proportionnées avec le menton, & l'on peut dire en general qu'ils ont les traits jolis; mais sur tout les hommes plus que les femmes.

Les uns & les autres ont les cheveux noirs, longs, plats, minces & rudes; ils leur pendent d'ordinaire jusques au milieu du dos ou plus bas; & il n'y a que les femmes qui les attachent avec un cordon tout juste derriere la tête. Les hommes & les femmes se piquent beaucoup d'avoir les cheveux longs & souvent ils y passent les doigts pour les débrouiller, ou bien ils les cardent avec une espece de peigne fait de bois de Macaw. C'est un instrument composé de plusieurs buchettes, de 5 ou 6 pouces de long chacune, & qui sont à peu près de la figure des fuseaux de nos Gantiers; ils en attachent 10 ou 12 ensemble par le milieu, à quelque distance les unes des autres, & ils s'en servent ainsi des deux côtez pour separer leurs cheveux, mais s'ils veulent attraper les poux, il faut qu'ils y mettent les doigts. Ils prennent beaucoup de plaisir à

se p  
ils f  
ils f  
sour  
mes  
rach  
puis  
ceci  
bâto  
leur  
Ce r  
les c  
mêm  
phe  
ont r  
mi, t  
ce q  
gard  
souve  
suis  
Ils  
cuivr  
noirs  
artifi  
curs  
les fr  
faire  
d'aill  
autres  
font p  
doux  
ple &  
ou e  
transp  
brûla  
Il  
païs,

se peigner de cette maniere , & quelquefois ils feront ce manège une heure de suite ; ils se dépilent tout le corps , excepté les sourcils & les paupieres. D'ailleurs , les hommes auroient de la barbe , s'ils ne se l'arracheroient , ou plutôt les femmes pour eux ; puis qu'elles sont les Operatrices en tout ceci , & qu'elles y emploient deux petits bâtons , faits exprès pour cet usage , & qui leur servent de pincettes pour tirer le poil. Ce n'est pas que les hommes ne se coupent les cheveux en certaines occasions ; & c'est même une marque d'honneur & de triomphe qui les distingue des autres , lors qu'ils ont tué un Espagnol , ou quelque autre ennemi , ils se teignent même en pareil cas de noir ce qu'ils ne font jamais autrement , & ils gardent cette couleur , autant qu'il pût m'en souvenir , jusques à la nouvelle Lune qui suit l'action.

Ils ont le teint basané , de couleur de cuivre jaune , ou d'orange , & les sourcils noirs comme du jayet , ils n'usent d'aucun artifice pour rendre leurs cheveux plus obscurs & leurs sourcils plus noirs ; mais ils les frottent avec une espece d'huile pour les faire paroître plus luisans , ils s'oignent d'ailleurs tout le corps , de même que les autres Indiens ; mais je ne sçai pas s'ils le font pour la beauté pour avoir le cuir plus doux & plus uni , ou se le rendre plus souple & moins sensible à l'ardeur du Soleil , ou enfin pour empêcher la trop grande transpiration qui se fait dans ces climats brûlans.

Il y a de certaines personnes dans ce país , qui ont un teint fort particulier. Je

n'en ai vû de ma vie aucune autre part, ni même oui dire qu'il y en eût ailleurs. Ceci pourra sembler étrange; mais il n'y a point de Boucaniers qui aient été sur l'isthme, qui ne le puissent confirmer, du moins pour l'essentiel; quoi qu'il en ait peu qui aient eu l'occasion de s'en instruire aussi bien que moi.

Ces gens sont donc blancs, & il y en a de l'un & de l'autre sexe; mais leur nombre est si petit, comparé à celui des autres, qu'il n'y en a peut-être pas un sur deux ou trois cens de ceux qui ont la couleur jaune. D'un autre côté, leur blancheur n'est pas de celle de nos Européens, mêlée d'incarnat, ni de nos gens pâles; c'est plutôt un blanc de lait, qui approche beaucoup du poil d'un cheval blanc. Leur cuir est aussi tout couvert, plus ou moins, d'une espèce de duvet court & blanchâtre, qui en relève l'éclat; mais qui n'est pas si épais, sur tout aux jouës & sur le front, qu'on ne puisse bien distinguer la peau. Les hommes auroient sans doute la barbe blanche & fort rude, s'ils n'avoient le soin de la déraciner, aussi-tôt qu'elle commence à paroître; mais ils ne cherchent pas à se dépouiller de leur Duvet. Leurs sourcils sont aussi d'un blanc de lait, de même que leurs cheveux, qui sont très-beaux, de la longueur de sept ou huit pouces, & à demi frisez.

Ces Indiens ne sont pas si gros que les autres; & ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que leurs paupieres sont d'une figure oblongue, ou plutôt en forme de croissant, dont les pointes tournent en bas. C'est à cause de ceci, & de ce qu'ils y voient si

bien  
pelli  
bles;  
jour  
le So  
ils p  
le C  
d'aill  
l'éga  
à la  
pour  
Mais  
& tr  
la Lu  
actio  
plus  
autre  
qu'ils  
reux  
vreu  
Il  
priser  
espec  
n'y e  
rinct  
Pere  
jaune  
vû m  
née c  
ces b  
ropée  
vienn  
comm  
sont,  
Euro  
diens  
fant

bien au clair de la Lune, que nous les appellions yeux de Lune. Ils les ont si foibles, qu'ils n'y voient presque pas en plein jour, & que l'eau en découle d'abord que le Soleil vient à les fraper. Aussi n'aiment-ils pas trop de sortir de jour, à moins que le Ciel ne soit couvert de nuages, ils sont d'ailleurs d'une constitution fort délicate à l'égard des autres, & ils ne se plaisent point à la chasse ni à de tels exercices penibles, pour lesquels ils ne sont guère propres. Mais quoi qu'ils soient si lâches, endormis & tranquilles durant le jour; aussi-tôt que la Lune paroît, ils sont tout feu, & toute action; ils courent dans les endroits les plus sombres des forêts, aussi vite que les autres le peuvent faire de jour, à cela près qu'ils ne sont pas si robustes, ni si vigoureux; & ils y sautent comme des Chevreuils.

Il semble que les autres Indiens les méprisent & qu'ils les regardent comme une espece de monstres. Quoi qu'il en soit, il n'y en a pas une race particuliere & distincte; mais il arrive quelquefois qu'un Pere & une Mere, de couleur de cuivre jaune, ont un enfant de cet ordre; & j'en ai vû moi-même un qui n'avoit pas une année complete. On pourroit soupçonner que ces blancs descendent de quelque pere Européen: Mais outre que les Européens ne viennent guères ici, & qu'ils ont peu de commerce avec les Indiennes lors qu'ils y sont, ces blancs ne different pas moins des Européens à quelques égards, que des Indiens basanez à d'autres. D'ailleurs, l'enfant qui naît d'un Européen & d'une In-

dienne est toujours mestif, ou basané, comme le savent tous ceux qui ont été dans les Indes Occidentales, où il y a des Mestifs, des Mulattos, &c. de plusieurs degrez entre le blanc & le noir, selon la couleur du Pere & de la Mere. Cela peut aller jusqu'à un dixième; par exemple un Mulatto-Fina est l'enfant d'un Mulatto, & d'une Mestive, &c.

D'un autre côté, les enfans de ces Indiens ne sont pas blancs comme leur Pere & Mere, mais de couleur de cuivre jaune comme étoient leurs ancêtres. Lacenta me le dit lui-même, & il conjecturoit que cette blancheur étoit due à l'imagination vive de la Mere, qui regardoit la Lune au temps de la conception; je laisse à d'autres à examiner si c'en est la véritable cause; il m'assura de plus que ces Indiens mouroient fort jeunes.

Ceux-ci & les autres se peignent tout le corps, & quelquefois ils barbouillent leurs enfans à la mammelle, ils tracent des figures d'Oiseaux, de Bêtes, d'Hommes, Arbres, & de toute autre chose dans tous les endroits du corps, sur tout au visage: mais ces figures qu'ils font grandes ou petites, suivant leur fantaisie, n'imitent pas trop bien le naturel.

Les femmes sur tout s'exercent à ce métier, & s'y plaisent beaucoup. Le rouge, le bleu & le jaune, sont des couleurs qu'elles aiment le plus, à cause de leur éclat & de leur agrément. On les détrempe avec une espece d'huile, & on les garde dans des calebaces pour s'en servir au besoin. Les femmes étendent ces couleurs sur le cuir,

avec  
bou  
ple  
ten  
vell  
pei  
M  
des  
me  
ave  
re q  
que  
que  
dro  
qui  
inè  
a-t  
U  
mé  
ces  
pri  
sca  
rie  
nir  
me  
le  
ép  
gr  
au  
la  
m  
p  
fe  
to  
ri  
qu

avec un pinceau de bois , dont l'un des bouts est mâché, & par ce moien rendu souple comme une brosse. Cette peinture peut tenir quelques semaines , & on la renouvelle de tems en tems. C'est ainsi qu'on me peignit moi-même.

Mais les plus experts dans cet art font des figures plus délicates , & ils les impriment de cette maniere. Ils tracent d'abord avec leur pinceau une ébauche de la figure qu'ils veulent peindre ; ensuite ils la piquent par tout avec une épine , jusqu'à ce que le sang en sorte ; après ils frottent l'endroit avec la main , teinte de la couleur qui leur plaît ; & alors cette peinture est inéfaçable. Mais de quarante à peine y en a-t'il un parmi eux , qui soit ainsi peint.

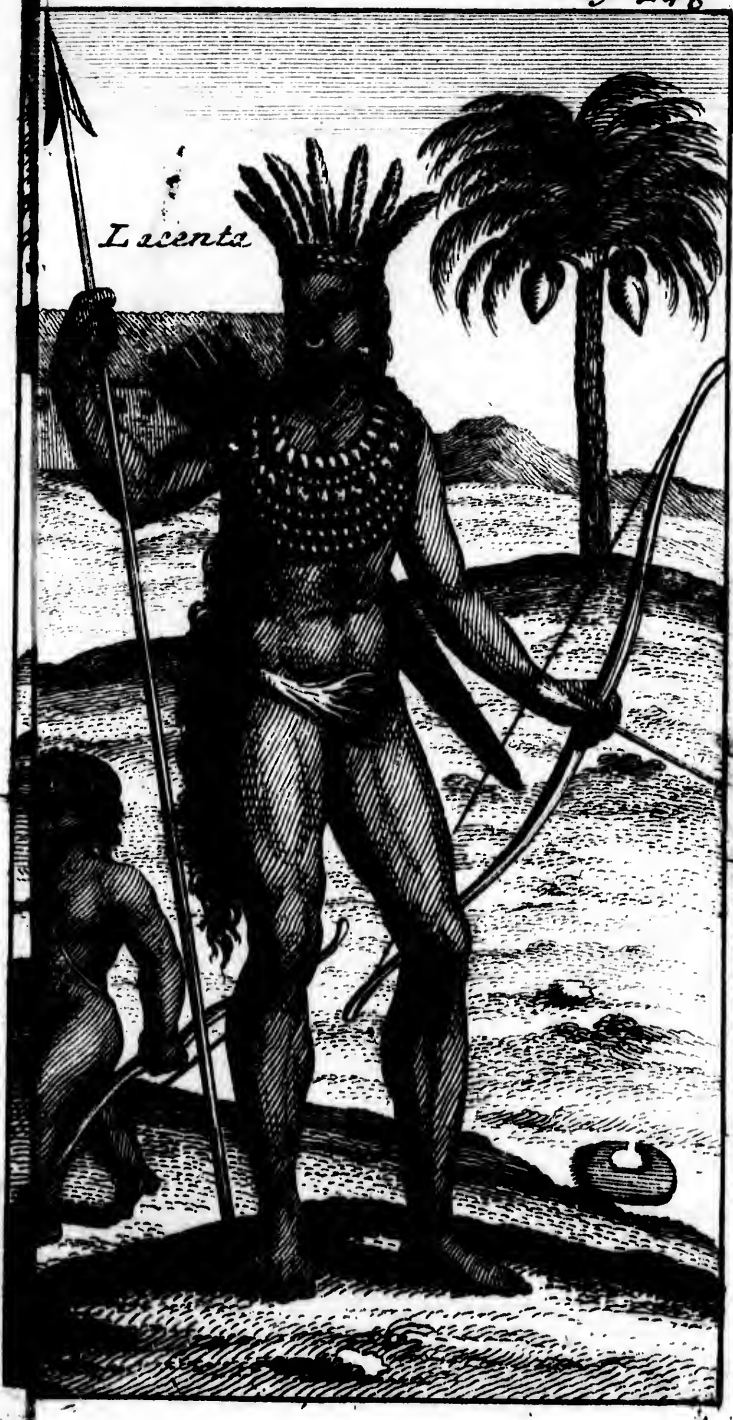
Un de mes Compagnons de voyage nommé Bullman , me pria de lui ôter une de ces figures , que les Nègres lui avoient imprimé sur la jouë ; mais après l'avoir bien scarifié & lui avoir enlevé une bonne partie du cuir , il me fut impossible d'en venir entierement à bout. Lors que les hommes vont à la guerre , ils se peignent tout le visage de rouge , & ils se couvrent les épaules , la poitrine , & le reste du corps de grandes taches noires , jaunes , ou de telle autre couleur qui leur vient en fantaisie ; mais la nuit , avant que de se coucher , ils ne manquent pas de se laver dans les rivieres pour emporter tout ce plâtre.

Ils vont d'ordinaire tout-nuds ; mais les femmes ont une espece de Tablier fait de toile de Coton , qu'elles attachent par derriere avec un bout de fil , & qui leur pend jusqu'au genou , ou même jusques à la che-

ville, si elles en peuvent trouver un morceau de cette longueur. Elles attrapent quelquefois de vieilles hardes par des trocs qu'elles font avec les Indiens soumis aux Espagnols, & alors elles s'en parent avec beaucoup de faste. Mr Dampier rapporte qu'il gagna un Indien bourru & en obtint ce qu'il lui demandoit, par un present qu'il fit à sa femme d'une jupe, couleur de bleu celeste. En un mot, il n'y a rien qui fasse plus de plaisir aux femmes que de leur donner des habits, sur tout d'une couleur gaie.

Les hommes n'ont pas le moindre hailon sur le corps pour couvrir leur nudité, quoi que la plupart des autres Indiens aient tous quelque chose. Mais ceux-ci ont un petit Vaisseau d'or ou d'argent, selon leurs moiens, ou un morceau de feuille de plantain, qui est de figure conique, & qui ressemble à un éteignoir. Ils font entrer leur Penis avec force dans son enveloppe, & ils le couvrent ensuite avec cette espece d'entonnoir, qu'ils attachent ferme avec un cordon autour de leurs reins. Pour le Scrotum, il est exposé à la vûe de tout le monde, & ils n'ont pas à cet égard la même pudeur qu'ils ont pour le Penis, qu'ils ne montrent jamais à découvert. S'il arrive même par quelque accident qu'il vienne à paroître, les autres en détournent les yeux; & lors qu'ils ont besoin de faire de l'eau, ils se tirent à quartier, ils se tapissent, ôtent l'entonnoir d'une main, & d'abord qu'ils ont fait, ils le remettent au plus vite. Les hommes & les femmes vont toujours à la selle dans les rivieres, & ils ont beaucoup de pudeur sur ce chapitre. En ge-

n mor-  
 nt quel.  
 s trocs  
 nis aux  
 nt avec  
 pporte  
 obtint  
 nt qu'il  
 e bleu  
 i fasse  
 r don-  
 r gaie.  
 hail-  
 udité,  
 s aient  
 nt un  
 leurs  
 e plan-  
 ui res-  
 r leur  
 & ils  
 d'en-  
 ec un  
 Scro-  
 mon-  
 même  
 ls ne  
 rrive  
 ne à  
 eux;  
 eau,  
 , ô-  
 bord  
 s vi-  
 tou-  
 ont  
 ge.





Marchés Indiens lors qu'ils se  
voient à quelqu'un ou qui veut à un

Leur suite

La



*S' les a qu'ils vont rendre  
qu'il vont a un L'ctin*

*Sa Femme*

*L'centa*





neral  
tie, &  
Cep  
tout-à  
nions  
tr'eux  
vrir,  
phase  
une e  
coton  
nos C  
talons  
viron  
ouver  
moiti  
ou d'  
dessus  
pour  
qu'il  
leur  
des N  
en pa  
lieu  
dos  
dans  
mens  
l'affe  
peuv  
cet é  
l'end  
jour  
2 ou  
niere  
pris  
robe  
les b

neral les uns & les autres ont de la modestie , & ils aiment la propreté.

Cependant les hommes ne méprisent pas tout-à-fait les habits ; & lors que nous donnions une vieille chemise à quelqu'un d'entr'eux , il ne manquoit pas de s'en couvrir , & de trotter ensuite avec plus d'emphase qu'à l'ordinaire. D'ailleurs , ils ont une espece de robe longue faite de toile de coton qui est de la figure des Soquetilles de nos Chartiers , & qui leur pend jusques aux talons , avec une frange du même fil , d'environ un pan de hauteur , & des manches ouvertes , larges , & qui ne vont qu'à la moitié du bras. Ces robes sont ou blanches , ou d'un noir de suye , & ils les mettent par dessus la tête ; mais ils ne s'en servent que pour des occasions extraordinaires , lors qu'il s'agit par exemple , d'accompagner leur Roi ou leur Chef à une Fête , ou à des Nôces , ou de se trouver au Conseil & en pareilles rencontres , ils ne vont pas au lieu du rendez-vous avec ces robes sur le dos ; mais les femmes les portent après eux dans des panniens avec leurs autres ornemens ; & lors qu'ils sont arrivez au lieu de l'assemblée , ils s'ajustent le mieux qu'ils peuvent. Quelquefois ils se promènent dans cet équipage autour de la plantation , ou de l'endroit , où ils se rendent ; & je vis un jour Lacenta qui marchoit accompagné de 2 ou 300 hommes équipez de cette maniere , & qu'il sembloit passer en revuë. Je pris garde même que ceux qui avoient les robes noitâtres alloient devant lui , & que les blanches suivoient ; les uns & les autres

armez de lances qui étoient de la couleur de leurs robes.

Outre le rouge, dont les hommes se teignent le visage lors qu'ils vont à la guerre, ils portent toujours une petite lame d'orfèvrerie qui leur couvre la bouche. La plupart en ont d'argent, & il n'y a que les principaux qui en aient d'or. Elle est de figure ovale, & de la longueur de la bouche. Il y a une ouverture en forme de croissant, dont les pointes serrent l'entre-deux des narines, d'où elle est suspendue & tombe sur la lèvre inférieure. Elle peut avoir l'épaisseur d'une Guinée au milieu; mais elle est plus mince vers les extrémités. Ils se parent d'une lame de cette grandeur lors qu'ils vont à quelque Festin, ou au Conseil; mais à l'ordinaire, ou dans une longue marche, ou à la chasse, ils en portent une beaucoup plus petite, & qui ne leur couvre pas les lèvres, quoi qu'elle soit de la même figure. J'en portois une d'or de cette espèce, lors que j'étois avec eux.

Au lieu de cette lame, les femmes portent un anneau rond, qui passe à-travers l'entre-deux des narines, & qui difère pour la grandeur & le métal, selon le rang qu'elles tiennent & les occasions. Les plus gros sont de la grosseur du tuyau d'une plume d'Oie, & il arrive souvent qu'à la longue & par leur poids, ils font descendre l'entre-deux des narines jusques à la bouche, sur tout aux vieilles femmes.

Lors que les hommes & les femmes se trouvent à quelque repas solennel, ils ôtent ces lames & ces anneaux, jusqu'à ce qu'ils aient achevé de manger; ensuite ils les re-

metten  
bien l  
mange  
lever  
ou les  
les an  
petits  
dant  
pour  
bouch  
qu'ils  
dans t  
vû de  
té, ce  
chent  
leur b

En  
Chef  
confid  
le de  
annea  
& l'au  
Elles  
forme  
& un  
de tr  
où il  
passer  
porte  
de gr  
Je  
Conse  
la têt  
dente  
blé e  
Tous  
lui,

mettent , après les avoir frotez & rendus bien luisans. Mais à l'ordinaire , quand ils mangent ou boivent , ils se contentent d'élever avec la main gauche les petites lames ou les anneaux qu'ils portent alors , ( & les anneaux des femmes ne sont jamais si petits qu'ils ne tombent sur les lèvres ) pendant qu'ils se servent de la main droite pour mettre le morceau ou la coupe à la bouche. Je remarquerai d'ailleurs en passant qu'ils emploient toujours la main droite dans tout ce qu'ils font , & que je n'ai point vû de gauchers parmi eux. D'un autre côté , ces anneaux & ces lames ne les empêchent pas beaucoup de parler , quoi qu'ils leur battent sur les lèvres.

En certaines occasions extraordinaires le Chef ou le Roi , & quelques-uns des plus considérables du païs , portent à chaque oreille deux grosses pieces d'or attachées à un anneau , & dont l'une vient sur la poitrine & l'autre est suspendue derrière l'épaule. Elles ont à peu-près un pan de long , la forme d'un cœur , qui a la pointe en bas , & une lame étroite à la partie supérieure , de trois ou quatre pouces de longueur , où il y a un trou à travers lequel on fait passer l'anneau. Ces pendants à force d'être portez , allongent les oreilles , & y font de gros trous.

Je vis un jour Lacenta , dans un grand Conseil avec un Diadème d'or autour de la tête , de huit ou neuf pouces de large , dentelé au dessus comme une scie , & doublé en dedans d'un réseau de petites canes. Tous les hommes armez qui étoient avec lui , avoient un bandeau de la même figu-

re, qui ressembloit à un panier, fait de canes bien travaillées & fort joliment peintes, la plûpart de rouge; & qui sans être couvert d'une lame d'or, étoit environné de longues plumes bigarrées de divers oiseaux: mais Lacenta n'avoit point de ces plumes à son Diadème.

Outre ces ornemens particuliers, il y en a d'autres qui sont de tous les âges, de tous les sexes & de toutes les conditions; je veux dire des colliers composez de dents, de coquilles, de grains de verre, ou d'autres choses de cette nature, & qui leur pendent jusques au creux de l'estomac. Les premiers sont ajustez avec beaucoup d'art. L'on en met plusieurs ensemble, & les dents qui sont en forme de scie, s'enchassent si bien les unes avec les autres, qu'on les prendroit pour une seule masse d'os continuée. Il n'y avoit que Lacenta, & un petit nombre des principaux qui s'ornassent de ces colliers en certaines occasions extraordinaires, & ils les plaçoient toujous au-dessus des autres. Je ne sçai pour quel sujet mes camarades & moi, croyions que c'étoient des dents de Tigre; puis que je n'y avois jamais vû aucun de ces animaux: J'ai pourtant oui dire qu'il y en a sur l'isthme, & quelques-uns de mes compagnons de fortune m'assurèrent qu'ils y en avoient tué un. Lors même que j'y passai avec le Capitaine Sharp, quelques hommes de l'équipage nous rapporterent qu'ils y en avoient vû un d'assez proche, qui les avoit regardé fixement. L'on m'a dit aussi qu'à la baye de Campécha, il s'en trouve une sorte de petits qui sont bien furieux.

P  
sonn  
point  
four  
te d  
a qu  
les  
coq  
rang  
de,  
bas  
met  
les  
coli  
trou  
ils  
qu'  
a p  
sur  
qu'  
hon  
que  
met  
I  
qu'  
ne  
s'en  
en  
ou  
Da  
hor  
leu  
att  
qu'  
qu  
le.  
ma

Pour revenir aux colliers, les autres personnes, hommes & femmes, n'en portent point avec des dents, excepté qu'ils en fourrent quelques-unes çà & là entre le reste de leurs babioles. Une seule personne en a quelquefois 3. ou 400. autour du cou, les uns de grains de verre, les autres de coquilles, &c: disposez en sept, ou huit rangs, dont chacun fait une espece de corde, les uns plus hauts, & les autres plus bas; quoi qu'ils n'y observent guère de symetrie; sur tout les femmes qui portent les leurs presque en un monceau. Tous les colifichets qui leur tombent sous la main, trouvent leur place dans ces colliers, & plus ils sont pesans, plus on les estime. Il faut qu'une femme soit bien pauvre, si elle n'en a pas le poids de quinze ou vingt livres sur le cou; quelques-unes en portent jusqu'à trente livres ou même davantage. Les hommes en ont presque le double, suivant que leurs forces & leurs richesses le permettent.

Lors qu'ils demeurent à la maison, & qu'ils vont à la chasse, ou à la guerre, ils ne portent point de ces colliers; mais ils s'en équipent, quand il s'agit de paroître en ceremonie à un Festin, à des Nôces, ou à quelque autre assemblée publique. Dans ces occasions, les femmes suivent les hommes jusques au lieu du rendez-vous & leur portent ces colliers avec tout leur autre attirail dans des panniens; c'est-à-dire, qu'une femme en porte deux, un à chaque bout d'un bâton qu'elle met sur l'épaule. Ils ne sont pas plutôt arrivez au lieu marqué, qu'ils se parent de tous ces orne-



mens , & se promènent d'un côté & d'autre : quelquefois même ils dansent avec cet équipage , & ne se donnent point de relâche , qu'ils ne soient tout trempés de sueur. Lors qu'ils prennent leurs repas , ils ôtent ces colliers , & ils les remettent ensuite.

Les enfans en portent quelques uns assez petits , & ceux qui sont à la mammelle en ont un ou deux grains de verre : outre ces colliers , les femmes portent aussi quelquefois des bracelets composez d'un petit nombre de ces mêmes grains , & qui font plusieurs tours. Lors que les hommes , & les femmes s'ajustent avec toutes ces galanteries , & qu'ils se peignent le cuir , ils n'ont pas tant méchante mine.

La plupart des Maisons où ils habitent , sont dispersées çà & là , sur tout dans les nouvelles plantations , & toujours situées au bord d'une rivière : il y en a pourtant en quelques endroits plusieurs ensemble , qui peuvent former un Bourg , ou une Ville , quoiqu'elles ne soient pas rangées de suite , ni vis-à-vis les unes des autres pour faire des rues : il en est à peu près de ces maisons , comme de certains Villages qu'il y a chez nous dans le païs des forêts , & ailleurs : ils ont leurs plantations dans le voisinage , à différentes distances , & il y a toujours une place de réserve pour y bâtir le magasin commun : ils ne changent pas souvent de demeure , à moins qu'ils ne craignent l'approche des Espagnols , ou que la graisse de leurs terres , qu'ils ne cultivent jamais , ne soit épuisée.

Ils ne jettent aucun fondement pour bâtir , & ils se contentent de faire des trous

à de  
autre  
égale  
long  
qu'on  
raill  
de p  
des  
est f  
piez  
Il n  
alun  
la f  
toit  
Ce  
cha  
ense  
ni :  
tron  
un  
bou  
Ma  
en  
de  
mu  
&  
est  
aut  
re  
cep  
les  
tro  
de  
fig  
qu  
&

à deux ou trois piez de distance les uns des autres , où ils fichent de petits pieux d'une égale hauteur , & de 6 , 7 , ou 8 piez de long. L'entre-deux est rempli de bâtons , qu'on enduit de terre ; & cela fait les murailles. On élève ensuite le toit en talus sur de petits chevrons , & on le couvre avec des feuilles de Palmier. Tout ce bâtiment est fort irregulier ; il peut avoir 24 ou 25 piez de long , & il est large à proportion. Il n'y a point de cheminée ; de sorte qu'on allume le feu au milieu de la place , & que la fumée sort par un trou qui est sur le toit , ou à travers les crevasses qu'il y a. Ce n'est pas tant une maison partagée en chambres , qu'un amas de cabanes jointes ensemble : il n'y a ni étages , ni portes , ni armoires , & les sieges ne sont que des troncs de bois. Tous ceux de la famille ont un branle chacun , & ils le suspendent d'un bout à l'autre de ces cabanes.

Les habitans d'un village , où plusieurs Maisons voisines ont un magasin ou un Fort en commun ; qui est d'ordinaire de 120 ou de 130 piez de long , & de 25 de large : la muraille peut avoir 9 ou 10 piez de haut , & autour de 120 jusques au faite : le toit est couvert de feuilles comme celui des autres maisons. Les materiaux & la structure en sont aussi à peu près les mêmes ; excepté qu'il n'y a nulle separation. Toutes les faces de ces magasins sont remplies de trous , de la grosseur du poing , dispersez de tous côtez sans aucun ordre , & dont la figure est irreguliere. C'est par ces trous qu'ils découvrent un ennemi qui aproche , & qu'ils tirent leurs flèches ; mais ils ne

ſçavent ce que c'eſt que de le prendre en flanc : ils bâtiffent toujours ces maifons ſur un terrain uni , au pied d'une colline , & ils arrachent les arbres & les buiffons tout autour à la portée d'une flèche : il y a une ouverture à chaque extrémité , qu'ils barricadent avec une eſpece de porte faite de bois de Macaw & de Canes partagées en deux & liées enſemble avec une forte d'oſier. Cette porte peut avoir un pié d'épaiſſeur : ils la tiennent prête pour en fermer ces ouvertures , & empêcher les ennemis d'y entrer ; d'ailleurs , il y a deux ou trois picux enfoncez en terre pour la ſoutenir. Le mal que je vois à ces Forts , c'eſt qu'on y peut mettre aiſément le feu ; & les Eſpagnols en viennent à bout par le moien des flèches qu'ils tirent ſur le toit , & dont le fer eſt rougi : il y a d'ordinaire une famille qui loge dans ce magazin , pour le garder , & le tenir propre. En effet , on y remarque une grande propreté , de même que dans les maifons des particuliers. Ces Forts leur ſervent auſſi pour y tenir Conſeil , & leurs autres aſſemblées generales.

Ils ne cultivent des Plantains , & ne ſement du Maiz , &c. autour de leurs habitations , qu'autant qu'il leur en faut pour le beſoin. Le païs eſt ſi couvert de forêts , que la premiere choſe qu'ils font pour défricher la terre , c'eſt de couper les arbres , qu'ils laiffent quelquefois ſur la place trois ou quatre années de ſuite , juſqu'à ce qu'ils y mettent le feu. Cependant , ils ſement du Maiz entre les arbres ainſi abatus , dont les racines ſe pourriſſent à la longue , parcequ'ils n'ont point d'inſtrumens pour les ar-

rache  
ils y  
& à  
deſqu  
où il  
qu'ils  
qu'on  
On  
recol  
bre :  
com  
ne f  
je vi  
colte  
tre ,  
font  
rôti  
pierr  
chol  
pluſi  
pent  
ils b  
ils n  
viſio  
Ils a  
ſie d  
Ils  
Mai  
& le  
Lor  
mar  
de M  
qu'à  
& q  
que  
cho  
qu'e

racher. Après que la place est bien nette, ils y font aussi des creux assez irreguliers ; & à des distances inégales , dans chacun desquels ils font un trou avec les doigts, où ils jettent deux ou trois grains de Maiz qu'ils couvrent ensuite de terre ; de même qu'on plante les Fèves dans nos Jardins. On sème ici vers le mois d'Avril ; & la recolte se fait en Septembre , ou en Octobre : ils arrachent, les épis avec la main , comme on le pratique ailleurs. Quoi que je ne fusse pas ici au temps de la moisson , je vis dans leurs cabanes le Maiz de la recolte qui avoit précédé. Au lieu de le battre , ils le frient entre les mains : ils n'en font ni pain, ni gâteaux ; mais après avoir rôti le grain , ils le moulent entre deux pierres , à peu-près comme on fait le Chocholate , & ils se servent de la farine en plusieurs choses. Par exemple, ils la détremment dans une Calebace avec de l'eau , & ils boivent cette liqueur. En voyage , quand ils n'ont pas le loisir de faire d'autres provisions , celle-ci leur est d'un grand secours. Ils appellent ce mélange Chicha , qui signifie du Maiz , si je ne me trompe.

Ils font aussi une autre liqueur avec le Maiz , qu'ils appellent Chichah-Copah ; & le dernier de ces deux mots signifie boisson. Lors qu'il s'agit de célébrer une Fête ou un mariage , ils infusent 20 ou 30 boisseaux de Maiz dans une auge pleine d'eau , jusqu'à ce qu'elle soit impregnée du grain , & qu'elle commence à s'aigrir. Alors quelques vieilles femmes , qui n'ont guere autre chose à faire , mâchent des grains de Maiz qu'elles mettent dans des Calebaces , &

quand elles croient d'en avoir assez , elles versent ce mélange de Salive & de Maiz dans l'auge , après en avoir tiré le grain qu'on y avoit infusé. Cette espece de bouillie sert de levain , & donne aussi-tôt une petite fermentation à toute la liqueur , quand elle ne fermente plus , on la tire au fin dans une autre auge , & ensuite elle est bonne à boire. Elle a le goût de la petite biere qui est aigre , & avec tout cela elle entête beaucoup : ils en boivent à longs traits , & ils en sont fort avides , quoi qu'elle leur donne quantité de rapports. C'est leur boisson délicieuse & pour la regale ; car pour l'ordinaire , ils ne boivent que de l'eau toute pure ou du Mislaw.

Il y a deux sortes de Mislaw , dont l'un se fait avec des Plantains frais , & l'autre avec de secs : ils rôstissent les premiers dans leur cosse , & après l'avoir ôtée , ils mettent la chair dans une Calebace pleine d'eau où ils la délaient avec les mains , & ensuite , ils boivent cette liqueur. L'autre sorte de Mislaw se fait avec des gâteaux de Plantains secs ; lors que ce fruit est cueilli mûr , il ne se garde pas , & il se pourrit bien-tôt , s'il reste dans la cosse. Pour prévenir cela , on fait une pâte de la chair , & on la sèche à petit feu sur une espece de grille faite de bâtons. L'on en coupe un morceau quand on veut faire du Mislaw , & on le détrempe de la même maniere. Les Naturels du país s'en munissent toujours lors qu'ils vont en voyage ; sur tout dans les endroits où ils n'esperent pas de trouver des Plantains mûrs , quoi qu'ils les aiment mieux secs : ils en font aussi bouillir de verds ou à moi-

tié m  
au lie  
des Y  
Cassa  
leur  
l'une  
plant  
cultiv

D  
salad  
man  
n'ou  
aime  
Pom  
les j

L  
ratic  
fem  
ture  
qui

Mai  
pe c  
au c  
hon  
mén  
serv  
fem  
à la  
téc.

pag  
de  
gué  
cha  
de  
Qu  
pas

tié mûrs, & ils les mangent avec la viande au lieu de pain : ils se servent de même des Yams, & des Potates, & de la racine de Cassave, qu'ils rôissent quelquefois : il ne leur manque jamais une bonne quantité de l'une ou l'autre de ces choses dans leurs plantations, sur tout dans celles qui sont cultivées depuis long-temps.

D'ailleurs, on n'y voit ni herbage, ni salade, & je ne me suis jamais apperçû qu'ils mangeassent aucune sorte d'herbe. Mais ils n'oublient pas d'y planter du poivre qu'ils aiment beaucoup, ni d'y avoir quantité de Pommes de Pin, dont ils mangent tous les jours.

Les hommes défrichent d'abord les plantations, & les mettent en bon état ; les femmes ensuite ont tout le soin de la culture. Ce sont elles qui bêchent la terre, qui plantent, qui sement & qui cueillent le Maiz, les Yams, &c. Il n'y a que la coupe des arbres, & de tels autres ouvrages au dessus de leurs forces qui regardent les hommes. Elles ont la conduite de tout le ménage, & l'on peut dire qu'elles sont les servantes de la famille ; sur tout les vieilles femmes, qui s'occupent à faire la cuisine, à laver, & à tout ce qui est de leur portée. Elles suivent aussi leurs maris en campagne, & font pour eux tout ce qu'il y a de plus servile. En un mot, il ne s'en faut guère qu'elles ne soient leurs chevaux de charge, puis qu'elles portent tout l'attirail de la maison, les ustenciles, les vivres, &c. Quand ils arrivent au lieu, où ils doivent passer la nuit, la femme prépare le soupé

pendant que le mari attache les branles ; car chacun couche dans le sien.

Mais quoi que les femmes soient ainsi employées à toute sorte d'ouvrage servile , soit à la maison , ou à la campagne , & qu'elles soient en quelque maniere les esclaves de leurs maris ; malgré tout cela , elles s'acquittent de leur devoir avec tant de promptitude & si gaïement , qu'il semble que ce soit plutôt par leur choix , que par aucune nécessité qu'on leur ait imposée. Elles sont en général d'un très-bon naturel , civiles & obligeantes les unes envers les autres , sur tout à l'égard des étrangers , & prêtes à leur rendre tous les services legitimes qu'elles peuvent. Elles ont beaucoup de respect & de soumission pour leurs maris ; & ceux-ci à leur tour ne manquent ni d'amitié ni de complaisance pour elles. Je n'ai jamais vû qu'aucun Indien batit sa femme ni qu'il lui dit des injures. Dans les querelles même qu'ils ont ensemble , lors qu'ils se divertissent à boire , ils ne font pas la moindre malhonnêteté aux femmes qui se trouvent avec eux.

Outre toutes ces peines que les femmes se donnent, elles ont le soin d'élever leurs enfans. Lors qu'une femme est accouchée, une demi-heure après tout au plus , une autre vient qui prend l'enfant entre ses bras & la Mere sur son dos , & les porte ainsi à la riviere pour les y laver. Durant le premier mois , l'enfant est attaché sur une planche , ou plutôt sur une piece de bois de Macaw refendu , puisqu'ils n'ont point de scies pour faire des planches & on l'emmailote avec ce bois , sur lequel il a le

dos a  
que  
toyer  
éhe,  
& on  
pren  
ter f  
un p  
que  
bâto  
A  
gran  
Pere  
der l  
l'un  
choff  
exen  
plus  
re, &  
coup  
fois  
eice  
ou d  
porr  
ne d  
pagr  
peti  
gagr  
Lors  
Indi  
soit  
ou a  
peu  
Mer  
vice  
à la

dos appuyé, aussi leurs enfans sont-ils presque toujours fort droits. Quand il faut nettoyer ses ordures, on l'ôte de cette planche, on le lave bien avec de l'eau froide, & on le remet ensuite au maillot. La mere prend tout ce paquet, lors qu'elle veut allaiter son enfant, & le couche ensuite dans un petit branle fait exprès pour cet usage, que l'on tient ouvert par le moien de petits bâtons qui croisent d'un bord à l'autre.

A mesure que les Garçons deviennent grands, ils sont élevez aux exercices de leurs Peres; sur tout à tirer de l'Arc, & à darder la Lance; & ils sont fort adroits à l'un & à l'autre. Je leur ai vû faite des choses à cet égard presque incroyables; par exemple, un petit Garçon qui n'avoit pas plus de huit ans, fichoit une cane en terre, & à vingt pas de-là il la fendoit d'un coup de flèche, sans la manquer plusieurs fois de suite. C'est aussi leur principal exercice; & lors qu'ils ont atteint l'âge de dix ou douze ans, & qu'ils ont la force de porter leurs vivres avec une Calebace pleine de leur boisson de Maiz, ils accompagnent leur Pere à la chasse, ils tirent les petits Oiseaux qu'ils trouvent, & ils s'engagent même à poursuivre le gros gibier. Lors que les enfans sont trop jeunes, ces Indiens ne les prennent jamais avec eux, soit qu'ils aillent en voyage, à la chasse, ou à la guerre. Les Garçons qui sont un peu grands, suivent toujours le Pere & la Mere, & leur rendent tous les petits services qu'ils peuvent; mais les filles restent à la maison avec les vieilles femmes.

Les Peres & les Meres ont beaucoup



de tendresse pour leurs enfans , & je n'ai presque jamais vû qu'ils les traitassent avec la moindre severité: ils leur permettent de se divertir de la maniere qu'ils l'entendent. Les petits Garçons & les petites Filles , à l'exemple de leurs Peres & Meres prennent grand plaisir à la nage & à la pêche. Les uns & les autres vont tout nuds jusques à l'âge de puberté , alors les Filles mettent leur tablier & les Garçons l'entonnoir.

Les Meres élevent leurs Filles à tous les ouvrages domestiques. Elles s'en font aider pour aprêter les vivres , & les occupent à tirer les fils de l'écorce du Maho , à battre l'Herbe de soye , dont on fait du fil , des cordes & des filets , à nettoyer le coton , & à le filer pour s'en servir ensuite à faire des toiles. Les femmes les ourdissent sur un rouleau de bois , qui peut avoir trois piez de long , & qui tourne sans peine entre deux poteaux , où il est enchassé. C'est là-dessus qu'elles mettent les fils de coton , d'une longueur proportionnée à l'usage qu'elles en veulent faire , mais qui n'excede jamais trois ou quatre verges , soit qu'elles destinent la toile pour un branle , ou cette espece de tablier qu'elles attachent autour de leurs reins , ou des robes , ou enfin pour des couvertures , dont elles se servent dans leurs branles ; de sorte qu'elles n'ourdissent jamais une piece de coton , dans le dessein de la couper , mais tout-juste de la mesure qu'elle doit être pour l'un ou l'autre de ces usages , qui sont les seuls qu'on fait ici de la toile. Ces fils ainsi montez sur le rouleau forment la chaine , & la trême est dévidée sur un petit morceau de bois de Macaw ,

qui a  
& qu  
vec le  
de la  
avec  
bout  
rée ,  
caw ,  
qui l

Les  
de co  
des c  
mêm  
re de  
homu  
riaux  
suite  
font  
d'un  
vent  
être  
s'en  
Cale  
d'art  
tes g  
verfi  
écrat  
presc  
empi  
autre  
L  
de p  
S'il  
quel  
nées  
tent  
visag

qui a une entailleure à chaque extrémité ; & qui sert de Navette ; elles prennent avec les doigts d'une main de deux fils l'un de la chaîne, où elles passent leur Navette avec l'autre, & continuent ainsi jusques au bout : afin même que la toile, soit bien serrée, elles ont une regle de bois de Macaw, qui est entre les fils de la chaîne & qui leur sert à la battre à chaque tour.

Les petites Filles tordent aussi de la laine de coton pour des franges, & préparent des canes, ou des feuilles de Palmier, de même que les petits Garçons, pour en faire des corbeilles ; ce qui est l'ouvrage des hommes. Ils teignent d'abord ces matériaux de différentes couleurs vives, & ensuite ils les entrelacent fort joliment : ils font aussi de petites coupes bien propres, d'un ouvrage si fin & si serré, qu'elles peuvent contenir toute sorte de liqueurs, sans être enduites de laque, ni de vernis : ils s'en servent à boire, de même que de leurs Calebaces, qu'ils peignent avec beaucoup d'art : il y a de ces corbeilles de différentes grandeurs & dont l'ouvrage est fort diversifié ; elles sont si fermes, qu'on peut les écraser & les jeter çà & là, sans y faire presque le moindre mal. D'ailleurs, ils les emploient à porter leurs hardes & à de tels autres usages.

Les jeunes Filles, qui ont atteint l'âge de puberté, ne se montrent à personne : S'il arrive même par hasard qu'il vienne quelqu'un à l'endroit où elles sont confinées, quand ce seroit leur Pere, elles méritent d'abord une piece de coton devant le visage en guise de voile. Mais cette espe-

cé d'emprisonnement n'est pas de longue durée; elles paroissent bien-tôt en public, puisqu'on les marie de bonne heure. Elles sont fort modestes; & quoi qu'elles prennent un homme par toute sorte d'endroits, elles le font avec beaucoup d'innocence & de simplicité.

Ils ont tous plusieurs femmes; Laçenta en avoit sept; & lorsqu'il entreprenoit quelque long voyage, on les distribuoit de telle maniere, qu'il en trouvoit une à chaque nouveau gîte.

L'adultere est puni par la mort des deux complices. Cependant, si la femme avoüe le fait à son mari, & jure qu'elle a été violée, elle est reçüe en grace; mais si elle cache l'action, & qu'elle en soit convaincüe, on la brule sans quartier. Leurs Loix sont aussi fort severes à d'autres égards, & il n'y a point de pardon pour un Voleur.

Si un homme débauche une Vierge, on le sonde avec une sorte d'épine qu'on tourne dix ou douze fois; ce qui cause non seulement une grande douleur, mais ulcere la partie, & donne même la mort; quoi que le patient ait la liberté de se guérir s'il peut. Ces faits, au reste, doivent être bien averez, & les témoins jurent par leur dent.

Lors qu'ils se marient, le Pere de l'Epouse, ou son plus proche parent, la garde une semaine entiere dans son appartement où il couche lui-même; je ne sçai si c'est pour témoigner la répugnance qu'il a de la perdre, ou pour quelque autre raison; quoi qu'il en soit, il la remet ensuite à son Mari.

Quand un Pere dispose de sa Fille, il invite

vite

vite  
de,  
ceux  
que  
main  
hache  
mi  
du fr  
de la  
présen  
retire  
conv  
gens  
posen  
Ce  
lieu  
l'Épo  
ce de  
la ma  
mes  
une c  
même  
& en  
la co  
Le  
ensui  
fille.  
blée  
à da  
ques  
se m  
fils à  
à gen  
dans  
Alors  
main  
re: c

vite tous les Indiens à 20 miles à la ronde , & il leur fait un grand repas. Tous ceux qui viennent aux Noces portent quelque chose , & personne ne s'y trouve les mains vuides ; les hommes y portent leurs haches pour travailler ; les femmes un demi boisseau de Maiz ; les petits garçons du fruit & des racines ; & les petites filles de la volaille & des œufs. Ils laissent leurs présens à la porte de la maison , & ils se retirent ensuite , jusqu'à ce que tous les conviez y aient posé chacun le sien. Les gens de la maison les prennent & en disposent de la maniere qu'ils l'entendent.

Cela fait , les hommes retournent au lieu où se doivent célébrer les noces , & l'Epoux leur presente à chacun une calebace de liqueur forte , & les conduit à travers la maison dans une grande Cour. Les femmes qui viennent après , reçoivent aussi une calebace de liqueur , & se rendent au même endroit. Les petits garçons suivent , & enfin les petites filles , qui vont joindre la compagnie , après avoir bû à la porte.

Les Peres des nouveaux mariez viennent ensuite. L'un mène son fils , & l'autre sa fille. Le premier fait un discours à l'assemblée , & il n'a pas plûtôt fini qu'il se met à danser , & à faire des postures grotesques , jusqu'à ce qu'il soit tout en sueur. Il se met ensuite à genoux , & il donne son fils à la fiancée ; dont le Pere , qui est aussi à genoux , la tient par la main , après avoir dansé à son tour , jusqu'à n'en pouvoir plus. Alors les jeunes mariez se prennent par la main , & l'Epoux rend l'Epouse à son Pere : c'est ainsi que la ceremonie finit.

Tous les hommes munis de leurs haches poussent d'abord des cris de jouissance, & courent au quartier d'un bois, qu'on a déjà marqué pour servir de plantation aux jeunes mariez. Là, ils abatent les arbres & défrichent la terre avec toute la vigueur possible : ils employent sept ou huit jours à cet ouvrage, & à mesure qu'ils défrichent, les femmes & les filles sement du Maiz, ou de toute autre chose que la saison fournit. Enfin, ils bâtissent une maison pour les nouveaux mariez.

Au bout de la semaine, & lors que les jeunes mariez sont établis dans leur nouvelle demeure, la compagnie se divertit à boire du Chica-Copah, dont on a déjà fait bonne provision, & à manger à ventre déboutonné. Après que le repas est fini, les hommes s'en donnent au cœur joye avec la boisson : mais avant que de commencer, l'Epoux se saisit de toutes les armes, & il les attache à la poutre qui soutient le toit de la maison, où personne ne peut les prendre que lui seul. Cela se fait pour prévenir les suites des querelles, où ils s'engagent souvent lors qu'ils ont bû. Ils continuent à boire nuit & jour, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de liqueur, & cela dure trois ou quatre jours. Quelques-uns tiennent bon, pendant que les autres se saourent & s'endorment. Aussi-tôt que la boisson est finie, & qu'ils ont tous repris leur sens froid, chacun retourne chez soi.

Ils se régalaient en d'autres occasions ; par exemple après avoir tenu un grand conseil, ou à la sortie de quelque autre assemblée, qu'ils font même quelquefois dans la seule

vüe  
d'on  
après  
la c  
Ils  
fem  
nem  
mar  
qui  
rinc  
autr  
les  
tabl  
vont  
chac  
Lo  
ne s'  
faire  
sifs,  
pes,  
leurs  
de p  
Le  
te,  
quelo  
des t  
sans  
bruit  
se pl  
jouier  
par  
vins  
sorti  
ils n  
& pe  
verti  
donn

vue de se divertir. Les hommes boivent d'ordinaire à la santé les uns des autres, & après avoir dit quelque mot, ils avancent la coupe vers la personne à qui ils boivent. Ils n'accordent jamais cet honneur à leurs femmes; bien-loin de là, celles-ci se tiennent debout, & les servent pendant qu'ils mangent, elles prennent la coupe de celui qui a bû, en jettent les restes à terre, la rincent bien, & la donnent pleine à un autre. Soit à un Festin, ou à la maison, les femmes servent toujours leurs maris à table jusques à la fin du repas; ensuite elles vont manger les unes avec les autres, ou chacune en particulier.

Lors que les hommes sont chez eux, ils ne s'embarassent pas beaucoup d'aucune affaire, mais pour n'être pas tout-à-fait oisifs, ils s'occupent souvent à tresser des coupes, des corbeilles & des filets, à polir leurs flèches & leurs lances, à les armer de pointes, & à de tels autres ouvrages.

Les hommes font aussi une sorte de flûte, de plusieurs petites canes creuses, & quelquefois même d'un seul tuyau: il y a des trous, & ils y soufflent avec violence sans distinguer les Notes; ce qui forme un bruit, qui approche du cri des enfans: ils se plaisent beaucoup à cet exercice, & ils jouent de la flûte en différentes occasions; par exemple leurs Pawawers ou leurs Devins en jouoient lors qu'ils faisoient leurs sortileges. En un mot, il n'est rien, dont ils ne s'avisent pour produire quelque son, & pendant que les uns s'occupent à les divertir de cette manière, les autres bou-

Ils murmurent tout de même, lors qu'ils dansent une espece de branle, où il n'y a que des hommes, 30 ou 40 ensemble, qui forment un cercle : ils étendent leurs mains & les appuyent sur les épaules les uns des autres. Ensuite ils se meuvent tout doucement & de côté, & à mesure qu'ils avancent dans le même cercle, ils secouent toutes les jointures de leurs corps d'une manière fort grotesque.

Ils jouent souvent de la flûte, & battent le tambour, lors même qu'ils sont occupés à quelque ouvrage ; mais ils ne dansent guere, à moins que ce ne soit dans partie de plaisir. Après qu'ils ont dansé quelque tems, celui de la compagnie qui veut se détache du cercle & se met à faire des gambades & des postures ; il jette sa lance en l'air & la rattrape ; il se plie le dos vers la terre & saute en avant ; en un mot, il fait plusieurs autres tours comme ceux de nos Sauteurs ; mais avec plus d'activité que d'adresse. Lors que celui-ci est bien las, un autre, ou même deux ou trois à la fois viennent prendre sa place, & jouent le même rôle. Aussi-tôt que le Bal est fini, ils vont se jeter dans la riviere tout trempés de sueur ; ils s'y lavent bien, & à leur sortie de l'eau, ils passent la main sur leurs cheveux & par tout le corps pour la faire tomber. Un de ces Bals, si l'assemblée se trouve nombreuse, dure pour le moins cinq ou six heures, & quelquefois même un jour entier : ils ne font guere ce manège qu'après s'être un peu divertis à boire, mais ils ne dansent point lors qu'ils ont bû copieusement. La danse, la chasse,

& à  
taux  
rent  
qua  
faire  
L  
leur  
ris  
déja  
avec  
de l  
qu'e  
saou  
leur  
qu'u  
plus  
femi  
& p  
elles  
le ra  
& l  
pou  
fee,  
de c  
couc  
& l  
foin  
L  
mais  
ne se  
pren  
l'arc  
le c  
pedi  
la ch  
lors  
gner

& à tirer au blanc sont leurs plaisirs capitaux. Les hommes & les petits garçons tirent à tout ce qui se présente à leurs yeux, quand ce ne seroit que pour s'exercer & faire voir leur adresse.

Les femmes ont aussi leurs danses, & leurs Parties de plaisir, après que leurs maris se sont bien divertis eux-mêmes. J'ai déjà remarqué qu'elles ne se regalent point avec les hommes, & qu'elles ne sont pas de leurs jeux : mais cela n'empêche pas qu'elles ne boivent entr'elles jusques à se saouler. D'ailleurs, elles ont grand soin de leurs maris quand ils sont yvres. D'abord qu'une femme voit que son mari n'en peut plus, elle se fait aider par une ou deux femmes pour le mettre dans son branle ; & pendant qu'il y ronfle & cuve sa liqueur, elles lui jettent de l'eau sur le corps pour le rafraichir ; lui lavent les mains, les piéz & le visage ; lui passent la main par tout pour en faire tomber l'eau qui s'est échauffée, & l'arrosent à nouveaux frais. J'ai vû de certe maniere dix ou douze hommes couchés dans leurs branles après un regal, & les femmes autour d'eux pour en avoir soin.

Les hommes ne sortent jamais de leur maison pour la moindre chose, quand ce ne seroit que pour aller faire de l'eau, sans prendre quelqu'une de leurs armes, soit l'arc & la flèche, leur lance, la hache, ou le couteau long. Leurs plus frequentes expéditions en temps de paix, se bornent à la chasse. Ils y vont pour se munir de gibier, lors qu'ils en manquent chez eux. Ils se joignent quelquefois une ou deux familles en-



ble; mais ils font souvent de grandes parties de chasse, où il a beaucoup de monde. Il se tient guère d'assemblées publiques, & l'on ne celebre peu de Festins, où l'on ne conclue une partie de chasse avant que de se quitter. On fixe le tems & le lieu du rendez-vous, & chacun est obligé de s'y trouver avec tout ce qui lui est necessaire.

Une de ces chasses dure quelquefois trois ou quatre jours. Il y en a même où ils emploient jusqu'à dix, douze, quinze & dix-huit jours, suivant le gibier qu'ils rencontrent, & la route qu'ils prennent. Ils vont quelquefois jusques à la frontiere, pour trafiquer avec leurs voisins, & ils chassent en allant, & à leur retour, ils n'examinent point les saisons de l'année, pour sçavoir s'il y a du gibier ou non; mais en tout tems ils font ces parties de chasse. Tous ceux de la compagnie se munissent d'un, ou deux chiens pour battre le país, & les femmes s'y trouvent aussi-bien que les hommes. Lors que j'y allois avec eux, ils me donnoient une jeune femme pour me servir, & porter mes provisions dans un panier.

C'est l'usage que l'on fait ici des femmes; elles portent dans leurs corbeilles des Plantains, des Bonanos, des Yams, des Potates, & des racines de Cassave; tout cela bien rôti; mais l'on trouve dans les bois & les plantations ruinées, des Plantains verts, qu'on aprête sur les lieux avec ces racines; de sorte que si l'on doit passer par ces endroits-là, on se charge de moins de provisions. Elles prennent aussi un peu de farine de Maiz; & quelques Plantains

mûrs  
Leur  
chos  
& il  
vent  
pagn  
leurs  
che,  
piez  
gnur  
ils n  
tuenu  
des  
toute  
trent  
ves.  
tout  
leme  
ils se  
que  
seau  
Ils at  
ils se  
pour  
& ils  
nuit.  
après  
menc  
qu'ils  
& le  
cour  
trois  
les  
quelo  
rive  
tier  
en at

mûrs tout crus , pour en faire du Mislaw. Leurs provisions ne consistent pas en autre chose. Chaque femme porte une calebace; & il y a un ou deux pots de terre qui servent à cuire les viandes pour toute la compagnie. Les hommes portent leurs arcs, & leurs flèches, leurs lances, une petite hache, & un couteau long. Ils vont tous nus piez, & souvent ils attrapent des égratignures dans les bois où ils passent; mais ils ne s'en mettent pas fort en peine. Ils tuent des Pecarys, des Warris, des Quams, des Chicaly Chicalis, des Corrosous, & toute autre bête ou oiseau qu'ils rencontrent, excepté les Singes & les bêtes fauves. Ils mangent d'abord la volaille, & tout ce qui ne se peut pas conserver facilement. Ils s'arrêtent la nuit par tout où ils se trouvent au Soleil couché, pourvu que ce soit près d'une riviere ou d'un ruisseau, & sur le penchant d'une montagne. Ils attachent leurs branles à deux arbres; ils se couvrent d'une feuille de Plantain, pour se garantir contre la pluye & le vent; & ils allument un feu qui dure toute la nuit. Ils ne continuent jamais leur chasse après le Soleil couché, & ne la recommencent qu'après qu'il est levé. Les bêtes qu'ils poursuivent le plus, sont le Pecary, & le Warry, qui ne vont pas fort vite à la course, & qui vont par troupeaux de deux & trois cens à la fois; de sorte que si les Indiens les surprennent, ils en tuent d'ordinaire quelqu'un à la boulevûë. Mais si cela n'arrive point, ils courent souvent un jour entier sans en attraper un seul, ou bien ils en atteignent si peu, par rapport au grand

nombre qu'ils en lancent, que le succez ne répond pas à la fatigue. J'en ai vû lancer moi-même près de mille dans un jour separez en différentes troupes, & nous n'en tuâmes que deux. Ces animaux s'enfuient quelquefois avec les flèches dans le corps, mais s'il y en a quelqu'un qui soit las, il s'arrête à une Baye, où les chiens l'environnent de tous côtez, sans oser en venir aux prises : ils ne font que le harceler & lui mordre les fesses, jusqu'à ce qu'ils voient leurs maîtres derrière un arbre prêts à lâcher leur coup, alors ils se retirent pour éviter la flèche. Aussi tôt qu'un Indien'a percé un Warri ou un Pecary, il y court & lui darde sa lance, ensuite il l'éventre, en coupe les boiaux, & le coupe en deux par le travers. Cela fait, il prend un morceau de bois & le taille en pointe aux deux bouts, à chacun desquels il fiche une piece de sa bête, & la porte ainsi sur l'épaule à l'endroit du rendez-vous que l'on a donné aux femmes. La nuit même qu'on a pris une de ces bêtes, l'on en fume la chair à la maniere du país, & on la porte à la maison.

D'ailleurs, soit quadrupede, ou oiseau qu'ils prennent, ils le percent à coups de lances ou de flèches, pour en faire sortir le sang. On le coupe ensuite en quartiers, après lui avoir ôté la tête; mais si c'est un Pecary, on l'échaude, & si c'est un Warri, on l'écorche. Il y a de certains oiseaux qu'ils ne font que plumer, & il y en a d'autres qu'ils pélent, non pas tous entiers, mais après les avoir déchiquetiez par morceaux pour leur servir en voyage.

C  
veul  
ils p  
piez  
quel  
me  
lelle  
appo  
qu'il  
oisea  
bois  
tems  
feu t  
être  
qu'el  
morc  
mé.  
seaux  
les fu  
porte  
me t  
homi  
chair  
veril  
vifto  
la ch  
gis,  
uns  
un  
pour  
país  
piec  
T  
cett  
ils l  
met  
que

Comme ils ont très peu de sel, lors qu'ils veulent garder quelque temps le gibier, ils plantent quatre piez fourchus à 8 ou 9 piez de distance les uns des autres, sur lesquels ils posent deux bâtons de cette même longueur, qui se trouvent ainsi parallèles & à un pié de terre. C'est ce qu'on appelle un Barbecuë, & c'est là-dessus qu'ils rangent les quartiers des bêtes ou des oiseaux, avec un petit feu de charbon de bois au deffous; ils tournent ces pieces de tems en tems, & ils renouvellent ce petit feu trois ou quatre jours de suite, ou peut-être même une semaine entiere, jusqu'à ce qu'elles soient devenues aussi sèches qu'un morceau de bois, ou que nôtre Bœuf fumé. S'ils tuent par hazard quantité d'oiseaux, de Pecarys, ou d'autres bêtes, ils les fument bien à la campagne, & ils les portent ainsi à la maison. S'il y en a même trop pour la charge des femmes, les hommes leur aident à les porter. Cette chair préparée de la sorte se peut conserver long-tems; mais d'abord que la provision approche de sa fin, ils retournent à la chasse. Ils font aussi un Barbecuë au logis, où ils entassent ces morceaux secs les uns sur les autres, & souvent ils y mettent un peu de cendres chaudes au-deffous, pour les empêcher de se moisir, dans ce pais humide. Ils coupent d'ailleurs de ces pieces à mesure qu'ils en ont besoin.

Toutes les fois qu'ils veulent manger de cette chair fumée, ou de la viande fraîche, ils la coupent par petits morceaux, & la mettent ainsi dans leur pot de terre, avec quelques racines, des Plantains verts, ou des

Bonanos, & une bonne quantité de poivre ; ils étuvent tout cela ensemble à un petit feu, & ils ne souffrent jamais qu'il bouille. Après avoir mis le pot de grand matin, ils le couvrent fort juste, & ils ne le retirent qu'au bout de sept ou huit heures, lors que tout est réduit en pâte. Ceci leur sert pour le seul repas réglé, qu'ils font chaque jour sur le midi ; mais du reste, ils mangent des Plantains, & des Bonanos tout le jour. Ils versent l'étuvée dans un grand plat de terre, ou une calebace, qu'ils mettent sur le gros bloc qui leur sert de table, & ils s'assoyent autour sur de petits blocs. Mais lors qu'il y a quelque Festin, & que la compagnie est nombreuse, ils font un Barbecue de 10, 12, ou 20 piez de long, ou même davantage, & d'une largeur proportionnée ; & ils y mettent dessus trois ou quatre feuilles de Plantain qui servent de nape. Chacun a sa calebace pleine d'eau à terre, & à sa main droite. Ils fourrent les deux premiers doigts & le pouce dans le plat, pour s'en servir en guise de cueiller à prendre la viande ; & ils les trempent à chaque morceau dans une calebace qui est à leur côté. Je ne sçay point si c'est pour les nettoyer ou les rafraichir ; mais il est certain qu'ils mangent leur ragoût fort chaud, de même qu'excessivement poivré. Ils ne mangent aucune racine en cette occasion, qui leur tiennent lieu de pain ; mais s'ils ont un grain de sel, après avoir avalé trois ou quatre morceaux de viande, ils le passent sur la langue, pour en relever le goût, & c'est ce qu'ils réiterent à diverses reprises.

L  
dui  
abs  
tend  
que  
pou  
voy  
leur  
où  
tous  
trav  
res  
a n  
rédu  
aprè  
& s  
lis  
teau  
puis  
cela  
pass  
pas  
nour  
pas  
ou  
lors  
S  
pou  
va  
l'ist  
tre  
de  
ver  
tout  
Sol  
sui  
bas

Lors que les Indiens voyagent , ils se conduisent par le cours du Soleil , ou en son absence , par un point fixe vers lequel ils tendent , & ils remarquent d'ailleurs , de quel côté les branches des arbres plient , pour sçavoir où est le vent. Mais si cette voye leur est inutile , ils font des entailles dans l'écorce des arbres , & l'endroit où elle se trouve la plus épaisse , marque toujours le Sud. Ils prennent leur route à travers les bois , les marécages , les rivières , & même à travers les lieux , où il n'y a ni trace ni sentier. Aussi sont-ils souvent réduits à se détourner du droit chemin , après l'avoir tenu plusieurs jours de suite , & s'être fait passage à travers les bois taillis , qu'ils abattent avec leurs grands couteaux , sur tout s'il y a des canes creuses , puis qu'il est impossible d'y pénétrer sans cela. Les hommes , les femmes & les enfans passent les rivières à la nage , & ils n'ont pas besoin d'employer des arbres , comme nous l'avions pratiqué nous mêmes. Ce n'est pas qu'ils ne se mettent dans leurs canots , ou sur leurs radeaux faits de bois léger , lors qu'ils descendent une rivière.

Si quelqu'un leur demande le chemin pour aller quelque part , ce qui nous arriva plusieurs fois en passant & repassant l'isthme , ils ont accoutumé de le lui montrer avec le doigt ; mais lors qu'il s'agit de sçavoir le temps qu'il faut pour y arriver , ils vous l'indiquent avec le doigt , tourné vers quelque partie de l'arc que le Soleil décrit dans leur Hémisphère : & suivant qu'ils montrent plus haut ou plus bas , soit à l'Est ou à l'Ouest du Meridien ,

ils désignent le matin ou l'après-midi du jour, auquel on peut esperer de se rendre à la riviere, aux plantations, ou à tout autre lieu que l'on cherche. Ainsi le point, qui est à une égale distance de l'Horison Oriental & du Meridien, signifie neuf heures du matin; les quatre sixièmes de l'arc diurne du Soleil au Sud-Oüest veulent dire quatre heures de l'après-midi, &c. Si le temps qu'ils ont dessein de marquer n'est pas d'heures, mais de jours, ils tournent le visage vers le Sud, & ils décrivent avec la main l'arc que le cours diurne du Soleil fait de l'Est à l'Oüest; ensuite ils appuyent la tête sur cette main, ils ferment les yeux, & font semblant de dormir. Ils repetent le même arc, & renouvellent la même posture autant de fois qu'il y a de journées du lieu où l'on est à celui où l'on veut aller.

Je ne remarquai point qu'il y eut parmi ces Indiens aucune distinction de semaines, ni de jours particuliers; ils ne divisent pas ceux-ci non plus en heures, ni en d'autres portions, excepté celles qu'ils montrent avec le doigt sur l'arc diurne du Soleil. Quand ils employent ce signe, ou quelque autre que ce soit, ils parlent en même temps, & ils expriment leur pensée dans leur propre langue, quoi qu'ils s'adressent à des Européens qui ne les entendent pas. Ils ne comptent le temps passé que par les revolutions de la Lune; du moins lors que Lacenta m'entretenoit du ravage que les Espagnols avoient fait à l'Oüest, il me disoit que depuis ce malheur, il s'étoit écoulé grand nombre de Lunes.

L  
par  
taine  
çus p  
dern  
grand  
veux  
nomb  
couët  
marq  
nent  
tête &

Lo  
sous  
étions  
diens  
rent d  
envie  
de so  
d'eux  
faloit  
son cō  
corber  
devan  
ne par  
versa  
ainsi  
tion l  
autre  
se cac  
ce du  
un à  
grains  
se tro  
nit à  
jours  
Indie

La maniere , dont ils calculent , se fait par des unitez , des dixaines & des vingtaines , jufques à cent ; mais je ne m'aperçus point qu'ils comptaffent au-delà de ce dernier nombre. Pour en exprimer un plus grand , ils prennent une trefle de leurs cheveux , groffe ou petite , à proportion du nombre qu'ils veulent désigner , & la fecouënt avec la main. Mais s'il s'agit d'en marquer un qui est innombrable , ils prennent tous les cheveux d'un des côtez de la tête & les fecouënt tout-de-même.

Lors que nous allâmes à la mer du Sud sous les ordres du Capitaine Sharp , nous étions 336 personnes , outre plusieurs Indiens de l'isthme qui nous accompagneroient dans cette marche. Ils avoient grand envie de fçavoir le nombre que nous étions ; de sorte que pour en venir à bout , l'un d'eux s'affit auprès d'un sentier qu'il nous faloit tenir , avec un monceau de Maiz à son côté , dont il mettoit un grain dans fa corbeille pour chacun de nous qui passoit devant lui. Il en avoit déjà compté une bonne partie , lors qu'un de nos hommes renversa exprés son panier , & interrompit ainsi son calcul. Je m'aperçus que cette action leur déplaisoit ; malgré tout cela , un autre de leur compagnie prit les devans , se cacha dans le bois , & à une petite distance du sentier étroit , où nous devions passer un à un , il se mit à nous compter avec des grains de Maiz. Ce dénombrement fait , ils se trouverent bien embarassez , pour en venir à la suputation : du moins deux ou trois jours après , lors que nous fumes parmi les Indiens du Sud , nous en vîmes vingt ou



trente des plus graves qui s'atrouperent pour sputer les grains qui étoient dans le panier; ils les mirent d'abord sur une feuille de plantain, & il y en eut plusieurs qui tâcherent de les compter un à un. Mais lors que venus sans doute au bout de leur calcul, ils parurent s'échauffer & disputer fortement là dessus, un de la compagnie se leva, choisit une tresse de ses cheveux, & la secoua, pour dire selon toutes les apparences, que le nombre étoit grand & inconnu. Quoi qu'il en soit, il termina par ce moyen leur dispute, & l'un d'eux nous suivit, pour nous demander en méchant Espagnol, quel nombre nous étions.

Les nombres cardinaux, un, deux, trois, &c. portent chez eux les noms suivans.

1. *Conjungo.*
2. *Poquab.*
3. *Pauquab.*
4. *Pakequab.*
5. *Eterrab.*
6. *Indricab.*
7. *Coogolah.*
8. *Paukopah.*
9. *Pakekopah.*
10. *Anivego.*
11. *Anivego Conjugo.*
12. *Anivego Poquab.*
13. *Anivego Pauquab, &c.*
20. *Toola Boguab, &c.*
40. *Toola Guannab, &c.*

Au dessous de 10 ils nomment facilement le nombre particulier dont il s'agit, sans aucune autre ceremonie. Mais lors qu'ils

nom  
main  
13,  
& jo  
les f  
main  
de la  
*Anive*  
au no  
au de  
Lo  
à-dir  
une  
*Toola*  
*Poqua*  
trois  
*Anive*  
*Toola*  
& or  
nons  
les m  
guanne  
vego,  
la gua  
te &  
autres  
peu d  
J'avo  
bres,  
tems  
à cela  
Mais  
condu  
de ma  
nois à  
Co  
taine

nomment *Anivego*, ou 10, ils joignent leurs mains ouvertes ensemble. Pour dire 11, 12, 13, jusques à 20. Ils prononcent *Anivego*, & joignent d'abord les mains ; ensuite ils les séparent, & touchent les doigts de la main gauche, un par un, avec le premier de la droite, & ils disent *Anivego Conjugo*, *Anivego Poquah*, *Anivego Pauquah*, &c. jusques au nombre qu'ils veulent exprimer, s'il est au dessous de 20.

Lors qu'ils prononcent *Toola Boguab*, c'est-à-dire 20, ils joignent les mains deux fois, une pour chaque 10. Pour 21, ils disent *Toola boguab Conjugo* ; pour 22, *Toola boguab Poquah*, &c. Pour exprimer 30, ils joignent trois fois les mains, & disent *Toola boguab Anivego*, c'est-à-dire vingt & dix ; pour 31, *Toola boguab Anivego Conjugo*, c'est-à-dire vingt & onze, & ainsi de suite jusques à 40. Venons à ce nombre, ils joignent quatre fois les mains, & disent *Toola Guannab* ; 41, *Toola guannab Conjugo*, &c. 50, *Toola guannab Anivego*, c'est-à-dire, quarante & dix ; 51, *Toola guannab Anivego Conjugo*, c'est-à-dire quarante & onze, &c. Je ne sai pas les noms des autres dizaines jusques à 100 ; & il y en a peu d'entr'eux qui sachent compter si loin. J'avois grande envie d'apprendre leurs nombres, & cet exercice me servoit de passe-tems ; ils étoient ravis de me voir escrimer à cela, & ils s'en divertissoient beaucoup. Mais il n'y en avoit guère qui pussent me conduire au delà des nombres que je viens de marquer, ni me corriger lors que je venois à me tromper dans ma repetition.

Cette maniere de compter d'une vingtaine à l'autre est la même que celle de nos

Ancêtres, & approche beaucoup de celle des Montagnards d'Ecosse & d'Irlande; puis que si les Indiens, pour dire 31, 32, &c. disent vingt & onze, vingt & douze, &c. ceux-là, pour exprimer les mêmes nombres, disent au contraire onze & vingt, douze & vingt, &c. & ne font ainsi qu'une transposition des mots. Dans ma jeunesse, j'entendois fort bien l'Irlandois, tel qu'on le parle au Nord de l'Irlande, par exemple à Navan sur la Boyne, & autour de la Ville de Virginie sur le Loug Rammer dans la Baronnie de Castie Raghén, dans la Province de Cavan; de même que dans le hauts-païs d'Ecosse, que j'ai parcouru en divers endroits. Peut-être que les personnes curieuses ne seront pas fâchées que je me serve ici de la connoissance que j'ai de cette langue, pour leur donner une Table de la maniere de compter de ces deux Nations, je veux dire des Irlandois, & des Montagnards d'Ecosse; mais il faut les avertir que dans l'écriture de ces mots, je suivrai plutôt la prononciation que l'orthographe.

1. Hean.
2. Dō.
3. Troee.
4. Caber.
5. Cooig.
6. Shae.
7. Shaucht.
8. Oochi.
9. Nnye.
10. Deb.
11. Heanegg.

La c  
m'étoi  
le lan  
aucun  
l'autre

12. Dōegg.  
 13. Treedegg.  
 14. Caherdeegg.  
 15. Cooigdeegg.  
 16. Shaedeegg.  
 17. Shauchtdeegg.  
 18. Oachtdeegg.  
 19. Nnyedeegg.  
 20. Feb.  
 21. Hean augus feb; c. à. d. un &c  
 vingr, & par abréviations ausfeb.  
 22. Dō augus feb.  
 23. Tree augus feb, &c.  
 30. Deb augus feb.  
 31. Heanegg augus feb.  
 32. Dōegg augus feb, &c.  
 40. Yoyibt.  
 41. Hean augus th' yoyight.  
 42. Dō augus th' yoyight, &c.  
 50. Deb augus th' yoyight.  
 51. Heanegg augus th' yoyight.  
 52. Dōegg augus th' yoyight, &c.  
 60. Tree fehb.  
 61. Hean augus Tree fehb, &c.  
 70. Deb augus Tree fehb, &c.  
 80. Careh-fehb, &c.  
 90. Deb augus Careh-fehb, &c.  
 100. Cooig fehb, ou Caed.  
 200. Oythead.  
 1000. Meelah.  
 100000. Meelioon.

La connoissance que j'avois de l'Irlandois  
 m'étoit de quelque secours pour apprendre  
 le langage de Darien. Quoi qu'il n'y ait  
 aucun raport entre les mots de l'une & de  
 l'autre langue, il y en a quelqu'un dans la

prononciation , que j'imitois aussi facilement. Toutes deux se prononcent beaucoup du gosier , avec de fréquentes aspirées , & à peu-près le même ton aigu. J'étois sans cesse à demander aux Indiens , comment ils appelloient ceci & cela ; & le Prince Lacenta , qui sçavoit quelques mots d'Espagnol , s'entretenoit toujours avec moi ; de sorte que dans un mois de tems , j'appris une bonne partie de leur langue ; mais je n'en ai retenu qu'un petit nombre de mots , ou de phrases , dont je donnerai ici une liste.

*Tautbab* , Pere.

*Nannab* ; Mere.

*Peonab* , Femme.

*Reopah* , Frere.

*Bidama soquah Roopoh* ? Comment vous portez-vous Frere ?

*Neenab* , petite Fille.

*Nee* , la Lune.

*Channab* , aller.

*Channab Vveemacah* , se hâter , courir.

*Shennorung* , quelque chose de gros , ou de grand.

*Eechah* , laid.

*Paeetba* , si ! que cela est vilain !

*Eechah Malooquah* , ( c'est une interjection qui marque un grand dégoût pour quelque chose. )

*Cotebah* , dormir.

*Caupah* , un branle.

*Cotebah* , *Caupah* ? Voulez-vous aller dormir dans le branle ?

*Pa poonah cetab Caupah* ? Femme , avez-vous pris le branle ?

*Doolab* , de l'eau.

*Doolab*  
*Chica*  
*Mama*  
*Cab*  
*Aspab*

Du l'A

A P

font v

le fil

rompu

Ce fut

moi

pour l

du Su

le Vais

navige

sur son

Capite

Sud,

No

avec M

& nou

trois a

ne fut

pages

lut en

y rest

Isle ,

mâlad

trente

*Doolah Cophab* ? Voulez-vous boire de l'eau ?  
*Chica Cophab*, Boisson de Maiz.

*Mamabab*, beau.  
*Cab*, du poivre.

*Ayab renab* ? Comment appelez-vous ceci ?

### CHAPITRE VIII.

*Dù l'Auteur reprend la relation de son Voyage ;  
 qu'il avoit interrompue.*

**A** Près avoir ainsi parcouru l'isthme, & y avoir fait les observations qui me sont venuës dans l'esprit, je vais reprendre le fil de mon Voyage, que j'avois interrompu à Realeja sur la côte du Mexique. Ce fut en cet endroit que Mr Dampier & moi nous séparâmes, après avoir été pour la deuxième fois ensemble dans la mer du Sud. Le Capitaine Swan, qui montoit le Vaisseau, nommé le jeune Cigne, devoit naviger à l'Ouest, & Mr Dampier se mit sur son bord. Pour moi, je restai avec le Capitaine Davis, qui vouloit retourner au Sud, & qui montoit le Plaisir du Garçon.

Nous laissâmes donc le Capitaine Swan avec Mr Dampier dans le Port de Realeja, & nous en partîmes le 27 Août 1685. avec trois autres Vaisseaux de conserve. Mais nous ne fûmes pas plutôt en mer, que nos équipages tomberent malades, & qu'il nous fallut entrer dans le Golfe d'Amapalla. Nous y restâmes plusieurs semaines à une petite Isle, où nous bâtime des hutes pour nos malades, dont il y avoit alors plus de cent trente sur nos quatre petits vaisseaux, atta-

quez d'une fièvre maligne, qui en fit mourir beaucoup. Cependant quoi que je les visitasse tous les jours, graces à Dieu, je n'en contractai pas la moindre infection. D'ailleurs, je n'ai pas dessein de parler de tous les endroits que nous vîmes, ni de tout ce qui nous arriva, puisque je n'en tenois point de Journal; mais je rapporterai en peu de mots ce qui me frapa le plus & qui me parut digne de quelque remarque.

Lors que nous fumes ici à l'ancre, les provisions commencerent à nous manquer; cela nous obligea d'aller à une Ferme de Bœufs, qui étoit au Sud de la baye sur le Continent, & à trois milles ou environ de l'endroit où l'on aborde. Dans ce chemin, il nous falut traverser une riviere, qui couloit dans une grande Prairie, & dont l'eau étoit si chaude, que nous eumes de la peine à y entrer. Elle sortoit du creux d'une montagne, où il n'y avoit point de Volcan, quoi qu'il y en ait plusieurs sur cette côte. J'eus la curiosité d'y marcher vers la source, aussi long-tems que le jour parut: l'eau en étoit claire & basse; mais les vapeurs sous la montagne en étoient si épaisses, qu'elles ressembloient à celles qui s'exhalent d'un pot qui bout, & que mes chevaux en étoient tout trempés. Ces vapeurs en deçà de la montagne couvroient la riviere durant un long espace de chemin. Plusieurs de nos gens qui avoient la gale, s'y baignerent, & ils en furent bientôt guéris; de sorte qu'on ne manqua pas d'en attribuer la cause à la qualité sulphureuse & à la vertu de cette eau. Quoi qu'il en soit, l'on trouve ici grand nombre de Loups,

qui  
ma. v  
étoien  
que n  
n'osio  
te qu  
d'autr  
Apr  
rétabl  
arrivâ  
15 min  
l'appe  
dont  
Ile, r  
tagne  
tour d  
s'étend  
sur to  
verte  
veille,  
croît a  
l'on en  
font p  
buë le  
la qua  
qu'il  
& qu  
profon  
qui en  
sieurs  
seaux  
la pla  
dicula  
une es  
té de  
& à la

qui sont les plus hardis que j'aye vûs de ma vie ; ils venoient si près de nous qu'ils étoient sur le point de nous enlever la chair que nous portions ; & qui plus est , nous n'osions pas leur tirer dessus , dans la crainte que le bruit de nos fusils n'en amenât d'autres à leur secours.

Après que nos malades furent assez bien rétablis , nous mîmes le cap au Sud , & nous arrivâmes à l'Isle de Cocos , qui est à 5. deg. 15 minutes de latitude Septentrionale. On l'appelle ainsi à cause des Noix de Coco , dont elle abonde. Ce n'est qu'une petite Isle , mais fort agréable : il y a une montagne escarpée qui traverse le milieu , autour de laquelle on void une plaine qui s'étend vers la Mer. Cette plaine ou vallée , sur tout à l'endroit où l'on aborde , est couverte de Cocotiers qui fleurissent ici à merveille , à cause de la bonté du terroir. Il en croît aussi sur les bords de la montagne , & l'on en découvre divers petits bocages qui font plaisir à la vûe. Mais ce qui contribue le plus à l'agrément de cette Isle , c'est la quantité de sources de bonne eau claire qu'il y a sur le sommet de la montagne , & qui sont ramassées dans un grand bassin profond , qui en occupe tout le dessus : l'eau qui en regorge , & qui découle par plusieurs endroits , forme autant de petits ruisseaux ; ailleurs , où les rochers avancent sur la plaine , & ne sont pas tout-à-fait perpendiculaires , on voit des cataractes qui forment une espede d'arcade ; tout cela joint à la beauté de la perspective , à la vûe des Cocotiers , & à la fraicheur de l'air qu'on y respire , ne



peut que rendre un tel séjour délicieux, & satisfaire plus d'un sens à la fois.

Aussi nos Matelots se plaisoient-ils beaucoup à goûter les agrémens de cette Isle : où ils remplirent toutes leurs barriques de cette bonne eau douce, qui découloit de la montagne, & formoit un petit ruisseau dans la plaine. Notre Navire étoit vis-à-vis de l'embouchure de ce ruisseau, dans un endroit où le mouillage étoit merveilleux ; & je ne croi pas d'avoir jamais trouvé de situation plus commode que celle-ci pour faire aiguade.

Nous n'y épargnions pas les Noix de Coco, dont nous mangeâmes grande quantité, & en primes plusieurs centaines à bord. Tous les jours quelques-uns de nos gens alloient à terre : & une fois entr'autres, disposez à se bien divertir, ils abatirent grand nombre de Cocotiers : après en avoir cueilli & ouvert le fruit, ils en tirèrent 80 pots ou environ de lait. Ils se mirent ensuite à boire à la santé du Roi, de la Reine, &c. Ils burent prodigieusement ; & quoi que cette boisson ne les enyvrât pas, leur sang en fut si glacé & leurs nerfs si engourdis, qu'ils ne pouvoient ni marcher, ni se tenir debout : ils n'auroient pû même retourner à bord du Vaisseau ; si ceux de leurs camarades, qui n'étoient pas de la fête, ne les eussent aidés : & ils ne revinrent de cet état qu'au bout de quatre ou cinq jours.

Enfin, nous partîmes de cette Isle, & après avoir couru quelque tems au Sud, nous découvrîmes les Isles de Gallapagos, situées sous la Ligne. Nous trouvâmes sur une de ces Isles quantité de grosses Tortuës de ter-

# Les ISLES AGOS.

Decouvertes

m.

T. 4. P. 286.

85

84

32

Isle du  
Lord Culpeper



LA GRAC R

1.

R

Isle d'Eures



Rib edondo  
Aligne

Pointe Albemarle  
Equinoctiale

Isle de Moron

Albanie

A. Rocher

signey

uc

se

D

Isle du Duc d'Albemarle

Isle de Byge Elizabeth

Narhroug

Isle  
pt de Christophe

Isle de Byge Elizabeth

1

Roi Charles

85

84

Depu

82

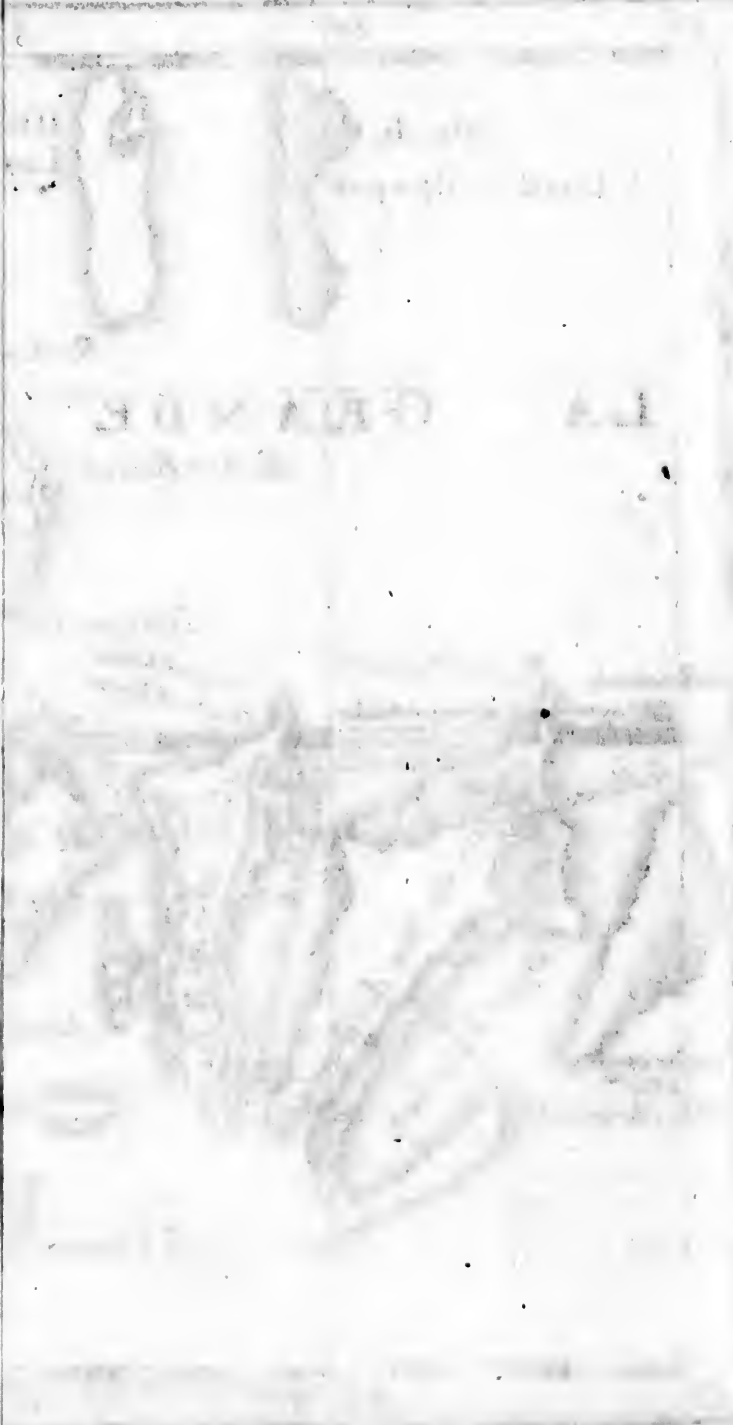
# Les ISLES de GALLAPAGOS.

Decouvertes par le Cap. Jean Eaton.

T. 4. P. 286.



THE HISTORY OF THE  
WEST INDIES



re, que  
avoit d  
j'observ  
quoi q  
où nou  
Quant  
s'y ren  
toient r  
d'abore  
en véc  
tôt apr  
n'en po  
fil. Les  
& ils y  
arbre,  
est plus  
l'odeur  
prîmes  
de fari  
vant su  
les avo  
A no  
mes cre  
du Perc  
qui pou  
seuleme  
Guacha  
deux de  
portâm  
alors a  
seaux a  
mapall  
Cocos.  
Juillet  
nous pr  
Nou  
nia, o

se, que nous appellons Hecatée, & il n'y avoit de l'eau que dans un seul endroit où j'observai que ces animaux alloient boire, quoi qu'ils n'y entrassent jamais. Ce fut ici où nous mîmes nôtre Vaisseau à la carène. Quantité de Tourterelles & d'autres oiseaux s'y rendoient en foule, pour boire; ils étoient même si familiers, qu'ils se perchoient d'abord sur nous, & tout nôtre équipage en vécut plusieurs jours de suite; mais bientôt après, ils devinrent si craintifs, que nous n'en pouvions tuer aucun qu'à coup de fusil. Les Guanos n'y manquent pas non plus, & ils y sont fort bons. Il y croît un petit arbre, qui ressemble au Poirier, mais qui est plus gros, tout couvert de gomme, dont l'odeur est très-agréable. Au reste, nous reprîmes sur une de ces Isles 500 petits sacs de farine, que nous y avions laissés auparavant sur les rochers, & dont les Tourterelles avoient mangé une bonne partie.

A notre départ de Gallapagos, nous allâmes croiser sur diverses Isles près de la côte du Perou; mais sans m'arrêter à un détail qui pourroit ennuyer mon Lecteur, je dirai seulement que nous combatîmes à Guavra, Guacha, & à Pisca; que le choc fut rude à ces deux dernières Places, & que nous les emportâmes. Le seul Capitaine Knight étoit alors avec nous; car les deux autres Vaisseaux avec lesquels nous étions partis d'Amapalla, nous avoient quittez à l'Isle de Cocos. Nous étions à Pisca dans le mois de Juillet. 1686. & le Capitaine Knight fut avec nous presque toute cette année.

Nous touchâmes ensemble à l'Isle Gorgonia, où il nous fallut espalmer nos Vais-

seaux. J'y remarquai divers Singes, qui venoient cueillir des Huitres, lorsque la marée étoit basse, & qui les ouvroient de cette maniere. Ils en prenoient une, qu'ils mettoient sur une pierre, & avec une autre pierre ils la frapoyent, jusqu'à ce qu'ils eussent rompu l'écaille en morceaux; ensuite ils avaloient le poisson.

Nous fûmes aussi à la Nafica, qui est un petit port à 15. degrez de Latitudo Meridionale. Il y croît d'excellent vin, qui est fort, de même qu'à Pisca, & en d'autres lieux de cette côte, & qui approche beaucoup du goût de celui de Madère. On l'envoie à ce Havre de tous les quartiers du País, & on l'embarque ici pour le transporter à Lima, Panama, ou ailleurs. Il y reste quelquefois des années entieres, enfermé dans des Jattes, qui peuvent contenir environ 32 pots chacune. On ne les met point à couvert; mais on les place le long de la baye, entre les rochers, avec la marque des Marchands à qui elles appartiennent, & où elles sont exposées à toutes les ardeurs du Soleil. Nous en fîmes bonne provision dans cette rencontre.

Nous allâmes ensuite à Coquimbo, qui est une grande Ville à 29. deg. ou environ de latit. Meridion. & où l'on voit neuf Eglises. Nous mîmes pié à terre sur le rivage sablonneux d'une grande Baye, où il y avoit une petite Riviere qui alloit se dégorger dans la Mer à trois milles au-dessous de la Ville. Plus avant dans le País, les Espagnols y trouvent de l'or: aussi le sable qu'elle roule est-il rempli de petites particules de ce riche métal, de même que toute la Baye;

&

& lors  
étoient  
fine &  
infini  
nous  
cette  
ces Riv  
travers  
dre à  
niere  
d'être  
source  
vieres  
dre vo

Nou  
Fernan  
que le  
aller fa  
se rend  
nous,  
de rete  
que no

Nou  
nando  
au Suc  
deg. de  
un ver  
étendu  
d'abor  
20. mi  
soin q  
nous c  
dâmes  
les cir  
ne nou  
en ab  
uni; l

& lors que nous y marchions, nos habits étoient couverts de cette poudre, qui est si fine & si menuë, que ce seroit un ouvrage infini de la vouloir ramasser. La même chose nous arriva dans quelques autres lieux de cette Côte, & par tout où quelqu'une de ces Rivieres, qui charrient de l'or, passe à travers des Bayes sablonneuses pour se rendre à la Mer; le sable en est en quelque maniere doré; Mais les grains qui méritent d'être cueillis se trouvent plus près de la source, ou vers les Montagnes d'où ces Rivieres découlent: & il n'y a que cette poudre volatile qui soit entraînée si loin.

Nous nous rendîmes après à l'Isle de Jean Fernando, où nous carenames; & ce fut ici que le Capitaine Knight nous laissa, pour aller faire le tour de la Terre del Fuego & se rendre aux Indes Occidentales. Mais pour nous, notre dessein étoit de ranger la côte & de retourner vers la Ligne avec une Barque que nous avions prise à la hauteur de Pisca.

Nous partîmes donc de l'Isle de Jean Fernando, & nous mîmes le Cap encore plus au Sud, vers le Continent, jusques au 39. deg. de latit. Meridionale, soit pour gagner un vent, ou pour avoir une plus longue étendue de Côte à courir. Nous apperçûmes d'abord l'Isle de Mocha qui est au 38. deg. 20. min. de latit. Merid. ou environ. Le besoin que nous avions d'eau & de vivres, nous obligea d'y mouiller, & nous y abordâmes vers la mi-Décembre 1686. Durant les cinq ou six jours que nous y fumes, il ne nous manqua rien, & il y avoit de tout en abondance. Le terrain y est fort bas & uni; la côte de la Mer en est sablonneuse,

mais le milieu de cette Isle produit du Maiz, du Froment, de l'Orge, & toute sorte de fruits. Les Indiens Espagnols y ont plusieurs Maisons bien pourvues de Volaille domestique, outre une bonne quantité de Chevaux: Mais ce qu'il y a de plus remarquable, est une espee de Brebis que les Habitans apelent *Cornera de Terra*. Ces Bêtes sont fort majestueuses, & peuvent avoir quatre piez & demi de haut. Elles sont d'ailleurs si bien apprivoisées, que souvent nous en bridions une, qui portoit deux hommes des plus robustes sur le dos tout autour de l'Isle, pour donner la chasse à celles qui s'étoient écartées, & les amener au bercail. Elles vont d'ordinaire à l'amble ou au petit galop, pendant que le Cavalier est dessus. Leur museau est comme celui du Lièvre, & qui plus est, elles remuent les deux lèvres en même-tems, lors qu'elles broutent l'herbe. Leur tête approche beaucoup de celle de l'Antepole: mais elles n'avoient point de Cornes, lors que nous étions ici: cependant nous en trouvâmes quantité de fort grandes, qui étoient bien torsés, à la maniere de la coquille de l'Escargot, & dispersées sur les Bayes sablonneuses; ce qui nous fit conjecturer que ces Animaux les posent tous les ans. Leurs oreilles ressemblent à celles d'un Ane; ils ont le cou délié comme les Chameaux, & ils le portent droit comme les Cignes. Ils ont la poitrine large comme un Cheval, & le dos fait à-peu-près comme celui d'un beau Lévrier. Leurs fesses ne ressemblent pas mal à celles d'un Daim qui est venu à sa perfection, & ils ont la queue faite presque de même. Ils

ont le p  
un éper  
doigt,  
Ces éper  
dessus  
vise, le  
& à se  
puyent.  
tre a 12  
est plus  
sée. Ce  
grand u  
fatigue.  
celle d  
rante-t  
d'une t  
rentes  
de long  
de ron  
fussent  
l'estom  
couleur  
ques-un

Les  
maux l  
aux mi  
dans le  
porter  
aux Vi  
chemin  
précipi  
aucune  
donc c  
Maître  
lieux e  
abando  
16. lie



ont le pié fourchu comme les Brebis , avec un éperon en dedans , de la grosseur du doigt , & aussi pointu que ceux de l'Aigle. Ces éperons , qui sont à deux pouces au-dessus de l'endroit où la corne du pié se divise , leur servent à grimper sur les rochers , & à se tenir fermes par tout où ils s'appuyent. La laine qu'ils portent sous le ventre a 12. ou 14. pouces de long ; mais elle est plus courte sur le dos , & à demi frisée. Ce sont des bêtes fort innocentes , d'un grand usage , & propres à toute sorte de fatigue. Leur chair a tout-à-fait le goût de celle de Mouton. Nous en tuâmes quarante-trois ; & je trouvai dans l'estomac d'une treize pierres de Bézoard de différentes figures ; il y en avoit de raboteuses ; de longues , qui ressembloient à du Coral ; de rondes & d'ovales : mais quoi qu'elles fussent toute vertes , lors que je les tirai de l'estomac , elles devinrent avec le tems de couleur cendrée ; il m'en reste encore quelques-unes que je garde.

Les Espagnols nous dirent que ces animaux leur étoient d'un usage merveilleux aux mines de Potosi , qui sont bien avant dans le país , & qu'ils s'en servoient à transporter l'argent depuis cet endroit jusques aux Villes situées vers la mer ; parce que le chemin est si rompu , & si environné de précipices , qu'il n'y a point d'homme , ni aucune autre bête , qui pût y passer. Après donc qu'on a chargé ces animaux , leur Maître les conduit jusques à l'entrée de ces lieux escarpez & impraticables , où il les abandonne à eux-mêmes l'espace de plus de 16. lieuës , pendant qu'il est obligé d'en

faire 57. par un long détour , au bout duquel il les retrouve. Les éperons , dont j'ai parlé , sont la seule chose qui leur rend le pié si sûr , & qui les met en état de grimper par tout où il y a la moindre prise , & où toute autre bête ne se hasarderoit pas. Les Espagnols nous informèrent aussi , que dans une certaine Ville , où il n'y a de l'eau qu'à une lieue de distance , on y dresse ces Brebis à y aller sans aucun guide , avec deux Jarres sur le dos ; & qu'étant à la riviere , elles s'y enfoncent jusqu'à ce que les Jarres soient pleines , & qu'ensuite elles retournent chez leurs Maîtres. Ils ajoutoient que ces animaux ne veulent point travailler d'abord que le jour a disparu , & qu'on ne sauroit les y contraindre par la force. En effet , nous les trouvions alors bien rétifs ; & dès qu'ils étoient couchez , on avoit beau les battre , il n'y avoit pas moyen de les faire lever ; ils pouffoient un cri , ou un soupir , quoi qu'ils n'eussent pas fatigué de tout le jour ; & voilà tout ce qu'on gaignoit sur eux.

Nous courumes ensuite de Mocha vers le Continent , & nous cabotâmes le long de la côte du Chili , où nous envoyions souvent nos Canots , jusqu'à ce que nous fûmes à la hauteur de Copayapo , c'est-à-dire à 26. deg. ou environ de latitude Meridionale. Nous abordâmes ici , pour chercher la riviere qui porte le même nom , parce que l'eau nous manquoit. Nous n'eumes pas plutôt mis pied à terre , que nous grimpâmes sur une montagne , dans l'esperance que nous découvririons de là cette riviere ; mais bien-loin de la voir paroître ,

nous v  
& fort  
& une  
que ne  
la der  
tombar  
j'eus r  
chit un  
de cert  
reposâ  
droit c  
sable S  
quoi c  
sur tou  
double  
même  
mais  
nous é  
milles  
vions  
au-de  
dicula  
tez p  
viere  
voir  
& le  
les, d  
a qua  
droits  
sembl  
se en  
sorte  
Les E  
une c  
fonda  
mont  
païs ,

nous vîmes une autre montagne escarpée, & fort haute, où il nous falut escalader, & une troisième après celle-ci : de sorte que nous n'avions pas atteint le sommet de la dernière, lors que pressé par la soif, je tombai de foiblesse : dans cette extrémité, j'eus recours à mon urine, qui me rafraîchit un peu, & j'arrivai enfin au sommet de cette troisième montagne, où nous nous reposâmes à l'ombre d'un gros rocher. L'endroit où nous étions assis étoit couvert de sable & de coquillage de diverses figures; quoi qu'il n'y eût aucun poisson à coquille sur tout le rivage de cette côte, ce qui redoubla mon admiration. J'ai abordé moi-même en différentes places, sans avoir jamais pû en trouver un seul. Après donc nous être délassés à cet abri, qui étoit à 8. milles de la mer, autant que nous le pouvions conjecturer, & du moins à un mille au-dessus de son niveau, à mesurer perpendiculairement, nous regardâmes de tous côtes pour voir si nous découvririons la rivière, mais nous eumes le chagrin de n'en voir aucune. Tout ce terrain, & le haut, & le bas est couvert de sable & de coquilles, dont la plûpart sont dentelées. Il y en a quantité de cette espece en certains endroits, sur tout au pié des rochers, d'où il semble que le vent les détache & les pousse en bas : du moins j'en vis de la même sorte, qui étoient incorporées avec le roc. Les Espagnols nous apprirent de plus, qu'à une certaine saison de l'année, le Soleil fondoit la neige qui est sur le sommet des montagnes qu'on trouve dans l'interieur du pais, & que cela faisoit déborder la rivie-

re que nous cherchions. Mais il pourroit bien être aussi que les pluies qui tombent sur ces montagnes écartées, contribuent à ce débordement. Quoi qu'il en soit, je n'ai jamais vû pleuvoir sur la côte du Chili & du Perou; mais ces montagnes recouvertes de nuages, lors que nous courions terre à terre; il arriva même une fois que d'Arica, où nous étions, il nous fut impossible d'en découvrir le sommet, à cause des nuages qui les enveloppoient; quoi que nous le pussions facilement discerner une autre fois; parce sans doute que les pluies avoient cessé à la montagne. Pour ce qui est d'Arica & de la côte voisine, de vieux Espagnols habitans de cette place nous assurèrent qu'il n'y pleuvoit jamais. D'ailleurs, j'ai été à la riviere d'Ylo dans une certaine saison de l'année, sans y trouver presque une goutte d'eau, quoi que dans une autre saison il y en eût beaucoup; avec tout cela, j'ai toujours ouï dire aux Espagnols mêmes qu'il ne pleuvoit point sur cette côte, mais bien avant dans le país; & qu'ils avoient en échange de fort grandes rosées. La côte est sèche & stérile à Copayapo, & cette sécheresse continuë tout le long du Chili, & du Perou; l'on n'y voit que des sables, & des rochers arides, sans arbres, sans aucune herbe, & sans verdure, excepté dans quelque valon qu'on trouve de tems en tems. Nous n'y aperçûmes aucune sorte d'oiseaux, ni de bêtes, ni la moindre creature vivante: l'on n'y voïoit pas même la trace des hommes, qui se tenoient renfermez dans quelque méchant bourg ou village, ou dans

quelque  
se, don  
n'y sca  
un mo  
& l'on  
tez de

Nous  
mer à  
nos ba  
jusques  
rica, q  
où la d  
deg. d  
vient  
que p  
vre y  
par un  
sert à  
ici fo  
nuer s  
unie  
re, pa  
mais.  
lence  
tout,  
gnes  
ne sc  
d'Ar  
re, q  
quan  
gues  
sorte  
re ai  
la V  
poin  
quel  
cre

quelque miserable port auprès d'une riviere, dont l'eau est si basse qu'une chaloupe n'y sçautoit entrer qu'en pleine marée. En un môt, l'eau y manque presque par tout, & l'on n'y trouve rien pour les commoditez de la vie.

Nous fumes donc obligez de remettre en mer à Copayapo, sans y avoir pû remplir nos barriques, & nous suivîmes la côte jusques à une Ville du Perou, nommée Arica, qui est fort joliment située à l'endroit où la côte se recourbe, entre le 18 & le 19 deg. de latitude Meridionale. C'est ici où vient l'argent du Potosi, & où on l'embarque pour le transporter à Panama. Le Havre y est assez bon, & sa rade est formée par une petite Isle qu'il y a devant, & qui sert à rompre les vagues de la mer, qui est ici fort grosse & qui roule sans discontinuer sur le rivage; quoi qu'elle soit aussi unie à la surface que les eaux d'une riviere, parce que le vent n'y souffle presque jamais. Les vagues y brisent avec tant de violence contre la côte, qui est fort élevée par tout, quoi que bien au-dessous des montagnes qui sont dans l'interieur du pais, qu'on ne sçauroit presque y aborder qu'à la Ville d'Arica. C'est ici où passe une petite riviere, qui se décharge dans la mer à-travers quantité de roches raboteuses, où les vagues donnent & rendent son eau salée: de sorte qu'il nous fut impossible d'y faire aiguade. Cependant nous rançonnâmes la Ville, où l'on ne nous fit que peu ou point de resistance; & nous y attrapâmes quelques Cochons, de la Volaille, du Sucre & du Vin. Ce fut ici, où nous vîmes

bonne provision de Quina-Quina, comme je l'ai déjà dit. J'y avois été une autrefois avec le Capitaine Sharp, & nous eumes alors un combat si rude à soutenir, que nous y perdimes plusieurs de nos gens; tous nos Chirugiens y demeurèrent, excepté moi seul, qu'on avoit laissé pour garder les Canots.

D'Arica nous poussâmes un peu plus loin sous le vent, & nous fimes de l'eau à la riviere d'Ylo. Nous trouvâmes dans ce quartier de l'huile d'Olive, des Figues, du Sucre, & divers fruits, qui croissent ici en grande quantité. Il y a d'ailleurs un moulin où l'on fait l'Huile, & deux ou trois Sucrieries. Les Oranges douces y sont excellentes. C'est le plus beau vallon que j'aie vû sur toute la côte du Perou; il est très-fertile, & rempli d'une infinité de vegetaux: quoi qu'il ne soit humecté que par les rosées qui tombent toutes les nuits, & par le moien des canaux qu'on coupe de la petite riviere d'Ylo, que les Naturels du país conduisent çà & là dans leurs champs. Toutes les vallées du Perou & du Chili, sont d'autant plus agreables, que les montagnes qui les environnent sont steriles & streuës. On peut dire que celles-ci servent de lustre aux autres, puis qu'on n'y voit que du sable, ou des rocs aussi noirs que du charbon éteint ou du fer.

Ce n'étoit pas l'eau seule qui nous manquoit à mesure que nous courions le long de cette côte, les vivres devenoient quelquefois bien rares. Un jour entr'autres nous fumes si pressés par la faim, que Mr Smalbones, un de nos Camarades, mangea

des Ca  
cruës,  
s'accor  
sur un  
monta  
vre Ch  
jones  
sus; m  
leur, e  
fer un  
qu'on  
Je  
exact  
que no  
pitaine  
deux  
aborda  
de lat  
de l'é  
miren  
l'eau  
dont  
près d  
neufe  
mes,  
voit  
pû y  
sans t  
mier  
pas é  
qu'on  
aussi  
qu'un  
cûme  
mine  
vieux  
de l'

des Cancres & des herbes marines toutes cruës, & que le reste de l'équipage, qui ne s'accommodoit pas de ce ragoût, se jetta sur une Haridelle qui païssoit au pié de la montagne. Nous dépeçâmes d'abord ce pauvre Cheval, & après avoir fait un feu de jones marins, nous y mîmes les pieces dessus; mais à peine avoient-elles senti la chaleur, que nous les devorâmes, sans en laisser un morceau, pas même les entrailles qu'on emporta sur nôtre bord.

Je ne m'arrêterai pas à faire un détail exact de tout ce qui nous arriva pendant que nous rangeâmes cette côte avec le Capitaine Davis; mais je ne sçaurois omettre deux particularitez; l'une est, que nous abordâmes à Vernejo, qui est au 10 degré de latitude Meridionale. Trente hommes de l'équipage, du nombre desquels j'étois, mirent ici pied à terre, pour chercher de l'eau, & toute sorte de rafraichissemens, dont nous avions besoin. Nous marchâmes près de quatre milles sur une baye sablonneuse qui étoit couverte de cadavres d'hommes, de femmes & d'enfans: il y en avoit une si grande quantité, qu'on auroit pû y aller dessus l'espace d'un demi mile, sans toucher la terre. Il sembloit du premier coup d'œil, que ces corps n'avoient pas été-là plus de huit jours; mais lors qu'on venoit à les manier, on les trouvoit aussi secs & aussi legers qu'une éponge, ou qu'un morceau de liége. Enfin, nous aperçûmes de la fumée, & après nous être acheminez de ce côté-là, nous rencontrâmes un vieux Indien Espagnol, qui alloit chercher de l'herbe sèche le long du rivage, pour

cuire du poisson, que ses Camarades ; qui n'étoient qu'à une petite distance avec leur bateau de Pêcheur, avoient pris. Nous lui fimes diverses questions à l'égard du lieu, & de ces corps que nous voyions étendus sur la place. Il nous répondit, que du tems de ses ancêtres, le même terroir qui ne produisoit rien aujourd'hui, étoit alors rempli de verdure, fertile & bien cultivé : que les habitans de la Ville de Wormia étoient si nombreux, qu'ils pouvoient se donner un poisson de l'un à l'autre, 20 lieues de suite depuis la mer, jusqu'à ce qu'il fût entre les mains de l'Ynca ou du Roi : que la riviere étoit profonde & rapide : & qu'à l'égard des corps que nous avions vû, c'étoient les cadavres des Indiens de cette Ville, qui assiégez par les Espagnols aimèrent mieux s'enterrer tous en vie dans le sable, que d'être à la merci de leurs ennemis. L'on voit encore auprès des hommes leurs arcs rompus ; & auprès des femmes leurs roüets & leurs quenouilles garnies de laine de coton. J'avois résolu de transporter en Angleterre le corps d'un petit garçon de neuf ou dix ans : mais nos Matelots entêtez que la Bouffole n'iroit jamais bien, pendant qu'il y auroit un cadavre à bord, le jetterent dans la mer, à mon grand regret.

Le terrain de ce quartier ne consiste qu'en collines & en vallées sablonneuses. Il n'y pleut pas non plus que dans tout le reste de cette partie du Perou : mais il y a des roses, & nous y vîmes le lit d'une petite riviere, qui étoit alors à sec.

L'autre particularité que j'ai promise, est que nous touchâmes dans le voisinage de

Santa,  
40 mi  
3 mille  
nombre  
pour a  
colline  
dans la  
Santa  
du po  
Surpris  
pouvie  
ils éto  
che de  
que no  
nous j  
tions  
choses  
dans la  
neuf a  
étoien  
te ouv  
d'une  
de ter  
vant c  
rent  
haute  
de la  
mont  
enfon  
jourd  
le lon  
heure  
nous  
la Pa  
nous  
No  
couri



Santa, qui est une petite Ville à 8 degrez 40 minutes de latitude Meridionale, & à 3 milles ou environ de la mer. Je fus du nombre de ceux qui mirent pied à terre, pour aller à cete place, & du haut de la colline qu'il nous falut passer, nous vîmes dans la vallée qu'il y avoit entre nous & Santa, trois petits Navires fort délabrez, du port de 60 ou 100 tonneaux chacun. Surpris à la vûe de ce spectacle, nous ne pouvions nous imaginer, par quel accident ils étoient venus là : mais à nôtre approche de la Ville, nous aperçûmes un Indien, que nous appellâmes, & qui vint aussi-tôt nous joindre. Nous lui fîmes diverses questions, & nous lui demandâmes entr'autres choses d'où venoient ces navires qui étoient dans la vallée. Il nous répondit qu'il y avoit neuf ans ou environ, que ces trois vaisseaux étoient à l'ancre dans la baye, qui est toute ouverte, & qui peut avoir 5 ou 6 lieuës d'une pointe à l'autre; qu'un tremblement de terre survint, qui poussa la mer bien avant dans le país; que ses vagues s'éleverent avec tant de violence & à une telle hauteur, qu'elle porta ces navires au dessus de la Ville, qui étoit alors située sur la montagne, que nous avions passé, & les enfonça au même endroit où ils sont aujourd'hui; qu'elle fit un dégât considerable le long de la côte, & qu'au bout de 24. heures elle rentra dans ses bornes. Lors que nous fûmes arrivez à la Ville, le Prêtre de la Paroisse, & plusieurs autres des habitans nous confirmèrent la même chose.

Nous perdîmes ainsi beaucoup de tems à courir d'un côté & d'autre, tantôt en mer,

& tantôt à terre; jusqu'à ce qu'enfin, après avoir visité bien des lieux & des parages, nous nous retrouvâmes aux Isles de Gallapagos, sous la ligne. Ce fut ici que nous résolûmes de sortir au plutôt de ces mers.

Nous mimés donc le cap au Sud, dans le dessein de ne toucher aucune part, que nous ne fussions arrivez à l'Isle de Jean Fernando. Lors que nous fumes à 12 deg. 30 minutes de latitude Meridionale, & à 150 lieuës ou environ du Continent de l'Amérique, nous sentîmes un terrible choc sur les quatre heures du matin: nos équipages du Vaisseau & de la Barque en furent si allarmez, qu'ils ne sçavoient où ils en étoient, & que chacun ne pensa qu'à se preparer à la mort. Il faut avoïer que le coup fut si prompt & si violent, que nous ne doutions point que le Vaisseau n'eût touché sur quelque roc: mais lors que revenus un peu de nôtre surprise nous jettâmes la sonde, il ne se trouva point de fonds: ainsi nous conclumes que ce devoit être un tremblement de terre. La secouffe même fut si rude, que nos canons sauterent dans leurs afuts, & que plusieurs de nos Matelots furent jettez hors de leurs branles. Le Capitaine Davis, qui avoit la tête appuyée sur un canon, fut jetté hors de sa cabane. La mer, qui paroît ordinairement verte, devint alors blanchâtre; & l'eau que nous en puisâmes pour le service du Navire, étoit un peu chargée de sable. Cela nous fit d'abord penser qu'il y avoit quelque banc; mais après que nous eumes sondé, nous vîmes bien que tout ceci venoit d'une autre cause. En effet, nous aprîmes dans la suite,

qu'à ce  
trembl  
grand  
reflux  
ge, qu  
vû d'e  
long-t  
tant d  
le & la  
sur un  
qui é  
loin d  
bêtes  
la cô  
vage  
de la  
de te  
dorm

Rev  
mes à  
Sud  
que r  
latitu  
à deu  
basse  
vis-à  
gros  
se co  
qui c  
rent  
s'éloi  
rût,  
te q  
jour  
la te  
te, l  
Nou

qu'à cette heure-là même il y avoit eu un tremblement de terre à Callao, qui est le grand chemin qui conduit à Lima; que le reflux de la mer s'étoit si éloigné du rivage, que tout d'un coup on n'y avoit point vu d'eau; & qu'après avoir disparu assez long-temps, les flots étoient retournez avec tant de furie, qu'ils avoient inondé la Ville & la Forteresse de Callao, quoi que situées sur une montagne; transporté les vaisseaux qui étoient à cette rade, à une lieuë plus loin dans le païs, noïé les hommes & les bêtes durant l'espace de 50 lieuës le long de la côte, & qu'enfin ils avoient fait du ravage à Lima, quoi qu'elle soit à six milles de la mer. Il semble que ce tremblement de terre fut de la même nature que celui dont nous avons vu les marques à Santa-

Revenus de nôtre fraïeur, nous continuâmes à courir au Sud, & nous fimes route Sud quart-à-l'Est, & Sud-Est, jusqu'à ce que nous eumes atteint 27 deg. 20 min. de latitude Meridionale. Nous aperçûmes alors à deux heures avant le jour une petite Isle basse & sablonneuse, & nous entendimes vis-à-vis de la Prouë de nôtre vaisseau un gros bruit, comme celui d'une mer qui brise contre le rivage. Là-dessus, les Matelots qui craignoient de donner à la côte, prièrent le Capitaine de tourner le bord & de s'éloigner de terre jusqu'à ce que le jour parût, à quoi le Capitaine consentit. De sorte que nous nous en écartâmes jusques au jour, & alors nous amenâmes de nouveau la terre, qui se trouva une petite Isle plate, sans être environnée d'aucuns rochers. Nous poussâmes jusques à un quatt de mil-

le du rivage, & nous le vîmes fort distinctement, parce qu'il n'y avoit pas la moindre brume. A 12 lieuës ou environ à l'Ouest, nous aperçûmes une grosse terre, que nous primes pour des isles, à cause des separations qu'il y avoit. D'ailleurs, il nous sembla qu'elle s'étendoit 15 ou 16 lieuës en long, & de grandes troupes d'oiseaux venoient de ce côté-là. J'avois bonne envie avec plusieurs autres de l'équipage d'aller voir cette terre; mais le Capitaine ne voulut pas nous le permettre. Quoi qu'il en soit, cette petite isle se trouve 500 lieuës à l'Est de Copayapo, & à 600 des Gallapagos, qui sont sous la ligne.

De retour à l'isle de Jean Fernando, vers la fin de l'année 1687. nous y espal-mâmes nôtre Vaisseau, & après avoir abandonné la Barque, nous fîmes route vers le Continent, dans le dessein d'aller à Mocha, pour y prendre quelques moutons, & faire ensuite le tour de la terre del Fuego. Mais lors que nous fûmes arrivez à cette isle, nous n'y trouvâmes rien; les Espagnols y avoient détruit ou enlevé les moutons, les chevaux, & tout ce qui pouvoit servir aux commoditez de la vie. Nous passâmes donc à l'isle de S. Marie qui est au 37 deg. de latitude Meridionale, dans l'esperance d'y trouver de bonnes provisions; mais elle étoit reduite dans le même état que la précédente: de sorte qu'il nous fallut contenter de farine, du maiz, de la chair salée des Tortuës de terre, & de 60 jarres de leur graisse fonduë, que nous avions pris aux Gallapagos. D'ailleurs, les Espagnols avoient mis des Chiens sur l'isle

de Jean  
vres &  
sister:  
Mocha  
pour av  
tuâmes  
faloit p

Trois  
fortune  
qu'ils  
mers a  
se déte  
Fernan  
quelqu  
nâmes  
haches  
les pro  
besoin.  
planté  
vres, &  
en a u  
gris, à  
Poulet  
me les  
le jou  
oiseau  
le poi  
avoir  
que ce  
mateur  
années  
est ar

No  
terre  
rieuse  
avant  
teur c

de Jean Fernando , pour y détruire les Chèvres & nous ôter ainsi les moyens de subsister : mais ne doutant point que l'isle de Mocha ne nous fournit assez de Moutons pour avituailer nôtre Vaisseau , nous ne tuâmes des Chèvres que ce qu'il nous en faloit pour l'usage présent.

Trois ou quatre de nos Compagnons de fortune , chagrins d'avoir perdu tout ce qu'ils avoient au jeu , & de sortir de ces mers aussi pauvres qu'ils y étoient venus , se déterminèrent à rester sur l'isle de Jean Fernando , dans l'esperance qu'il y viendrait quelques autres Armateurs. Nous leur donnâmes un petit canot , une marmite , des haches , de grands couteaux , du maiz , & les provisions , dont ils avoient le plus de besoin. J'ai appris dans la suite qu'ils avoient planté de ce maiz , apprivoisé quelques Chèvres , & vécu de poisson & d'oiseaux. Il y en a une espece de ces derniers , qui sont gris , à-peu près de la grosseur d'un petit Poulet , & qui font des trous en terre comme les Lapins : ils s'y logent la nuit , & le jour ils vont à la pêche : c'est aussi un oiseau de riviere , dont la chair sent un peu le poisson quoi qu'elle ait bon goût , après avoir été enterrée. J'ai ouï dire de plus , que ces hommes se mirent à bord d'un Armateur qui vint toucher là , une ou deux années après ; & qu'il y en a un d'eux qui est arrivé depuis en Angleterre.

Nous fîmes donc route pour doubler la terre del Fuego ; & nous essuyâmes une furieuse tempête trois semaines , ou environ avant que nous fussions arrivez à la hauteur du Cap Horn. Nous ne vîmes point ce

ce Cap ; parce que nous en étions trop au Sud , c'est-à-dire à 62 deg. 45 min. de latit. Meridionale , & nos Matelots peu habiles ne sçavoient où tourner leur course. Nous étions alors ici au cœur de l'Été ; car je me souviens que la tempête venoit de finir le jour de Noël 1687. Après être sortis de la mer du Sud , nous courumes au Nord , & nous rencontrâmes plusieurs montagnes de glace , que nous prîmes d'abord pour des îles. Quelques-unes paroïssent avoir une lieuë ou deux de long , & d'autres un demi mile. Nous les rangeâmes plusieurs jours de suite vent arriere ; & la plus grosse de toutes nous parut être de 4 ou 500 piez de haut. Après avoir jetté la sonde dans leur voisinage , il ne s'y trouva point de fonds ; de sorte qu'on a lieu de conjecturer qu'elles étoient à flot ; & peut-être même aussi profondes sous l'eau qu'élevées au-dessus de sa superficie. Nous ne vîmes point de ces montagnes de glace , lors que je passai dans la mer du Sud avec Mr Dampier ; & je n'ai pas même ouï dire que le Capitaine Sharp en rencontrât aucune à son retour de cette mer-là. Quoi qu'il en soit , nous les discernions de nuit si distinctement , qu'il nous étoit facile de les éviter : mais il y en avoit d'autres cachées sous l'eau , qui secouoient quelquefois nôtre bord , sans nous faire pourtant aucune perte considerable. D'ailleurs , les bouffées de vent qui passoient sur ces montagnes de glace , étoient si froides & si sensibles, que nos gens qui sortoient d'un païs fort chaud , pouvoient se tenir à peine sur le tillac.

Dans tout nôtre passage autour de la

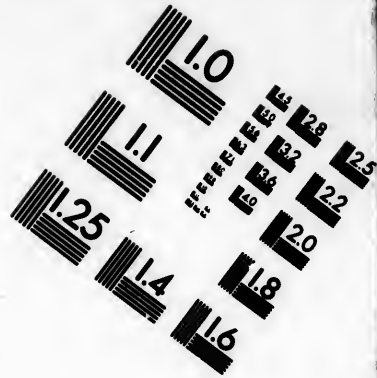
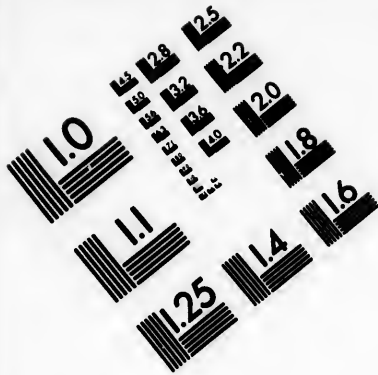
terre de  
suite q  
Horn,  
trouva  
couvert  
impossi  
selon n  
63 deg  
dire plu  
ou peu  
été. Le  
minute  
mettre  
lantiq  
bien-tô  
courir  
nous su  
leurs ,  
passage  
tes de  
faire u  
qu'elle  
ru Est  
rigger n  
au N.  
Qua  
latitud  
avons  
que n  
de te  
vers le  
trouve  
nous e  
qu'ap  
l'Oue  
vrir la  
dre c

terre del Fuego, & durant trois semaines de suite que nous courumes au Sud du Cap Horn, le tems fut si orageux, le Soleil se trouva si obscurci, & les Etoiles furent si couvertes par les nuages, qu'il nous fut impossible de prendre nôtre latitude: Mais selon nôtre calcul, nous fumes bien près du 63 degré de latitude Meridionale, c'est-à-dire plus avant au Sud qu'aucun Européen, ou peut-être qu'aucun homme ait jamais été. Lors que nous vîmes au 62 degré 30. minutes de latitude, nous resolumes de remettre le cap au Nord, vers l'Océan Atlantique & la mer d'Ethiopie: nous eumes bien-tôt fait la manœuvre nécessaire pour courir E. N. E. & par E. quart au N. & nous suivimes long-tems ces Rumbs. D'ailleurs, nous avions compté que dans nôtre passage l'aiguille Nordouestoit de trois pointes de compas: mais lors que nous pûmes faire une bonne observation, il se trouva qu'elle Nordestoit, & que nous avions couru Est quart au Sud. Il nous falut ainsi diriger nôtre course N. N. E. & N. E. quart au N.

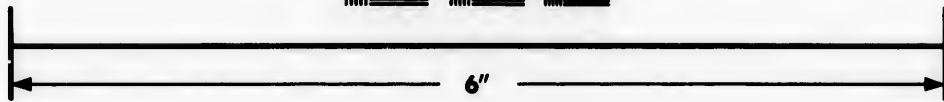
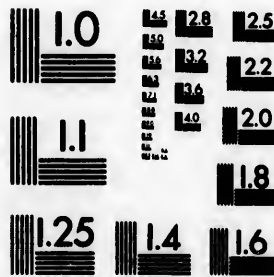
Quand nous fumes donc arrivez dans la latitude de la rivière de la Plate, où nous avions dessein d'entrer, nous comprâmes que nous n'étions pas à plus de 100. lieuës de terre, & nous fimes route tout droit vers le rivage, dans l'esperance que nous le trouverions au bout de ce chemin. Mais nous en étions alors à 500 lieuës; de sorte qu'après en avoir fait quelque centaine à l'Ouest dans la même latitude, sans découvrir la terre, nos gens commencerent à perdre courage, dans la crainte que nous sui-







**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14590  
(716) 873-4903

10  
ES 28  
ES 32  
ES 22  
ES 20  
ES 18  
ES 16

10  
01

vions toujours une fausse route, & que nous peririons en mer, faute de vivres, dont nous avions peu, & d'eau qui étoit encore plus rare. Dans cette extrémité, il survint une grosse pluye, qui dura un jour entier, & dont nous remplîmes plusieurs de nos barriques. Cela nous fut d'un grand secours, & servit d'abord à relever le cœur abatu de nôtre équipage. Mais après avoir couru 450 lieuës, sans amener la terre, nos gens s'alarmerent de nouveau, & peu s'en falut que nous n'en vinsions aux mains les uns avec les autres. La plupart souhaitoient qu'on changeât de route, dans la pensée que celle que nous suivions étoit fausse: mais le Capitaine Davis, & le Pilote Knott, les prièrent au nom de Dieu d'attendre encore deux jours. On y consentit, quoi qu'il n'y eût qu'un petit vent foible; & dans cet intervalle, une boufée de l'Ouest nous amena une troupe de Sauterelles & d'autres insectes; ce qui nous persuada que nous n'étions pas éloignés de terre. Si par bonheur ceci n'étoit pas arrivé, nous aurions infailliblement changé de route, puis qu'une bonne partie de l'équipage le vouloit à toute force, & qu'ils étoient même assez ignorans pour croire que nous étions encore dans la mer du Sud, & en ce cas-là, nous ne pouvions manquer de périr en mer.

A suivre la direction de cette boufée de l'Ouest, qui avoit amené les Sauterelles, & à fixer par la Bouffole le trait de vent d'où elles venoient, la terre que nous découvrimus étoit un peu au Nord de l'emboucheure de la riviere de la Plate. Nous abordâmes dont ici pour faire de l'eau &

des vivres , dont ce païs abonde. Dans cette vüe , nos gens armez de leurs fusils n'eurent pas plutôt apperçû un troupeau de Marsouïns sur une pointe de terre , qu'ils prirent la resolution de les attaquer. Pour en venir plus facilement à bout , quelques-uns d'eux leur couperent le chemin qui conduisoit à la montagne , pendant que les autres en devoient faire un grand carnage avec leurs coutelas. Mais à mesure que ceux-ci s'aprochoient , les Marsouïns se retiroient vers la mer , contre l'attente de nos Matelots , qui les avoient pris pour des Cochons ordinaires. Quand les Marsouïns eurent gagné le rivage , ils se mirent à contempler nos hommes , & lors qu'on étoit sur le point de leur donner dessus , tout le troupeau s'élança dans la mer , au grand étonnement de nos Chasseurs , qui furent bien mortifiés d'avoir manqué leur coup. Mais une autrefois ils en tirèrent deux qu'ils porterent à bord , & dont la chair avoit le goût de celle du Cochon de terre , à un petit goût de Poisson près. Ces animaux ne sont pas éloignez de la figure du Cochon ; ils ont la soie courte , mais plus rude que celle des Chiens marins , & les piez , qui leur servent aussi à nager , faits de même , & de couleur noire. Le païs est ici bien arrosé , & l'on y voit de tous côtez des troupeaux de gros bétail , des Daims & des Autruches , quoique d'ailleurs il n'y ait point d'habitans.

Nous vîmes grand nombre de ces Autruches , & nous trouvâmes quantité de leurs œufs sur le sable , où ces oiseaux les pondent , sans en prendre , à ce qu'on dit

aucun autre soin. Le Soleil les fait éclorre & les petits suivent la première creature qu'ils voient, aussi-tôt qu'ils sont hors de l'œuf. J'ai été suivi moi-même quelquefois de plusieurs de ces jeunes Autruches, qui sont fort simples & innocentes. Les vieilles sont ici d'une grosseur extraordinaire, & la cuisse d'une que je mesurai, n'étoit guère moins grosse que la mienne. Nous en primes des unes & des autres à bord, & nous en mangeâmes quelques-unes; mais la chair des vieilles étoit de fort mauvais goût. Il y a des personnes qui croient qu'elles mangent du fer; & il est vrai qu'elles avalent des clous, des pierres, & tout ce qu'on leur jette, mais tout cela passe à travers le corps, & leur sert à la digestion & non pas de nourriture; de même que les petits cailloux que certains oiseaux avalent & qui leur servent, pour ainsi dire, de meules dans le gésier, pour y moudre & broyer les viandes.

Après avoir remis en mer, & rangé la côte du Brésil, nous fîmes route vers les Isles Caribes. Ce fut ici où nous trouvâmes Mr Edwin Carter, qui montoit un petit vaisseau des Barbados. Je me joignis à lui avec quelques autres de mes compagnons de fortune, & il nous apprit que le Roi Jacques avoit publié une Amnistie en faveur des Boucanniers. Nous passâmes donc sur son bord jusques à la riviere de la Warre, & nous arrivâmes à la Ville de Philadelphie en Pensilvanie dans le mois de Mai 1688.

Je demurai ici quelque tems; au bout duquel le Capitaine Davis, Jean Hingson, & moi descendîmes la riviere de la Warre

jusques à la crique d'Apokunnumi. Nous fîmes ensuite charier nos cofres, & tout ce que nous avions, à travers une petite langue de terre, jusques à la riviere de Bohemia, qui conduit par la grande baye de Chisapeech à la pointe de Consolation dans la riviere Jaques en Virginie. Je comptois de m'établir ici: mais après un séjour de deux années ou environ, il me survint quelques embarras qui m'obligerent de retourner en Angleterre, où j'arrivai en 1690.

Peu de jours après mon retour je rencontrai le Capitaine de la Tartane Espagnole, que j'avois vûë à l'Isle de la sonde. Il parloit très-bien Anglois. Il me dit que le Capitaine qui l'avoit pris l'avoit amené à Londres, où il attendoit que sa famille, qui étoit une des plus considerables de Lima, Capitale du Pérou, lui envoiât dequoi se racheter. Comme j'avois contracté avec lui une amitié particuliere à l'Isle de la Sonde, où je l'avois guerri d'une blessure très-dangereuse, nous fûmes bien-aise de nous revoir. Nous nous entretenmes de nos Voiages, & s'il parut prendre quelque plaisir à m'entendre, j'en eus bien davantage à l'écouter. Il me conta comment il avoit fait naufrage au Port de la Caldera, & me fit une description de la nouvelle Espagne. Je trouvai les choses qu'il me dit si curieuses & en même tems si instructives, que je le priai de me les donner par écrit. Il ne voulut pas me refuser cette satisfaction; il les mit par ordre & en composa un petit ouvrage qu'il m'envoia. Je croi que le public ne me saura pas mauvais gré de lui en faire part.

**J**E fortis de la Ville des Rois , autrement de Lima , en 1678. pour me rendre à Callao & m'y embarquer sur une Fregate que je devois commander. Elle étoit chargée de Farine , de Fruits , d'un grand nombre de Caisses, & de Confitures, seches & liquides, pour Panama , où nous arrivâmes fort heureusement le sixième Mai , deux jours avant la Pentecôte. Delà voulant aller prendre d'autres marchandises à la Caldera , Port situé dans la Province de Costa-rica , Evêché de Nicaragua, j'en pris la route avec divers passagers que j'avois sur mon Bord. Nous mîmes à la voile le dixième Mai, & croyant arriver à l'ordinaire en moins de neuf jours à la Caldera , nous nous trouvâmes au bout de quinze obligez de jeter l'ancre à l'embouchure de la riviere de Manglarés, qui descend de Chiriqui , haute montagne fameuse par ses mines d'or. Là je descendis avec quelques personnes de l'équipage pour aller aux provisions , qui commençoient à nous manquer. Tout le monde convenoit , vû l'endroit où nous étions , qu'il suffisoit d'en prendre pour huit jours , mais à tout événement j'en pris sur mon compte pour un mois; & ces provisions consistoient en Veaux , Cochons , Volaille, en quelques Fruits du País, & en Maïz.

Nous étant remis en Mer , nous fûmes extrêmement battus des flots durant les huit jours que nous avions compté devoir nous suffire pour arriver au Port où nous voulions nous rendre; & le neuvième sur les quatre heures du soir nous fumes assaillis d'une furieuse bourasque ; & sans pouvoir nous en défendre , l'orage & la marée nous poussa-

rent sur une Côte si remplie d'écueils , que si nous eussions été jettez une portée de mousquet plus avant , le Vaisseau se seroit indubitablement brisé en mille pieces , & nous aurions tous péri , parce qu'il n'y avoit aucune plage sur cette côte qui étoit toute escarpée de rochers. Pour nous délivrer d'un danger si pressant , nous jettâmes au plutôt la Chaloupe en Mer , & tâchâmes de remorquer en pleine Mer la Fregate à l'aide de huit Rameurs des plus vigoureux. Nous y travaillâmes avec tant de concert & de diligence , que nous en vinmes enfin à bout. Mais comme tout ce que nous avions souffert pendant la tempête , & l'effort que nous avions fait pour nous tirer de ce dernier peril , nous avoit fort fatiguez , nous tombâmes dans une si grande nonchalance , que vers le minuit , sans savoir comment , le Vaisseau , par la mauvaise garde qu'on y faisoit , passa parmi des écueils , & porta sur l'un d'entr'eux en glissant avec tant d'impetuosité , que tous les sabots du côté gauche en furent brisez.

Au bruit que nous en ouïmes , nous nous crûmes perdus ; nous imaginant avec assez de raison que la quille avoit touché , mais nous ne pûmes nous en éclaircir sur le champ parce qu'il faisoit une obscurité à ne pouvoir rien discerner. C'est pourquoi nous passâmes le reste de la nuit dans une étrange inquiétude , quoique l'orage se fût dissipé. Heureusement le jour étant venu , nous connûmes que nous avions eu plus de peur que de mal ; & le vent nous ayant paru favorable , je fis relever les voiles. Néanmoins nous n'en jouïmes pas long-tems , car dans les quatre jours suivans il changea plus de six fois. Enfin après



avoir bien tournoyé de côté & d'autre, nous nous retrouvâmes à l'embouchure de la même Riviere que l'autre fois.

Tous les passagers n'en furent pas si fâchez qu'ils l'auroient été dans une autre conjoncture, parce que les vivres leur aiant manqué, il y avoit déjà trois jours qu'ils ne se nourrissoient que de la petite part que je leur faisois de mes provisions. Il falut donc mettre pied à terre une seconde fois. De peur de retomber dans le même inconvenient, ils se munirent pour quinze jours de la même espece de vivres, & apporterent aussi plusieurs fruits de Platanes qui sont délicieux quand ils sont meurs; & verts, étant cuits sous la cendre chaude, ils servent de pain dans la necessité & ne sont pas d'un mauvais goût. Pour moi je pris encore des provisions pour un mois, aimant mieux en avoir de reste que de m'exposer à en manquer.

Nous remîmes donc à la voile, & nous arrivâmes à la pointe du Cap de Borica; mais nous n'en fûmes pas plus avancez, car il survint un calme qui nous retint vingt-deux jours en cet endroit. Il duroit depuis l'aube du jour jusqu'au coucher du Soleil, & alors un petit Zephir s'élevant, nous faisoit naviger pendant toute la nuit avec un tems assez favorable; mais les Courans contraires qui regnent sur ces Côtes nous faisoient plus reculer en une heure que nous n'avions avancé en six; de sorte que si-tôt que le jour commençoit à paroître, l'homme qui veilloit à la hune s'écrioit avec de grande démonstrations de joie, Terre Terre; mais le jour devenant plus clair, chacun reconnoissoit que cette terre étoit la pointe de Borica, d'où

nous étions partis à l'entrée de la nuit , ce qui nous mettoit au deſeſpoir. Cependant, comme nous ne pouvions remedier à ce malheur , nous tâchions de nous en conſoler en nous occupant à diverſes choſes : les uns à la pêche , les autres à la lecture ; d'autres ſe baignoient dans la Mer ; mais nous paſſions tous la plus grande partie de nôtre tems à nous entretenir de nôtre infortune , tantôt en lamantant outre meſure , & tantôt ne pouvant nous empêcher d'en rire. Comme nos vivres avoient été conſumez pendant un ſi long calme , nous nous vîmes dans la neceſſité de faire une troiſième décente. J'étois d'avis que nous retournaffions à Panama ; mais le Pilote , & les Mariniers aſſurant qu'avec le moindre vent favorable, nous arriverions en quatre ou cinq jours à la Caldera , j'eus la complaiſance de ceder à leur ſentiment. Nous revirâmes donc & allâmes renouveler encore nos provisions à l'embouchure de nôtre Fleuve de Chiriqui. Nous en prîmes plus que les autres fois , après quoi nous étant remis en Mer , nous arrivâmes en huit jours de navigation à la vûe de l'Iſle \* du Cagno ; d'où les Matelots dirent qu'en deux jours nous nous rendrions au Port tant deſiré de la Caldera. Mais comme les hommes ſont ſujets à ſe tromper dans leurs jugemens , il arriva que le tems , qui étoit clair & ſerein , changea tout à coup. Le Soleil venoit de ſe coucher , lorsque le Pilote fit baiſſer les voiles , craignant la tempête dont nous menaçoit une petite nuée qui s'approchoit , & qui ne fut pas plutôt ſur nous, que s'étendant & ouvrant ſon ſein, elle verſa ſur la Fregate des torrens de pluie,

\* C'eſt à dire du Chien

éclairant & tonnant d'une manière à causer de l'épouvante aux plus intrepides. Il se faisoit un mélange de lumière & d'obscurité qui nous frappant d'horreur, ne laissoit pas de nous aider en quelque sorte, parce que les éclairs, qui nous environnoient de toutes parts, nous éclairoient à faire nôtre manœuvre; mais cette manœuvre ne nous servant pas beaucoup, nous prîmes le parti de laisser voguer au gré du vent & des eaux nôtre misérable Bâtiment, sans nous fatiguer d'un travail inutile. L'orage cessa, & le jour vint: mais comme il étoit encore trouble, & que la même nuée nous couvroit toujours, nous ne pouvions nous promettre du beau tems. Le Pilote voulut tâcher de découvrir à qu'elle hauteur nous étions; mais quelques observations qu'il pût faire, suivant les regles de son Art, il ne connut rien, pas même par conjecture. Je le fis appeler dans ma chambre & lui demandai si nous ne ferions pas mieux de chercher sur la Côte quelque lieu sûr & qui fût à couvert du vent & de la marée, pour nous y retirer jusqu'au retour du beau tems, plutôt que de nous opiniâtrer à errer ainsi à l'aventure, dans l'incertitude & le danger d'un orage, qui pourroit enfin causer nôtre perte. Le pauvre homme, les larmes aux yeux, ne pût me répondre autre chose, si ce n'est que ses pechez étoient sans doute la cause du mauvais succès de nôtre voiage & qu'il ne sçavoit que faire, parce que les Matelots ne vouloient plus lui obéir. Je les fis appeler, & les ayant questionnez, ils répondirent tous qu'ils croyoient être fort proche de Caldera, comme on le pourroit

reconnoître dès que le Ciel se découvroit. Dans cette esperance, continuant de croiser de côté & d'autre sur la même hauteur, durant cinq jours; le sixième, qui parut tel qu'on le pouvoit souhaiter pour sa serenité, le Pilote observa le Soleil & sa Bouffole, & assûra que nous étions sans faute à dix lieues du Port, & que bien-tôt nous découvririons la terre. Nous donnâmes aussi-tôt toutes les voiles; néanmoins nous navigâmes jusqu'à la nuit sans l'appercevoir. Le lendemain matin, il persista encore dans son sentiment jusqu'à midi qu'il découvrit de hautes Montagnes, qu'il fut près de deux heures à pouvoir reconnoître. Enfin après les avoir bien observées, il dit avec beaucoup de trouble & d'alteration, que c'étoient les montagnes de Chiriqui, où les courans nous avoient encore rejettez.

Il n'est pas concevable quel fut le chagrin de tous les passagers, quand ils apprirent cette déplaisante nouvelle. Ils firent des imprécations contre le Pilote & contre moi & nous eûmes assez de peine à calmer leur colere. Je leur proposai encore de retourner à Panama, où nous pouvions nous rendre en cinq jours; mais les passagers, dont la plupart avoient des Charges ou des affaires importantes dans la Province de Costa-rica, représenterent qu'il ne falloit pas se rebuter, que nous n'avions qu'à nous reposer quatre ou cinq jours en cet endroit, qui, malgré la quantité de mouchérons qui s'y trouvoit, ne laissoit pas d'être agréable, & qu'ensuite nous pourrions continuer nôtre navigation avec plus de bonheur. Le Pilote venant à l'appui de la boule, plus hardi ou

plus effronté que jamais , jura qu'il arriveroit au Port de la Caldera avant qu'il fût cinq jours , ou qu'il y brûleroit tous ses livres. Il fallut donc se rendre à cela , & nous allâmes nous reposer à Chiriqui pour la quatrième fois. Nous y demeurâmes six jours , pendant lesquels nous nous rafraichîmes , & mangeâmes force Oranges , tant aigres que douces , que nous trouvâmes sur la Côte de la Montagne. Puis nous étant encore munis de vivres , nous mîmes à la voile , comptant déjà quatre - vingt - un jour depuis nôtre départ de Panama.

Le lendemain , il s'éleva un vent si guai , qu'avec une partie des voiles seulement , nous crûmes avoir fait une des plus grandes journées de toute nôtre navigation ; mais le jour d'après , le ciel se couvrit , le vent cessa , & le plaisir que nous avions ressenti d'aller si vite fut bien diminué , quand nous nous apperçûmes au bout de douze jours que nous n'avions pas fait beaucoup de chemin , parce que les courans contraires nous faisoient presqu'autant reculer la nuit que nous avions avancé le jour. Cependant les provisions se consumèrent , & nous n'étions plus à Chiriqui pour en prendre de nouvelles. Enfin la nécessité vint à un point , que n'ayant plus pour repaître qu'un peu de maiz , qui étoit resté dans l'auge aux cochons , & que ces vilains animaux avoient remplie de fiante & d'ordures : ce desagréable mets fut partagé entre nous à portions égales ; & cela étant consumé , il falut composer une capitade des membres coriaces d'un vieux barbet qui avoit fait jusques-là mes délices. Tout l'équipage se jetta avec avidité sur

cette mauvaise galimafrée, & chacun n'en eut pas sa suffisance. Le jour suivant on prépara un nouveau repas d'un cuir de Taureau qui avoit servi de couche à mon chien, & qui par sa mort étoit devenu un meuble inutile. On le fit botuillir long-tems à gros bouillons, jusqu'à ce qu'il fût converti en un espece de colle noirâtre qui ne prévenoit pas fort les yeux en faveur du goût. Mais bien loin d'en être dégoûtez, nôtre faim étoit devenuë si devorante, que nous en mangeâmes avec autant d'appetit que si c'eût été de la gelée formée du suc substanciel des viandes les plus exquisës. Ce même jour un Matelot Negre ouvrit son coffre, & de deux platanes qu'il avoit serrez, il en mangea un, pelure, coque & tout, & vint en grand secret me presenter l'autre, me priant de luy en donner seulement la coque, & si-tôt qu'il l'eut il la devora avidement, de crainte que quelqu'un ne survint pour la lui arracher. Pour du vin, l'équipage en étoit suffisamment pourvû, & l'usage immodéré qu'on en avoit fait, n'avoit pas peu contribué au mauvais gouvernement de la Fregate. Voiant que les principaux Matelots, & sur tout le Pilote ne sçavoient plus que faire, & que tant de fautes averées à leur dam leur avoient bien fait perdre de ces airs d'assurance par lesquels ils avoient pretendu m'imposer sur leur capacité, je les pris en particulier: je les consolai & encourageai dans les termes les plus affectueux que je pus choisir: je n'eus pas de peine à les porter cette fois là à chercher la terre de tous les côtez qu'ils croiroient la trouver, & ils y étoient déterminéz; de sorte que si nous eussions

rencontré des terres peuplées de Sauvages Indiens, qui sont ennemis irréconciliables de toute la Nation Espagnole, nous y serions descendus avec joye pour nous tirer de la cruelle extremité où nous nous trouvions. Quelques-uns d'entre nous veillerent toute la nuit pour observer s'ils ne découvriroient point quelque Montagne qui nous indiquât nôtre route. A la pointe du jour, par un bonheur inespéré, on nous cria de la hune : Voile, Voile ! Cette voix répandit une si grande joie dans tout l'équipage, que sans songer à rendre à Dieu les graces que nous lui devons, nous nous mêmes tous à crier avec confusion : Arrive, arrive, hausse les voiles, abaisse celle-ci, monte vite. Enfin, après nous être fait d'un Navire à l'autre tous les signes qu'on a coûtume de se faire quand on se veut joindre, nous vinmes à nous aborder. Le Capitaine du Vaisseau, qui étoit un Mexicain de ma connoissance, n'eut pas plutôt sçu que je commandois la Fregate, qu'il fit jeter l'Esquif en Mer pour me venir offrir ses services. Après les premiers complimens, il m'apprit que nous étions auprès de l'Isle du Cagno, & nous convinmes d'y relâcher ensemble pour nous y reposer.

Dès que Don Louis de Legnarès ( ainsi se nommoit le Capitaine Mexicain ) fut informé de la pressante necessité où nous étions, il fit porter aussi-tôt dans la Fregate de la Volaille, du pain, des fruits & autres rafraichissemens capables de rétablir nos forces épuisées & de nous faire perdre le mauvais goût du vieux Barbet & de sa couche. Nous descendîmes enfin dans l'Isle, où nous

dinâmes sous le frais ombrage de quelques Platanes, situez sur les bords d'un agréable ruisseau, qui se déchargeoit à quelques cent pas de là dans la Mer. Le Bâtiment de Don Louis n'étant chargé que de vivres, de fruits & d'autres provisions qu'ils alloient vendre à Panama; les passagers de la Fregate & mes Matelots eurent de quoi choisir pour leur argent. Ils en prirent seulement pour quatre jours sur l'assurance qu'ils se donnerent à eux-mêmes qu'en deux ou trois ils arriveroient à la Caldera; mais pour moi, je fus pourvû gratuitement par Don Louis de toute sorte de volatile, de fruits, biscuits, conserves, chocolat, & d'autres choses de régale; & quelques instances que je pusse faire pour les lui payer, jamais il n'y voulut consentir, en me disant, que quelque jour je pourrois bien lui rendre la pareille.

Nous demeurâmes le reste du jour dans cette Isle délicieuse, où nous eûmes bien du plaisir; & à l'entrée de la nuit chacun entra dans son Vaisseau à la reserve de Don Louis qui voulut passer la nuit dans le mien. Il me divertit infiniment par la douceur de sa voix qu'il savoit conduire avec beaucoup de methode & d'agrément, & par l'enjouement de sa conversation. Comme nous ne pouvions pas toujours être ensemble, il fallut nous separer le lendemain. Ce que nous fîmes sur les dix heures du matin, après bien des embrassades & mille protestations de service.

Chaque Vaisseau ayant repris sa route, le mien navigea avec tant de bonheur, que le jour suivant sur les sept heures du soir



nous apperçûmes ce Port tant de siré, qui jusques-là sembloit ne devoir jamais paroître à nos yeux. Ce ne fut plus que réjouissances dans l'équipage : chacun avoit peine à moderer sa joie. Pour moi, j'en fus si transporté, que je fis present à mes Matelots d'un Quarteau de vin qui pesoit environ 90. livres, & un Marchand *Genois*, qui étoit sur mon bord, leur en donna autant. Les Matelots étoient dans une trop belle disposition pour remettre au lendemain à faire usage d'un present si fort à leur goût ; ils en firent l'essai le champ, & trouvant le vin excellent, ils commencerent à faire le service de *Bacchus*. Le Pilote, qui étoit à leur tête, les encourageoit par son exemple. Ils s'en acquiterent si bien, que de brindes en brindes, & à force de se faire raison les uns aux autres, les Quartaus furent mis sur le cul en peu de temps. Mais leur cervelle en fut troublée. Le Marchand *Genois* craignant que la manœuvre n'allât pas bien, s'avisa fort prudemment de s'aller poster entre le Pilote & celui qui tenoit le gouvernail sous ses ordres, parce qu'il avoit remarqué que le premier étendu sur sa chaise & passablement yvre, gouvernoit de memoire, comme se trouvant à la vûë d'un port connu. Ce Marchand se mit donc entre eux à égale distance, pour repeter les commandemens du Maître au valet, & servir comme de vehicule à sa voix. Cet excez de précaution nous perdit : car le Pilote ayant crié au Timonier, Au Norouest, au Norouest, qui étoit effectivement la route qu'il falloit tenir pour aller au Port de la Caldera ; le Marchand *Genois* qui étoit begue & qui ne par-

loit pas bon Espagnol , au-lieu de dire , al Norouesté , comme le Pilote , dit en begaiant : al Nornoroueste , qui est un autre vent ; le Timonier entendant cette voix & la croiant de son Maître , prit sans hesiter le chemin du Nornorouest : ce qui l'éloignant du Port , l'approchoit de la côte.

Pendant ce tems-là , comme la nuit étoit venue , les passagers & moi nous dormions sans nous appercevoir de cette méprise. Neanmoins sur les deux heures après minuit m'étant réveillé en sursaut au bruit des vagues qui frapioient avec impetuosité contre les rochers de la côte , je m'écriai tout surpris : Qu'est-ce donc ceci , Seigneur Pilote ? Entrons-nous déjà dans le Port ? A cet avertissement , deux ou trois fois réitéré , le Pilote fortit de sa vineuse letargie , & s'étant levé de dessus sa chaise pour s'en éclaircir , vit avec épouvante la Fregate si mal conduite & prête à heurter contre un roc qu'on avoit eu de la peine à discerner jusques-là à cause de l'affreuse obscurité que répandoit aux environs l'ombre d'une haute montagne couverte d'arbres. Il cria aussi-tôt aux Matelots : Tourne arriere ; mais il n'étoit plus tems , & l'infortuné Bâtiment poussé avec violence par le vent & la marée heurta presque dans le moment contre l'écueil d'une telle force , qu'un des côtez du Vaisseau en fut fracassé : une montagne de flots qui venoit de se briser contre le rocher , s'élevant au retour du côté de la Fregate , entra dans la chambre de poupe par les ouvertures des côtez , & l'inonda toute entiere. Alors ce ne fut dans tout le Vaisseau que clameurs effroyables & que desolation. Les

lamentations succederent aux cris de joie & d'émportement que les fumées bachiques leur faisoient pousser quelques momens auparavant. Rien ne peut égaler le trouble & la confusion qui regnoient par tout : quelques-uns réveillés en sursaut crioient comme les autres, quoi qu'à demi endormis & sans savoir encore pourquoi. Le bruit, l'obscurité, les hurlemens, tout augmentoit l'éfroi. Ce qu'il y avoit de plus déplorable c'est que nous voyons bien tous que nous étions perdus, & que nul ne pouvoit dire par quel étrange revers prêts à entrer dans le Port, nous étions engloutis par les eaux; & moi-même je n'en savois pas plus que les autres. Dans une si grande consternation, les uns à genoux sur le tillac pouffoient des vœux au Ciel pour leur salut; d'autres les mains jointes demandoient à Dieu misericorde. D'autres disoient à haute voix leurs pechez les plus secrets. Pour moi, parmi ces gemissemens, je conservai le sang froid que Dieu m'a donné, & que j'ai le bonheur de ne jamais perdre en quelque péril que je me trouve; & voyant qu'ils alloient tous perir faute de prendre le seul parti qui leur convenoit dans l'extrémité où nous étions, j'encourageai ces malheureux à travailler utilement & diligemment à se sauver. Je leur persuadai d'abord de couper les mâts, & de nous saisir de toutes les planches, poutres & autres choses qui pouvoient nous soutenir sur l'eau, & nous aider à gagner en nageant quelque lieu du rivage qui fut propre à aborder. J'ordonnai ensuite qu'on jettât dans la Mer tout ce qui par sa pesanteur pouvoit faire submerger trop promptement le Vaisseau: & par ce mo-

yen, aussi-bien que par celui des pompes, je retardai le naufrage jusqu'aux premiers rayons de l'aurore. Mais ce qui nous servit plus que tout le reste, fut le conseil que je leur donnai de prendre à deux une longue & menuë corde qu'ils tenoient chacun par un bout. Cet expedient sauva la vie à plusieurs ; car lors que la Fregate ouverte de tous côtez eut coulé bas malgré le secours des pompes, tout le monde se voyant obligé de se jeter à la nage sur les planches ou rouleaux de bois, dont il pût se saisir pour essaiër de gagner la terre, il arrivoit que le premier qui y abor- doit, tiroit après lui sur le rivage son com- pagnon qui tenoit l'autre bout de sa corde, & qui fort souvent étoit sur le point de se noyer. Je tirai de certe maniere le Pilote, quoiqu'il ne le meritât point. Nous échapâ- mes presque tous de ce danger, à la reserve de cinq ou six qui furent poussez avec violence par des coups de Mer, & qui perirent misé- rablement en donnant de la tête contre les écueils & contre le Vaisseau même.

Quelques heures après le naufrage la ma- rée s'étant retirée, laissa la Fregate presque à sec ; de sorte qu'il nous fut aisé d'en retirer tout ce qu'il y avoit dedans & de le transpor- ter à terre. Il n'y eut presque rien de perdu, puisque nous recueillîmes même la plus gran- de partie des choses que j'avois fait jeter à l'eau. Nous rendîmes graces à Dieu de nous avoir conservé la vie, après quoi nous brûlâ- mes le bâtiment pour en tirer le fer, que nous amassâmes en un endroit de la côte, avec tou- tes les hardes, sous des arbres feuillus que nous avions choisis pour nous y mettre à couvert de l'ardeur du Soleil. Comme nous

n'avions pourtant pas dessein d'y demeurer long-tems, j'exhortai mes camarades à choisir quelqu'un de la compagnie pour les gouverner, en leur representant qu'autrement ce ne seroit que désordre & que confusion. Ils me prièrent tous d'une commune voix & avec de grandes instances, de vouloir bien prendre ce soin, ce que j'acceptai; & pour commencer à exercer les droits de cette souveraineté, je fis trois détachemens, l'un pour aller chercher de l'eau dont nous avions un pressant besoin, l'autre pour aller à la provision; car celles du Vaisseau ayant été mouillées, ne pouvoient plus nous servir; & le troisiéme, pour reconnoître le País, & voir si l'on ne découvroit point quelque habitation, parce que le Pilote assuroit que nous étions à trois ou quatre lieues de la Caldera. Le premier détachement ne fût pas long-tems à revenir, & il apporta de très-bonne eau qu'il avoit trouvée près de là. Le second revint quelques momens après chargé de fruits sauvages d'assez mauvais goût, avec des œufs de Tortuë, & dit qu'il avoit vû un Porc-épi & des crotés de Poules de Nicaragua, qui sont ce qu'on appelle en France des Poules d'Indes. Satisfait de cette découverte, je renvoiai chercher une plus grande provision d'eau & d'œufs de Tortuë. Il y avoit une si prodigieuse quantité de ces œufs sur cette côte, que dans chaque creux qui se tenoit sur les sables de cette plage, on y en trouvoit jusqu'à deux ou trois cens. Nous en mangeâmes avec beaucoup d'appetit, quoiqu'ils eussent une certaine odeur de marécage qui bleffoit l'odorat & le goût. Nous passâmes le reste

de la journée à nous fabriquer de petites loges ou feuillées avec des branches de Palmier. Comme le Soleil se couchoit, nous vîmes revenir le troisième détachement, ce qui nous réjouit d'abord, comptant qu'il auroit sans doute découvert quelque habitation, mais il nous rapporta qu'il avoit rencontré un fort grand Fleuve si profond, si rapide & si plein de Crocodiles, qu'il lui avoit été impossible de le traverser. Je les blâmai des'en être revenus pour cet obstacle qui ne devoit pas les arrêter, puisqu'en coupant du bois ils pouvoient en former un radeau sur lequel il n'auroit tenu qu'à eux de passer le fleuve. De peur de quelque nouvelle bêtise de leur part, je résolus d'aller moi-même avec eux le jour suivant.

Le lendemain donc, après avoir laissé à un homme de la compagnie le soin de conduire ceux qui restoit, je les quitai en les avertissant que s'ils n'avoient pas de mes nouvelles dans huit jours, ils pourroient alors laisser les hardes & marcher sur mes traces en cherchant fortune, pourvû qu'ils ne s'éloignassent pas de la côte. \* Voici en quel équipage je partis: J'avois un haut de chausse de satin piqué plus ample que les Espagnols ne les portent d'ordinaire, une camisole blanche garnie de dentelles d'or de Naples, avec les boutons & boutonnières de même, & par dessus une casaque de velours gris de perle à manches pendantes, un chapeau de Castor blanc, deux pistolets & deux baionnettes à ma ceinture, & cent pistoles avec une montre dans ma bourse. Outre cela je portois à la main mon épée &

\* *Habillemens des gens de qualité du Perou,*

un cordon en écharpe où pendoit] la mire de mon harquebuzé avec ses charges de poudre & de plomb. Pour mon harquebuzé, c'étoit un Matelot qui la portoit, & cette arme étoit la meilleure piece de tout l'équipage : car outre qu'elle étoit de défense, c'étoit sur elle seule que la petite Caravane fondeoit l'esperance de subsister sa vie. Les autres, outre leur épée qu'ils avoient au côté, portoient une hache, une corde, un couteau, un petit fusil à faire du feu avec sa pierre, son fer, sa mèche & ses allumettes.

Après deux heures d'un chemin sablonneux & très-pénible, nous arrivâmes au bord d'un Fleuve que nous appellâmes le Fleuve des Crocodiles, quoiqu'à la verité il n'y en eut pas tant que le détachement l'avoit rapporté, & pour le passer, nous convinmes d'aller sur ses bords en le remontant jusqu'au premier bosquet où nous pussions trouver du bois propre à faire des radeaux. Nous en trouvâmes à deux lieux plus loin; nous en primes sur nos épaules autant qu'il nous en falloit, puis nous descendîmes le Fleuve par où nous étions venus, jusqu'au lieu que nous avions quitté; car nous ne voulions pas nous éloigner de la côte; esperant, suivant l'opinion du Pilote, gagner le port de la Caldera. Aiant fabriqué un radeau le mieux qu'il nous fut possible avec nos haches, nôtre bois & nos cordes, nous nous hazardâmes à nous abandonner dessus au courant du Fleuve qui étoit très-rapide. On y avoit fait une espece de bancs de joncs pour moi qui y entrai le premier, après avoir pris mon harquebuzé des mains

de celui qui la portoit. Le Pilote se mit à l'un des bouts, & un vigoureux Matelot de l'autre, avec chacun une longue perche & deux rames pour le conduire. Comme nous n'y pouvions tous entrer sans l'enfoncer sous l'eau par nôtre pesanteur, nous nous partageâmes; une partie resta sur le bord du Fleuve, & l'on attacha seulement au radeau une longue corde, afin que ceux qui demeureroient, le pussent retirer lorsque les premiers seroient passez. Cela étant fait, nous reprîmes les cordes dont nous jugeâmes pouvoir encore avoir besoin, & je fis jeter à l'eau les bois du radeau pour ôter à la compagnie toute esperance de retourner sur ses pas jusqu'à ce que nous eussions trouvé quelque habitation, & reconnu si nous étions en terre ferme ou dans une Isle. Nous marchâmes encore environ six lieuës, au bout desquelles nous passâmes un autre Fleuve de la même maniere que le precedent; & comme le Soleil se couchoit, nous arrivâmes à une plage assez étendue où nous fîmes halte tous bien fatiguez; mais moi particulièrement, parce qu'ayant passé par des endroits fort humides & marécageux, mes souliers s'étoient mouillez de telle sorte, que le cuir s'en étoit étendu; d'ailleurs le sable y entrant de tous côtez m'incommodoit beaucoup. Mes souliers me causant donc plus d'embaras qu'ils ne m'étoient commodes, je les quittai. Comme nous cherchions de l'œil un terrain plus élevé que les autres pour nous y reposer & y passer la nuit, nous entendimes quelque bruit près d'un vieux arbre sec dont le tronc étoit creux de caducité. Nous en étant approchez



pour en découvrir la cause, nous en fîmes sortir une espece de gros Lezard que les habitans du País nomment Yguana. C'est bien le plus laid animal que la nature ait formé : mais en recompense, la chair en est fort délicate. Elle approche fort du goût d'une Poularde. Le Pilote le frapa de sa hache & le fendit en deux. Nous avions bien besoin de faire une si bonne rencontre pour reparer nos forces qu'une longue & penible marche, & le défaut de nourriture avoient déjà presque épuisés. Il ne nous en fallut pas davantage pour nôtre souper & pour un bon souper ; car ce Lezard avoit trois quarts d'aune de long. L'ayant fait rôtir sur les charbons, nous le mangeâmes, & après ce repas, nous nous endormîmes. Nous nous remîmes en chemin au point du jour. Sur les dix heures, il nous fallut monter une montagne fort penible, & percer ensuite un bois des plus épais rempli d'épines & de ronces, afin d'éviter un Cap qui nous auroit obligé de faire un grand détour. Ce fut là que j'eus beaucoup à souffrir. A force de marcher j'avois usé la semelle de mes bas, & mes pieds nuds n'étant pas accoutumés à un chemin si rude, furent en peu de tems pleins d'estafilades & d'écorchures. Ce fut encore pis, lorsqu'au sortir de ce bois nous eûmes gagné le bord de la Mer ; le sable de la plage échauffé par l'ardeur du Soleil, me fit venir sous la plante des pieds des ampoules aussi grosses que des œufs de pigeon ; & ces ampoules venant à se crever, & le sable y entrant jusqu'à la chair vive, y causoit une cuisson douloureuse. Le mal que j'en souffrois fit pitié à tous mes compagnons, qui m'obligerent à

m'arrêter sous une feuillée qu'ils firent sur le bord d'un ruisseau, & sous laquelle nous nous mîmes à couvert; car le Soleil étoit bien ardent. Pendant qu'une partie s'y reposoit, l'autre alla dénicher assez près de là dans les creux des rochers que la Mer batoit, un grand nombre d'une espece de limaçons de Mer que les gens du pais appellent Burgados, & dont ils mangent assez communément. Il ne fut plus question que de les faire cuire. Nous aurions fort souhaité de les manger bouillis, mais nous n'avions pas de vaisseau où nous les pussions mettre, & il fallut nous contenter de les faire rôtir sur les charbons. Nous en mangeames avec appetit, & après le dîner, la nécessité d'avancer chemin nous obligea de nous remettre en marche. Je m'y disposai malgré mes ampoules; on m'envelopa les pieds le mieux qu'il fut possible de linges déchirez & de vieux haillons, & l'on me fit une espece de chaussure comme on en voit aux pauvres Mandians. Cela me mena jusqu'au coucher du Soleil que nous arrivâmes sur les bords d'un Etang, où nous fûmes harcelez par une si grande quantité de couffins, que quelque las que nous nous sentissions, nous n'y pûmes tenir, & que nous fûmes obligez, pour les fuir, de marcher jusqu'à dix heures de la nuit. Nous la passâmes avec beaucoup d'inquiétude & d'autant plus de crainte de nous voir assaillir par une troupe d'Indiens Sauvages, que nous avions apperçû une lumiere à travers les arbres d'un Bois voisin; mais nous n'en eûmes que la peur.

Le lendemain continuant nôtre route,

nous rencontrâmes un ruisseau aux bords duquel nous trouvâmes du feu allumé & un grand nombre de coquilles de platanes autour ; ce qui nous fit croire d'abord qu'il devoit y avoir là auprès quelques-uns des arbres qui portent ce fruit ; mais nous en cherchâmes vainement aux environs , d'où nous conjecturâmes que les personnes qui en avoient mangé en cet endroit , les y avoient apporté d'ailleurs. Sur le midi , nous arrivâmes à un grand Fleuve tout bordé de grands arbres de haute futaie qui formoient un fort bel ombrage. Comme la faim nous pressoit , nous y jettâmes l'hameçon & pêchâmes trois poissons d'une raisonnable grandeur que nous fîmes rôtir. Nous passâmes ce Fleuve sur un radeau à la maniere ordinaire , & poursuivîmes nôtre chemin jusqu'à un autre plus grand encore, aux bords duquel nous passâmes la nuit & dormîmes ; un d'entre nous faisant la sentinelle pour n'être pas surpris des Indiens. Le jour venu , nous vîmes autour de nous un grand nombre de Palmiers , dont nous coupâmes quelques bourgeons pour en manger le cœur qui est tendre , mais insipide & fade , & approchant du goût de la cire de bougie. Un peu plus loin nous trouvâmes une espece de fruit de la couleur de la mûre & de la grosseur d'un abricot. Les habitans le nomment Icacos. Il est aigre-doux , & du reste d'un goût très-agréable. Nous nous en accommodâmes mieux que des bourgeons de Palmier. Nous regagnâmes ensuite le bord de la Mer , après avoir traversé un Bois & une Montagne. Nous aperçûmes sur la plage un grand nombre de Crabes ou

Ecr  
tre  
no  
ga  
si  
no  
he  
Ma  
gra  
ar  
bu  
&  
de  
do  
lai  
jeu  
un  
ch  
Ca  
ces  
ma  
rô  
  
nô  
de  
re  
fi  
v  
d  
p  
l  
c  
r  
h  
c  
f

Ecrevisses de Mer. Nous fîmes d'abord nôtre compte d'en faire un bon repas ; mais nous comptions sans nôtre hôte ; & les gaillards avec leurs pattes crochuës étoient si bons coureurs , que les plus alertes de nos gens les poursuivirent plus d'une demie heure sans en pouvoir attraper que quatre. Mais en récompense aiant remarqué un grand nombre de Pape-gais sur quelques arbres voisins , j'eus recours à mon harquebuzé qui jusqu'alors nous avoit été inutile ; & j'en tuai six qui nous furent d'une grande ressource. C'est un espece de Perroquet , dont la chair , quoique dure & noire , ne laisse pas d'être délicate ; & quand ils sont jeunes & par conséquent plus tendres , c'est un manger de Roi. Nous nous remîmes en chemin & allâmes passer la nuit près d'un Cap où nous trouvâmes en abondance de ces fruits que j'ai nommé Icacos. Nous mangeâmes crus les plus meurs , & fîmes rôtir les autres.

A la pointe du jour , nous commençâmes nôtre cinquième journée. Nous passâmes deux rivieres sur des radeaux sans avoir rencontré aucune chose à manger , jusqu'à six heures du soir que je tuai un Pan. Il étoit venu se poser pour son malheur sur le haut d'un arbre , au pied duquel je m'étois assis pour me reposer. Nous en fîmes un regal & le mangeâmes comme le mets le plus friand que nous eussions eu jusqu'alors. Le lendemain nous arrivâmes sur le midi à une cabane deserte où nous trouvâmes une grande quantité de platanes meurs. Nous en mangeâmes la moitié , & nous nous chargeâmes de l'autre en cas de besoin , non sans crainte

d'être surpris en cet exercice ou poursuivis après le coup par le Maître de la cabane & toute sa sequelle. Mais nous fûmes assez heureux pour ne voir personne. Nous continuâmes de marcher jusqu'à la nuit que nous passâmes au bord d'un Fleuve, après avoir fait nôtre souper des platanes que nous avions volest. Quoique nous en eussions mangé beaucoup durant le jour, & que ce soit un aliment fort pernicieux à cause de son excessive froideur, aucun de nous n'en fut incommodé.

Le jour suivant, quatre personnes de nôtre compagnie allerent à deux lieues de là sur une montagne y chercher du bois à radeau pour passer le Fleuve, & me laisserent accompagné d'un seul homme. Je ne pouvois presque plus me tenir sur mes piez. Il fallut pourtant me lever un moment après leur départ, & l'occasion le meritoit bien, puisque c'étoit pour tirer sur une bande de Ramiers qui vinrent se percher sur un arbre à cinquante pas de moi. Je me traînai presque à quatre pattes jusques sous l'arbre avec autant de lassitude que de crainte de les effaroucher. Le Ciel benit ma peine, car j'en tuai dix-huit d'un seul coup avec de la cendre de plomb; de sorte que mes camarades à leur retour trouverent un banquet à quoi ils ne s'atendoient pas. La joie qu'ils en eurent, étoit si grande, qu'ils ne s'apercevoient presque point que le vin leur manquoit pour faire chere entiere. Les dates qu'ils avoient apportées du bois servirent de pain. Après un si bon repas, nous recommençâmes à marcher. Je repris courage & suivis les autres autant que mes forces me le

le.  
he  
nir  
pa  
&  
pre  
l'in  
se  
je p  
guc  
bit  
me  
des  
le r  
rec  
uni  
per  
ils  
s'op  
mo  
qu'i  
ils  
à m  
la p  
nibl  
que  
voie  
sein  
Cal  
dire  
& j  
qu'i  
succ  
Alor  
que  
ces  
chir.

Je ne purent permettre ; mais au bout de deux heures de chemin , ne pouvant plus me tenir sur mes piez malades , je priai mes compagnons de continuer leur voiage sans moi , & de me laisser en cet endroit , en leur représentant qu'il n'étoit pas juste que pour l'interêt d'un seul les autres s'exposassent à se perdre : que je les suivrois le mieux que je pourrois aussi-tôt que mes piez seroient gueris ; que s'ils rencontroient quelques habitations d'Espagnols , je les conjurois de me revenir trouver , mais que si le país étoit desert , ils prissent le parti qu'ils jugeroient le meilleur ; & que sur toute chose je leur recommandois de demeurer toujours bien unis. Il n'est pas concevable combien cette petite troupe parut touchée de ces paroles. Ils ne purent retenir leurs larmes , & ils s'opposèrent tous à la résolution que je témoignois vouloir prendre. Ils me jurèrent qu'ils ne m'abandonneroient point , dussent-ils mettre leur vie en peril , & ils s'offrirent à me porter sur leurs épaules. J'en rejetai la proposition , comme une chose trop pénible & qui les retarderoit trop , ajoutant que le tems leur étoit cher , & qu'ils devoient poursuivre avec diligence leur dessein , qui étoit de se rendre au Port de la Caldera. Mais quelque chose que je leur pûs dire , ils n'en voulurent point démordre , & je fus obligé de me laisser porter. Ce qu'ils firent tous , en se relaiant l'un l'autre successivement , jusqu'à sept heures du soir. Alors ils s'arrêtèrent autant pour se reposer que pour manger , car ils avoient besoin de ces deux choses & encore plus de se rafraichir. Pour subvenir à l'une de ces necessitez,

ayant trouvé par bonheur de ces mêmes li-  
maçons de roche que j'ai appellez Burga-  
dos, nous les fîmes rôtir sur les charbons,  
mais ce n'étoit pas contentement; car la fa-  
tigue du chemin & l'ardeur extrême du So-  
leil que nous avions soufferte pendant tou-  
te la journée, nous avoit furieusement alte-  
rez; nous avions le gozier tout enflammé,  
& nous manquions d'eau douce pour étein-  
dre un si grand feu; heureusement ayant  
poussé nôtre marche une lieuë plus avant,  
nous rencontrâmes un des plus délicieux  
Fleuves qu'on puisse voir. Le rivage en étoit  
bordé de part & d'autre de hauts Platanes  
tout chargez de fruits & dont les branches  
se croisant au dessus de l'eau, formoient  
tant que la vûë se pouvoit étendre, une es-  
pece d'allée en berceau la plus agréable du  
monde. Nous rendîmes graces à Dieu d'une  
si bonne rencontre; nous apaisâmes nôtre  
soif avec avidité, & nôtre joie fut encore  
augmentée, lors que le Pilote, après s'être  
orienté, nous dit: qu'il reconnoissoit le  
lieu, & que cette belle riviere que nous  
admirons, étoit celle de S. Antoine. Il nous  
assûra de plus qu'à quatre lieuës de là étoit  
une riche Ferme abondante en troupeaux &  
qui appartenoit à Alonse Macotela, Bour-  
geois de la Ville d'Esparza, dans la Provin-  
ce de Costa-rica. Un homme de la compa-  
gnie en fut si transporté, qu'il tira ses ta-  
blettes pour marquer une si heureuse jour-  
née. Le fruit de ces grands arbres, dont  
nous ne pouvions nous lasser d'admirer le  
beau feuillage, nous servit de souper ce soir  
là; & pour le diversifier, nous en mangeâ-  
mes de crus, de rôtis, & de cuits sous la

endre. Nous passâmes ensuite le fleuve sur un radeau, & la nuit étant venue, nous nous endormîmes avec plus de tranquillité que les nuits précédentes.

Le lendemain, trois de nos hommes furent détachés pour aller à la Ferme de Macotela, & moi je restai avec les deux autres tout ce jour là & le suivant, nous nourrissant d'Ecrevisses que nous pêchions dans la Riviere. J'avois pour compagnons le Marchand Genois, dont j'ai parlé; & un Religieux de la Merci. Ce dernier, pendant que nous dormions l'autre & moi, la nuit du second jour, étoit chargé de faire la garde, afin de nous précautionner contre les surprises; mais la sentinelle, plus accoutumé aux fonctions claustrales qu'aux militaires, s'endormit aussi-bien que nous, jusqu'à ce qu'environ sur les onze heures je me reveillai en sursaut au bruit d'une voix qui me sembloit avoir prononcé mon nom. J'appellai la sentinelle pour m'en éclaircir; mais la sentinelle ne répondant non plus qu'une souche, je me levai sur mon séant, & en même tems je m'entendis appeler distinctement, quoique d'assez loin. Je reveillai le Marchand Genois & le Religieux, & un moment après nous vîmes paroître sur la riviere un grand radeau sur lequel il y avoit plus de vingt personnes. Ils étoient conduits par Don Domingo de Chavarría, Navarrois, Curé de la Ville d'Esparza. Nos trois hommes, qui s'étoient détachés pour aller à la Ferme de Macotela, l'y avoient rencontré & luy avoient dit dans quel état nous étions sur le bord du Fleuve de S. Antoine, où nous attendions leur retour; &



le bon Curé, pouſſé par un mouvement de charité, venoit au-devant de nous avec des rafraîchiſſemens pour rétablir nos forces perduës. Il s'étoit fait enſeigner l'endroit où nous pouvions être, & il étoit parti ſur le champ avec tous ſes domeſtiques, quelques-uns de ſes amis & toutes les provisions qu'il avoit pû ramaffer. Aiant ſû qui il étoit & le deſſein qui l'amenoit, je courus l'embraffer dès qu'il fut à terre, en lui faiſant force complimens, que la joie où j'étois rendoit très-sinceres. Celle du Marchand & du Religieux de ſe voir affranchis du peril de la faim & de la ſurpriſe des Sauvages Indiens, n'étoit pas moindre que la mienne, & Don Domingo & ſa compagnie n'en avoient pas moins que nous de nous avoir rencontrez. Ainſi tout le monde étoit content; mais comme il étoit heure induë, pour tenir plus long-tems converſation en cet endroit, nous paſſâmes tous la riviere ſur le radeau; & lors que nous fûmes de l'autre côté, chacun monta à cheval, hors moi, qui, pour le ſoulagement de mes piez & de mes autres membres fatiguez, fus juché dans un de ces lits penſiles ou ſuſpendus qui ſont ſi fort en uſage dans tous ces Païs Occidentaux. Six Indiens de relais, gens des plus robuſtes, me portoient alternativement à deux ſur leurs épaules, mieux que n'auroient pû faire les meilleurs Mulets du Païs. Nous arrivâmes en cet équipage un peu avant le jour à la Ferme de Macotela, où nous nous reposâmes quelque tems. Enſuite nous étant remis en chemin, nous nous rendîmes à Eſparza, Ville très-petite, Il n'y a qu'une ſeule Paroiſſe &

deux Convents, l'un de Religieux de S. François, & l'autre de l'institution du Bienheureux Jean de Dieu. Je fus porté à la maison de Don Domingo de Chavarria, où je trouvai nos trois compagnons qui avoient pris les devans.

Nôtre premier soin fut d'envoyer un Courier à Cartage, Capitale de la Province de Costa-rica, pour donner avis de mon arrivée à Esparza, à D. Juan de Salinas, Gouverneur & Capitaine Général de cette Province, & Chevalier de l'Ordre de Calatrava. Je le connoissois pour l'avoir vû à Lima, où j'avois contracté avec lui une amitié particuliere. Le Courier fit tant de diligence, que vingt-quatre heures après son départ je vis entrer D. Juan dans ma chambre. Après les premiers complimens, je lui racontai ce qui nous étoit arrivé, & ce Gouverneur, à ma priere, fit partir une Fregate pour aller querir mes pauvres compagnons de naufrage, qui se devoient lasser d'attendre si long-tems. Sur les informations qu'on donna à ceux qui la conduisoient, de la hauteur & du lieu où ils devoient les trouver, ils s'y transporterent; mais ils revinrent deux jours après, rapportant qu'ils n'avoient rencontré personne. On se persuada qu'ils n'avoient pas fait assez d'attention aux signes qu'on leur avoit marquez pour reconnoître le lieu; c'est pourquoi Don Juan de Salinas y envoya un autre Bâtiment, avec ordre à l'équipage de descendre à terre & de faire leur possible pour rapporter des nouvelles certaines de mes camarades. Ces seconds y étant arrivez descendirent sur la plage, & n'y voiant rien, le Capitaine détacha les

plus alertes de ses Matelots , pour aller en quête aux environs. Ils firent un circuit de plus de deux lieues sans rien rencontrer ; & voyant qu'ils y perdoient leurs peines , ils retournerent faire leur raport. Comme ils étoient prêts à remonter dans leur barque , l'un d'entr'eux aperçut sur la greve un grand amas de feuilles , qui paroissoit n'avoir pas été mis là sans dessein ; il s'avisa de les aller ranger à droite & à gauche avec le pied , & trouvant dessous des hardes , de la ferraille , des coffres , des balots , cette découverte le surprit ; ses camarades & lui ne pouvoient comprendre pourquoi on les avoit ainsi abandonnez : & ne sachant rien de meilleur à faire , ils les embarquerent dans leur Vaisseau , & vinrent rendre compte de leur commission. Chacun crut à Esparza , & moi à la fin comme les autres , que nos camarades avoient été surpris par les Sauvages qui les avoient menez à leurs habitations ; & je desespérois de les revoir jamais. Quatre jours après , le Gouverneur mangeant avec moi chez le Curé , il arriva à la porte du logis un Cavalier qui couroit à toute bride , & qui raporta plein d'effroi , qu'il avoit vû marcher entre le Bois & la Mer une puissante armée d'Anglois. On le fit entrer sur le champ dans la maison du Curé ; & il nous assûra la même chose. Sa fraieur persuadant encore plus que ses paroles , chacun aussi-tôt se leva ; on courut sonner l'alarme par tout avec assez de chagrin ; car tout ce qu'il y avoit de gens dans la Ville étoient trop mal armez pour faire une vigoureuse resistance , & encore moins bien disciplinez. Le Gouverneur monta à

cheval, & tout incommodé que j'étois je le suivis pour lui aider à ranger ses gens. Le bruit, le tumulte, le desordre croissoit à chaque instant. Il venoit des gens de tous côtéz qui disoient que l'ennemi s'aprochoit. D. Juan & moi sortimes de la Ville, pour nous en éclaircir par nous-mêmes; & à peine eûmes-nous fait cinquante pas dans la campagne, que nous vîmes aprocher, en un équipage fort délabré, nôtre petite troupe qui composoit elle seule cette formidable armée, dont on nous avoit menacez. La crainte qu'ils ont en ces quartiers-là d'être assaillis par les Flibustiers des Isles, qui sont gens à tout entreprendre pour piller, les trouble si fort, qu'ils se représentent des fantômes, & leur fit prendre en cette rencontre cinquante hommes bien fatiguez & tous desarmez pour une puissante armée d'ennemis. Je ris beaucoup de cette terreur panique, lorsque j'en eus reconnu la cause, & j'eus une joie extrême de voir mes compagnons échapez du peril que j'avois craint pour eux. Je les questionnai sur leur aventure, & ils me répondirent: qu'ayant attendu trois jours plus que le tems marqué, ils avoient cherché fortune, suivant mon conseil, & marché sur mes traces le long de la côte.

Je demurai près d'un mois à Esparza, d'où je sortis ensuite avec de bons guides, après avoir reçu tous les bons traitemens imaginables du charitable D. Domingo, & de D. Juan de Salinas des lettres de recommandation pour le Viceroy de la nouvelle Espagne, dont il étoit un peu parent. J'avois bien de l'impatience d'aller voir un

Royaume si riche, si fertile & si étendu. Les Peuples en sont à peu près les mêmes que ceux du Perou, en ce qui concerne leurs coutumes. Ils ont le même teint & la même forme de corps. Le climat en est presque égal, quoique le Perou soit plus sous la Ligne, & le terroir d'une pareille fertilité; avec cette différence, que la nouvelle Espagne n'est pas si remplie de Montagnes, & que les Habitans en sont plus sociables, à cause du grand commerce qu'ils ont avec les Espagnols naturels. Leur religion & leurs Loix politiques étoient peu différentes, & voici quelles ceremonies ils employoient anciennement, en l'un & l'autre de ces Royaumes, pour l'installation de leurs Rois. Ils les elevoient sur une espee de brancard d'or, paré de plumes de diverses couleurs, & de la forme à peu près de ceux où l'on porte les Chasses & Reliques de nos Saints. Là, tous leurs Sujets accouroient en foule leur baiser les piez, & leur offroient en hommage de l'or, de l'argent, des plumes, marchandises, étoffes, animaux, vifs ou morts, des fruits, des grains, &c. chacun selon ses moyens: après quoi ils les obligeoient à jurer, qu'ils n'oprimeroient jamais leurs Peuples, mais qu'ils leur administreroient la justice avec zèle & integrité; qu'ils seroient courageux dans la guerre; qu'ils obligeroient le Soleil à leur continuer son cours & sa lumiere, qu'ils forceroient les nuées à pleuvoir dans leurs besoins, la Terre à fructifier, les Fontaines & les Rivieres à faire couler leurs eaux, les Animaux à se multiplier par la generation; & en cela ceux du Perou étoient

encore plus superstitieux que les Mexicains, puisque les Incas, leurs Rois, avoient consacré un Temple au Soleil dans l'Isle du Lac de Tititaca. Ces deux riches Roiaumes differoient ou different en cinq choses remarquables: La premiere, c'est que quoique la nouvelle Espagne produise, dans les entrailles de ses Montagnes, tous les mêmes métaux que le Perou, il ne s'en tire point de vis-argent comme en l'autre, & il falloit qu'on y en apportât d'Espagne ou d'Allemagne, pour qu'on pût travailler à ses Mines. La seconde difference, c'est que dans le Mexique les Rois se faisoient par election, qu'au contraire dans le Perou ils parvenoient au Trône par droit de succession. La troisième, c'est que leurs langues avoient si peu de ressemblance entr'elles, tant la generale que les particulieres, qu'il ne s'y rencontroit pas un seul terme qui eût du rapport avec un autre. La quatrième est, qu'au Mexique leurs Chroniques, Traditions & Antiquitez se conservent & se manifestent par des Peintures, & dans le Perou par des Quipos. Enfin la dernière, c'est que le Vin, dont ils font usage au Perou & qu'ils appellent Chicha, se tire du Maiz qui est une espece de bled semblable à celui de Turquie, & dans la nouvelle Espagne ils le nomment Pulque, & le tirent d'un Arbre, nommé Maguey.

Le terme de Costa-rica, qui signifie en Espagnol, Côte riche, sembleroit donner une grande idée de la Province qui porte ce nom; mais la verité est qu'il lui a été donné par ironie, parce que c'est un terroir pauvre & peu fertile, quoi qu'a-

bondant en gros & menu Bétail. Elle est du Diocèse de Nicaragua; sa Capitale est Carage; elle a sur la Mer du Sud le Port de la Caldera, & elle en a d'autres sur celle du Nord. C'est un Gouvernement & une Capitainerie Générale, à cause que par sa situation elle est exposée aux insultes des Flibustiers des Isles.

La Province de Nicaragua la suit; c'est un Evêché & un Gouvernement. La terre en est fertile, l'air très-sain, & le païsage le plus agréable du monde, parce qu'il offre à la vûe des plaines, des ruisseaux, des Bosquets, dont les arbres s'élevent dans les nuës, & il s'y en trouve d'une si prodigieuse grosseur, que douze hommes se tenant par la main les peuvent à peine embrasser. Il y a dans cette Province un grand nombre de Villages, de Bourgs & de Villes, dont les principales sont: Leon, Grenade, Segovie & Nicaragua. A cinq milles de cette dernière est une très-belle Isle sur le Lac dont j'ai parlé; elle est fertile en Cacao, Ouatte, Teinture d'écarlatte & en Fruits d'un goût délicieux. Ses Ports sur la Mer du Sud, sont ceux de Nicoya, de Realexo & de Masoya; & cette célèbre Habitation des Indiens du païs, qu'on appelle le Vieux Bourg, est si grande & si peuplée, qu'on y compte vingt mille personnes, & l'on y voit dans le Convent des Religieux de S. François, une Image de Nôtre-Dame, qui, par ses Miracles frequens & avèrez, le rend encore plus célèbre que le nombre de ses habitans. Dans toute cette Province on y recueille en abondance du sucre, de la teinture d'écarlatte, gomme, poix raisine, du

goudron, du bois pour les Navires, du chanvre, du Lin, & du meilleur Cacao de toutes les Indes; mais il ne font gueres du País à cause que ce n'est que le principal ingredient qui entre dans la composition du Chocolat, dont ils y font un usage excessif. C'est entre les rochers de ses côtes qu'on pêche ce petit poisson à écaille si renommé, qui travaille la pourpre dont on teint une si grande quantité de toiles de soie, de coton & de fil; & cette teinture ne perd jamais sa couleur, quoique vous la laviez dans la lessive la plus forte.

Après la Province de Nicaragua, est celle de Tegusigalpa, où il y a de riches mines d'argent: Honduras vient ensuite; c'est un Evêché, un Gouvernement & une Capitainerie Générale. Cette Province est située entre Nicaragua & le Yucatan. C'est un terroir fertile & pourvu de toutes les choses nécessaires pour la vie; & sur tout de miel & de cire; son Port le plus considerable est Truxillo, sur la Mer du Nord. Vous trouvez après cela trois Gouvernements, qui sont: San Salvador ou Saint Sauveur, la Trinité, & Saint Antoine de Suchitepeques, lieux très-abondans en Cacao, Cochenille, Pastel, Graine d'écarlatte & en Coton.

L'on arrive ensuite dans l'Audience de Guatimala; c'est un Gouvernement & une Capitainerie Générale fort considerable, car elle est sans aucune dépendance du Viceroy de la nouvelle Espagne. Ce Gouvernement en a sous lui quatre autres, qui sont ou tant de Provinces. La Capitale en est S. Jaques, Ville située dans la vallée de



Panchoi, entre deux Montagnes, appellées dans le País Volcanés, dont l'une jette de l'eau, & l'autre du feu. La premiere se nomme Almolonca; elle a quatre lieues de hauteur & dix-huit de tour. La Ville de S. Jaques avoit nom autrefois, Zacualpa, & est appellée présentement la Vieille Ville, c'est un séjour délicieux; elle abonde en toute sorte de fruits; mais elle est sujette à des tremblemens à cause de la proximité des deux Volcans, dont je viens de parler. Il y a Audience, Evêché, Université, & tous les autres Tribunaux qui sont établis dans les Capitales des plus grands Roiaumes. Elle a six Convens de Religieux Mandians, & trois de Religieuses. Peu de Villes sont plus peuplées, les Habitans y sont très-polis, & sur tout la Noblesse, qui y est fort nombreuse; s'y distingue avec beaucoup d'éclat. Ils y sont des plus experts en fait de courses de Taureaux, & très-excellens hommes de cheval, quoi qu'ils portent presque tous les jambes à la genette.

De là on vient à Chiapa: C'est une Prevôté Roiale, qu'on appelle dans le País Alcadia mayor. On y voit les mêmes fruits qu'à S. Jaques de Guatimala & en quantité; sa Ville Capitale est Chiapa, Ville Roiale, c'est-à-dire, où il y a des Tribunaux Roiaux; en quoi elle differe de Chiapa des Indiens, où il n'y en a point, quoi qu'elle soit très-grande. Cette dernière est à dix lieues de celle des Espagnols, & est située sur un fleuve navigable, aux bords duquel se rencontre des Couleuvres de trente-deux pieds de longueur, comme celles de Portobelo.

A côté de la Province de Chiapa vers la Mer du Nord, est celle de Tabasco, qui est de la même fertilité que les autres, qui rapporte les mêmes fruits & où les mêmes denrées se débitent; mais son Port, pour être trop bon, lui devient dangereux, parce qu'en toute saison il offre un sûr abord aux ennemis de la Nation.

Plus avant est le Yucatan, Evêché, Gouvernement, & Capitainerie Generale; Merida en est la Capitale. Cette Province est moins connue par ce nom, que celui de Campêche, Port dangereux à la vérité, & si rempli de bancs & d'écueils, qu'on est obligé de mouiller à quatre lieues avant en Mer, mais fameux par son bois qui est si nécessaire aux belles teintures. Le Yucatan est des plus abondans en cire, coton, pastel, & autres marchandises, dont on fait trafic par toute l'Amerique. Tabasco & le Yucatan sont, comme je l'ai dit, à côté de Chiapa; mais en droite ligne, après cette dernière Province, est celle de Teguantepeque, fertile en fruits & en graine d'écarlatte: les Indiens qui l'habitent, y sont si peu faits à l'obéissance, & si seditieux, qu'en l'année 1657. le Lundi de la Semaine Sainte, ils tuèrent, à coups de pierre & de bâtons, Don Juan de Avellano, Gentilhomme du Duc d'Albuquerque, & Grand Prévôt de cette Province, avec deux de ses valets: ensuite ils allerent à la Maison de Ville où D. Juan logeoit, & qui étoit une des plus belles du Royaume; ils y mirent le feu & la brûlerent entierement avec plus de quarante mille écus de meubles & de marchandises.

Mexapa suit Teguantepeque, puis Xicayan & la Ville haute, qui sont les plus riches de la nouvelle Espagne, par l'abondance des graines d'écarlatte, de cochenille, & des toiles de coton qui s'y débitent. Après elles, on trouve Guaxaca, Evêché & Prévôté Roiale, dont la Capitale nommée Antequera, ou Guaxaca, du nom de la Province, est une grande Ville de commerce & qui abonde en toutes choses. C'est là que se fait le meilleur Chocolat de toutes les Indes, aussi-bien que l'excellente poudre de Poiville, la plus exquise de toutes les odeurs. Elle est tellement estimée & si chere, que la livre en coûte autant que six de Chocolat. Il s'en debite une grande quantité dans toutes les Provinces du Mexique, & il en passe beaucoup au Perou, & même en Espagne. Mais ce qui est assez particulier, c'est qu'il n'y a que les Religieuses de Sainte Catherine, établies dans Antequera, qui en sachent la composition. Les Religieuses du Convent de la Conception, ni celles des autres Monasteres de la Ville n'ont jamais pû y parvenir.

De Guaxaca on entre dans le Theguacan, où l'on rencontre Tepeaca, Tlaxcala, Atrisco, & quelques autres Villes, toutes grandes & bien peuplées, & aux environs desquelles on fouille des mines d'argent. La Puebla de los Angelesi vient ensuite, c'est un Evêché de soixante dix mille écus & la plus grande Ville de toute la nouvelle Espagne après Mexique; elle est à cinq lieues de Tlaxcala, sa Metropole, qui est une agréable Ville pour le séjour, mais pas si grande, ni à beaucoup près si riche que sa

suffragante. Il y a dans la Puebla un nombre considerable de superbes Eglises & d'autres Edifices bâtis de pierre de taille; mais la Cathedrale est le plus beau de tous. On y voit aussi des Manufactures établies de toute sorte de draps fins & d'étoffes de laine, de soie & d'or semblables à celles d'Europe. C'est là que se travaillent les meilleures armes de toute l'Amerique. A vingt lieuës de cette grande & célèbre Ville, en tirant au Norouest, est Mexique, la merveille des Indes; mais je n'en ferai la description qu'après avoir parlé des autres.

A côté de la Puebla, à quatre-vingt lieuës, sur la Mer du Nord, est située La vera Cruz, Port célèbre, où l'on vient aborder d'Europe pour entrer dans la nouvelle Espagne, & à quatre-vingt lieuës de l'autre côté, sur la Mer du Sud, est Acapulco. A huit lieuës de cette dernière est une autre Ville, nommée Pascaro, où l'on voit des Orgues de bois qui furent faites par un Indien adroit & industrieux, & qui resonnent aussi harmonieusement que les meilleurs Orgues d'Europe. Tout le monde les va voir par curiosité.

En suivant le chemin vers le Couchant, on arrive au Mechoacan, dont la Capitale est Vailladolid. C'est un riche Evêché & une grande Prevôté. Le terroir en est fertile, & il s'y rencontre des mines d'argent & de cuivre. Après Mechoacan, est Xalisco, Evêché & Présidence. On y voit de pareilles mines & les mêmes choses; la Capitale en est Guadalaxara. Au-delà est Sacatecas, Gouvernement second en riches mines d'argent autant qu'aucun autre de la

nouvelle Espagne. Je vais rapporter un fait qui donnera une idée juste de sa richesse : En l'année 1661. Il y avoit dans Sacatecas un Cavalier, nommé Barthelemi de Lagunas, lequel, pour avoir fait la découverte de certaines mines, qu'il apella Las benitillas, s'étoit tellement enrichi, qu'au lieu qu'il ne subsistoit auparavant que de ce qu'il pouvoit grappiller dans les maisons du jeu, à force de faire le complaisant & l'officieux auprès de ceux que la fortune du dé & des cartes favorisoit : Il commença par donner plus de quinze cens mille écus de présent à ceux qui l'avoient assisté dans sa nécessité. Ensuite il acheta la maison, sous le porche de laquelle, avec la permission speciale du Portier, il avoit coutume de passer les nuits envelopé de son seul manteau. Il la fit même rebâtir de pierres de taille, mêlé avec la brique, en quoi il dépensa deux cens mille écus. Il n'en demeura pas là : il fit bâtir à ses dépens l'Eglise de S. Dominique, à qui il avoit une singuliere devotion, & cette œuvre de pieté lui coûta encore autant. J'ai ouï dire à Don Joseph de Sanabria, Gentilhomme du Perou, qu'étant à Sacatecas dans la maison du Grand Prevôt de la Ville, nommé Don Juan Hurtado de Mendoza de l'Ordre de S. Jaques, ce Barthelemi de Lagunas lui vint un jour rendre visite, & qu'ayant extrêmement loué un Chapeau de Vigogne, qu'on avoit envoyé du Perou à Don Joseph, celui ci le lui offrit. L'autre l'accepta avec force remerciemens, lui disant qu'il lui en rendroit deux de castor en échange. Après la visite, Don Joseph lui en-voia le Vigogne, avec deux fort beaux Pis-

tolets d'arçon richement & industrieusement travaillez ; & le Mexicain , pour ne pas demeurer en reste de generosité , lui en-voia une Aiguiere d'or , avec la Tasse de même métal , ce qui pouvoit valloir mille Ducats , & outre cela deux Fontaines de vermeil doré du poids d'environ douze marcs , dans chacune desquelles il y avoit cinq cens écus en paragons , & par-dessus deux Chapeaux de Castor , comme il le lui avoit promis. C'est ainsi que les richesses mettent quelquefois en son jour le courage d'un homme genereux , qui peut-être sans elles seroit resté dans une honteuse obscurité. D. Joseph de Sanabria lui demandant un jour par curiosité combien il avoit de revenu , le Mexicain lui répondit : qu'il n'étoit pas fort expert en fait de calcul ; mais que sans compter les dépenses extraordinaires de sa maison & celles de dehors qui étoient plus grandes , ni deux cens écus qu'il donnoit d'aumône aux pauvres en menüe monnoye tous les Samedis , & deux cens autres à divers Convents de la Ville , il donnoit mille écus chaque semaine pour les journées des ouvriers qui travailloient à ses mines , & mille autres à son Maistre d'Hôtel pour la dépense ordinaire de sa maison.

Après Sacatecas , est la nouvelle Biscaie. C'est un Evêché & une Capitainerie générale , dont la Capitale est Durango. Le País est pauvre , à cause de l'excessive abondance de bétail & de grains qui donne occasion à ses habitans d'être oisifs ; mais on y voit des mines d'argent situées dans un Canton , appelé El Parral , à Guancamé ,

à Sonora, & dans d'autres endroits; on y trouve aussi des mines d'or qu'on fouille à S. Jaques, à douze lieuës du Parral. Il y a encore des mines de plomb à Sainte Barbe.

A l'Occident de la nouvelle Biscaie, sont la Province de Cinaloa & l'Isle de Californie, qui ne sont séparées que par un bras de la Mer du Sud, & sur la côte desquelles on pêche des perles en abondance, mais peu grosses. Ce sont des Gouvernemens séparés; mais qui reconnoissent le même Evêque. Après ces mines, dont je viens de parler, on entre dans le nouveau Mexique, qui est éloigné de 500. lieuës de la Ville de Mexique. C'est un Evêché, Gouvernement & Capitainerie generale; la Capitale est Sainte Foi de la nouvelle Marato. Dans l'étenduë prodigieuse que contient ce nouveau Roiaume, il y a dix-huit Provinces, dont voici les noms: Los, Piros, Xacona, Galistbeo, Theguas, Queris, Pecos, Hemex, Las Salinas, Thaxique, Thanos, Sugni, Cibola, Acoma, Moqui, & les sept Villes, Picuries, Thoas, Marsos & Humanas. C'est un terroir froid & situé au trente-septième degré & demi de Latitude Septentrionale, mais fertile & abondant, particulièrement en toutes especes de bétail, gros & petit, & en Coton, dont on y fait une infinité de toiles, de tapisseries, & même de tapis. Il est peuplé des Indiens, qui y resterent de maladie & de lassitude, lorsque le premier Mortegsuma sortit de Theguajo, sa patrie, pour aller conquérir le Roiaume du Mexique, & de cela font foi non-seulement les traditions du Pais, mais aussi le nom de la Province, qu'ils

appe  
don  
la la  
du  
Sain  
relle  
néra  
fon  
rête  
fleu  
mer  
& d  
& a  
une  
que  
pêc  
Tru  
aut  
ma  
pre  
d'u  
se,  
de  
lieu  
hau  
qui  
vin  
ver  
val  
&  
tit  
reg  
Mé  
Ru  
Ce  
q  
de

appellent Theguas, de celui de leur patrie, dont ils étoient sortis en armes, & même la langue, que parlent encore à present ceux du Faux-bourg S. Michel de la Ville de Sainte-Foi, qui constamment étoit la naturelle de Mortegsuma, & qu'il rendit générale de son tems dans toute l'étendue de son Empire. Ces peuples transplantez s'arrêrèrent & s'établirent sur les bords du grand fleuve, qu'on appelle du Nord, ou autrement, Rio-bravo, à cause de l'abondance & de la rapidité de ses eaux. Il est navigable, & a de largeur, dans les moindres endroits, une portée de mousquet pour le moins, & quelquefois plus d'un quart de lieuë. Il s'y pêche de très-beaux poissons, comme des Truites, Congres, Aloses, Dorades, & autres. Ce qu'il faut particulièrement remarquer au sujet de ce Fleuve, c'est que presque toutes les cartes font venir sa source d'un grand Lac; mais c'est une opinion fautive, puisqu'il ne se trouve point d'Etang ni de Lac à plus de trois cens lieuës de lui; le lieu où il prend naissance est une des plus hautes montagnes & des plus innaccessibles qui soient dans le nouveau monde, à six vingt lieuës au-delà du Bourg de Los Tahos, vers le Nord. On ne sauroit monter à cheval cette Montagne, tant elle est escarpée; & de l'autre côté est le Tegujajo, d'où sortit, ainsi que je l'ai dit, le premier Mortegsuma, lorsqu'il entreprit la conquête du Mexique. Il descend un grand nombre de Ruisseaux des Montagnes circonvoisines. Ces Ruisseaux joints à la fonte des neiges, quelques lieuës avant que d'arriver au Bourg de Los Tahos, forment tous ensemble ce



Fleuve fameux, lequel acrû de toutes leurs eaux, coule un tems entre ces Monts comme un canal, mais si profond & si étroit, qu'il n'a pas alors une aune de large, & l'on entend à peine le bruit de son courant; mais venant ensuite à s'étendre dans une des plus belles & des plus étenduës Plaines qui se puissent voir, après qu'il a passé le Bourg que j'ai nommé, il se mêle avec cinq ou six Rivieres considerables qui passent à Picuries, à Zama, Sainte-Foi, & autres lieux, ce qui l'augmente de telle sorte, qu'on le voit s'enfler au printems, & comme un second Nil, inonder & fertiliser toutes les campagnes des environs. Après qu'il a continué son cours fort long-tems vers le Midi, il tourne enfin à l'Orient; & par ce détour perdant son nom de Fleuve du Nord, il acquiert celui de Rio-bravo, ou du grand Fleuve; il entre de là dans la Province des Patarabuyes, où il se joint au Fleuve salé, qui est très-large & qu'il honore de son nom. Passant ensuite au milieu du nouveau Roiaume de Leon, à près de trente lieuës des mines de Quavila, il entraîne avec lui les Rivieres de Nombre de Dios, de la Floride, de S. Pierre & de Las Conchas, & tous ensemble, sous le célèbre nom de Rio-bravo, vont se décharger dans le Golfe de Mexique, par une embouchure qui a plus de trois lieuës de large, même avant que d'arriver à la Guasteca.

Quelques autres Géographes prenant tout le contrepied, marquent son embouchure de l'autre côté, dans la Mer rouge de Californie; ce qui est contraire à ce qu'en a remarqué, par luy-même, Don André de

Figure  
tout  
gens  
éclair  
pour  
de l'a  
pour  
form  
à ses  
ache  
de  
reste  
sur l  
de L  
alors  
posa  
une  
voit  
Ce S  
soins  
par  
ses e  
l'em  
nitio  
pour  
te,  
gens  
dev  
loie  
état  
Cor  
au  
aut  
van  
voit  
Go

Figueroa de la Province de Pecuries, & à tout ce qu'il s'en est fait rapporter par les gens du País. Ce Gentilhomme, pour s'en éclaircir encore davantage, aussi-bien que pour être en droit d'autoriser cette verité & de l'assurer à tous ceux qu'il appartiendroit, pour le service de Sa Majesté Catholique, forma le dessein en 1662. de faire construire à ses dépens vingt barques, afin de pouvoir achever avec elles de découvrir le País, & de soumettre à la Couronne d'Espagne le reste de ces Indiens, qui s'étoient établis sur le bord de ce Fleuve. Mais le Marquis de Ladrada, Comte de Bagnos, qui étoit alors Viceroi de la nouvelle Espagne, s'opposa à cette entreprise, alleguant que sans une permission speciale du Roi, il ne pouvoit pas donner les mains à cette expedition. Ce Seigneur étoit occupé de plus grands soins dans ce tems-là. Il avoit à surmonter, par une conduite délicate, les traverses que ses ennemis lui suscitoient. C'est ce qui l'empêcha de fournir à Don André les munitions de guerre & de bouche nécessaires pour le succez d'une entreprise si importante, & sans lesquelles Don André & ses gens se seroient imprudemment exposez à devenir les victimes des Peuples qu'ils vouloient subjuguier. Les necessitez du dedans étant préférables à celles du dehors, le Comte de Bagnos se crut obligé de courir au plus presse, & il ne pouvoit alors faire autrement, puisqu'il lui falloit songer, avant toutes choses, à dissiper l'orage qu'avoient excité, dans toute l'étendue de son Gouvernement, les emportemens de ses

deux fils Don Pedro & D. Gaspard de Leyva. Ces jeunes Seigneurs, fiers du pouvoir de leur pere, & ne suivant que l'impetuositè d'un sang bouillant, exerçoient dans Mexique, une espece de Duumvirat, par des excès que les mécontents qualifioient de crimes & de cruautèz intolerables. En effet, ils en firent tant, que les plaintes des Peuples, & sur tout de personnes de distinction, portées à la Cour, y mirent le Viceroi en si mauvaise posture, qu'il fut dépossédé de son emploi, & en attendant l'arrivéè du Marquis de Mansera, qui fut nommé pour lui succeder, l'administration des affaires se donna par interim à Don Diego Osorio de Escobar Yilamas, Evêque de la Puebla, qui par l'averfion qu'il avoit toujours eüe pour le Comte de Bagnos, avoit plus contribué que personne à le faire déposer. Les choses néanmoins n'en allerent guere mieux par ce changement; Don Diego ne se fit pas plus aimer que le Comte; mais je m'aperçois que je fors des bornes que je me suis prescrites.

Dans la nouvelle Espagne, & toutes les Provinces qui sont comprises sous ce nom, il y a plus de quarante mille Eglises, quatre-vingt cinq Villes considerables, cinquante huit petites, & un nombre infini de Bourgs & de Villages. On y compte trois Archevêchez, qui sont: S. Domingue, Primatie des Indes, & dont le revenu est de dix mille patagons: Mexique, qui en vaut trente mille, & Manilha six mille. Il y a quinze Evêchez; La Puebla, appellée Tlanala, de soixante & dix mille écus de revenu, Oaxaca de douze, Chiapa de dix,

Leyva  
voir de  
uoisite  
s Me-  
par des  
de cri-  
effet ,  
s Peu-  
ction,  
eroi en  
sedé de  
vée du  
é pour  
affaires  
orio de  
a , qui  
pour  
tribué  
es cho-  
ux par  
fit pas  
aper-  
me suis

tes les  
nom,  
qua-  
cin-  
dini de  
e trois  
, Pri-  
est de  
i vaut  
Il y a  
e Fla-  
de re-  
dix ,



IND

30

Go

20

20

265'

270

275'

280

NOUV. MEXIQUE

F L O R I D A



LE MEXIQUE

ou

LA NOUVELLE ESPAGNE

Echelle

20

de 20 Lieues Com. d'Espagne

265'

270

275'

280

T. 4 7 352



Echelle 20  
Lies Com. d'Espagne



Gua  
Nica  
cinq  
le n  
dans  
Sibu  
trois

Il  
quif  
les p  
rouu  
cinq  
pag  
& d  
part  
nau  
tout  
que  
tres  
ce c  
pte  
de  
de  
Gou  
son  
leur  
Il y  
son  
tain  
rau  
ver  
lais  
les  
ils  
ral

L  
Berre

Guatimala de treize, Honduras de cinq, Nicaragua de huit, Michoacan de trente-cinq, Xalisco de quinze, Durango de huit, le nouveau Mexique d'autant, la Havana, dans l'Isle de Cube, de dix, Puerto-rico, Sibou, Cagayan, & Camarines, chacun de trois mille.

Il y a de plus, dans ce Royaume, une Inquisition generale établie à Mexique, outre les particulieres, qui sont répandues dans toutes les Villes, grandes ou médiocres; cinq Universtitez Royales, où il y a des Compagnies de toutes les Facultez, des Sciences & des Arts, sans compter plusieurs Colleges particuliers. On y voit les mêmes Tribunaux & Magistratures que dans le Perou; toute la difference qui s'y rencontre, c'est que les apointemens des Magistrats & autres Officiers de Justice sont plus forts dans ce dernier que dans le Mexique: on y compte cinq Audiencias, celle de Mexique, celle de Guatimala, celle de Guadalacara, celle de saint Domingue & celle de Manille: les Gouverneurs & Capitaines Generaux en sont les Presidens, & par leur mort, ou en leur absence, le plus ancien des Conseillers. Il y a un grand nombre d'Officiers, qui ne sont nommez que par le Roi, comme certains Gouverneurs, Grands Prevôts, Generaux de Flotes, ou Amiraux, Colonels, Gouverneurs de Forteresse; mais le Viceroy ne laisse pas d'y pourvoir par interim, lorsque les places deviennent vacantes. Voici quels ils sont: Le Gouverneur & Capitaine general de Guatimala\*, des Philippines, d'Yu-

*Les Villes après lesquelles il y a des \* sans celles dans le terroir, desquelles il y a des mines d'argens.*



catan , de la nouvelle Biscaille , du nouveau Mexique , de Honduras , de San Domingo , de Costa-rica , de la Havana , & celui de Puerto-rico. Plus , le Gouvernement , sans titre de Capitaine General , de Soconusco , de Nicaragua , de Xalisco , de Nueva-Veracruz , de Cuba , les Gouverneurs des deux Forteresses de la nouvelle Espagne , de San Juan de Ulva , & d'Acapulco ; des trois qui sont à la Havana : savoir , ceux du Morro , de la Punta , & du vieux Fort , & des trois de Manilha. Il y a douze grandes Prevôtez , auxquelles le Roi seul nomme : savoir , Mexique , Sacatecas , \* Metepeque , Las Amilpas , Tacuba , Chucitepeques , Chiapa , Tabasco , San Salvador , la Trinité , Tegusigalpa , & la Vera-Cruz.

Il y a quatorze Villes , où l'on a établi des Caisses Royales , ou Tresoreries , ce sont : Mexique , Sacatecas \* , Veracruz , Yucatan , Guadalacara , Guatimala , Chiapa , Durango , Saint Louis , Tasco , Manilha , San Domingo , Havana , & Puerto-rico , sans parler de plusieurs moindres , où il y a un Tresorier particulier , qui rend compte aux Tresoriers Generaux des quatorze Villes que je viens de nommer , lesquels ont Jurisdiction sur eux , & par ce moyen grande occasion d'entrichir leurs parens , amis & domestiques , & de ruïner les personnes les plus considerables , quand ils les prennent en aversion.

Les Villes , où le Viceroi établit des Grands Prevôts , & Chefs de Justice & de Police , de sa propre autorité , & sans que la Cour s'en mêle , sont au nombre de cent trente-cinq. En voici les noms : La haute Ville de saint Ildefonse , Xigayan , Mexapa , Tlapa , Tlaxcala ,

cala  
can  
de,  
Col  
la,  
Tin  
Phil  
lan,  
Cho  
Gua  
Teg  
fing  
Panu  
Villa  
Mex  
titlan  
Aqua  
pec,  
Char  
guilp  
Pach  
Xiqu  
panti  
San  
Teca  
pa,  
soitr  
ficalo  
co,  
go\*  
Chri  
titlan  
Tepa  
Jan,  
pa,  
Ou  
où le

cala , ou la Puebla de Los Angeles , Michoacan\* , San Luis\* , Tasco\* , Xiquilpa la grande , Chilchota , Transitaro , & Pintzardaro , Colima , Sayula , Chametla , Motines , Amula , Zamora , Xacona , Aguatla , Miaguatlan , Tinguindin , Salaya , saint Michel , & saint Philippe , Guanaquato\* , Cinaloa , Mestitlan , Quereraro , Alamillo\* , Sombrerete\* , Cholula , Chalco , Suchimilco , Atrisco , Guascosingo , Zapotlan , Sacarula , Tutepec , Tequantepec , Tepeaca , Teguacan , Tulansingo , Chichicapa , Oaxaca , Xilotepeque , Panuco , Itampico , la Ville de Los Valles , Villa-rica , & l'ancienne Vera-Cruz , Xalapa , Mexicalsingo , Tacubaya , Coantnavac , Teutitlan , Acatlan , Serrogordo , El Saltrillo , Aqualulcos , Sultepec\* , Tlafalalou , Ysteppec , Izucar , Yapotlan , Guasulco , Titzla , Chantla de la Sal , Tetela\* Itmiguilpa , Xiguilpa , la Ville de los Lagos , celle de Leon , Pachuca\* , Totoncapa\* , Guadalcazar\* , Xiquipila , Teurila , Orisaha , Xalosingo , Papantla , Quantitlan de los Jarros , Teseuco , San Juan de los Llanos , saint Jaques de Tecaliautlan , saint Antoine , Guatisco , Tulpá , Petaltepec , Zaporitlan , Cuiguacan , Xasoitremendo , Yurirapundaro , Topila , Teuficalco , Marabatio , Taximaroa , Guaufacalco , Xitotepec\* , Zumpango\* , Guauchinango\* , Simatlan , Xiquipilco , Otumba , saint Christophe , Chacalluta , Compuala\* , Yautitlan , La Misteca , Teutitlan du chemin , Tepalotitlan , Culiacan , Sapotecas , Petatlan , Compostela , Quataguelpa , Cosamalupa , & les autres dont je ne puis me souvenir.

Outre toutes ces Villes il y en a six autres , où le Gouverneur & Capitaine general nom-

me seul les Magistrats & les autres Officiers, qui sont : El Parral , Sonora , Indéhen , Guancame , Saint-Jaques & Sainte-Barbe ; & dans toutes celles-là , c'est-à-dire , dans leur territoire , il y a de riches mines d'or & d'argent.

Au Gouvernement de chaque Province de la nouvelle Espagne , on employe d'ordinaire un Noble , suivant sa naissance & le rang qu'il tient dans le monde ; parce que tous les Gouvernemens ne sont pas d'égale importance , ni de pareil revenu. Il y en a de si lucratifs , qu'en moins de deux ans ils rapportent deux cens mille écus à celui qui a été assez heureux pour les obtenir. Il en est de cent mille , de cinquante mille , de quarante , de trente , de vingt , de dix , de six , & d'autres si mediocres , qu'ils ne vont pas jusqu'à quatre mille , & dans quelques-uns de ces derniers s'entretiennent quelquefois des gens de merite , qui n'ayant ni rentes ni fonds , y demeurent pour subsister , & souvent par leurs épargnes & par les petits profits casuels que leur emploi leur procure , ils se mettent peu à peu en équipage & en état d'aspirer à des Gouvernemens plus considérables. Ce Royaume n'est pas moins abondant que le Perou en choses nécessaires à la vie , à l'exception du vin , qui ne se fait que dans le Parral , encore est-il mauvais & en petite quantité ; mais on y en porte d'Espagne & du Perou. Il manque aussi d'huile. Il y a environ quarante ans qu'on commença d'y planter des Oliviers ; ils rapportent peu ; mais le fruit en est bon. Pour ce qui est des mines , il s'y en trouve un grand nombre & de fort riches ; mais parce que le pais , com-

me  
s'y  
les  
cel  
qu  
ell  
ren  
ra  
tou  
té  
qu  
ver  
la  
née  
des  
Esp  
de  
ret  
me  
mo  
mu  
que  
I  
&  
aut  
des  
re y  
carl  
boi  
La  
gné  
d'un  
de  
les  
pro  
stin  
carl

me j'ai dit, manque de vif-argent, qui ne s'y porte que d'Allemagne & d'Espagne, elles ne sont pas d'un aussi grand raport que celles du Perou. Si Sa Majesté permettoit qu'on y en apportât de ce dernier Royaume, elle épargneroit bien de la dépense, & retireroit un plus grand profit; mais pour des raisons qu'il n'est pas permis de penetrer, tout le vif-argent qui vient du Perou est arrêté avant qu'il arrive au Mexique, & confisqué comme Marchandise de contrebande. En vertu d'une somme de huit mille ducats, que la contractation de Seville paye chaque année au Roi, elle a fermé la correspondance des ports du Perou avec ceux de la nouvelle Espagne. Ce qui fait perdre à Sa Majesté plus de trois cens mille ducats de droits qu'elle en retireroit, si elle y laissoit la liberré du commerce. Ces Royaumes voisins, qui s'incommodent aujourd'hui tous deux, s'aideroient mutuellement des marchandises qui manquent dans l'un & abondent dans l'autre.

La nouvelle Espagne est un terroir fertile & riche, non seulement par les grains & autres fruits qu'y produit l'art & le travail des peuples; mais encore par ceux que la terre y produit sans être cultivée, comme l'écarlate ou Cochenille, l'Agnil ou Pastel, le bois de Campêche, le Mollé, & le Cacao. La Cochenille est une espece de petite araignée blanchâtre qui naît sur certains figuiers d'une espece particuliere: Ces figuiers sont de petits arbres fort bas de tige, mais dont les feuilles sont en grand nombre & d'une prodigieuse grandeur. Personne n'ignore l'estime & l'usage qu'on fait de la couleur d'écarlate dans tous les Royaumes de l'Europe;

cependant c'est de cette petite araignée seulement qu'elle se tire. Le Pastel se fait d'une herbe semblable à du chanvre, elle est excellente pour les belles teintures bleuës, & chacun sait que les Teinturiers, aussi-bien que les Peintres, ne peuvent s'en passer. Le bois de Campêche est si renommé dans l'Europe, que c'est une des principales marchandises dont se chargent les Navires qui font le commerce d'un monde à l'autre, & l'industrie des hommes l'a trouvé propre à teindre vingt-deux couleurs différentes. Le Mollé est un grand arbre feuillu, dont la feuille verte teint en jaune; ses petites branches appliquées entre la tête & le chapeau, passent, selon la commune opinion, pour un refrigeratif, & preservent des ardeurs du Soleil. La gomme blanche qui en coule est un baume qui guerit toute sorte d'ulceres & de blessures; son tronc sert pour du bois de charonnage; son fruit, qui sont de petites grappes approchantes de nos groiselles rouges, pour la grosseur, la forme & la couleur, est de bon goût & d'une odeur agreable, quoi qu'un peu forte; & l'on en tire une espece de vin fort doux qui enivre. Le Cacao est un arbre de moyenne hauteur, qui ne se trouve gueres qu'à l'ombre, & se couvre presque toujours de quelqu'autre arbre plus élevé, pour se garantir des ardeurs du Soleil; il produit depuis la surface de la terre jusqu'à ses plus hautes branches une espece de coco grenu, de la forme d'un grand concombre, d'un gris brun, lequel étant ouvert, laisse voir au-dedans environ cent grains, plus ou moins, couverts chacun d'une petite écorce cotonneuse de très-bon goût & pleine de

fuc  
 trou  
 ne a  
 & e  
 pel  
 mu  
 que  
 em  
 gle  
 mo  
 fois  
 pub  
 de  
 aus  
 l'a  
 tire  
 ape  
 for  
 for  
 que  
 me  
 de  
 sa g  
 len  
 du  
 Ni  
 qu  
 lui  
 der  
 cel  
 exc  
 qu  
 tou  
 rou  
 il y  
 son  
 ver

suc. Lors qu'on a mangé cette écorce, vous trouvez dedans un grain roux, couvert d'une autre écorce plus mince & presque noire, & ce grain qu'elle renferme est ce qu'on appelle le Cacao : l'usage en est à present commun dans toute l'Europe, quoique depuis quelques années celui du café semble l'avoir emporté sur lui, sur tout en France, en Angleterre & en Hollande. Ce grain sert de monnoie dans le commerce, on en donne soixante pour sept sols; dans les marchez publics, on en achete les menus ustencilles de cuisine & de menage, & l'on s'en sert aussi à faire l'aumône aux pauvres. Lors qu'on l'a moulu & qu'il est réduit en pâte, il s'en tire une espece de pomade blanche, qu'on appelle pomade de Cacao; elle est d'une odeur fort agreable; elle sert utilement en plusieurs sortes de maladies, & quelques-uns l'appliquent avec succès sur les blessures nouvellement faites. Il y en a de petit, de moyen & de gros; mais sa bonté ne consiste point en sa grosseur ni en sa couleur, mais en l'excellence de son goût qui provient de la qualité du terroir. Le meilleur de tous est celui de Nicaragua, & ensuite celui de Guatimala, qui est presque le même climat, puisque celui de Varacoa, dans l'Isle du Cuba, & ce dernier est le plus roux. Après ceux-là c'est celui de saint Domingue, qui est menu & excellent pour son suc; celui de Caracas, qui est plus gros, est le moins estimé de toutes les Indes. Il y en a aussi dans le Perou; mais il ne croît que dans le Guyaquil, il y est fort gros & excellent, tant qu'il ne sort pas du Royaume; mais lors qu'on le veut transporter ailleurs, il change de goût.

en passant la mer & se moïst. C'est ce qui fait que plusieurs personnes le recherchent avec plus d'empressement que les autres, parce qu'il fait plus de mousse & d'écume que celui du Mexique, & il y a bien des gens qui n'aiment du Chocolat que l'écume, & n'en voudroient pas boire s'il n'étoit fort mouffé.

Le Maguey est une plante de la forme de l'artichaud; il croît dans les champs, & il y croît sans culture; mais semblable à la vigne, il n'a jamais tant de force & de qualité que quand il est cultivé. Ses feüilles sont beaucoup plus grandes que celles de l'artichaud. Il y en a d'une aune de longueur, & qui sont larges à proportion; mais communément elles ont trois quarts de long. Elle est très-large par en bas & va en diminuant jusqu'au haut, où s'éleve une espee de tuyau de la grosseur & de la forme d'une plume à écrire & qui aboutit en épine. Cette feüille est épaisse de deux doigts, & a une écorce assez dure qui peut servir de papier dans un besoin, de même que son tuyau taillé avec un canif peut servir de plume. Le corps de la feüille, qui est dessous cette écorce, étant cuit au four, a tout le même goût que des pates de coin; lors qu'elle est verte, il en sort un suc qui est merveilleux pour les blessures & pour ranimer la vigueur des chevaux recrus de fatigue; & quand elle est seche, elle sert de tuile pour couvrir les maisons. Lors qu'on la lave, ou qu'elle demeure quelque tems dans l'eau, elle s'amolit de telle sorte, qu'on en file du fil très-fin, dont on fait toutes sortes de toiles & de cordages, suivant la grosseur dont on le tire. La tige, d'où sortent ces feüilles, est grosse comme la

cuis  
poir  
piez  
fait  
pou  
tes  
d'un  
pou  
toit  
&  
tres  
est  
re  
qu  
qu  
bo  
pe  
pr  
tro  
ren  
qu  
en  
D  
l'  
vi  
de  
sic  
pe  
to  
co  
p  
d  
l'  
R  
v  
fo  
g

cuisse par le bas , & va en diminuant en pointe jusqu'à la hauteur d'environ vingt piez ; elle pousse des fleurs jaunes , dont on fait des sirops & des purgations souveraines pour les maux Veneriens & pour toutes sortes de pustules. Le bois en est pliant ; mais d'une nature peu sujette à se corrompre , & pour cette raison on s'en sert à couvrir les toits. On en fait aussi des fourreaux d'épées & de pistolets, des jalousies pour les fenêtres, des entlos de jardin, & le cœur, qui est plus tendre , s'employe d'ordinaire à faire des images & représentations de Saints , à quoi il est fort propre. C'est de cette plante que les habitans du país tirent le vin qu'on y boit. Voici de quelle maniere : Ils y font une petite ouverture , laquelle neanmoins est profonde , puisqu'elle va jusqu'au cœur du tronc, à l'endroit où les féuilles s'en separerent , & de cette ouverture coule une liqueur qu'ils recueillent quatre fois le jour , & ils en tirent le poids de deux livres chaque fois. De cette liqueur se fait d'excellent miel , de l'huile, du vinaigre, & de cette espece de vin que les Indiens nomment Pulqué , & dont ils s'enivrent. Il est fort bon pour plusieurs incommoditez & particulièrement pour la gravelle. L'usage en est si excessif par toute la nouvelle Espagne, qu'un des plus considerables emplois auxquels le Viceroy pourvoyoit autrefois, étoit celui de Juge du Pulqué ; mais depuis quelques années on l'a mis en patti, & il rend aux coffres du Roi quarante mille écus par an dans la seule ville de Mexique , sans compter une pareille somme qui se paye aux Gardes & Commis , qui sont continuellement par voie & par



chemin , pour empêcher qu'on ne fraude le droit des entrées, lequel toutefois n'est que de sept sols pour chaque charge de cheval ou de mule , & il y a un profit si considerable à faire dans cet emploi , qu'un certain François de Corduë , homme rond & de bonne conscience , ayant eu le bonheur d'y parvenir , de petit Mercier qu'il étoit , courant par les marchez pour vendre sa marchandise , il y a amassé de si grandes richesses , qu'on l'a vû premier Juge de Police à Mexique. Il est à present Tresorier General dans la chambre des Comptes de cette Ville , c'est-à-dire , un des hommes de consequence du Royaume & de ceux que les Vicerois ménagent le plus. Il étoit si bien avec le Comte de Bagnos , & ensuite avec le Duc d'Albuquerque , que les femmes de ces Seigneurs alloient tous les ans chez lui prendre du Chocolat & voir passer la procession le jour de la Fête-Dieu. Le balcon qu'il leur faisoit préparer , est si magnifique , & d'un travail si prodigieux , qu'il a coûté plus de vingt mille écus , quoiqu'il ne soit que de fer. Sa maison , située dans la ruë S. François , & sans contredit la plus belle & la mieux bâtie de tout Mexique , est estimée trois cens mille ducats , ce qui a donné lieu à ce bon mot qu'on dit d'elle , que c'est un édifice *pulcherrimo* , à cause qu'il doit son origine au Pulqué.

On fait aussi en plusieurs endroits de ces Provinces , & sur tout dans celle de Colima , d'excellent vin blanc d'une espece de Cocos que portent certains Palmiers , qui ressemblent à ceux qui portent des Dattes , quoi qu'ils ne soient pas tout-à-fait si hauts. Les

Espa  
ge. C  
peu  
gne  
pas  
font  
font  
trou  
des  
lupé  
de l  
jam  
con  
qui  
Il  
te l  
& d  
ticu  
de b  
de  
Jaq  
ses  
Pro  
élo  
pit  
che  
de  
de  
con  
cer  
go  
gie  
rap  
les  
va  
te  
la

Espagnols , Criolles & Indiens en font usage. Ce vin , pour la couleur & la saveur , est peu différent de celui qui croit en Allemagne sur les bords du Rhin , & on ne le croit pas moins bon que le dernier pour ceux qui sont sujets à la gravelle. Les Cannes de sucre sont fort communes dans le País ; & il s'y trouve aussi un grand nombre d'eaux chaudes & minerales. Dans le Bourg de Guadalupe , on en voit une très-froide , qui guerit de la fièvre lors qu'on en boit , & qui ne sort jamais de son lit , quoiqu'elle bouillonne continuellement plus haut que ses bords , ce qui est regardé comme une merveille.

Il se nourrit beaucoup de Bétail dans toute la nouvelle Espagne , à cause de la bonté & de l'étendue des pâturages. Il y a des Particuliers qui sont très-riches en cette nature de bien , comme Don Geronimo Magdaleno de Andrade , Chevalier de l'Ordre de Saint Jaques , qui sortant de Mexique pour aller à ses Domaines de Guarachi , situez dans les Provinces de Xiquilpa & de Michoacan , éloignées de quatre-vingt lieux de cette Capitale , pendant tout son voyage ne couche point de dessus ses terres ; mais c'est peu de chose encore , en comparaison de D. Prudencio de Armentia , qui marche sans discontinuation sur les siennes l'espace de deux cens lieux , depuis Mexique jusqu'à Durango ; & l'abondance de ses haras est si prodigieuse , que pour ne pas consumer ses pâturages , il est obligé de faire précipiter toutes les années plus de quatre mille chevaux , cauales , ou poulains. Cet homme peut se vanter d'être le plus riche Particulier de toute la nouvelle Espagne.

L'insigne & celebre Ville de Mexique fut fondée par Mortegsuma Premier, qui l'embellit de superbes édifices durant tout le cours de son regne, & l'augmenta jusqu'à la grandeur de deux fois comme Seville d'Andalousie. Elle est bâtie sur un terre-plain, située aux bords d'un Lac, qui par sa vaste étendue forme une espece de Mer, & entouré des autres côtez de quatre autres plus petits, qui ne sont séparés les uns des autres que par de larges chaussées, pavées & revêtues de pierre de taille. Fernand Cortez, qui fut depuis Chevalier de l'Ordre de saint Jaques, Marquis del Valle, & Viceroy de la nouvelle Espagne, en fit la conquête avec mille Espagnols, & deux cens mille Indiens, habitans des Provinces de Tlaxcala & de Tescuca, & qui étoient sujets de Rois ennemis du dernier Mortegsuma. Il attaqua cet Empereur avec cette grosse armée, & livra la premiere Bataille, qu'on appella celle de la nuit triste, & où resterent sur la place trente mille Mexicains d'un côté, & de l'autre quatre cens cinquante Espagnols, avec quatre mille Indiens de leur parti. Cortez lui-même en sortit blessé, & se retira à Tacuba, distant de deux lieues de Mexique, quoi qu'à vrai dire ce ne soit qu'une habitation continuée de l'une à l'autre par le grand nombre de maisons qui se suivent le long d'une des chaussées dont je viens de parler. Cette chaussée est large d'environ trois toises & toute de niveau, c'est-à-dire. égale & droite dans toute son étendue. Elle est traversée d'espace en espace par un grand nombre de Ponts, sous lesquels passent plusieurs Canaux qui se rendent d'un Lac dans un autre, & ce fut à l'en-

droi  
avo  
cett  
bre  
puy  
qu  
& d  
con  
con  
pell  
d'h  
L  
plu  
sa l  
cin  
le d  
écn  
y p  
qu  
van  
ai  
pr  
le  
Ja  
de  
Et  
gr  
co  
au  
ro  
n  
o  
e  
a  
d  
F  
C

droit d'un de ces Ponts que les Mexicains avoient coupé, qu'un nommé Alvarande fit cette étonnante action qui l'a rendu si celebre dans les Indes, de sauter le canal en appuyant au fonds le bout de sa pique, quoi qu'il eût vingt piés de large en cet endroit, & que cet Espagnol fût blessé & fatigué du combat & du poids de ses armes. Pour en conserver la memoire, l'on a toujours appellé depuis, & l'on appelle encore aujourd'hui ce Pont, le Pont du saut d'Alvarade.

Le succès de la seconde Bataille fut encore plus avantageux pour Cortez, puisqu'il causa la prise de Mexique, & qu'il n'y eut que cinquante Espagnols de tuez, avec dix mille de leurs Indiens; & les Auteurs qui en ont écrit conviennent tous que les Mexicains y perdirent plus de cent mille hommes. Ce que j'en ai ouï dire aux gens du Païs, suivant la commune tradition, & ce que j'en ai vû moi-même dans les Tableaux qui representent cette insigne Victoire, c'est que le Canal qui coule entre sainte Anne & saint Jaques de Tlatilulco, l'un des Fauxbourgs de Mexique, servit ce jour-là de Pont aux Espagnols pour entrer dans la Ville, par le grand nombre de corps morts dont il étoit comblé, & sur lesquels passa la Cavalerie aussi-bien que l'Infanterie. Ce qu'ils n'auroient jamais pû faire autrement. Car on n'avoit point encore trouvé alors, comme on a fait depuis, des moyens prompts & faciles de faire passer les plus grands Fleuves aux armées les plus nombreuses. Beaucoup de gens murmurèrent en ce tems-là contre Fernand Cortez: & quoique ce genereux Capitaine, instruit des mauvais offices que

l'on lui rendoit, s'éforçât, par grandeur d'ame, d'honorer & de servir ceux qui l'offensoient, au lieu de s'en vanger, comme il en avoit le pouvoir, on ne laissa pas d'entreprendre de le noircir à la Cour & de lui imputer plusieurs crimes. Mais faut-il s'en étonner? Quand est-ce que le courage & la vertu ont manqué d'envieux? Et ne suffit-il pas pour en avoir de s'élever au dessus des autres par un mérite distingué?

Le plan de cette Babilone Indienne est uni: Elle a trois lieues de longueur, à prendre depuis Guadalupe jusqu'à saint Antoine, & presque autant de large depuis l' Arsenal & l'Hôpital de saint Lazare jusqu'à Tacuba. Les rues semblent être tirées au cordeau, tant elles sont droites; & elles sont si larges que six carrosses de front y peuvent passer sans embarras. Quelques-unes sont divisées en trois parties égales, dont celle du milieu est le lit d'un des cinq Canaux qui sortent d'un des Lacs, & qui arrosent par plusieurs détours cette grande Ville dans ses différens quartiers. C'est par le moyen de tous ces canaux que ses habitans se fournissent en abondance de tous les vivres, munitions, marchandises & denrées nécessaires pour l'établissement d'un grand Commerce, les voiturant & transportant dans des Canots d'un lieu à l'autre, & chaque jour de la semaine à ses différentes marchandises; mais le Samedi se fait distinguer de tous les autres, car on y voit arriver de tous côtez un Printems portatif, si j'ose me servir de cette expression, c'est-à-dire, une flote de fruits & de fleurs, qui ne font ce jour-là de tout Mexique qu'un Jardin continu. La grande Place

y est  
en p  
les  
reau  
bâti  
que  
born  
Sept  
di,  
de P  
la p  
gran  
deux  
piec  
ques  
drap  
gran  
dont  
ricul  
plus  
tien  
elle  
ches  
côté  
roi,  
Coh  
avec  
ce a  
Mai  
dire  
rien  
L  
Cor  
d'ac  
figu  
Cou  
rich

y est d'une si grande étendue, que le peuple en peut à peine remplir la troisième partie les jours destinez pour les courses de taureaux & jeux de cannes. La grande Eglise bâtie de pierre de taille, mêlée avec la brique, & de la forme que je dirai en son lieu, borne le milieu d'une de ses faces du côté du Septentrion, & à l'opposite de celui du Midi, sont la Maison de Ville, celle du Juge de Police, & celle des greniers publics avec la prison. A chacune de ces maisons est un grand portail de pierre de taille, soutenu de deux piliers de même matiere & tout d'une piece. Ensuite sont plusieurs grandes boutiques & magasins de riches Marchands de draps. Du côté du Couchant on voit une grande quantité de maisons, comme celles dont je viens de parler. Elles sont à des particuliers; mais ce sont les plus riches & les plus considerables gens du Royaume. Elles tiennent presque toute cette face, & après elle, sont cinq ou six grands magasins de riches étofes d'or travaillées en Europe. Du côté du Soleil levant, sont le Palais du Viceroy, l'Audiance Royale, l'Université, & le College des Religieux de saint Dominique, avec la maison de l'Inquisition ou Saint Office attenant; & dans des encognures est la Maison de la Monnoye, de laquelle on peut dire par excellence qu'il ne s'y fit jamais rien de faux.

Le Palais du Viceroy fut bâti par Fernand Cortez; tous ceux qui l'ont vû demeurent d'accord qu'il est plus grand & plus magnifique que celui de Sa Majesté à Madrid; la Cour en est fort spacieuse & toute ornée de riches balcons de fer, de même que la Pla-

ce; & il y a dans le milieu un cheval de bronze, posé sur un large pied d'etai & fort bien travaillé. Les cinq ruës par où l'on entre dans la grande place, sont toutes larges & bien pavées, un carosse à six chevaux y peut tourner sans peine. Sur le portail de la principale Eglise est une espece de petite tour, où le Duc d'Albuquerque fit poser un fanal de cristal, dans lequel on allume tous les jours à l'entrée de la nuit un flambeau de cire blanche pour la commodité de ceux qui passent par la place à des heures induës, & il y a un fond établi pour son entretien. Au milieu de la place est un très-beau pilier de marbre, sur lequel est élevé un aigle de bronze, que chacun admire pour la beauté de son travail; & l'on voit à l'entour quatre rangs de petites boutiques de bois fort propre, où se debite en abondance tout ce qui se peut vendre de curieux en soie, or, linge, dentelles, rubans, coëfures, gazes, & autres marchandises.

En sortant de la place par le côté opposé à la grande Eglise; on entre dans la ruë des Orfèvres, qui est extrêmement longue & riche, & de là dans une grande Aulnaie, dont les arbres sont excessivement hauts & disposés à plusieurs rangs en forme d'échiquier; & au milieu est une très-belle fontaine d'une eau vive & pure. C'est un lieu délicieux.

Il y a dans Mexique deux très-spacieux & très-beaux amphitheâtres destinez pour les Spectacles & Comedies, l'un près l'Hôpital de saint Jean, & l'autre dans la ruë de saint Augustin. Dans l'endroit où est à présent la Maison Professe de la Compagnie de Jesus, étoit autrefois le Palais du dernier Morteg-

suma  
le so  
ceau  
cet l  
jetté  
dans  
là le  
piez  
d'un  
Cap  
rem  
dera  
rite  
autre  
Fern  
ques  
pinc  
valid  
Pegr  
Nico  
zaba  
que  
dres  
com  
ra; i  
tesa  
cett  
sept  
pou  
se q  
ses,  
bric  
neu  
sans  
qui  
La  
tant

suma; & pour n'en pas perdre entierement le souvenir, on y conserve encore un morceau de l'ancien édifice avec la fenêtre, où cet Empereur fut tué d'un coup de pierre jetée au hasard, & qui le frapa au front dans l'instant qu'il s'y mettoit pour voir de là le combat. Cette fenêtre peut avoir six piez de hauteur, elle est en arc & soutenüe d'un pilier de marbre blanc. Cette insigne Capitale de la nouvelle Espagne est toute remplie d'illustre Noblesse, de gens considerables, qui par leur naissance, leur merite, & par leurs services, se distinguent des autres; les principaux de ceux-là sont: Don Fernando Altamirano, Comte de saint Jaques de Calimaya, & Senechal des Philippines, Don Garcie de Valdez Osorio, Chevalier de l'Ordre de saint Jaques, Comte de Pegnalva & Vicomte de saint Michel, Don Nicolas de Bivero Peredo, Comte de Orizaba; & outre cela il demeure dans Mexique plus de cent Chevaliers de differens Ordres militaires, non seulement de Castille, comme saint Jaques, Calatrava & Alcantara; mais aussi de ceux de saint Jean, de Montesa, de Christ, & Davis. On comptoit en cette grande Ville quatre mille carosses, dixsept Convens de Religieuses, un College pour élever la jeunesse, avec une prodigieuse quantité de grandes & somptueuses Eglises, toutes bâties de pierre de taille & de brique; j'en nommerois bien quatre-vingt neuf, si je ne craignois d'ennuyer le Lecteur, sans parler de celles des Religieux Mandians qui sont moins superbes, mais fort propres. La beauté des maisons est incomparable, tant pour l'étenduë, que pour la matiere,



l'agréable figure & la commode disposition des apartemens; les plus hautes n'ont pas plus de trois étages, & toutes les murailles sont incrustées par dehors de petits cailloux de diverses couleurs, & taillez les uns en cœurs, d'autres en soleils, en étoiles, en rouës, en fleurs de toutes les espèces, & autres figures, dont la variété infinie est très-agréable à la vûë. Les portes en sont fort grandes & fort hautes; on y voit des balcons de serrurerie presque à toutes les fenêtres, & ces balcons sont quelquefois d'une telle étenduë, qu'ils tiennent toute la face du logis. Ils sont ornez en tout tems d'un grand nombre de caisses d'orangers & pots de fleurs de toutes sortes; car il s'y en voit toute l'année; & le climat y est si doux & si temperé, que la chaleur n'y devient jamais incommode, ni les rigueurs du froid n'y obligent en aucun tems d'y allumer du feu. On peut dire sans s'écarter de la verité, qu'on y jouit d'un Printems perpetuel. L'eau y est pure & saine; elle y vient d'un Village appelé Sainte-Foi, à trois lieuës de Mexique, par le moyen d'un grand Aqueduc soutenu de trois cens soixante-cinq arcades de pierre de taille, & qui passe au travers d'un des lacs, dont la Ville est entourée; ce qui forme une très-belle perspective.

Il y a dans Mexique cinq Paroisses d'Espagnols, & douze d'Indiens, douze mille Bourgeois Espagnols qui y sont établis avec leurs familles, sans parler d'environ vingt mille autres qui n'y sont que pour un tems, & trente mille Espagnolles qui y sont toutes generalement belles & d'une magnificence à surprendre: car il n'y a pas une femme du

comm  
comp  
geois  
grand  
ves,  
tre sex  
le am  
cencie  
son L  
sûre d  
qu'il  
cens r  
d'Ind  
noires  
d'Esp  
En  
fourn  
toses  
rant p  
de da  
ne, et  
ter p  
les au  
gnez  
d'Eur  
d'Esp  
que a  
re, q  
quatr  
fourn  
voit  
mond  
fote,  
l'autr  
estime  
la Pe  
en Eu

commun qui ne porte des étofes d'or. On y compte quatre-vingt mille Indiens Bourgeois, outre les passagers qui sont en plus grand nombre, & plus de cent mille esclaves, tant blancs que noirs de l'un & de l'autre sexe, ce qui fait plus de quatre cens mille ames, sans compter les enfans. Le Licencié, Pedro Ordognez de Cevallos, dans son Livre du Voyage autour du Monde, assure dans la page deux cens quarante & un, qu'il y avoit de son tems à Mexique deux cens mille Indiens & un plus grand nombre d'Indiennes; vingt mille noirs & plus de noires, trente mille Espagnols, & plus d'Espagnolles.

Enfin cette belle Ville est abondamment fournie des plus riches marchandises, d'étofes d'or & de soie, de velours, de satin, rant pleins & unis, que brodez au métier, de damas, tafetas, écharpes, draps de laine, en un mot de tout ce qu'on peut souhaiter pour la parure, & dont on se sert dans les autres pais pour entretenir le Luxe. Joignez à cela toutes les choses qui viennent d'Europe, par le moyen de deux Galions d'Espagne qui y arrivent regulierement chaque année, avec une espece de Fregate legere, qu'on apelle *la Patache du Roi*, & plus de quatre-vingt Vaisseaux Marchands qui la fournissent en abondance de tout ce qui se voit de plus précieux dans cette partie du monde. Ce n'est pas tout encore, une autre flote, partie des Philippines, lui apporte de l'autre côté par la Mer du Sud, tout ce qu'on estime de plus rare dans la Chine, le Japon, la Perse, & dans les Indes, qu'on nomme en Europe, Orientales, & que ceux du

nouveau Monde appellent d'Occident. Les Mexicains ont la taille belle, le visage agreable, le naturel doux; ils sont dociles, très-bons Catholiques & presque tous riches, parce qu'ils s'apliquent extrêmement à trafiquer d'une Province dans l'autre. Il y en a plusieurs parmi eux pour qui l'on a la même consideration & les mêmes égards que pour les Espagnols naturels. Il n'est resté personne à Mexique du sang de Mortegsuma que Don Diego Cano Mortegsuma, Chevalier de l'Ordre de saint Jaques, son fils Don Juan, & ses deux neveux Don Diego, & Doña Leonor, enfans de Don Antoine Mortegsuma. Ils joiissent tous de pensions assignées sur la caisse Royale; & quoique ces pensions soient modiques, par raport au sang illustre dont ils sont sortis, elles ne laissent pas de les faire subsister avec honneur.

C'est une tradition dans le país, qu'il y a eu autrefois des Geans à Tescuco, petite ville située à cinq lieuës de Mexique. J'y ai vû, du tems du Duc d'Alburquerque, des ossemens & des dents d'une grandeur prodigieuse; entr'autres une dent de trois doigts de large & de quatre de long. Le Viceroi fit faire sur elle une consultation Anatomique par les plus habiles Philosophes, Medecins & Chirurgiens de toute la nouvelle Espagne. Ils rapporterent tous d'un commun avis, que suivant la grandeur de la dent, la tête devoit avoir à proportion une aune & demie de large. Ce qui paroît fabuleux à raconter, & neanmoins il ne falloit pas qu'elle fût plus petite pour y pouvoir placer les seize dents dont chaque machoire doit être garnie. Le Duc fit faire deux portraits de cette énorme

tête,  
les Ar  
garda  
On  
rou,  
pellée  
ont é  
chose  
ciens  
y éte  
Gean  
ans,  
mang  
Jean  
étoit  
garr  
toute  
étend  
piral  
été o  
mort  
l'arg  
liers  
ordi  
gran  
suré  
tres  
par  
Il  
rem  
très  
Gua  
hau  
qui  
cess  
teu  
& l

tère, suivant les proportions marquées par les Anatomistes; il en envoya un au Roi, & garda l'autre chez lui par curiosité.

On a aussi trouvé, en divers tems, au Perou, des ossemens de Geant, dans l'Isle appelée Sainte Helene. Plusieurs Auteurs en ont écrit; les uns ont simplement rapporté la chose, & les autres l'ont traitée en Phisiciens. Pendant que le Comte de Chinchon y étoit Viceroi, on lui amena à Lima un Geant, jeune homme âgé de vingt-quatre ans, Mestice ou Criolle de la Ville de Guamanga, & nommé Juannico, c'est-à-dire, Jeannot. Je l'ai vû, & je puis assurer qu'il étoit plus haut d'une coudée qu'Arnao Segarra, qui étoit le plus grand homme de toute la Ville, & qui passoit sous son bras étendu sans le toucher. Il mourut dans l'Hôpital de saint André, dans un lit qu'on avoit été obligé de lui faire faire exprés. Après sa mort, les gens de l'Hôpital gagnoient de l'argent à montrer seulement on de ses souliers, tant on le trouvoit hors de la mesure ordinaire. Ce Jeannot étoit assurément très-grand, mais non pas de la hauteur demesurée des Geans, qu'on croit avoir été autrefois dans le païs, & qui, selon qu'il paroît par leurs ossemens, passe toute exageration.

Il y a encore plusieurs autres choses très-remarquables dans la nouvelle Espagne, & très-singulieres, comme les deux Volcans de Guatimala. J'ai déjà marqué la prodigieuse hauteur & la vaste circonférence de celui qui ne jette que de l'eau. L'autre vomit sans cesse des tourbillons de flâmes jusqu'à la hauteur d'une pique. On les aperçoit de loin, & la fumée qui les surmonte semble avoir de

la continuité avec les nuës , tant-elle s'éleve dans les airs ; de quart d'heure en quart d'heure , plus ou moins , il part de cette effrayante fournaise un bruit pareil à celui d'une couleuvre ; ce qui cause des étonnemens , & même quelque sorte d'épouvante à ceux qui n'y sont pas accoutumés.

Le grand lac de Nicaragua a , comme je l'ai dit , quatre-vingt lieues de circuit ; les Vaisseaux y peuvent naviguer commodément ; mais ce qu'il y a de merveilleux , c'est qu'étant par tout d'une eau tres-douce & bonne à boire , il ne laisse pas d'avoir son flux & son reflux comme la mer. Une chose encore qui est assez extraordinaire , c'est que dans la grande Isle qui se voit au milieu , & où j'ai dit ci-dessus qu'il y avoit un si grand nombre de fruits délicieux de toutes les especes , est un Volcan de feu , qui jette des flâmes en quantité & presque autant que celui de Guatimala. Ainsi l'on peut dire qu'elles sortent en quelque maniere du sein des eaux , puisque ce Volcan est tout environné de celles du lac. Il y en a un autre à Colima , qui jette des cendres de tems en tems avec une épaisse fumée , & ces cendres sont poussées si loin qu'elles font du tort aux biens de la terre à plus de trente lieues aux environs.

La nouvelle Espagne voit couler sur ses terres un grand nombre de fleuves navigables ; les plus considerables sont ceux de Grikhalva , de la Chuluteca , d'Alvarade , de la Vera-Cruz , de Guasaqualco , de la Barca , de Panuco , de Conchos , & celui dont j'ai déjà fait mention , le grand fleuve du Nord.

Les arbres y sont d'une hauteur & d'une

grosse  
rét d  
lieuë  
de be  
en:re  
trème  
en est  
bois e  
natur  
quelc  
par l  
de pa  
vent  
& d'  
Tab  
Gran  
d'un  
Phil  
semb  
Veg  
autre  
la , c  
deff  
teu  
de v  
sort  
dite  
voit  
res  
D  
que  
bli  
rati  
les  
les  
lier  
lieu

grosſeur ſurprenante ; mais ceux de la forêt d'Oaxaca , ſituée à un grand quart de lieuë de la Ville qui porte ce nom , paſſent de beaucoup tous ceux qu'on voudroit faire entrer en comparaiſon avec eux. Ils ſont extrêmement confus & toujous verds ; la fleur en eſt rouge comme de couleur de feu , le bois en eſt très-leger & facile à travailler. La nature ou le tems en a creuſé le tronc à quelques-uns , & lors qu'on coupe ceux-là par le pied , ce tronc creux forme une eſpece de pavillon , ſous la concavité duquel peuvent ſe tenir vingt hommes armez de lances & d'écus. Dans l'année 1654. Dom Juan de Tabora , jeune Gentilhomme , qui étoit Grand Prevôt de la Ville de ce nom , & fils d'un Tabora , qui avoit été Gouverneur des Philippines , donna un grand repas ſous un ſemblable pavillon à Dom Juan Lazo de la Vega , Evêque de Guatimala , & à pluſieurs autres Seigneurs & Chanoines de Guatimala , qui accompagnoient l'Evêque. Il y avoit deſſous une table , où ſ'alfirent dans des fauteuils , douze perſonnes ſervies par autant de valets , & deux buffets garnis de toutes ſortes de vaſes d'argenterie & autres commoditez pour une pareille fête. On peut concevoir par là quelle eſt la grosſeur de ces ſortes d'arbres.

Depuis Guatimala juſqu'à Teguantepèque , il ſ'obſerve un ordre admirable , établi pour la commodité des gens de conſideration qui voyagent. Les Officiers Royaux , les Chevaliers des Ordres militaires , & tous les Eccleſiaſtiques , tant ſeculiers que réguliers , ſont pourvûs , par les communes des lieux où ils paſſent , de toute bêtes de mon-

ture & de charge, dont ils peuvent avoir besoin, suivant leur qualité, de valets même pour les servir, de vivres & de rafraichissemens en abondance; & le tout, sans qu'il leur en coûte rien que ce qu'ils veulent bien donner de gratification aux Muletiers & à ceux qui conduisent les radeaux sur les rivières qu'il faut passer. Voici comme la chose se pratique. La premiere journée vous présentez au Gouverneur de la Province, ou de Guatimala, ou de Teguantepèque, suivant le côté d'où vous venez, le Mandement que vous avez obtenu de l'audience Royale, ou du Gouverneur de la Province, que vous venez de quitter, & aussi-tôt en execution de l'ordre vous êtes logez dans des maisons destinées seulement à ces usages, bien meublées, & pourvûës de toutes les choses necessaires aux Voyageurs. On prend soin de vos valets & de vos chevaux, sans que vous soyez chargé du moindre embarras; on vous donne du Chocolat & ensuite à souper avec beaucoup de propreté. Ils s'informent de vous à quelle heure vous voulez partir le lendemain, de combien de chevaux, de mules, & de valets vous avez besoin, & sur le champ ils envoient au Bourg suivant une espece de Courier y porter vôtre Mandement, & donner avis de tout ce qu'il vous faut. Ainsi de l'un à l'autre jusqu'à ce que vous soyez sorti de l'audience de Guatimala, pour entrer en celle de Mexique, & avant que de partir de chaque lieu, on vous presente un Livre de compte, ou un de vos valets écrit, par vôtre ordre: *En Commune de ce Bourg a dépensé pour la reception de Monsieur tel la somme de..... ce... jour du mois*

de . .  
ensui  
char  
avec  
delit  
d'êtr  
gnag  
cette  
Te  
leme  
mais  
rien  
de to  
cipal  
men  
une  
neuf  
naire  
clim  
Espa  
de e  
les  
gran  
tout  
me  
O  
sing  
lequ  
& d  
d'ac  
pre  
Ind  
ou  
les  
xan  
ha  
ces

*de . . . . de cette presente année . . . .* Il signe ensuite, & le seing seul suffit pour la décharge de la Commune. Tout cela s'exécute avec le plus grand ordre & la plus exacte fidélité du monde. Grandeur, certes, digne d'être admirée, & qui peut servir de témoignage de la richesse & de la fertilité de cette Province.

Teguantepeque est une grande Ville, également peuplée d'Espagnols & d'Indiens; mais ils y ont leurs quartiers séparés. Il s'y tient deux fois le jour un très-grand Marché de toutes les marchandises du pays, & principalement de fruits & de marées; il commence depuis dix heures du matin jusqu'à une heure après midi, & depuis six jusqu'à neuf heures du soir, & il s'y trouve ordinairement deux à trois mille personnes. Ce climat est le plus fécond de toute la nouvelle Espagne en beaux visages; car les femmes de cette Ville y passent communément pour les plus belles du Mexique. Il s'y fait un grand trafic de chemises, & on les teint de toutes sortes de couleurs, suivant la coutume du pays.

On voit, auprès de Mexique, à Mexicalingo, un étang d'une vaste étendue, & sur lequel on voit un grand nombre de maisons & de jardins flotans; ce qui cause un excès d'admiration à ceux qui les voyent pour la première fois. Voici de quelle manière les Indiens les fabriquent. Ils étendent sur trois ou quatre grosses cordes une infinité d'osiers les uns sur les autres, de la longueur de soixante piez en carré, & d'un demi pié de hauteur. Ils attachent ensuite les bouts de ces cordes aux aulnes, saules, & autres ar-



bres, qui sont sur les bords de l'étang, pour assurer davantage le fondement de la machine, ils couvrent ces osiers de gazons, sur lesquels ils répandent de la terre & du fumier par dessus pour l'engraisser. Après quoi ils y sèment toutes sortes de fleurs & de legumes qu'ils vont vendre à la Ville de Mexicalingo. De toutes ces différentes matieres jointes ensemble il se fait un composé qui devient avec le tems une masse épaisse & solide sur laquelle ils bâtissent de petites maisons qui suffisent pour les loger eux & leurs familles, & dans la plûpart desquelles il y a des poulaillers & d'autres endroits pour y élever des pigeons. Il arrive quelquefois que le Maître d'une de ces petites Isles flottantes, allant à la Ville, dans son canot, avec sa femme & ses enfans, pour y vendre ses denrées, ne retrouve plus à son retour son habitation au même lieu où il l'avoit laissée, parce que les cordages qui l'arrêtoient venant à s'user par le tems & à se pourrir par l'humidité, se rompent enfin & l'abandonnent au gré du vent & du courant. Alors le Jardinier demande à ses voisins, s'ils n'ont point vû par hasard passer son Isle de leur côté, & sur leur rapport, l'ayant suivie comme à la piste, ils la remorquent avec des cordes dans le même endroit d'où elle étoit partie; ce qu'ils font à l'aide de leurs amis qui les assistent en ce besoin à la charge d'autant.

Je finis ce petit Ouvrage par une observation que j'ai oublié de faire, lors que j'ai parlé des Gouvernemens & des autres emplois. Il faut savoir que dans le Mexique, ainsi que dans tous les autres Etats de la Couronne d'Espagne, c'est un usage établi, que

jusques  
fines  
que n  
de ter  
qui co  
pech  
rivier  
m'état  
années  
embar  
Angl

F

jusques à la crique d'Apokunnumy. Nous  
fimes ensuite charier nos cofres, & tout ce  
que nous avions à travers une petite langue  
de terre, jusques à la riviere de Bohemia,  
qui conduit par la grande baye de Chisa-  
peech à la pointe de Consolation dans la  
riviere Jaques en Virginie. Je comptois de  
m'établir ici; mais après un séjour de deux  
années ou environ, il me survint quelques  
embarras qui m'obligerent de retourner en  
Angleterre, où j'arrivai en 1690.

*Fin du Voyage de Mr. Wafer.*

g, pour  
machin-  
ns, sur  
du fu-  
és quoi  
de le-  
Mexi-  
atières  
osé qui  
& so-  
s mai-  
& leurs  
les il y  
pour y  
bis que  
tantes,  
avec sa  
es den-  
on ha-  
aiffée,  
nt ve-  
rir par  
andon-  
lors le  
n'ont  
eur cō-  
omme  
cordes  
partie;  
qui les  
nt.  
serya-  
e j'ai  
s em-  
ique,  
de la  
rabli,  
que



# T A B L E

## DES MATIERES,

Contenuës dans le Voyage de Dampier ,  
depuis Page 1. jusques à 146. &  
dans celui de Vvafer , depuis page  
149. jusques à 309.

### A

<b>A</b> BEILLES, qu'on trouve sur l'Isle thme ,	Pag. 235.
Adresse des Indiens à tirer de l'arc ,	261
Adultere puni avec rigueur chez les In- diens de l'Isthme ,	264.
L'air est mauvais à Portobel , 193. Il est un peu meilleur à Panama.	195.
Allegrance, une des Isles Canaries, avec le pro- fil de ses côtes.	4.
Alligators ,	228.
Amapalla , ( Golfe d' )	283.
Amphisbène, ou le Serpent à deux têtes ,	70.
Amplitude , la différence qui se trouve entre l'Oc- cidentale & l'Orientale ,	84.
Anneaux , que les femmes portent à l'entre-deux des narines ,	250.

Agbill  
vil  
anima  
Araign  
Arbres  
Arbres  
Arbrisse  
Arica  
Arisab  
Armat  
pre  
trou  
gro  
ave  
& v  
les  
rou  
Asb,  
Antruc

BAHI  
&c.  
cc,  
boi  
roi  
& d  
les  
côt  
Balein  
c  
Balein  
f  
Balein  
Bamb  
Banta  
Barca

## DES MATIERES

<i>Anguilla</i> , une des Isles Caribes & de ses Ecores villes,	227.
<i>Animaux</i> qui se trouvent sur l'Isthme,	222.
<i>Araignées</i> , qui ne sont pas venimeuses,	226.
<i>Arbres</i> de la N. Hollande,	140.
<i>Arbres &amp; fruits</i> ,	207.
<i>Arbrisseaux</i> , & buissons de la N. Hollande,	140.
<i>Arica</i> , Ville sur la côte du Perou,	296.
<i>Arisab</i> , sorte de fruit,	61.
<i>Armateurs</i> , ( Les ) avec qui étoit Mr. Wafer, prennent la résolution de tuer tous ceux de leur troupe, qui n'auroient pas la force de suivre le gros, 153. Ils en laissent quatre sur l'Isthme, avec l'Auteur, 154. Ils se retirent de l'Isthme, & vont croiser sur la côte des Indes Occidenta- les, 179. Ils croisent ensuite sur la côte du Pe- rou, 287.	
<i>Asb</i> , Isle, ou de la Vacca,	179.
<i>Astruches</i> ,	307, &c.

### B

<i>BAHIA</i> , de Todos los Santos dans le Bresil, 42, &c. Du Sucre que l'on y fait & de son commer- ce, 49. Des Vaisseaux que l'on y bâtit, & du bois qu'on employe à cet usage, 51. De son ter- roir & de ce qu'il y croît, 56, &c. Des vents, & des saisons, 77. Du tems auquel on y coupe les Canes de Sucre, 78. Differentes vûes de la côte,	44.
<i>Baleine morte</i> . Plusieurs Osseaux autour de sa car- casse,	85.
<i>Baleines</i> , de quelle maniere on les pêche au Bre- sil, & l'usage qu'on en fait,	51, 52.
<i>Baleines</i> de la N. Hollande,	118.
<i>Bamboes</i> , ou Bambous, ou canes creuses,	217.
<i>Bantam</i> ,	149.
<i>Barcadero</i> , ou lieu où l'on débarque,	150.

ES,

mpier,  
6. &  
s page

ur l'Is-  
g. 235.  
c, 261  
les In-  
264.  
un peu  
195.  
e pro-  
4.  
228.  
283.  
70.  
l'Oc-  
84.  
-deux  
250.

# T A B L E

<b>Bastimentos, Isle,</b>	152, 182;
<b>Baye des Chiens-marins dans la N. Hollande</b>	113, 116, 117.
<b>Bézoards, qu'on trouve dans les Moutons de Mocha.</b>	301.
<b>Bibby, espece d'Arbre, des bayes qu'il porte, &amp; de l'huile qu'on en tire,</b>	165, 209, 210.
<b>Blake, Amiral Anglois brûla les Gallions près de Teneriffe,</b>	6.
<b>Bocca Drago, &amp; Boeca Toro,</b>	197.
<b>Bois de Charpente du Bresil est d'un meilleur usage que celui de l'Europe,</b>	56.
<b>Bois leger, &amp; bois blanc,</b>	216, & rouge, 217.
<b>Boissons des Indiens,</b>	257.
<b>Bonamos, espece d'arbre; &amp; de son fruit,</b>	210.
<b>Bourman ( Guillaume ) court grand risque de se noyer,</b>	159, &c.
<b>Branles, où les Gentilshommes se font porter à Bahia dans le Bresil,</b>	52.
<b>Bresil, vûë de sa côte, Voy. Bahia.</b>	44.
<b>Bretagne, ( Nouvelle ) Isle bien peuplée &amp; découverte par Dampier. Voy. sa Préf.</b>	
<b>Bukenham, ( le Capitaine ) est pris &amp; maltraité par les Espagnols,</b>	151, &c.
<b>Buse, oiseau,</b>	128,

## C

<b>CABLES, faits d'une espece de Crin qu'on trouve sur certains arbres du Bresil,</b>	51, 57.
<b>Cachevu, fruit,</b>	60, &c.
<b>Cadavres humains trouvez en quantité sur une Baye,</b>	308.
<b>Calebaces, de l'arbre qui les porte:</b>	324.
<b>Callavances, ou poix-ciches dans l'Isle de Mayo,</b>	22.
<b>Canal d'Angleterre, avec quelle précaution l'on doit y passer,</b>	3.

*Canaries*

*Canaries leur*  
*Caneres,*  
*Canelle*  
*Canes de*  
*Cap de B*  
  
*Caret (*  
*Carrouge*  
*Cartagén*  
*Cassave,*  
*Cavally,*  
*Cèdres,*  
*Cerfs, il*  
*Chagre,*  
*Chasse, (*  
*Chats fo*  
*Chauves-*  
*Cheapo,*  
*Chepelio:*  
*Chevaux*  
*Mo c*  
*Cheveux*  
  
*Cbicaty C*  
*Chien d'*  
*Chiens,*  
*Chiens-*  
*chm*  
*Cocos ( I*  
*Cocotier*  
*Cocotiers*  
*Colliers*  
*Concept*  
*Congo,*  
*C onque*  
*Copaya*  
*7*

## DES MATIERES.

<b>Canaries</b> , ( Isles ) de ce qu'elles produisent , de leur commerce & du Gouvernement , 10 , 11.	
<b>Cancres</b> ,	239.
<b>Canelle bâtarde</b> ,	217.
<b>Canes de Suere</b> ,	212.
<b>Cap de B. Esperance</b> , sa vûe de differens endroits,	97 , 984
<b>Caret ( Baye de )</b>	182 , 1854
<b>Carrougues</b> ,	217.
<b>Cartagène</b> ,	152.
<b>Cassave</b> , racine qui sert de pain,	220.
<b>Cavally</b> , sorte de Poisson de mer,	237.
<b>Cédres</b> , qu'on trouve sur l'Isthme,	208.
<b>Cerfs</b> , il y en a quantité sur l'Isthme,	223.
<b>Chagre</b> , riviere,	182, 183, 184, 200.
<b>Chasse</b> , ( parties de ) que les Indiens font,	270.
<b>Chats</b> fort estimez par les Indiens,	226.
<b>Chauves-souris</b> aussi grosses que des Pigeons,	235.
<b>Cheapo</b> , riviere,	164, 182, 200.
<b>Chepelio</b> , Isle,	203.
<b>Chevaux</b> , que les Indiens Espagnols ont à l'Isle de Mo cha,	289.
<b>Cheveux</b> des Indiens de l'un & de l'autre sexe,	242, 244.
<b>Chicaly Chicaly</b> , Oiseau,	229.
<b>Chien d'eau</b> , ou Chucora de Agua,	72.
<b>Chiens</b> , que les Indiens ont sur l'Isthme,	223.
<b>Chiens-Marins</b> de la N. Hollande, 119. & à l'Isthme de Darien,	237.
<b>Cocos ( Isle de )</b>	285.
<b>Cocotiers</b> ,	210, 285.
<b>Cocotiers sauvages</b> du Bresil,	57.
<b>Colliers</b> qui servent d'ornement,	252, &c.
<b>Conception</b> ( riviere de la )	185.
<b>Congo</b> , riviere,	199, 204.
<b>Conques</b> ,	239.
<b>Copayapo</b> , riviere	222.

# T A B L E

<b>Coquimbo</b> , Ville,	289.
<b>Cortieu</b> , Oiseau,	22.
<b>Cormarans</b> ,	234.
<b>Cornelins</b> qui gazouillent au Bresil.	65.
<b>Cornera de Terra</b> , ou Brebis d'une grosseur extraordinaire qu'on trouve à l'Isle de Mocha, 290 &c.	
<b>Correso</b> , ou Corrosou, Oiseau,	68, & 230.
<b>Coton</b> , ou Cotonnier,	21, 57, 167, 208.
<b>Coupes</b> faites avec des canes ou des feuilles de palmier,	263.
<b>Courans</b> , qu'on trouve en mer depuis le 7 deg. 50 min. de lat. Sep. jusqu'au 3 deg. 22. min.	36.
<b>Courges</b> ,	214.
<b>Crusia</b> , Oiseau,	23.
<b>Curvecon</b> , Oiseau,	65.

## D

<b>DANS</b> des Indiens,	265.
<b>Darien</b> ( Riviere de )	182, 185.
<b>Dates</b> du Bresil,	63.
<b>Dendies</b> , espece de dates du Bresil.	Ibid.
<b>Devins</b> , de quelle maniere ils évoquent le Diabte,	178.
<b>Diadèmes</b> d'or, &c.	251.
<b>Diversifsemens</b> des Indiens,	266.

## E

<b>ECREVIES</b> de Terre, 227, & de Mer,	239.
<b>Education</b> des Garçons,	261.
<b>Espagnols</b> ( Les ) détruisent Mocha, &c.	302.

## F

<b>FAIM</b> , Wafer & ses Camarades en sont pressés, &c.	297.
<b>Femmes</b> des Indiens employées à porter les vivres dans les Voyages,	260.
<b>Fernando</b> , ( Isle de Jean )	290.

**Destins**,  
**Flaming**  
**Forteresse**  
**Fourmis**  
**Frape-b**  
**Salie**  
**Friseur**  
**Fruits**,

**FAIM**  
**Gallion**  
**Gallapa**  
**Gallena**  
**Garrac**  
**Gerret**  
**Globule**  
 tes  
**Gopson**  
**Gorgon**  
**Guache**  
**Guano**  
**Guatin**  
**Guavr**  
**Guinée**

**H A B**

Herbe

Herbe

Hollan

&c.

&c.

vo

## DES MATIERES.

<i>Vesins</i> ,	265.
<i>Flamingo</i> , Oiseau,	23.
<i>Fortereſſes</i> , ou magasins,	255.
<i>Fourmis</i> ailées,	236.
<i>Frape-boat</i> , ou bateau cordé dont on ſe ſert à la	
Saline de Mayo,	17, &c.
<i>Friſeur d'eau</i> , Oiseau,	817.
<i>Fruits</i> , qu'on trouve ſur l'Iſthme,	288, &c.

### G

<i>GAINY</i> (George) ſe noye,	156.
<i>Gallions</i> Eſpagnols. <i>Voy. Blake.</i>	
<i>Gallapagos</i> , Iſles,	286.
<i>Gallena Pintada</i> , ou Poule de Guinée,	22, &c.
<i>Garrachina</i> (la Pointe)	182, 193, 197.
<i>Gerret Dennis</i> , Iſle,	Pref.
<i>Globules</i> , qui nageoient ſur l'eau, comme de petites perles,	103.
<i>Gopſon</i> (Richard)	177.
<i>Gorgonia</i> , Iſle,	287.
<i>Guacha</i> , Place ſur la Côte du Perou,	Ibid.
<i>Guanos</i> de la N. Hollande, &c.	III, 228.
<i>Guatimala</i> (Gouvernement de)	202.
<i>Guayra</i> , Place ſur la Côte du Perou,	287.
<i>Guinée</i> (Nouvelle)	Pref.

### H

<i>HABITS</i> , & ornemens des principaux Indiens,	
175, 251, 252, des hommes du commun	
& des femmes 249, 250, &c.	
<i>Herbes</i> qui ſotent ſur l'eau & qui marquent qu'on n'eſt pas loin de terre,	14, 85, 102.
<i>Herbe</i> de ſoye,	215.
<i>Hollande</i> (Nouvelle) deſcription de ſes côtes	106.
&c. 115, &c. 109. Des Naturels du païs	130,
&c. Différentes vûes de ſes côtes & de ſes Iſles voisines,	102.



# T A B L E

**Horn ( Cap )** 305  
**Huile de l'insecte Soldat est un remede souverain pour les contusions , &c.** 226.  
**Huile d'Olive qu'on fait sur la côte du Perou, 296.**

## I

**JAGO ( St ) Isle & Ville 27 , &c. De ses habitans 29. De ce qu'elle produit , 30 , &c. De ses Animaux , 33 , &c. Sa rade est fort mauvaise , 34. Sa vüe ,** *ibid.*  
**Jamaïque ,** 1519  
**Jamby, dans l'Isle de Sumatra ,** 1504  
**Jenette , Oiseau ,** 65.  
**Jenipah , ou Jenipapah , Fruit ,** 61.  
**Jihor ,** 150.  
**Indiens ( Les ) de l'Isthme entreprennent de guerir Mr Wafer, 154. Ils en agissent mal avec lui & ses camarades , 155 , &c. Ils prennent la résolution de le faire mourir , 157. Ils le reçoivent de nouveau fort humainement 166. Ils consultent leurs Devins, 175. De leur taille, des traits de leur visage , &c. 243. Ils se coupent les cheveux, après avoir tué quelqu'un de leurs ennemis, *ibid.* Il y en a qui ont la couleur d'un blanc de lait , &c. 244. Ils se peignent tout le corps, 246. De quelle maniere les hommes & les femmes se parent, 248, 249 , &c. Leurs maisons, 254. &c. Leurs Plantations , & de quelle maniere ils les cultivent , 256 , &c. Occupations de leurs femmes 246 , 259 , 260. On les lave après qu'elles sont acouchées, 261. Education des enfans, *ibid.* &c. 262. Occupations des hommes , *ibid.* 263. &c. Les châtimens qu'ils exercent , 264. Leurs Mariages & leurs Festins , 265 , 266. De quelle maniere ils voyagent , 275 , &c. Leur maniere de compter , *ibid.* 276, &c. De la prononciation de leur Langue , 282 , de leurs bonnes qua-**

**liez** I  
**prenn**  
**diens**  
**Ingua ,**  
**Inondati**  
**L'Insecte**  
**Isle d'O**  
**Isle des**  
**Isles de l'**  
**Isles , ou**  
**Isles des**  
**Isthme d**  
**terrain**  
**res qu**  
**re du**  
**de son**  
**la tem**  
**&c. 2**  
**Repti**  
**229 ,**

**LACENT**  
**& à se**  
**tient**  
**& d'a**  
**met d**  
**Lagune ,**  
**Lames d**  
**vie**  
**Lanceror**  
**Lapins d**  
**Lapins a**  
**Lavelia**  
**Leon ,**  
**Lesards**  
**Limpit ,**

## DES MATIERES.

305 ouverain 226. ou, 296.  habitant ces Ani- mife, 34. <i>ibid.</i> 1517 1500 65. 61. 150. de guerir lui & ses éfolution t de nou- vent leurs e leur vi heveux, mis, <i>ibid.</i> de lait, ps, 246. emmes se 254. &c. ere ils les urs fem- s qu'elles ans, <i>ibid.</i> id. 263. 4. Leurs De quel- r manie. onncia- nes qua-	litez 154, 166, 260, 261, 213, 290, &c. Ils prennent quelquefois trop de boiffon, 266. In- diens Espagnols, 213, 290. Ingua, Fruit, 63. Inondations, & grosses pluyes, 161, &c. 205. L'Infecté Soldat, 226. Isle d'Or, 152, 186. Isle des Pins, 187. Isles de l'un & de l'autre côté de l'Isthme, 182 188. Isles, ou montagnes de glace, 304, &c. Isles des Perles, 182, 203. Isthme de Darien, sa largeur, &c., 181, &c. Son terrain entremêlé de montagnes 183, &c. Rivie- res qui l'arrosent, 184 &c. Description de la cô- te du Nord, 185, &c. de celle du Sud, 196 &c. de son terroir, 202. Forêts épaiffes, 182, 203, la temperature de l'air, 205. Inondations, 161, &c. 205. Arbres & fruits, 207, &c. Bêtes & Reptiles, 222, &c. Oiseaux & Insectes volans 229, &c. des Naturels du país, 241, &c.
--	---

### L

LACENTA Prince Indien	sauve la vie à Mr Wafer & à ses camarades, 157. Son Palais, 167. Il re- tient l'Auteur, &c. 168. Les marques de respect & d'amitié qu'il lui donne, 170, 171. Il lui per- met de se retirer, 173. Il avoit sept femmes 264.
Lagune,	Ville de Teneriffe, 7.
Lames d'or ou d'argent,	dont les Indiens se cou- vrent la bouche, 250.
Lancerota,	une des Isles Canaries, 4.
Lapins de la N.	Hollande, 114.
Lapins aussi gros que nos Lièvres,	224.
Lavelia,	202.
Leon,	<i>ibid.</i>
Lesards verts & ma rquerez de rouge,	228.
Limpit, Poisson à coquille,	239.

# T A B L E

<b>Lorenzo ( Cap S. )</b>	<b>198.</b>
<b>M</b>	
<b>MACAW</b> , sorte d'arbre,	160, 208.
<b>Macarou</b> , sorte d'Oiseau,	231.
<b>Mackera</b> , espece de Corneille,	65.
<b>Mabo</b> , espece d'arbre,	213.
<b>Maisons</b> des Indiens disperſtes çà & là,	254.
<b>Maiz</b> , ( Farine & boiſſon de )	257, 266.
<b>Malacca</b> ( Promontoire de )	150.
<b>Malvoïſſe</b> ( Vin de ) qui croît dans l'Îſle de Tenerriffe,	9.
<b>Mammée</b> , Arbre, dont le fruit eſt délicieux,	218.
<b>Mammée-Sapota</b> ,	<i>ibid.</i>
<b>Manchinel</b> , Arbre, dont le fruit eſt un vrai Poiſſon,	212.
<b>Mangles rouges</b> , & autres,	199, 218.
<b>Marie</b> ( Ste. )	152, 198.
<b>Marſouins</b> ,	306.
<b>Mayo</b> , une des Îſles du C. Verd, 25. &c. De la maniere dont on y fait le ſel, 16, &c. De ſon terroir & de ce qu'elle produit, 20, &c. De ſes habitans,	25.
<b>Mendibie</b> , espece de fruit,	64.
<b>Mericaſah</b> , Fruit,	62.
<b>Michel</b> ( Golfe de St. )	171, 182, 203.
<b>Miniota</b> , Oiseau,	23.
<b>Miſſau</b> , Boiſſon faite avec de l'eau & des Plaines,	238.
<b>Mocha</b> , Îſle,	289.
<b>Modèſtie</b> des Indiens,	247, 251.
<b>Moine</b> , ſorte de Poiſſon,	127.
<b>Montagnes</b> fort hautes, &c.	171, 184, 185.
<b>Mofkitos</b> , ou Moucherons,	206.
<b>Mouches</b> luifantes,	235.
<b>Mouettes</b> ,	234.
<b>Muckiſharou</b> , espece de fruit,	63.
<b>Mungaron</b> , Fruit,	<i>ibid.</i>

**Muſte**

**LA N**

**Nata**

**Nicar**

**Noix**

quan

**Noix**

**Nomb**

**Nord**

à l'

**Oecu**

l'

**Oiseau**

**Oiseau**

**Oiseau**

**Ondée**

**Or**, d

**Orang**

**Orata**

**Oſſe**

**PACH**

**Pana**

**Papa**

**Para**

**Parro**

**Paſſa**

**H**

la

## DES MATIERES

198.	<i>Musteran-de-ova</i> , Fruit,	<i>ibid.</i>
	<b>N</b>	
0, 208.	<b>LA NASCA</b> , où il croît d'excellent vin,	288.
231.	<i>Nata</i> ,	202.
65.	<i>Nicaragua</i> ( Lac de )	181.
213.	<b>Noix de Coco</b> , Leur petit lait bû en trop grande	
254.	quantité, engourdit les nerfs & glace le sang,	285.
57, 266.	<b>Noix Purgatives</b> , ou Pinions,	64.
150.	<b>Nombre-de-Dios</b> ,	193.
e de Te-	<b>Nord-Ouest</b> ( Vents de ) les Sgnes qui les précédent	
9.	à l'Isle de Teneriffe,	9.
ux, 211.	<b>O</b>	
<i>ibid.</i>		
vrai Poi-	<b>OCCUPATIONS</b> des hommes & des femmes sur	
212.	l'Isthme,	253, 254, 256.
99, 218.	<b>Oiseau</b> , qu'on apelle <i>Tout-bec</i> ,	66.
52, 198.	<b>Oiseaux</b> de la N Hollande,	110, 11.
306.	<b>Oiseaux</b> qu'on trouve sur l'Isthme,	231, 235.
De la ma-	<b>Ondées</b> de Pluye accompagnées d'éclairs & de ton-	
e son ter-	nerie,	161, 205.
c. De ses	<b>Or</b> , de quelle maniere, les Espagnols l'amassent,	171, &c.
25.	<b>Oranges</b> douces sur la Côte du Perou,	296.
64.	<b>Oratavia</b> , Port de l'Isle de Teneriffe,	4, 9.
62.	<b>Otie</b> , Fruit,	63.
82, 203.	<b>P</b>	
23.		
des Pian-	<b>PACHEQUE</b> , <i>Chepelio</i> , <i>Perica</i> , Isle des Peries,	
238.	&c. renfermées dans la Baye de Panama,	203.
289.	<b>Panama</b> ( Baye de ) & Ville,	218, 201.
47, 251.	<b>Papah</b> , Fruit,	321.
127.	<b>Paracood</b> , sorte de poisson,	237, 240.
84, 185.	<b>Parrot-fish</b> , ou le Poisson-Perroquet,	239.
206.	<b>Passage</b> , qu'on pourroit trouver au Sud de la N.	
235.	Hollande & de la N. Guinée, pour entrer dans	
234.	la grande mer du Sud,	122, 135.
63.		
<i>ibid.</i>		

# T A B L E

<i>Pavotiers</i> , ou Devins,	179.
<i>Pecary</i> , espece de Cochon,	222.
<i>Pêche</i> des Indiens,	240.
<i>Peignes</i> , dont les Indiens se servent,	242.
<i>Pélican</i> ,	233.
<i>Pendants d'oreille</i> ,	251.
<i>Pensilvanie</i> ,	308.
<i>Pernambuc</i> , L'air y est plus sain que dans les autres places vers le Sud,	39, &c.
<i>Perroquets</i> , & <i>Perruches</i> ,	231.
<i>Petango</i> , Fruit,	62.
<i>Petonzles</i> ,	239.
<i>Petrel</i> , Oiseau,	85, &c.
<i>Petumbo</i> , Fruit,	62.
<i>Pies de Mer</i> ,	234.
<i>Pinions</i> , ou Noix purgatives,	64.
<i>Pinsado</i> , Oiseau,	83, 84.
<i>Pisca</i> ,	287.
<i>Piverts</i> ,	232.
<i>Plantains</i> ,	210.
<i>Plantations</i> des Indiens, & de quelle maniere ils les cultivent,	256.
<i>Plantes</i> trouvées au Bresil, à la N. Hollande, à Timor & dans la N. Guinée. <i>Voy Tab. 1, 2, 3, 4, 5, &amp;c.</i> 140.	
<i>Poirier piquant</i> , ou sauvage,	168, 212.
<i>Poivre</i> de deux sortes,	219.
<i>Pomme stan</i> , (Fruit)	31.
<i>Pomme de Pin</i> , Fruit qui ressemble à un Artichau,	211.
<i>Poisson</i> volant entre les Canaries & les Isles du Cap Verd,	14.
<i>Poissons</i> de mer sur la Côte de la N. Hollande,	136.
<i>Poissons</i> de la grosseur du Thon,	145.
<i>Poissons</i> qu'on trouve autour de la Côte de l'Isthme,	238.
<i>Por.-Royal</i> ,	151.

*Portobe*  
*Portuga*  
*Potates*  
*Poules*  
*Punta*

**QU**  
*Quina-*  
*est*  
*Quolla*

**RABEK**  
*Ragoûts*  
*cuisi*  
*Raies pi*  
*Rats & C*  
*Realeja*  
*Remora*  
*Rio Gra*  
*Riviere*  
*Riviere*  
*Romarin*  
*la Pe*

**SAIGNE**  
*Saison p*  
*Sambal*  
*Sambo*  
*Sambal*  
*Santa-C*  
*Sapadil*  
*Savane*  
*Sauteur*  
*Scrivar*  
*Scueba*  
*Sculpin*  
*Sel, de*

## DES MATIERES.

<i>Portobel,</i>	152, 181, 195.
<i>Portugais, fort civils envers Mr Dampier,</i>	43.
<i>Potates,</i>	228.
<i>Poules qui glouffent au Bresil,</i>	674.
<i>Punta mala,</i>	196.

### Q

<i>QUAM, Oiseau,</i>	229.
<i>Quina-Quina, l'arbre d'où l'on tire cette écorce est une espece de Mangle,</i>	218.
<i>Quolla, ou lieu où l'on débarque,</i>	150.

### R

<i>RABEK, Oiseau,</i>	24.
<i>Ragoûts des Indiens &amp; de quelle maniere ils font la cuisine,</i>	273.
<i>Raies piquantes,</i>	239.
<i>Rais &amp; Souris dont on est empêté sur l'Isthme,</i>	225.
<i>Realeja,</i>	202.
<i>Remora, Poisson</i>	
<i>Rio Grande,</i>	203.
<i>Riviere d'Or,</i>	171, 197, 288.
<i>Riviere, dont l'eau est fort chaude,</i>	284.
<i>Romarin (Isle de) dans la N. Hollande, 136. Voy. la Plante qui ressemble au Romarin Table IV. N. 3,</i>	

### S

<i>SAIGNE'S, maniere dont les Indiens la font,</i>	169.
<i>Saison pluvieuse, &amp;c.</i>	206.
<i>Samballos, Isle,</i>	182, 185, &c.
<i>Sambo, Riviere,</i>	197.
<i>Samballas, Pointe,</i>	188, 190.
<i>Santa-Cruz, Ville de Teneriffe, &amp;c.</i>	4, 5.
<i>Sapadillos, espece d'arbre Fruitier,</i>	211.
<i>Savanes,</i>	200.
<i>Sauteur, Poisson,</i>	103.
<i>Scrivan, Port,</i>	191.
<i>Scuchadero,</i>	198.
<i>Sculpins, Poisson,</i>	238.
<i>Sel, de la maniere dont on le fait à l'Isle de Mayo.</i>	

# T A B L E

16, &c. & sur l'Isthme de Darien,	248
<i>Serpens d'eau du Bresil</i> , 71, &c. De la N. Hollan- de,	117, 120.
<i>Serpens</i> ,	226.
<i>Singes</i> .	224, 288.
<i>Snouks</i> , Poisson,	239.
<i>La Sonde</i> ( Isle de )	177, 189, &c.
<i>Sous-sop</i> , Fruit,	60.
<i>Springes</i> ( Isle de )	189.
<i>Sucre</i> , de quelle maniere on le raffine au Bresil,	49, &c.
<i>Sucre &amp; Sucrieries</i> ,	296.
T	
<b>TABAC</b> qu'on a sur l'Isthme, & de quelle maniere on le roule pour le fumer,	221.
<i>Tamarins</i> ,	217.
<i>Tarpon</i> , gros Poisson,	236.
<i>Tasman</i> ( Carte de ) corrigée,	122.
<i>Tempêtes</i> ,	303.
<i>Teneriffe</i> , 4. De ses Vins, des Fruits de la Terre & des Animaux,	9, 10.
<i>Terra del Fuego</i> ,	289.
<i>Terre nouvellement découverte</i> , & que Mr Dam- pier a nommé Terre de Davis,	302.
<i>Terroir sec &amp; sterile</i> à Copayapo,	294.
<i>Tête de Pape</i> , sorte d'arbrisseau,	168, 212.
<i>Tigres</i> ,	252.
<i>Toiles de Coton</i> que les Indiennes ourdissent,	262.
<i>Tortuës</i> qui pondent leurs œufs dans la Saison hu- mide, &c. 25, 286. Pourquoi les Espagnols & les Portugais n'en mangent pas,	73.
<i>Tourterelles</i> du Bresil,	65.
<i>Tremblement de Terre</i> senti en mer, <i>Vaisseaux</i> tran- portez fort loin du rivage,	299, 300.
V	
<b>V A I S S E A U</b> de Dampier coulé à fonds, <i>Pres.</i> <i>Vaisseau</i> de 50 pieces de Canon bâti au Bresil,	52.

*Variation*  
en cou  
en sui  
& la  
Table

*Venta de*  
*Vents ind*  
*Vermejo*  
*Vieille*,  
*Vins de l*  
*Vol puni*  
*Volaille d*

*Wafer*,  
ge, I  
miere  
verfa  
154,  
Il s'a  
Nord  
169.  
Indie  
de se  
du N  
Angl  
denta  
conti  
en P  
Warrée

Y A M S  
*Yemma*  
*Ylo*, Ri

## DES MATIERES.

248 Hollan- 7, 120. 226. 4, 288. 239. 89, &c. 60. 189. a Bresil, 49, &c. 296.	Variation de l'Aiguille, l'endroit où elle augmente en courant à l'Est, 81. L'endroit où elle diminue, en suivant la même route, 83. Son incertitude, & la difficulté qu'il y a de l'observer, 89, 90. Table des Variations observées dans ce Voyage 92, &c.	200. 37. 297. 237. 288. 264. 232.
e maniere 221. 217. 236. 122. 303. Terre & 9, 10. 289. Mr Dam- 302. 294. 58, 212. 252. ent, 262. aison hu- gnois & 73. 65. aux tran- 9, 300. s, Pref. cil, 52.	Venta de Cruzes, petit Village, Vents incertains près de la ligne, Vermejo, Vieille, espece de Poisson, Vins de la Nasca, de Pisca, &c. Vol puni de la mort, Volaille domestique de l'Isthme,	200. 37. 297. 237. 288. 264. 232.

### W

Wafer, son premier Voyage, 149, second Voya- ge, 150. Il rencontre Mr Dampier pour la pre- miere fois 152. Le malheur qui lui arrive en tra- versant l'Isthme, 153. Les peines où il se trouve, 154, 164. Il court grand risque d'être noyé 162. Il s'achemine une seconde fois vers la Mer du Nord 166. Il tire du sang à l'Epouse de Lacenta 169. Il acquiert une grande reputation chez les Indiens, 170. Il obtient de Lacenta la permission de se retirer, 173. Il part la 3 fois pour la Mer du Nord, 175, &c. Il rencontre un Armateur Anglois, 178. Il range la Côte des Indes Occi- dentales avec Mr Dampier, 179. Il reprend la continuation de son Voyage, 283, &c. Il arrive en Pensilvanie & retourne à la Virginie, 308. Warrée, espece de Cochon sauvage, 223, &c.	210. 65. 266, &c.
--	-------------------------

### Y

Y A M S, Yemma, Oiseau, Ylo, Riviere,	210. 65. 266, &c.
---	-------------------------

Fin de la Table.



## ERRATA.

**P** Ag. 1. lig. der. Vegetables, lisez Vegetaux. p. 7. l. 22. dispersées, lisez disposées. p. 9. l. 28. lisez & du Verdon. p. 26. l. 25. de chapeaux, de, &c. lisez des chapeaux, des, &c. p. 37. l. 32. & 36. 2. min. lisez 22, min. p. 46. l. 23 & ils, effacez ils. p. 75 l. 22, 30 & 35e vegetables, lisez Vegetaux. p. 78. l. 19. effacez ils. p. 98. d. 21. un peu au Sud de l'Est lisez à l'Est en tirant un peu vers le Sud

ix. p. 7. l.  
liser & du  
des cha  
liser 22.  
30 & 35  
ils. p. 98.  
ant un pen

